

LE JAPON

ET

LA POLITIQUE FRANÇAISE

LE JAPON

ET

LA POLITIQUE FRANÇAISE

PAR

ROGER DORIENT



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906



Published 9 May 1906.

AVANT-PROPOS

Encore un livre sur le Japon, dira-t-on! La liste en est déjà si longue qu'il y a en effet quelque témérité à en écrire un de plus. J'invoquerai à cette témérité trois excuses :

La première, c'est qu'une grande partie de ces ouvrages n'envisage du Japon que le côté pittoresque et superficiel, celui qui frappe le touriste. Je n'ai pas l'intention de refaire ce qui a été fait si souvent et avec beaucoup de talent parfois. Le lecteur ne devra pas attendre de moi des descriptions de jolis paysages, le tableau d'un intérieur japonais ou de l'aspect attrayant que présentent les rues de Tokyo parcourues par les pousse-pousse et par les musme aux robes multicolores.

Ma seconde excuse c'est que les voyageurs qui ont écrit sur le Japon n'avaient trop souvent passé que quelques semaines dans ce pays, et cela après une préparation insuffisante. Pour tout pays en effet, deux procédés s'offrent aux hommes qui

veulent l'étudier : celui qui consiste à réunir sur sa table de travail une grande quantité d'ouvrages sur la matière et à en faire une compilation diligente et consciencieuse, et celui qui consiste à juger par soi-même, sur place, les divers éléments de la question.

Sauf pour les gens qui y ont passé la plus grande partie de leur existence, et encore pour ceux-ci peut-il se produire à la longue une déformation de l'esprit, un manque de recul, de nature à fausser leur jugement, j'estime qu'aucun des deux procédés ne peut suffire à lui seul et que c'est la combinaison des deux qui peut le mieux assurer la sécurité et l'impartialité du jugement. Tous les voyageurs qui arrivent au Japon sans l'avoir étudié suffisamment perdent en effet un temps énorme à s'informer de choses qu'ils auraient pu trouver dans les livres, à découvrir en un mot ce que bien d'autres ont découvert avant eux.

Les livres seuls ne suffisent pas, d'autre part, en raison de la masse de renseignements et d'impressions contradictoires qui s'y trouvent accumulés et parmi lesquels le lecteur ne sait où fixer son opinion. Les appréciations portées sur le Japon présentent toutes les nuances qui séparent l'enthousiasme sans réserve du dénigrement systématique. Comment choisir? Pour ne donner qu'un exemple de la difficulté qui se présente

ainsi, je citerai un des meilleurs ouvrages qui existent sur la matière : *Le Japon politique, économique et social*, de M. Dumolard. Dans cette étude tout à fait remarquable du Japon moderne, l'auteur a suivi les mêmes principes que je voudrais suivre ici, c'est-à-dire qu'il a négligé le côté pittoresque si souvent décrit pour s'attacher aux côtés sérieux qu'indique le titre même de l'ouvrage. Celui-ci a été écrit avec une conscience et un labeur qui méritent tous les éloges. Il apporte une masse de renseignements sûrs, exacts, présentés avec méthode et peu connus jusqu'alors. Eh bien! il a malgré tout son point faible et c'est qu'à son insu, l'auteur a si bien insisté sur les causes de faiblesse du pays et de ses habitants que le Français qui a fondé son opinion sur la lecture de ce livre unique a dû être quelque peu surpris de la persistance des succès japonais dans la guerre actuelle.

Une longue étude des choses et de la langue du Japon, commencée il y a dix ans, à la suite d'un passage de quelques semaines dans ce pays, avait donné à l'auteur du présent ouvrage une préparation suffisante pour bien profiter d'un nouveau séjour qu'il a eu cette fois la bonne fortune de pouvoir faire en pleine guerre, c'est-à-dire à un de ces moments de crise nationale où se montre à nu l'âme d'un peuple. Une année passée dans le pays dans de pareilles conditions lui a suffi pour modi-

fier bien des jugements hâtifs, reconnaître ce qu'il fallait retenir des appréciations portées avant lui et choisir dans la masse des documents accumulés par lui ceux qui paraissent dignes d'être reproduits.

En outre, deux années précédemment passées en Indo-Chine l'avaient mis à même de se faire une opinion personnelle sur ce pays qui a pris récemment dans nos préoccupations une position si importante et si étroitement liée à la question japonaise.

Cette question enfin, et c'est la troisième excuse que j'invoquerai, vient de se présenter aux yeux du public peu informé d'une façon toute nouvelle et elle a pu en quelques mois acquérir une influence extraordinaire sur tous les ressorts de la politique générale. On comprend bien en France qu'il y a quelque chose de changé dans le monde, mais il me semble que l'on ne s'en rend compte que vaguement et qu'il serait fort important qu'un peu plus de précision fût apporté dans les idées.

Un écrivain anglais (1) a noté les divers résultats des succès japonais d'une manière assez concise et assez frappante pour que je croie bon de reproduire ici cet exposé en le résumant et en y faisant par avance quelques réserves dont le lecteur trouvera le développement dans les différents chapitres de cet ouvrage.

(1) Le docteur de Forest, de Sendai, dans le *Japan Times* du 4 février 1905.

« 1° Les Occidentaux ont appris à estimer les peuples de l'Orient à une valeur bien plus haute qu'ils n'avaient fait jusqu'à présent. L'ancienneté de la civilisation orientale avec sa vie morale et religieuse, sa littérature, son histoire et ses arts étaient tout simplement ignorés et quand l'Occident progressiste se trouva en contact avec les peuples de l'Orient, ceux-ci lui parurent à demi civilisés et il les dédaigna parce qu'il ignorait les bases fondamentales de leur civilisation.

« Pour la même raison, l'Orient méprisait l'Occident et les relations entre eux devinrent très difficiles. Mais l'Europe a maintenant complètement modifié sa manière de voir et étudie avec passion tout ce qui concerne les peuples de l'Asie avec le sentiment croissant que leur civilisation, leurs religions, leurs littératures sont dignes de respect.

« 2° Cette guerre a déjà démontré qu'un peuple non chrétien peut combattre suivant des procédés humanitaires. Le respect témoigné par le Japon aux règles internationales, la modération de ses troupes dans la victoire, le traitement des prisonniers russes le prouvent suffisamment.

« 3° Les mots « partage de la Chine » ont cessé d'être prononcés en Europe. Jusqu'à l'année dernière on y entendait couramment parler d'un partage éventuel de la Chine entre ses différentes nations. Pareille conception ne peut plus exister maintenant.

« 4° La Chine s'est éveillée à la nécessité de prendre une place honorable parmi les grandes nations. Des milliers d'étudiants chinois s'empressent vers le Japon pour y apprendre le secret de ses rapides progrès et les sciences occidentales reçoivent en Chine un accueil qu'elles n'y avaient jamais rencontré auparavant.

« 5° La Russie, elle aussi, s'éveille, et ce n'est pas un des moins glorieux résultats de la guerre actuelle. Elle commence à exiger les libertés et les droits qui doivent être l'apanage légitime de toute nation civilisée. Le peuple russe est capable de former dans l'avenir une nation vraiment noble et progressive, mais un gouvernement établi sur des bases arriérées s'efforce de le maintenir dans l'ignorance. En affaiblissant ce gouvernement, le Japon a dès maintenant donné de nouvelles espérances de succès aux aspirations politiques de plusieurs millions de Russes.

« 6° Cette guerre a immensément élargi le sentiment que le Japon, l'Angleterre et les États-Unis ont au fond les mêmes intérêts généraux et défendent le même genre de civilisation, celle qui est basée sur des institutions libres. Si le Japon était battu, ce serait un grand malheur pour l'Angleterre et les États-Unis. Sa victoire consolidera dans le monde entier les principes sacrés pour lesquels nos ancêtres anglo-saxons ont combattu, ont versé leur sang et ont péri.

« La Russie n'a pas caché son désir de dominer l'Asie entière et de nombreux penseurs ont pu prédire que la grande guerre de l'avenir se ferait entre la race anglo-saxonne et la Russie asiatique. C'est pourquoi nous avons l'impression que le Japon en combattant pour son existence, combat aussi pour nous.

« 7° Au Japon lui-même, cette guerre a apporté la pleine conscience de sa dignité et de sa puissance nationales ; elle lui a acquis le respect des nations occidentales, elle a révélé chez lui les éléments d'une puissance financière insoupçonnée, elle a été surtout l'occasion d'un nouvel éveil de la vie religieuse de la nation. On ne peut prédire quel sera l'avenir de ce mouvement, mais il est en train de transformer complètement les mobiles, l'idéal et les idées du peuple tout entier et sa grande importance ne peut être méconnue. »

Les deux grands faits qui résultent de la guerre actuelle sont : l'élévation du Japon et l'abaissement de la Russie.

La première a brusquement changé toutes les conditions de la politique de l'Extrême-Orient, on pourrait dire de l'Asie et de l'océan Pacifique tout entiers. Le second a eu des conséquences importantes pour la politique européenne et en même temps la politique de l'Europe et celle de l'Asie s'en sont trouvées étroitement liées l'une à l'autre. Plus que toute autre nation, la France a eu les élé-

ments de sa politique ici et là profondément modifiés par les événements récents.

Le prestige du colosse russe s'est évanoui, non pas que ses troupes aient cessé de montrer les qualités de résistance pour lesquelles elles sont bien connues, non pas qu'il soit prouvé que dans une guerre européenne, les difficultés créées par la distance n'existant plus, la Russie ne serait pas en état de jouer son rôle; mais parce que deux faits connus seulement de quelques initiés se sont imposés à l'attention du public.

D'un côté l'impéritie, l'ignorance, la corruption, l'incapacité du gouvernement, de l'administration russes; de l'autre côté, l'abîme profond de désaffection qui s'est creusé et se creuse de plus en plus entre cette administration, entre le tsar qui commet la faute de la vouloir soutenir malgré tout et le peuple qui non seulement en voit les effets funestes, mais en ressent douloureusement la férule tyrannique. En même temps, les dépenses énormes occasionnées par une guerre conduite à dix mille kilomètres de distance, de mauvaises récoltes, la mobilisation de nombreux corps d'armées ont achevé d'ébranler la situation financière et après avoir donné leur or sans compter, les Français commencent à se demander non seulement s'ils peuvent persister sans imprudence dans cette voie, mais encore si les sommes qu'ils ont déjà versées sont bien en sûreté.

Une première question se pose donc : devant la situation nouvelle de la Russie, devons-nous persévérer dans son alliance? Ou, si nous l'abandonnons, par quoi la remplacerons-nous : rapprochement avec l'Allemagne ou entente franco-anglaise plus étroite?

Si nous passons maintenant à nos intérêts asiatiques, nous voyons que les succès japonais ont fait considérer notre situation en Indo-Chine comme très hasardée.

Quels sont les projets du Japon? On n'en a qu'une idée très vague. Veut-il chasser les Russes de l'Asie? Veut-il s'allier à la Chine ou la conquérir? Convoite-t-il réellement l'Indo-Chine? Toute notre politique en Asie dépend d'une série de questions qu'on ne peut résoudre définitivement, mais qu'il serait bon du moins d'élucider dès maintenant dans la mesure du possible. L'apparition d'une nouvelle puissance a des effets si étendus que du coup notre politique européenne perd toute indépendance et devient complètement solidaire de l'asiatique. Le fait se produit, je le disais plus haut, pour tous les pays : il ne leur est plus possible d'avoir deux programmes d'action distincts ici et là, mais il est vrai plus encore pour le nôtre que pour tout autre. L'Indo-Chine, menacée de si près par une puissance formidable, pouvons-nous espérer la garder? Que faire pour cela?

Alors que nous avons à décider pour de nombreuses années d'une ligne de conduite, décision dont les conséquences peuvent être immenses, le moment ne semble-t-il pas venu de reprendre un peu haleine, emportés que nous avons été depuis quelque temps par le tourbillon des événements qui se précipitèrent, d'examiner à nouveau et froidement tous les éléments dont dépend la solution de ces graves questions. C'est à cette solution que je voudrais apporter dans la mesure de mes moyens une contribution qui sera, du moins, si elle n'a pas d'autre mérite, impartiale et désintéressée.

Puisque c'est la question japonaise qui actuellement domine toute la politique européenne, je devais d'abord essayer de deviner ce que l'avenir réserve à ce pays L'avenir dépendant toujours de deux ordres de faits : évolution du présent, faits nouveaux, il fallait avant tout étudier le Japon d'aujourd'hui, démêler surtout les causes qui lui donnèrent ses succès et voir si elles sont durables. De ces considérations découlent naturellement les divisions suivantes : le Japon d'aujourd'hui : points forts et points faibles. — Faits nouveaux. — Le Japon de demain. — Répercussion sur la situation de l'Indo-Chine et sur notre politique tout entière.

Je ne donnerai pas ici une bibliographie qui serait forcément incomplète, je me bornerai à citer

deux ouvrages qui se mettent hors de pair : celui de M. Dumolard, auquel j'ai fait allusion plus haut, et les *Things Japanese* de M. Chamberlain, dont M. Dumolard précisément a pu dire qu'il constitue un modèle de conscience et d'érudition, jugement auquel ne peuvent que s'associer tous ceux qui ont quelque idée du Japon (1).

Tôkyô, septembre 1905.

(1) J'ai adopté pour les mots japonais l'orthographe la plus communément employée, celle dont se sert la Société Romajikwai. Avec cette orthographe, il faut prononcer :

a, *i*, *o* comme en français.
e se prononce *é*, *u* se prononce *ou*
j — *dj*, *z* — *dz*
ch — *tch*, *sh* — *ch*

LE JAPON

ET

LA POLITIQUE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE

LE JAPON D'AUJOURD'HUI

CHAPITRE PREMIER

CAUSES DE SUCCÈS : INTÉRIEURES

I. Le patriotisme, la religion. — II. Le point d'honneur, l'amour-propre. — III. L'esprit militaire, la discipline. — IV. La préparation et l'organisation. — V. La langue. — VI. L'éducation. — VII. Causes diverses.

I

Quoique les succès du Japon dans la guerre actuelle n'aient profondément surpris que les gens peu au courant des choses de ce pays, le nombre est petit de ceux qui leur avaient prévu une pareille persistance. Au premier rang des causes qui les ont déterminés, il faut certes mettre la bravoure des troupes et le dévouement du peuple entier à la cause commune.

Tous les correspondants de journaux qui ont assisté aux diverses batailles ont été unanimes à vanter le courage extraordinaire dont fait preuve le soldat japonais au combat. Le monde entier est familiarisé maintenant avec ces récits qui nous montrent des régiments lancés jusqu'à six fois de suite à l'assaut de positions formidablement défendues, six fois repoussés, six fois reformés et réduits au quart de leur effectif primitif, se précipitant une septième fois en avant pour finir par emporter la position.

La gloire leur a été donnée de réduire à néant des principes admis partout comme fermement établis par l'expérience et par des calculs rigoureux. M. Jean de Bloch, dans son célèbre ouvrage sur la guerre, posait en fait qu'un corps qui perdrait un quart de son effectif serait démoralisé au point de ne pouvoir être ramené à l'attaque et que des forces au moins cinq fois supérieures seraient nécessaires, en raison de la terrible efficacité des armes modernes, pour chasser une armée de positions bien fortifiées.

Et cependant certaines unités japonaises ont été presque annihilées avant de renoncer au combat et à Liao-Yang leurs armées ont chassé une armée peu inférieure de positions choisies à l'avance, longuement étudiées et fortement défendues.

Chose remarquable, les témoins oculaires ont soin d'établir une distinction fondamentale entre ce genre de courage et la folie furieuse et farouche à laquelle cèdent des troupes fanatisées, comme celles des Derviches à Omdurman. Alors que celles-ci perdant tout sang-froid se précipitent à la mort sous l'impulsion de sensations indépendantes de leur volonté, les Japonais ne perdent pas un instant leur calme. Au dernier assaut comme au premier, ils ne cessent d'appliquer

soigneusement les principes qui leur ont été enseignés à la caserne. Ces hommes qui méprisent la mort au moment où. le dernier bond franchi. il faudra présenter la poitrine aux baïonnettes russes, se réservent soigneusement pour ce moment et tirent admirablement parti du moindre abri. Cette alliance de sang-froid et d'une audace indomptable a fait surtout l'admiration des experts qui en ont été témoins, et la victoire lui a été due le plus souvent.

Ceux qui ne se battaient pas n'ont pas été moins admirables. Les récits transmis à la presse des divers pays ne suffisent pas à donner une idée exacte de l'élan prodigieux, de l'abnégation, de l'union profonde et étroite qui ont été l'apanage du peuple japonais pendant cette guerre, apanage non moins glorieux et non moins efficace que le premier.

Tous les partis politiques se sont trouvés réconciliés devant la patrie en danger. Le 13 décembre 1904 la Chambre des députés vote à l'unanimité tous les bills proposés : approbation post-facto de l'ordonnance impériale n° 212 portant modification à la loi sur la conscription, de l'ordonnance n° 228 concernant un emprunt étranger de 120 millions de yens, etc. ; la Chambre des pairs imite cet exemple le 26 décembre. Le budget supplémentaire pour 1904, les dépenses de guerre, le budget pour 1905, sont votés de même à l'unanimité, à la Chambre le 17 décembre, au Sénat le 28 décembre.

Autre fait caractéristique. L'opinion se montrait mécontente de l'action du gouvernement dans l'affaire de la 130e Banque à laquelle il avait prêté une somme importante pour l'empêcher de faire faillite. M. Komuchi (le 17 décembre) n'en répondit pas moins au sentiment général en soutenant à la Chambre que des

accusations ne doivent pas être portées contre des ministres en temps de guerre.

Dans ces divers actes, le Parlement ne faisait d'ailleurs que représenter fidèlement l'opinion publique, qui ne voulut plus connaître aucune dissension intérieure dès que la guerre fut commencée. Il est logique et naturel d'ailleurs qu'il en soit ainsi et l'on peut penser que le fait se produirait en pareil cas dans maints pays européens. Mais ce dont je doute, c'est qu'aucun d'eux puisse donner le spectacle de la résignation souriante, de l'abnégation complète qui ont été au Japon chose de tous les jours.

Comment dépeindre le visage resplendissant de joie des parents vous annonçant la mort d'un fils « pour le pays ». Je sais bien que les sentiments plus humains n'étaient pas absents, d'autant plus qu'au Japon les familles sont unies, les enfants chéris de leurs parents; je sais bien que lorsque le soir arrivé, une fois clos ces volets de bois dont s'entoure la nuit toute maison japonaise, ouverte le jour à tous les vents comme une cage d'oiseaux, la mère s'est retrouvée seule au foyer vide pour jamais; je sais bien qu'alors l'héroïsme est tombé et qu'elle a sangloté; j'en ai vu qui, sans doute au troisième ou quatrième deuil (car les familles sont nombreuses et plus d'une a perdu plusieurs de ses membres), ne pouvaient cacher leurs larmes devant le public même. Mais celles-là avaient honte de leur faiblesse et si elles y cédaient, croyez bien que du moins jamais un mot d'amertume ne serait sorti de leur bouche.

Il faut avoir vu les familles accompagner leurs membres partant pour la guerre. C'est un spectacle auquel j'ai fréquemment assisté, quoique le gouvernement, qui s'est montré en général aussi ennemi de la parade vaine que pratique et organisateur,

ait cherché souvent à en éviter l'occasion en faisant partir les troupes de nuit. Au moment où la situation semblait pour ainsi dire se figer, se cristalliser dans une immobilité dangereuse, après la bataille du Shaho, alors que les troupes russes repoussées dans leur désastreuse tentative d'offensive n'avaient pu cependant être chassées de Moukden et se reformaient, alors que l'escadre de la Baltique partait avec l'espoir de se compléter des navires restant à Port-Arthur, alors surtout que cette place continuait à persister énergiquement et que les assauts coûtaient aux assiégeants des dix mille hommes chaque fois, à ce moment même tout soldat qui partait se voyait accompagné de ses amis, de ses parents qui ne le quittaient que sur le quai de la gare. Le train parti, plus d'un essuyait une larme, mais jusqu'au dernier moment les petits drapeaux, dont chacun s'était muni, s'agitaient, tandis que des poitrines sortait le formidable *Banzai* (1), dont la consonnance étrange et sauvage est devenue familière aux oreilles européennes.

Je dirai plus loin quelques mots des privations de tous les jours que s'est imposées le peuple. Je me contente de signaler ici que, quand les réservistes ont été appelés en masse en novembre 1904, ces hommes de 30 à 37 ans, presque tous chefs de famille, ont répondu comme un seul homme, et que, parmi ces familles, un nombre très minime a fait des demandes de secours. Comme femmes et enfants de soldats, ils préférèrent lutter en silence que de paraître se plaindre et il fallut aux institutions spéciales de secours qui

(1) *Banzai*, le hurrah des Japonais, veut dire dix mille années, c'est-à-dire l'éternité ; le cri complet est : *Teikoku banzai* — l'éternité pour le pays impérial. On dit également : *Kaigun banzai* — vive la marine, etc.

s'étaient créées spontanément dans tout le pays des efforts réels pour rechercher ces indigents trop timides.

Il faut un stimulant bien puissant pour amener un peuple à pareil état d'âme. Ce stimulant a été avant tout le patriotisme.

Certes l'amour du pays natal est un sentiment dont les Nippons n'ont pas le monopole exclusif, mais chez peu de nations il est poussé à de pareils extrêmes. Je ne puis résister, entre tant d'autres dont je pourrais remplir ces pages, à en citer deux exemples bien caractéristiques.

Le premier est le suicide de cette vieille femme qui au commencement de la guerre se donna la mort parce que son fils avait été exempté du service comme fils aîné de veuve. Elle laissa quelques mots pour expliquer qu'elle prenait le seul moyen à sa portée pour permettre à son fils de servir lui aussi son pays.

Pendant la guerre de Chine, le père d'un sergent nommé Kuwana Kwan Ichi, apprenant le départ de son fils, lui écrivit une lettre citée dans le *Kokugo Tokuhon* (1) et que je traduis dans cet ouvrage : « Efforcez-vous d'être loyal et fidèle en cette occasion et pour cela ayez constamment devant les yeux l'exemple des Nanko Fushi (c'est-à-dire de Masashige et de son fils). Montrez une grande ardeur, un courage intrépide ; précipitez-vous en avant quand cela sera nécessaire et si cela peut être utile au pays, mourez en laissant derrière vous un nom glorieux (2). »

(1) Voir, p. 44, quelques renseignements sur ces livres de lecture mis entre les mains de tous les enfants. (*Kokugo tokuhon* signifie : livre de notre langue.)

(2) Citons encore une lettre, donnée, avec beaucoup d'autres, dans les numéros de Noël et du nouvel an du *Student*, par

Deux points de cette lettre fournissent la clef de deux sources importantes de ces sentiments si profondément enracinés dans le peuple. Le mot « loyal » ne donne à qui n'a pas étudié le Japon qu'une idée bien faible de l'idée qu'il représente. La loyauté, c'est le dévouement absolu au pays et à l'empereur, qui ne font qu'un en réalité, celui-ci étant l'incarnation même de celui-là.

Dans un discours prononcé il y a peu de temps, un professeur de l'Université rappelait à ses auditeurs que le Japon, terre privilégiée, a été spécialement créé par le couple divin Izanagi et Izanami, tandis que les autres nations sont graduellement sorties par une évolution naturelle des choses du chaos primitif. Point plus important encore, c'est de ces dieux mêmes qu'est descendu par une généalogie ininterrompue le mikado (1) actuel.

« Notre pays le Japon (2) a été créé (le texte dit ouvert) dans une antiquité très reculée par les dieux masculin et féminin appelés Izanagino Mikoto (3) et Izanami no Mikoto. La fille aînée de ces dieux, piliers

M. William Maxwell. Celle-ci est écrite par Uyemura Kei, une petite fille de onze ans. « Il y a un esprit japonais, comme il y a un esprit anglais et un esprit américain. Chacun a ses caractéristiques. L'esprit japonais est pur et noble. Il est comme les fleurs de cerisiers (cette comparaison est couramment employée). Les fleurs de cerisier embaument et sont belles, et sans regret elles sont dispersées par le vent. De même nous vivons et nous mourons, ne comptant pour rien la vie que nous donnons pour notre pays. C'est là le secret de la victoire. Le Japon est petit, mais chaque Japonais a ces idées depuis l'enfance et est prêt à mourir pour l'empereur et la patrie. »

(1) J'emploie le terme Mikado comme étant le plus connu des Européens, quoique les Japonais l'emploient très peu. Ils disent : Tenshi ou Tenno.

(2) *Kokugo tokuhon*, Ve volume.

(3) Mikoto : dieu ou prince.

fondateurs de l'Empire, s'appela Ama Terasu ô Kami... Dans la très lointaine antiquité (1) Ama Terasu ô Kami, ayant l'intention de faire gouverner notre pays du Japon par son petit-fils Ninigi no Mikoto, donna à celui-ci en ces termes ses ordres augustes. « Le pays « doit être gouverné de génération en génération par ma « descendance. Allez, vous, gouvernez-le et que ma des- « cendance soit prospère tant que le ciel et la terre dure- « ront », et lui donnant en même temps un magnifique miroir, une épée et un bijou précieux (2) : « Ce miroir « me représentera, dit-elle. Mettez-le dans votre palais « et pensez qu'il est moi-même »... Or ce prince étant le premier empereur de notre pays, l'empereur actuel est l'auguste descendant de la cent vingt-deuxième génération de ce même prince, comme vous l'avez certainement appris déjà. »

Un point intéressant était de savoir si une pareille légende, incompatible avec les données de la science moderne, trouvait encore créance auprès des Japonais de Meiji (3). Je m'en suis informé, et le résultat de cette petite enquête est que les gens éclairés et tous ceux, plus nombreux encore au Japon que partout ailleurs, qui ont la prétention de l'être, ne croient plus à ces contes: ils se garderaient cependant de tirer trop ouvertement vanité d'un scepticisme qui s'exprime hautement en matière de religion pure.

C'est ainsi que l'auteur d'un ouvrage récent soi-disant établi sur les principes de recherche occiden-

(1) *Kokugo tokuhon*, VIe volume.

(2) Les trois emblèmes sacrés du shintoïsme.

(3) Meiji (gouvernement éclairé, lumineux, civilisé, de progrès) est le nom de l'ère actuelle, datée de 1867, et l'on désigne souvent sous ce nom la génération qui entrait dans l'âge de raison à son commencement et a donné au Japon tous ses hommes d'État actuels.

taux et considéré comme un des bons manuels d'histoire du Japon, le Koku-Shigan, n'a pas cru pouvoir commencer son récit dans une autre forme que celle que je viens de citer.

Dans les écoles, le maître expose le récit généralement sans commentaire sur sa véracité, mais, s'il est interrogé à ce sujet, se garde de battre en brèche des principes aussi sacrés. Cette classe éclairée paraît inspirée d'un sentiment analogue à celui qu'expriment parfois certains athées, en Europe : « Il ne faut pas détruire la religion. C'est excellent pour le peuple ». Si donc, dans la masse seulement, les âmes simples croient encore au fait matériel, l'impression est restée universelle et continue à concrétiser l'opinion que les Japonais ont de leur pays. C'est que celui-ci est vraiment à leurs yeux une terre privilégiée, une terre d'élection à laquelle aucune autre ne peut être comparée, et ils ont créé à sa gloire tout un panthéon de Dieux dont l'histoire est si intimement liée à la sienne que cette religion, le shintoïsme, n'est autre chose qu'une vaste apothéose du patriotisme.

Lorsque vint de Chine le confucianisme, qui a tant contribué et contribue encore à former la mentalité des Nippons, ses théories sur la famille et l'État trouvèrent donc un terrain tout préparé à les admettre. Tout le monde connaît les grandes lignes de la conception étatique due à Confucius et surtout aux disciples qui l'ont codifiée, en particulier dans le Fung-Tchoung-Chou.

On peut dire, en un mot, que tous les devoirs de l'individu se rapportent à la famille et à l'État, et celui-ci n'est qu'une conception plus large de la famille. De là est sorti le culte dû aux ancêtres, au chef de famille d'abord, puis à l'empereur, le chef de

famille supérieur. Au-dessus de tout il y a le ciel qui, pour exprimer ses volontés, choisit un porte-paroles, un saint, qui devient gouverneur du peuple, c'est-à-dire Empereur. C'est la théorie du droit divin, de la mission divine du souverain, et elle est poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Cette conception fait du souverain à la fois un César et un pape.

Deux conséquences en résultent : la première, c'est la supériorité nécessaire sur tous les autres peuples qui ne connaissent pas cette mission divine (toute l'histoire du peuple juif n'est-elle pas d'ailleurs basée sur un principe analogue) ; la seconde, c'est que toutes les affaires de l'État se rapportent au souverain. Celui-ci devient maître absolu de tous, et comme contre-partie entièrement responsable du bonheur ou du malheur de son peuple. Les grandes calamités nationales ne sont que le résultat de ses péchés et la gloire ou la paix du pays sont dus avant tout à la sagesse avec laquelle il a su interpréter la volonté divine.

Alors que cette conception continue à faire sans réserves la base du gouvernement chinois, elle est au Japon même très vivante encore avec des réserves analogues à celles qui s'appliquent à la « descendance divine » de l'Empereur.

C'est ainsi que le 3 décembre 1904, à l'ouverture de la session parlementaire à la Chambre des députés, le général Tera Uchi, ministre de la guerre, déclara que « les succès obtenus sont évidemment dus aux illustres vertus de S. M. l'Empereur et au courage des troupes. » Le comte Katsura, président du Conseil, dit le même jour : « C'est *uniquement* aux illustres vertus de Sa Majesté que sont dus les succès remportés par les armes impériales. *En même temps*, il n'y

a pas de doute qu'il faut les attribuer à un degré important à la loyauté et à la bravoure des troupes jointes à leur excellente stratégie. » La contradiction contenue dans ces deux phrases ne peut surprendre que ceux qui ne connaissent pas la logique japonaise. Je ne veux pas abuser des citations; des phrases analogues sont dites ou imprimées presque chaque jour.

Cette notion a été, il est vrai, bien affaiblie pendant de nombreux siècles. Non seulement des dynasties diverses de shoguns ou de régents avaient réussi à attirer à elles tout le pouvoir effectif, sous prétexte d'enlever au Mikado le souci des affaires temporelles et de le laisser tout entier à sa mission d'intermédiaire entre le peuple et la divinité, mais encore les abdications forcées, les persécutions, les assassinats même n'ont pas toujours épargné sa personne sacrée. Le principe, au moins théorique, n'en a pas moins continué à subsister, et il n'a jamais manqué de gens prêts à s'y dévouer.

Le plus illustre de ceux-là fut le célèbre Masashige cité dans la lettre dont je parlais plus haut, un héros du quatorzième siècle, qui vécut et mourut pour son Empereur, au moment d'une véritable tentative de Restauration du pouvoir impérial, analogue à celle qui devait se produire cinq siècles plus tard.

Celle-ci ne fut pas un événement imprévu et brutal, mais bien le résultat d'une longue préparation des esprits, ramenés par l'étude approfondie de l'histoire et de la littérature ancienne du pays (1), à la conception du gouvernement direct de l'Empereur.

L'histoire de Masashige lui-même eut une part con-

(1) *Wagaku*, par opposition au *Kangaku*, étude des choses de la Chine.

sidérable dans ce travail de transformation. L'influence en dure encore et n'a pas cessé depuis quarante ans. Dans les écoles, les élèves doivent s'incliner profondément devant le portrait de l'Empereur, et on leur enseigne qu'ils lui doivent, pendant leur vie entière, cette marque non seulement de respect, mais de culte *(ogamu)*.

Les obstacles qu'apportent les missionnaires chrétiens à ce culte, comme à celui des ancêtres, sont une cause sérieuse d'empêchement au développement de leur propagande. Un haut fonctionnaire chrétien de la cour affirmait à son confesseur ne pouvoir absolument se dispenser de ce culte à l'empereur dans certaines cérémonies religieuses qui se passent à l'intérieur du palais. Il y eut grand tapage le jour où un professeur chrétien nommé, je crois, Uchimura-Kango, refusa de se prosterner devant le portrait du Mikado.

Lorsque, au sixième siècle, le boudhisme arriva au Japon, en passant par la Corée, l'intermédiaire constant par lequel celui-ci reçut la civilisation chinoise, la nouvelle religion, qui remplissait une lacune en apportant des dogmes, recueillit dès le début de nombreuses adhésions, mais elle n'aurait eu que de faibles chances de succès si elle s'était posée en adversaire des anciens dieux. Plus habile, elle se les incorpora en se déformant. C'est un procédé qui n'est pas nouveau à nos yeux d'Européens. Tout le monde sait avec quel succès il fut appliqué par l'Église chrétienne, comment en Bretagne, par exemple, bien des centres de vénération pour le culte druidique devinrent chrétiens par un simple changement de nom.

De même le bouddhisme japonais, sans souci de la corruption de ses dogmes qui le rendent à peine reconnaissable actuellement aux yeux des fidèles étudiants

de la pure doctrine, se plia à ce point aux exigences du patriotisme divin que l'on peut dire actuellement que s'il y a encore au Japon des non-bouddhistes, il n'y a guère de non-shintoïstes, de même qu'il y a bien peu de réfractaires au culte des ancêtres.

Comment expliquer la superposition de ces trois conceptions ? Je préfère laisser ici la parole à un lettré japonais profondément versé dans ces questions.

« D'abord, le confucianisme n'est pas regardé comme une religion au Japon (1). Confucius y est considéré comme Platon, Socrate ou Aristote, et sa doctrine comme de nature à élever l'intelligence et la morale, mais sans idée de dogmes ; il peut donc envahir toutes les branches de la culture sans cesser de faire très bon ménage avec le bouddhisme et le shintoïsme. Quant à ceux-ci, on peut dire d'une façon générale que tous les Japonais (les chrétiens exceptés) appartiennent à la fois aux deux religions, ils y étaient même obligés avant la Restauration. En ce qui concerne le bouddhisme, les divers actes que l'on obligeait les gens à exécuter périodiquement, pour prouver qu'ils n'étaient pas chrétiens, lorsque le christianisme fut interdit, n'étaient que la preuve qu'ils appartenaient à l'une ou l'autre secte bouddhique ; cela n'empêchait pas le cumul avec le shintoïsme qui n'était pas alors considéré comme une religion proprement dite. Le shintoïsme avait plutôt, alors, le caractère d'un culte local ; la communauté d'un village se réunissait pour entretenir un temple à l'une ou l'autre de ses divinités, tandis que chaque secte du bouddhisme avait plutôt le caractère plus vaste d'une communauté religieuse sans distinction de place. En même temps, le shintoïsme avait

(1) L'auteur parle évidemment ici de l'élite intellectuelle.

plutôt la charge de ce qui concernait les affaires temporelles et le bouddhisme des affaires spirituelles ; au premier revenaient, en outre, les cérémonies gaies ; au deuxième, les tristes. Les prêtres des deux religions se partageaient la besogne, le mariage et le rite assez semblable au baptême, auquel prenaient part les jeunes enfants, étant célébrés au temple shintoïste, tandis que les funérailles revenaient au prêtre bouddhiste. Cet état de choses se continue encore quoique, bien entendu, la constitution garantisse la liberté de conscience.

« Le shintoïsme est presque complètement dépourvu de dogmes et tout son enseignement moral se résume dans la recherche de la pureté de la conscience. Il vénère certaines divinités célestes et les grands hommes déifiés, mais plutôt dans un sens de respect et de gratitude pour les bienfaits reçus, que comme un moyen d'en obtenir de nouveaux. Dans ces conditions il n'y avait pas lieu pour les prêtres bouddhistes de lutter contre lui, et loin de chercher à le faire, ils allèrent jusqu'à considérer les divinités shintoïstes comme des incarnations de Bouddha *(Boddhisattwa)*; il y avait même des temples communs aux deux religions. Ce n'est qu'après la Restauration qu'il commença à y avoir entre elles un peu de friction. La Restauration dut son succès à ce qu'elle était un retour au passé, aux conceptions purement nationales ; elle était intimement liée à la renaissance du shintoïsme considéré comme national par opposition au bouddhisme importé de l'étranger. Le bouddhisme reçut alors des coups sensibles, mais quoiqu'il ne soit pas revenu à son ancienne prospérité, une réaction en sens inverse a presque ramené l'état de dualité antérieur (1). »

(1) Baron SUYEMATSU, dans *Independent Review*.

Si le shintoïsme par son culte du patriotisme et des grands hommes, le confucianisme par son culte aux ancêtres contribuèrent à donner aux troupes japonaises cet élan que nous avons admiré, le bouddhisme y eut une influence non moins importante; celui-ci, en effet, a pour principal objet de montrer le caractère futile, transitoire de cette vie et l'importance de la vie future. Certes, il partage ce caractère avec toutes les religions d'un ordre élevé; le christianisme, l'islamisme n'ont pas d'autre principe. Il semble cependant qu'il ait su insister avec plus d'éloquence, plus d'obstination sur ce point particulier. Il agissait en outre sur des tempéraments asiatiques, c'est-à-dire portés à accepter plus facilement de pareilles idées. Pour être exact, c'est en sens inverse qu'il faudrait énoncer cette proposition. De même que les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent, de même les peuples ont les religions qu'ils se créent ou qu'ils acceptent et c'est dans le terrain sur lequel il agissait, qu'il faut chercher le succès du bouddhisme. L'asiatique est religieux et la remarque a été faite souvent que toutes les grandes religions ont trouvé leur origine en Asie. Bien des philosophes ou des ethnographes ont démêlé avec plus de talent que je ne saurais le faire les causes de cet état de choses.

On a pu attribuer à l'ampleur du continent lui-même (1), à l'échelle formidable sur laquelle s'y présente la nature : vallées immenses, montagnes qui étalent à la hauteur du Mont-Blanc des plateaux plus grands que la France, fleuves qui, comme des bras de mer, portent le navire pendant des milliers de kilomètres, le sentiment si vif qu'y a l'homme de sa peti-

(1) Voir le beau livre de M. Bérard, *la Révolte de l'Asie*.

tesse. Aux cataclysmes qui se jouent dans les mêmes proportions gigantesques dans cette nature gigantesque : cyclones et typhons, peste et choléra, tremblements de terre qui engloutissent des îles entières, inondations qui dévorent des centaines de milliers de créatures, on a pu attribuer cette vive perception de la fragilité de la vie qui réduit l'importance de la mort à celle d'un simple incident. Et, cependant, s'il est vrai que le Japonais en particulier méprise la mort, il n'en faudrait pas conclure qu'il dédaigne la vie, car peu de peuples donnent davantage l'impression de la gaieté, de l'insouciance et de l'art à tirer parti de toutes les jouissances que l'existence peut offrir. La contradiction n'est peut-être qu'apparente, car, une fois admise la fragilité de la vie, quoi de plus naturel que d'en tirer rapidement le meilleur parti : « Hâtons-nous d'en rire... » semblent-ils dire comme Figaro.

Quoi qu'il en soit, cette conception bouddhique a su envahir au Japon le peuple tout entier, y compris les shintoïstes. Le shintoïsme n'avait pas il est vrai négligé ce côté de la question religieuse. Si le bouddhisme pur promet aux méritants des situations de plus en plus heureuses, venant se terminer dans le divin nirvana, si le bouddhisme dévoyé leur promet un paradis assez analogue à celui que le curé de campagne fait espérer au paysan ignorant de nos pays, la religion primitive du Japon, elle, faisait des héros des Kamis, sorte de demi-dieux qui viennent sans peine s'incorporer dans les légions innombrables de dieux de la mythologie japonaise et auxquels des temples sont élevés et un culte consacré (1). Ainsi les deux religions se complètent et

(1) C'est à cet ordre d'idées qu'il faut rattacher la pratique qui nous paraît à première vue si singulière de décorations, d'avan-

contribuent ensemble à donner au soldat japonais cette ardeur et ce mépris de la mort qui le rendent irrésistible.

Cette sorte de fatalisme ne s'applique pas seulement au plus grand événement de la vie, la mort, mais à tous les incidents qui s'y placent.

« Dans l'ancien temps, vivait en Chine un vieillard nommé Sai ô. Un jour son cheval s'étant échappé, ses voisins vinrent lui faire leurs condoléances. « Non, non. répondit-il. je ne puis savoir si cet événement est un malheur !... » Quelques mois après le cheval étant revenu, non pas seul, mais accompagné d'un magnifique pur-sang, les voisins ne purent que reconnaître la sagesse du vieillard et vinrent le féliciter. « Ne me félicitez pas, dit-il, je ne puis être certain que ceci est une chose heureuse. » Sur ces entrefaites le fils du vieillard. ayant pris l'habitude de monter le pur-sang, fut un jour jeté à terre et se brisa le coude. Aux voisins qui le plaignaient. le vieillard répondit : « Non, non, qui peut affirmer que c'est là un malheur? » Une année environ plus tard, l'empereur Shikotéi, pour protéger le pays, commença la construction de la grande muraille et tous les hommes robustes durent y travailler. A ce dur labeur, un grand nombre moururent, mais le fils de Sai ô ayant été dispensé de la corvée à cause de son infirmité. vécut paisiblement. C'est pourquoi, comme il est très difficile de peser dans la vie les bons et les mauvais côtés de chaque incident. on a coutume de dire : « Toutes les choses de la vie humaine sont comme le cheval de Sai ô (1). »

cements en grade, décernés à des morts. Loin de s'éteindre, cette coutume n'a jamais été plus appliquée que pendant la guerre actuelle.

(1) *Jinjo shogaku Tokuhon* de 1887, cahier n° 5, 14e leçon.

Amour profond, fanatique, du pays, s'identifiant avec le dévouement absolu à l'Empereur qu'il incarne, mépris de la mort, désir de voir son nom exalté par des hauts faits, devenir l'objet d'un véritable culte, comment des gens imbus dès l'enfance de pareilles idés, pourraient-ils reculer devant un ennemi même supérieur?

Le merveilleux est que cette admiration d'eux-mêmes n'ait pas porté les Japonais, comme les Chinois, à repousser aveuglément toute importation étrangère. C'est que le Chinois pense peu à son pays et s'hypnotise dans l'admiration de ses institutions, tandis que pour le Nippon le pays est tout, et les institutions doivent s'adapter à son bien. Mais si un patriotisme aigu lui a ouvert les yeux et l'a poussé à adopter tout ce qui était de nature à rendre plus puissante, plus intangible la patrie, il faut bien se dire que le Japonais n'a pris à la civilisation européenne que les côtés matériels qui pouvaient remplir ce but. Son esthétique, sa philosophie, sa conception de la vie, tout son être spirituel et moral sont restés profondément asiatiques et il suffit d'avoir fréquenté quelques-uns d'entre eux pour comprendre l'abîme qui nous en sépare.

II

Nous avons vu combien est profonde l'admiration des Japonais pour leur pays. Celle-ci a pour corollaire naturel une admiration non moins grande pour eux-mêmes, enfants de cette terre privilégiée. « Seuls les Japonais ont droit au titre d'êtres humains. Les autres

peuples sont sinon des animaux, du moins des sauvages (1). »

On ne peut avoir fait un séjour au Japon sans avoir entendu citer nombre d'anecdotes qui révèlent cette vanité naïve, un des côtés les plus agaçants du caractère national.

Je me bornerai à citer d'abord cette exclamation d'un paysan qui. montant en chemin de fer, regardant avec satisfaction autour de lui et admirant la commodité de ce moyen de locomotion (et les chemins de fer japonais sont loin cependant de représenter le summum de l'art), s'écrie : « Nous sommes tout de même forts, nous autres Japonais. » Mais c'était là, dira-t-on, un homme du peuple sans aucune culture. Il n'en était pas de même d'un homme de la classe moyenne qui dit à M. X., professeur à Tôkyô (et la chose m'a été répétée par celui-ci), en lui montrant des torpilleurs qui évoluaient dans la baie : « En avez-vous des bateaux comme cela, en France ? »

Tout le monde sait, au Japon, que le microbe de la peste, la poudre sans fumée (poudre Shimose), le canon (Arisaka) et le fusil à tir rapide (fusil Murata modifié en 1897), la télégraphie sans fil, tout cela, ce sont des inventions, des découvertes japonaises. ou du moins si parfois le principe a pu être découvert en Europe, l'application n'a en réalité de valeur que par les perfectionnements qui lui ont été aussitôt apportés au Japon.

Il y a un peu de vérité au fond de cet orgueil démesuré et si le Japonais n'est pas inventeur, il est au contraire excellent imitateur, et sait améliorer avec un

(1) Étude du professeur Chiso Naiso, de l'Académie militaire, citée par M. Dumolard, *le Japon politique, économique et social.*

esprit pratique qui se laisse voir dans bien des petits faits. Je citerai comme exemple le téléphone automatique de Tôkyô, qui fonctionne sur le principe des distributeurs automatiques en usage dans nos gares. Dans cette ville plus grande que Paris, on ne peut faire cinq cents mètres sans trouver une petite guérite contenant un appareil téléphonique. Il suffit pour obtenir la communication de glisser une pièce de 5 sens (13 centimes de notre monnaie) dans la fente de l'appareil, et ce système est employé couramment par des coolies, des paysans.

On peut dire qu'à l'exception d'une élite intellectuelle, composée de gens très instruits ou qui ont voyagé en Europe, cette vanité dépare le caractère de la masse des Japonais, et elle n'est pas seulement nationale, elle est aussi personnelle.

De même qu'il ne faut pas toujours croire trop sincère l'homme qui, par courtoisie pour l'étranger, exalte le pays de celui-ci, fait des comparaisons humiliantes pour le sien, signale sa faiblesse, sa petitesse, la dette de reconnaissance qu'il doit à l'Europe sans laquelle il ne serait rien, de même ne faut-il pas toujours prendre pour argent comptant l'abaissement de soi-même qui fait partie de la politesse courante.

Un homme bien placé pour saisir cet état d'esprit, l'évêque anglican Audry, écrivait récemment quelques mots intéressants sur la tactique à suivre pour réussir auprès des Nippons. « Il se révèle parmi les Japonais une tendance générale à affirmer que ce n'est pas comme pratiquants des idées ou des religions occidentales qu'ils se créent une place dominante dans le monde, mais comme Japonais ; et il faut reconnaître que c'est exact. Il est très important qu'aussi bien au Japon qu'en Europe, on parle aussi peu que possible des pro-

grès du Japon comme étant le résultat des enseignements du christianisme ou du développement des idées occidentales. Que les Japonais le disent tant qu'ils veulent, et leurs meilleurs esprits le reconnaissent volontiers jusqu'au point où cela est exact, mais n'en parlons pas nous-mêmes plus qu'il n'est nécessaire, c'est se montrer ennemi du patriotisme japonais (1). »

Son amour-propre rend le Japonais l'homme du monde le plus sensible au qu'en dira-t-on. Sous une apparence de liberté plus grande que dans bien d'autres pays, le malheureux est emprisonné dans tout un code d'usages dont il ne pourrait s'écarter sans devenir, malheur suprême, profondément ridicule aux yeux de ses voisins. Un départ en voyage, un déménagement, une visite, un simple salut dans la rue entraînent un véritable cérémonial. et je ne parle pas ici des nombreux rites ou gestes d'origine religieuse ou superstitieuse qu'il est bon d'accomplir à certains jours de l'année ou dans certaines circonstances de la vie (2).

Or, si la vanité a ses inconvénients, et nous y trouverons plus loin une cause de faiblesse pour le pays, il est incontestable que l'amour-propre peut devenir une source de succès et les maîtres qui savent le manier avec art chez leurs élèves en font un puissant motif d'émulation.

Depuis le soldat qui, tous autres sentiments plus nobles mis à part, craint, s'il recule, de se voir bafoué ; jusqu'au père qui, même si les sentiments familiaux l'emportent chez lui sur le patriotisme, ne le laissera pas voir de crainte d'être mal vu de ses amis, en passant par le riche qui donne une grosse somme pour les

(1) C. M. S. *Japan Quarterly*.

(2) Il faut reconnaitre d'ailleurs que tout cela est en train de se perdre

blessés et a soin de l'annoncer aux journaux et par le pauvre diable qui ne veut pas verser une cotisation plus faible que son voisin, tous sont persécutés par l'idée de ce que les parents, les voisins, le pays, le monde penseront d'eux, de leur famille, de leur pays.

Sans doute à chacun des actes que je viens d'énumérer, on peut trouver, dans le patriotisme le plus pur et le plus désintéressé, un mobile sufisant. En réalité les deux sentiments se superposent de telle façon qu'il est impossible de discerner avec précisision la part à attribuer à chacun d'eux. Cette observation a d'ailleurs un caractère général. L'esprit d'un homme aussi bien que celui d'une nation ne se composent pas de compartiments nettement séparés par des cloisons infranchissables et sur lesquels on puisse adapter des étiquettes : amour-propre, vanité, point d'honneur, ambition, patriotisme, etc., en déterminant pour chacun de ces traits les conséquences qui en résultent. Les sentiments de nature connexe se mêlent, se pénètrent l'un l'autre, sont pris souvent l'un pour l'autre par celui-là même qui essaie d'analyser sa propre conscience. Il ne faut donc pas attribuer aux divisions de cette modeste étude du tempérament japonais une valeur absolue; j'ai dû les adopter pour essayer d'y introduire un peu de méthode et de clarté, mais elles se complètent mutuellement et empiètent les unes sur les autres. Nous venons d'en voir un premier exemple, nous allons immédiatement en trouver un deuxième en parlant du bushido. J'ai placé ici l'étude de ce code moral, parce que le point d'honneur en est la principale caractéristique, mais par bien des points il aurait mérité d'être cité soit sous le titre : patriotisme, soit sous le titre : esprit militaire. Lorsque je parlerai enfin de celui-ci, je ne pourrai éviter que le patriotisme et le

point d'honneur ne reparaissent. Cette confusion peut avoir ses inconvénients, elle n'est que la conséquence logique et forcée de la nature même des choses.

L'amour-propre, par le développement de ses meilleurs côtés, devient le point d'honneur, manifestation particulière d'un sentiment plus vaste, le sentiment de l'honneur ; d'autres éléments contribuent à créer celui-ci, mais l'amour-propre en est, je crois, le plus puissant stimulant. Le sentiment de l'honneur a son point culminant au Japon dans l'institution du « Bushido » (1).

Il faut se rappeler que jusqu'à la Restauration Impériale, le Japon vivait sous un régime féodal où la classe dominante était naturellement la classe militaire composée des samuraï ou bushi. Comme l'a montré très clairement le baron Suyematsu, ces guerriers n'avaient à l'origine d'autre fonction que de servir auprès de leur seigneur et en temps de guerre combattre pour lui ; ils ne pouvaient en aucun cas se livrer au commerce ou à toute autre occupation qui les eût fait déchoir.

Comme pendant plus de deux siècles le pays fut en paix, leurs fonctions militaires étaient peu absorbantes et le vide de leur existence fut comblé par des études intellectuelles, ce qui fit de la classe militaire en même temps la classe instruite ; je reviendrai plus loin sur ce point fort important. C'est de là qu'est venu ce code de l'honneur, qui au début était fondé uniquement sur le devoir militaire, mais qui s'étendit peu à peu à tous les devoirs du gentleman.

Après l'ouverture du pays aux étrangers, le confucianisme ayant perdu une grande part de son influence (qu'il a d'ailleurs regagnée depuis en partie) et les relations avec les étrangers ébranlant les croyances

(1) La *Voie*, c'est-à-dire la doctrine du *bushi* ou samuraï.

anciennes de la nation, celle-ci risquait de se trouver privée de tout principe directeur; mais à ce moment l'Empereur publia un édit établissant quel devait être l'idéal de ses sujets et depuis on n'a cessé de faire dans dans les écoles des cours de morale.

Celle-ci est basée en somme presque entièrement sur les principes du bushido. Il constitue si bien l'essence de la morale nationale, que de tout temps il a été la seule religion d'un grand nombre de personnes et qu'il a su attirer à lui tout ce qui pouvait s'y rapporter dans les autres religions connues au Japon : le patriotisme qui est l'âme du shintoïsme, la philosophie stoïque et le mépris de la mort bouddhiques, l'ascétisme des brahmanes. Mais ce qui lui a donné son importance actuelle dans la vie du Japon, c'est précisément d'avoir cessé d'être l'apanage d'une élite pour devenir la base de l'enseignement de la masse.

Comme tous les systèmes qui n'ont pas été méthodiquement codifiés, le bushido, au moins dans sa forme ancienne, se prête difficilement à la classification et à l'analyse (1).

On peut cependant énumérer d'une façon générale ses enseignements de la façon suivante :

1° Le bushi doit être loyal envers son souverain et fidèle à son seigneur;

2° Il doit être brave et versé dans les arts militaires;

3° Il doit être honnête et chaste et cultiver la sobriété et la simplicité; il doit être toujours fidèle à sa parole et sincère;

4° Il doit être courtois et pitoyable aux malheureux;

(1) Les renseignements qui suivent sont tirés en grande partie d'une étude parue dans *Russo-Japanese War*, n° 2, Kinkodo Shoseki Kabushiki Kaisha. Tokyo.

5° Il doit cultiver les lettres et apprécier le savoir.

En somme, le bushido offre comme idéal la pauvreté, la réserve, l'empire sur soi-même, le courage, la persévérance, la fidélité, le sacrifice de la personnalité ; il fait de la mort un accident autrement moins grave que tout ce qui peut entacher l'honneur : fuite devant l'ennemi, reddition, honte de quelque espèce que ce soit. De même que l'individu disparaît, d'après le confucianisme, devant la famille, de même il est, d'après le bushido, complètement sacrifié à l'intérêt du clan, du parti, du seigneur, de la nation enfin et de l'empereur qui l'incarne.

L'insensibilité à la douleur physique n'était égalée que par la sensibilité extrême du point d'honneur. L'histoire de Gongoro montre bien ces deux particularités réunies (1).

« Kamakura Gongoro Kagemata, au moment de la deuxième guerre de trois ans (2), n'avait que seize ans, mais il était brave et, en combattant avec fureur, il reçut un jour une flèche dans l'œil droit. Sans se troubler, il brisa la flèche, en jeta au loin la partie postérieure et continua à combattre. Quand il rentra au camp, il dit simplement en ôtant son casque : « Kagemata est blessé, » et se coucha sur le dos. Ce que voyant, Heitaro Tametsugu retira la flèche en appuyant le pied sur la figure de Gongoro pour avoir plus de force, et cela sans se donner la peine d'enlever sa chaussure. Gongoro, furieux, sans se relever, tira son épée et, relevant le kusazuri (3) de Heitaro, le frappa de bas en haut. Celui-ci, surpris, s'écria : « Que faites-vous ? » et Gongoro de répondre : « Mourir frappé d'une flèche

(1) Je traduis ce récit du *Jinjo Shogaku Tokuhon*, cahier n° 6.
(2) Gosannen notatakai, nom d'une guerre célèbre.
(3) L'épaulière large si caractéristique de l'armure japonaise.

ou d'une lance, c'est le plus grand espoir du bushi, mais se voir piétiner la figure est une honte qu'il ne peut supporter : c'est pourquoi vous êtes devenu mon ennemi et j'ai voulu vous tuer. »

La fidélité au chef, souverain ou suzerain, est un autre point saillant du bushido. « Rien ne peut arracher au bushi le secret qu'il a juré de garder, » dit un dicton ancien qui a certes eu maintes fois l'occasion d'être appliqué dans la guerre actuelle. La bravoure faisait naturellement partie de ce loyalisme. Un homme manque à celui-ci s'il ne combat pas courageusement pour son seigneur, et le soldat qui fuyait avait peu de chance d'être bien reçu des siens. On conte l'histoire d'un samuraï qui déserta le champ de bataille et finit par se réfugier dans un couvent où on l'employa comme serviteur, mais les nonnes elles-mêmes lui faisaient sentir si durement sa disgrâce, qu'il dut se cacher enfin dans une localité où il était inconnu. On chantait dans les rues, dit-on, la honte d'un homme qui, fait prisonnier de guerre, survécut à sa disgrâce.

Ceci nous amène à l'un des traits de mœurs les plus caractéristiques de l'ancien Japon et qui n'est pas encore complètement perdu dans les brumes du passé : le seppuku ou harakiri, que le samuraï était toujours prêt à exécuter quand il voyait son honneur ou celui de son maître compromis. Je ne crois pas devoir donner sur cette pratique des renseignements qui l'ont été déjà d'une façon très complète (1). La guerre actuelle a montré qu'elle est loin d'avoir disparu. Combien de fois des soldats ou des officiers se sont-ils donné la mort pour éviter d'être faits prisonniers.

Lorsqu'en particulier, les navires russes coulèrent

(1) Voir surtout MITFORD, *Tales of old Japan.*

des transports de troupes dans le détroit de Corée, en avril 1904, la plupart des passagers préférèrent la mort à la prison, et plus d'un exécuta littéralement le seppuku en s'ouvrant le ventre avec son sabre. Le commandant d'un des transports, un lieutenant de vaisseau que je connais, fut fait prisonnier. Il est à craindre qu'il ne soit pas très heureux à son retour, car il avait plutôt une mauvaise presse dans son pays.

Pendant mon séjour au Japon, une vive controverse s'établit à un moment donné entre quelques missionnaires qui prêchaient que le suicide est criminel et des Japonais qui s'indignaient de ce point de vue. Dans une lettre (1), un Japonais se plaignait amèrement de ce que les missionnaires cherchent à répandre l'idée que le suicide est toujours répréhensible : « On apprend dès l'enfance chez nous, disait-il, à considérer l'honneur comme bien au-dessus de la vie », et l'auteur, tout en se vantant d'avoir l'esprit large et ouvert aux conceptions européennes, déclare qu'il ne voudrait pas que l'on changeât la manière de voir ancienne et que ses compatriotes en général sont très mécontents de cette attitude prise par les chrétiens.

Le bushido recommandait aussi à ses disciples d'être simples et sobres. En réalité, ce sont là des qualités qui appartiennent à toute la nation, mais il était spécialement prescrit au bushi d'éviter tout luxe et toute vaine parade. Il est clair qu'au Japon, comme partout, les règles ne sont pas toujours suivies à la lettre par tout le monde sans exception, et l'on sait que les cortèges de daïmyos en voyage présentaient une pompe tout... occidentale, pour parler en Japonais. Il n'en est pas moins vrai qu'on trouve plus au Japon

(1) *Times* (de Londres), du 15 septembre 1904.

qu'ailleurs l'absence d'ostentation chez les grands de la terre.

III

Le peuple japonais est, avant tout, un peuple militaire qui se bat avec une véritable passion. Il ne faut pas confondre ce goût de la guerre avec le patriotisme. Cette fois, il est vrai, les deux choses se sont étroitement mêlées et ont concouru au même but, mais elles ne sont pas inséparables.

Au cours des longues luttes qui ont déchiré le Japon pendant la plus grande partie de son histoire, il ne s'agissait pas, pour les armées en présence, de sauver le pays d'une attaque venue de l'extérieur. On combattait entre Japonais et jamais une armée étrangère n'a envahi le Japon, puisque la grande invasion projetée par Kublaïkhan, en 1281, la seule qui ait sérieusement menacé le pays, échoua sur ses côtes mêmes et sans avoir pu débarquer de troupes.

On pourrait dire qu'il s'agissait alors de ces combats entre seigneurs que l'Europe féodale aussi a si souvent connus, et que les vassaux n'étaient animés que du désir de profiter des avantages que la victoire pouvait rapporter à leur maître. Mais l'histoire montre que ces vassaux changeaient de maîtres parfois sans grande peine, et lorsqu'après une héroïque résistance une armée voyait sa situation sans issue, il n'était pas rare, qu'au lieu d'amener une pacification partielle par une soumission pure et simple, elle ne fit « Kosan » en passant au service du vainqueur pour continuer la lutte sous ses ordres. C'est que le soldat aimait la

guerre et aucun métier ne lui paraissait ni plus noble, ni plus profitable, ni plus agréable. Ce goût de la bataille est donc bien distinct du patriotisme, qui peut parfaitement s'allier à des sentiments très pacifiques, et c'est lui que je désigne ici sous le nom d'esprit militaire.

La guerre, en vérité, c'est ce que les Japonais font le mieux, j'allais dire que c'est la seule chose qu'ils fassent vraiment bien. En industrie, ils copient sans égaler leurs maîtres; l'article japonais tend de plus en plus à perdre ses traditionnelles qualités de soin et de fini, pour ressembler à la camelote allemande; l'ouvrier comprend médiocrement les explications qu'on lui donne et n'exécute qu'à demi; la diplomatie est l'objet des railleries méprisantes de tous les Japonais que j'ai entendus en parler; les gens instruits reconnaissent que les meilleurs professeurs de l'Université sont les étrangers, mais le soldat est parfait.

Combien de fois, en payant un travail mal compris, exécuté sans soin, n'ai-je pas été tenté de m'écrier : « Décidément, ces gens-là ne savent rien faire de bon. » Mais aussitôt un vendeur de journaux criant une victoire m'obligeait d'ajouter ce correctif : « Si, la guerre ! »

A cela il y a des raisons multiples et nous en avons vu déjà quelques-unes, mais la moins puissante n'est peut-être pas celle-ci, que l'on fait surtout bien ce que l'on fait avec plaisir. Cet esprit militaire, qui rappelle d'une façon curieuse celui qui régnait en France dans les plus glorieuses années de l'Empire, se révèle dans tous les actes de l'existence. Si jamais une guerre a été populaire et nationale, c'est bien celle-ci. Elle était, pendant mon séjour au Japon, l'unique objet de toutes les préoccupations; les conversations roulaient inva-

riablement sur ce sujet; les cartes postales illustrées se vendaient à profusion, donnant les portraits des généraux ou représentant des scènes de combat plus ou moins réelles; il en était de même d'horribles gravures rappelant la période la plus antiesthétique de nos images d'Épinal, et où l'alliance des principes du dessin moderne avec les vestiges des traditions anciennes donnait un résultat bien ingrat, mais le peuple contemplait avec délices les cavaliers japonais montés sur de superbes chevaux et pourfendant par douzaines de grands colosses blonds invariablement revêtus de tuniques bleu de ciel ou rouge cramoisi, ou les torpilleurs glissant entre des vagues trois fois plus grosses qu'eux pour attaquer des cuirassés ennemis, toujours avec succès, comme le montrait l'énorme gerbe d'eau accolée par l'artiste au flanc du bâtiment.

Mais ne rions pas trop de cet enthousiasme un peu enfantin, car c'est lui qui a fait en grande partie le moral invincible des troupes du mikado. Que les enfants jouent au soldat dans les rues, cela n'est pour étonner personne, car il en est de même dans tous les pays, mais je doute qu'en aucun autre ils y mettent cette ardeur qui fait souvent donner et recevoir des coups très sérieux.

Point plus important, tout le monde suivait les nouvelles avec un intérêt intelligent. Tous les journaux publiaient pendant chaque bataille des cartes des opérations en cours, et tout homme capable de lire son journal le consultait avec passion.

Que l'on songe un instant, par comparaison, à la manière dont le peuple russe a compris cette guerre.

Lorsque le moment vient pour le jeune Japonais de payer à la patrie ce que nous appelons l'impôt du

sang, c'est un sacrifice qui ne lui pèse pas lourd. Le jeune paysan, le jeune ouvrier est enchanté de devenir soldat; c'est une gloire, un honneur, un plaisir; toute la famille en est heureuse et elle se saignera aux quatre membres pour envoyer quelque douceur au futur héros. Et c'est là un bonheur qui n'est pas donné à tout le monde, car jusqu'aux derniers événements on n'avait jamais appelé sous les armes tout l'ensemble d'une classe. Des observateurs pessimistes ont cru pouvoir affirmer que, si les autorités militaires retiennent une si faible partie du contingent pour le service actif, c'est qu'elles ne peuvent faire autrement, c'est que la phtisie dévore les hommes, et que les conseils de revision n'en peuvent trouver qu'un quart tout au plus de propres au service. Les faits ont démontré l'inanité de ces appréciations à vue de nez. Certes, ce sont les hommes les plus solides qui ont la joie de devenir soldats de l'empereur et l'on ne peut qu'être frappé de l'ensemble d'individus vigoureux, respirant la santé, que l'on rencontre sous l'uniforme, mais tous ceux qui étaient éliminés n'étaient pas sur la voie d'une fin précoce; on l'a bien vu quand l'appel des réserves a fait venir sous les drapeaux des hommes de trente-cinq à trente-sept ans. Si l'effectif de paix de l'armée japonaise était aussi restreint, c'était uniquement pour des raisons d'économie.

Ces paysans dont on fait des militaires en prennent l'allure avec une rapidité extraordinaire, et il ne faut pas oublier que l'on commence par leur faire endosser des vêtements entièrement différents de ceux qu'ils ont coutume de porter, des souliers surtout, qui leur font subir pendant longtemps un véritable supplice. Lorsqu'en novembre 1904 on appela simultanément sous les drapeaux la classe régulière et les réservistes

les plus âgés tombant sous le coup de l'extension de la période de service dans la réserve de l'active, qui venait d'être décrétée, les rues furent pleines pendant quelques jours de jeunes garçons souriants, gauches, un peu hébétés et timides, toujours tentés de faire le plongeon pour ce salut si poli dont ils avaient l'habitude, bien embarrassés de leurs souliers, de leur baïonnette, de leur fusil. A côté d'eux, de braves pères de famille, revêtus de vestons khakis tout neufs, semblaient mieux faits pour porter sur leurs bras un marmot ou pour cultiver leurs rizières que pour manier une arme. Eh bien, un mois après, la transformation était clairement apparente ; un autre mois encore et plus rien ne différenciait ces nouveaux venus de leurs camarades anciens. Jeunes et vieux s'étaient approprié l'air dégagé, un peu fier parfois, le pas élastique des vieilles troupes. Le soldat nippon a, en effet, la plupart des qualités qui font l'esprit militaire et dont une grande partie ont généralement distingué le soldat français.

Comme le nôtre, le soldat nippon est débrouillard, s'adapte admirablement aux circonstances. Au cantonnement, il a vite fait de s'installer dans une cabane ou de se bâtir, avec quelques branches, une maisonnette qui ne peut guère être moins confortable que celle où il a vécu depuis l'enfance. Dans les haltes, il se distrait facilement en jouant au gó (jeux d'échecs japonais), en regardant un jongleur ou un acrobate (et il s'en trouve toujours sous la main), en écrivant des lettres. En marche, il chante. La chanson de route est en effet une véritable institution de l'armée japonaise, et elle est méthodiquement cultivée. Quand les recrues reviennent de l'exercice, on peut voir, à la tête de chaque section, un sous-officier qui, un petit livre

à la main, chante successivement chaque couplet que tout le monde répète en chœur. Ah ! l'effet est certes peu harmonieux ; la musique, ils le reconnaissent eux-mêmes, n'est pas un des arts où les Japonais excellent. Les voix sont rauques, il y a bien des notes discordantes, mais l'enthousiasme y est et donne au chant une allure sauvage qui n'est pas sans grandeur.

Le troupier japonais pousse loin l'esprit de corps. Son individualité disparaît et nous avons vu que c'est là un des traits de la race ; au foyer elle se fond dans la famille, en campagne elle se perd dans le régiment, la compagnie, la section jusqu'au petit groupe de cinq ou six intimes qui vivent constamment ensemble, se battent ensemble et sont toujours prêts à se secourir réciproquement.

Il a le respect de son équipement. Obligé de battre en retraite, il ne lâchera jamais son fusil pour courir plus vite; le traînard qui suit péniblement le corps ne se résigne pas à abandonner son sac au coin d'une haie. Le respect de l'arme est naturellement plus marqué encore chez l'officier. « Le sabre est l'âme du samuraï », dit le proverbe et les successeurs des samuraïs ne l'ont pas oublié. La plupart des officiers se servent en campagne d'un sabre de famille, une de ces vieilles lames merveilleuses qui défient le temps (1) et à laquelle ils ont fait adapter la poignée réglementaire.

La discipline paraît se rapprocher de l'idéal du genre, à la fois ferme et paternelle. J'ai vu bien souvent, au retour d'une marche, alors qu'avant d'entrer

(1) On sait combien les lames japonaises étaient renommées; les anecdotes abondent sur les exploits merveilleux auxquels elles se prêtaient.

en ville, la troupe était encore au pas de route, l'officier qui marchait en tête causer et rire familièrement avec les hommes les plus voisins. Cette familiarité très grande n'empêche pas le respect. Le souvenir du régime féodal est encore trop proche pour que le soldat ne sente pas vivement la distance qui le sépare du chef; celui-ci a pris à ses yeux la place du suzerain d'autrefois ou tout au moins de ces samuraïs devant lesquels le petit peuple s'inclinait respectueusement. C'est ainsi que l'officier, sauf de très rares exceptions, a toujours pu rester maître de ses hommes, soit qu'il s'agît de les garder en main en plein combat, soit qu'après un assaut il fallût éviter le pillage, qu'on a présenté d'ailleurs aux soldats comme une honte indigne du bushi.

Rien ne répond mieux à l'esprit militaire bien compris que cette pureté physique et morale à laquelle on n'attache peut-être pas assez d'importance en Europe et qui donne à l'armée du Mikado un certain parfum de chevalerie antique. La propreté des Japonais est proverbiale, et l'on sait que si bien souvent on peut les voir vêtus de vêtements négligés, il est rare qu'il en soit de même du corps qu'ils recouvrent. C'est là un élément hygiénique qui facilite singulièrement la tâche des médecins.

De même le camp japonais garde un aspect remarquablement sévère. On n'y trouve guère ces cabarets où l'eau-de-vie coule à flots et ces troupes de courtisanes qui, si j'en crois certains récits, n'ont cessé de suivre les armées russes.

Enfin l'instinct pratique des nécessités de la guerre joint aux principes plus élevés dont j'ai dit plus haut quelques mots, nous fait retrouver dans l'armée la même union étroite qu'a montrée la nation entière

devant le péril commun. Aucun de ces récits de jalousie entre les chefs, de généraux refusant de marcher à l'aide du voisin, ou prenant une initiative intempestive dans le but de se distinguer, point de cette rivalité envieuse entre l'armée et la marine dont on trouve parfois des traces en Europe et dont la Russie a certainement donné des exemples. Tout le monde marche harmonieusement la main dans la main, tous se prêtent un concours étroit; là encore les individualités disparaissent devant le bien commun.

L'esprit militaire des Japonais, comme la plupart de leurs caractéristiques, a ses sources dans l'histoire et dans l'éducation qui en conserve le souvenir. On le sait, l'histoire japonaise jusqu'à Ieyasu ne fut qu'une série d'interminables guerres, et lorsque celui-ci, en fondant le shogounat Tokugawa, donna à l'Empire du Soleil Levant deux siècles et demi de paix, le régime qui suivit n'en fut pas moins essentiellement féodal, c'est-à-dire militaire. Ce passé est trop près pour n'avoir pas laissé des traces profondes et on retrouve en effet celles-ci à chaque pas. L'éducation agit de deux façons; d'abord en nourrissant les écoliers des récits guerriers de ce passé et aussi en leur donnant un intérêt plus immédiat dans les méthodes actuelles du métier des armes.

Le général sir E. Barrow, assistant il y a quelques années aux grandes manœuvres, fut frappé du nombre des spectateurs composés surtout de collégiens qui s'intéressaient vivement à ce qui se passait sous leurs yeux. Des dispositions avaient été prises officiellement pour les transporter sur le théâtre des opérations et pour les mettre à même de suivre commodément celles-ci jour par jour. Souvent des officiers étaient spécialement chargés de leur expliquer le

thème général : « Je fus plusieurs fois surpris, dit sir Barrow, en chevauchant sur le terrain de bonne heure, bien avant l'ouverture des hostilités, de trouver ces jeunes gens déjà sur place, l'attention en éveil, et en m'informant j'apprenais qu'ils avaient bivouaqué la nuit précédente pour ne rien manquer du spectacle. Ils avaient tous reçu une instruction militaire rudimentaire et connaissaient les termes généraux du métier; bref ils étaient en mesure de suivre intelligemment ce qui se passait devant eux.

Les avantages de cet encouragement systématique de l'ardeur guerrière naturelle à la jeunesse sont évidemment énormes et les officiers de haut grade à qui j'en causais s'en rendaient nettement compte. Comme exemple des résultats de cet esprit, le maréchal Yamagata, qui dirigeait les manœuvres, m'informa, lorsqu'elles furent terminées, que, quoique les fermiers et propriétaires dans la zone des opérations eussent été invités à présenter des demandes d'indemnités pour les dommages causés, pas un seul ne profita de cette autorisation (1). »

La guerre n'était pas de nature, bien entendu, à diminuer l'intensité de cet effort constant vers la militarisation des écoliers. On trouvait encore le temps de préparer spécialement pour eux des opérations de divers genres. C'est ainsi, qu'un jour, pendant que j'étais au Japon, les étudiants de la Keiogijuku, au nombre de 1,300, accompagnés de nombreux professeurs, allèrent passer une journée au quartier du génie de la garde impériale à Akabane. On leur montra un fort improvisé en terre, des retranchements, des treillis de fil de fer, et des abatis où ils se précipitè-

(1) *Japan Times* du 11 janvier 1905.

rent avec ardeur ; on les fit assister ensuite à l'explosion d'une fougasse. Après un dîner en plein air, explosion d'une mine dans la rivière, et enfin, établissement d'un pont de bateaux. Ceci n'est qu'un exemple des procédés employés pour intéresser les jeunes gens aux choses de la guerre.

Je ne puis mieux terminer ce chapitre sur l'esprit qui anime les soldats du Mikado, qu'en donnant un extrait du fameux rescrit impérial du 4 janvier 1882, sur lequel est basée toute l'instruction morale des troupes. On y trouve des idées qui sont enseignées dans toutes les armées dignes de ce nom : mais l'originalité est faite ici de l'alliance intime entre la théorie et la pratique. due en grande partie au caractère sacré de l'auteur du document.

L'introduction n'a qu'un caractère rétrospectif, mais elle me paraît devoir intéresser comme donnant une idée de la manière dont la Restauration et le Shogounât sont envisagés officiellement :

« L'armée de ce pays était autrefois de génération en génération sous le commandement suprême du souverain. Plus de deux mille cinq cents ans (1) se sont écoulés depuis que l'empereur Jimmu anéantit les tribus barbares des provinces centrales et s'établit sur le trône impérial. Cette expédition était sous les ordres directs de l'Empereur et était composée de guerriers de Otomo et Mononobe, les plus illustres clans guerriers du moment.

« Des réorganisations militaires successives furent souvent nécessitées dans la suite par les vicissitudes du temps et les besoins de la guerre, mais dans toute

(1) D'après la chronologie officielle. On sait qu'en réalité il y a là une forte exagération.

l'histoire ancienne, l'Empereur eut toujours le commandement régulier. Sa place était parfois prise par l'Impératrice ou le Prince héritier, mais jamais le commandement suprême ne fut confié à un sujet.

« Au moyen âge, toute l'administration aussi bien militaire que civile fut copiée sur la Chine : on organisa six chefs-lieux de garnisons, deux dépôts pour les chevaux et un système de défense des frontières. L'organisation de l'armée était excellente sur le papier, mais une longue période de paix ruina son efficacité. Les paysans et les soldats devenant deux classes distinctes, ceux-ci peu à peu arrivèrent à former une caste professionnelle, généralement appelée bushi, dont les principaux membres devinrent les chefs de l'armée, et le chaos général où fut plongée la vie nationale leur donna toutes les principales prérogatives du gouvernement pour près de sept cents ans.

« Il est vraisemblable qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu arrêter cette évolution et cependant on doit profondément la regretter comme étant entièrement incompatible avec la constitution de notre pays et les règles établies par nos ancêtres.

« Après les ères de Kokwa (1844) et Kaei (1848), le gouvernement des Tokugawa devint trop faible pour continuer à porter les responsabilités du pouvoir et les demandes d'ouverture du pays faites par les nations étrangères rendirent la situation encore plus critique, circonstances qui causèrent une profonde anxiété à notre grand-père, l'empereur Ninko et à notre père l'empereur Koméi. Quand, peu après, nous montâmes sur le trône dans notre jeunesse, le shogun Tokugawa remit le pouvoir entre nos mains et les seigneurs moins puissants nous rendirent également leurs territoires. Ainsi, en moins d'une année, le pays entier retomba sous

notre contrôle direct et nous pûmes rétablir l'ancien système de gouvernement. Ce grand résultat fut dû en partie aux services méritoires de nos loyaux sujets de toutes les classes qui nous aidèrent dans l'accomplissement de cette noble tâche. et en partie à la clémence affectionnée que les empereurs ont toujours montrée pour leur peuple; mais la base principale de toute l'œuvre a été le fait que notre peuple montra une juste connaissance du bien et du mal et comprit nettement ce qu'est le vrai loyalisme. Pendant les quinze ans qui se sont écoulés depuis, nous avons réorganisé notre système militaire et naval pour rendre notre pays glorieux.

« L'armée et la marine sont maintenant sous notre commandement direct et, quoique des commandements partiels puissent être confiés de temps en temps à l'un ou l'autre de nos sujets, le commandement suprême restera toujours entre nos mains. Nous désirons que vous vous rappeliez ce fait et que vos descendants sachent que l'Empereur est le commandant en chef de l'armée et de la marine, afin que le pays ne retombe jamais dans la situation ignominieuse du moyen âge.

« Nous sommes votre commandant en chef et comme tel nous mettons toute notre confiance en vous *comme sur nos propres mains, et nous désirons que vous nous considériez comme votre propre tête*. de façon que les relations entre nous montrent la confiance la plus absolue et la plus sincère. Que nous soyons en mesure ou non de remplir notre devoir, c'est ce qui dépend entièrement de la manière dont vous remplirez le vôtre. Si notre pays ne réussit pas à se placer haut dans le concert des nations, partagez notre chagrin; s'il y prend une place honorable, nous en partagerons les fruits avec

vous. Accomplissez strictement votre devoir ; aidez-nous à protéger le pays, et le résultat sera la prospérité de la nation et la gloire de la patrie.

« Nous avons encore d'autres conseils à vous donner et ce sont les suivants :

« 1° Le principal devoir des soldats est la fidélité au souverain et au pays. Il est peu probable qu'aucun homme né dans ce pays manque de patriotisme, mais pour les soldats cette vertu est tellement essentielle que s'il ne la possède au plus haut point, il est impropre au service. Des hommes sans fidélité sont comme des poupées, si experts qu'ils soient dans l'art de la guerre, et une troupe exercée et bien conduite, mais qui manque de patriotisme est comme un troupeau sans chef. La défense du pays et le maintien de son prestige reposent sur nos forces navales et militaires : leur efficacité ou leur déclin réagissent directement en bien ou en mal sur le sort de notre nation. Votre devoir est donc de ne pas vous créer de soucis sur des questions politiques ou sociales, mais de vous borner strictement à observer votre principal devoir qui est la fidélité, vous rappelant toujours *que le devoir est plus lourd qu'une montagne* (et doit être regardé ainsi), *mais que la mort est plus légère qu'une plume* (et doit donc être méprisée). Ne salissez jamais votre nom par une violation de votre devoir.

« 2° Le soldat doit être de manières courtoises. Dans l'armée et la marine il y a des rangs hiérarchiques depuis le maréchal jusqu'au simple soldat ou matelot, qui relient tout l'ensemble en vue des nécessités du commandement ; et il y a aussi la différence d'ancienneté dans le même grade...

« Les supérieurs ne doivent jamais se montrer arrogants ou hautains envers leurs inférieurs et les sévé-

rités extrêmes de la discipline doivent être réservées pour les cas exceptionnels. En tout autre cas, les supérieurs doivent traiter leurs subordonnés avec une bonté et une clémence toutes spéciales, afin que tous s'unissent comme un seul homme pour le service de la patrie. Si vous n'observez pas la courtoisie, si les inférieurs traitent les supérieurs sans respect ou les supérieurs leurs inférieurs avec brutalité, si en un mot l'harmonie des relations entre eux est perdue, vous ne détruirez pas seulement l'efficacité de l'armée, vous commettrez un grave crime contre la patrie.

« 3° Les soldats doivent être braves. Cette vertu a toujours été tenue en grand estime dans notre pays; elle est indispensable. Les soldats, dont la profession est de combattre l'ennemi, ne peuvent oublier un instant qu'ils doivent être braves. Mais il y a une vraie bravoure et une fausse qui sont totalement différentes, et l'emportement de la jeunesse ne peut être considéré comme le vrai courage. Un militaire doit toujours agir en raisonnant ses actes et dresser ses plans avec soin et sang-froid. *Vous ne devez jamais mépriser même un petit corps ennemi;* d'un autre côté vous ne devez jamais être effrayé par le nombre : c'est dans l'accomplissement du devoir que gît le vrai courage. Ceux qui apprécient celui-ci se montrent toujours modérés envers les autres et acquièrent le respect de tous. Si vous vous montrez violent, vous n'êtes pas un vrai brave et les autres vous haïront comme un tigre ou un loup.

« 4° On demande aux soldats d'être fidèles et droits. Ce sont des qualités nécessaires à tous les hommes; un militaire ne peut exister sans elles. Par la première, on entend le respect de la parole donnée; par la deuxième, l'accomplissement du devoir. Vous devez donc toujours considérer à l'avance si une chose est

possible ou non. Si vous promettez une chose que vous n'êtes point sûr de pouvoir accomplir, vous vous trouverez entraîné dans une situation inextricable qui vous poussera à devenir infidèles : à cela il n'y aura pas de remède, mais seulement de vains regrets.

« Avant de commencer aucune action, il faut donc considérer s'il est bien ou mal de la faire et prendre alors une base ferme sur la raison. Si vous avez des motifs de croire que vous ne pourrez tenir votre parole ou que la tâche sera trop difficile à remplir, il sera sage de vous abstenir. L'histoire de tous les temps nous montre la vérité de ceci : bien des grands hommes ont péri ou se sont déshonorés en voulant être fidèles et droits dans les petites choses et en ne comprenant pas la vraie raison ou en voulant observer la fidélité individuelle aux dépens de la justice.

« 5° Le soldat doit être simple et frugal, sinon il devient faible de corps et d'esprit et s'accoutume aux habitudes de luxe qui conduisent à la cupidité. Votre esprit dans ce cas deviendrait vil et ni votre courage ni votre fidélité ne vous sauveraient du mépris et de la haine de vos concitoyens. C'est là une des plus grandes sources de misère humaine et si ce mal s'insinuait dans l'armée et la marine, il se répandrait aussitôt avec la rapidité d'une épidémie et tout esprit de corps et toute discipline en seraient détruits. Nous avons eu de grandes préoccupations à ce sujet. Nous avons établi des règlements disciplinaires pour prévenir le luxe, et notre souci pour vous nous pousse à vous conseiller de garder toujours ceci dans l'esprit.

« Ces cinq articles ne doivent jamais un seul moment être négligés par vous, et il vous faudra un cœur droit pour les mettre en pratique. Ces cinq articles sont l'âme du militaire et un cœur droit est l'âme

des cinq articles. Si le cœur n'est pas droit, de belles paroles et une bonne conduite ne sont que de simples ornements extérieurs sans utilité. Si le cœur est droit on peut tout accomplir.

« Ces cinq articles forment d'ailleurs la voie ordinaires de la société humaine et ils ne contiennent rien qui ne puisse être aisément mis en pratique.

« Si vous servez votre pays en accord avec ces conseils, vous donnerez satisfaction *non seulement à la nation mais à Nous Mêmes.* »

IV

Le premier Shógun Tokugawa fut Ieyasu. Il naquit dans la province de Mikawa, mais quand il atteignit l'âge de sept ou huit ans, il fut confié au seigneur Imakawa de la province de Suruga. A cette époque, le prince se promenant un jour avec des serviteurs vit des enfants qui jouaient à la guerre à coups de pierres *(ishigassen)*. Partagés en deux armées, ils avaient établi leurs camps dans le lit desséché d'une rivière. Comme un parti était plus nombreux que l'autre Ieyasu dit : « Le parti le plus faible vaincra certainement. » Cette prédiction s'étant réalisée, les serviteurs lui demandèrent : « Comment le prince a-t-il pu prévoir que, contrairement à la vraisemblance, le parti le moins nombreux serait victorieux ?

Le jeune homme répondit : « Le parti le plus nombreux, se fiant à son grand nombre, doit probablement tomber dans la négligence. Le parti le plus faible sentira au contraire combien de grands efforts lui sont nécessaires

et son application lui donnera la victoire. Voilà ce que j'ai pensé (1). »

Ce simple récit que l'on fait lire aux enfants ne semble-t-il pas la paraphrase appropriée de la guerre russo-japonaise toute entière. C'est qu'en effet, la bravoure, le patriotisme des Japonais n'auraient pas suffi à leur donner leur succès sans la *préparation*, cette préparation à la guerre qui ne s'improvise pas sous le coup des événements, mais qui demande un travail long et soutenu pendant les années du temps de paix.

L'art de faire la guerre peut se diviser en trois grandes branches dont les points les plus essentiels sont les suivants :

Il faut répartir ses troupes : c'est la stratégie et la grande tactique. Il faut les faire battre : c'est la tactique proprement dite du champ de bataille, qui comporte : le tir, les déploiements et concentrations, l'utilisation du terrain, l'emploi des réserves. Il faut enfin les faire vivre : service de santé et approvisionnements.

Sur le premier point, il ne semble pas que les Japonais aient rien fait de très extraordinaire, j'y reviendrai plus loin ; mais il est incontestable que sur les deux autres ils se sont montrés très supérieurs à leurs adversaires.

Pour le tir aussi bien de l'artillerie que de l'infanterie on peut se demander si aucune armée pourrait rivaliser dans son ensemble avec celle du Mikado. C'est que ce sont là des résultats qui ne demandent pas du génie, mais une longue persévérance et beaucoup de sang-froid. Il est très probable que l'absence de nervosité si souvent remarquée chez les peuples orientaux, leur calme imperturbable y sont pour beaucoup. Une fois

(1) *Kokugo Tokuhon*, 5e cahier, 12e leçon.

que le petit fantassin nippon a bien compris qu'il faut mettre trois points sur une même ligne, il répétera indéfiniment la leçon apprise sans être troublé par les circonstances extérieures.

De même l'artillerie japonaise, quoique ayant un matériel sensiblement inférieur à la russe, au point de vue de la portée des pièces, a obtenu constamment des résultats bien plus sérieux.

En ce qui concerne enfin la tactique de combat, les déploiements, l'utilisation du terrain, le soldat nippon s'est révélé maître. N'ayant pu moi-même assister aux opérations, je dois m'en référer aux appréciations de ceux qui ont été plus heureux. Les jugements portés sont si concordants que l'on peut s'y fier sans crainte, et si nombreux que je n'ai que l'embarras de choisir sans trop me répéter :

« Quand, dit l'un d'eux (1), un détachement japonais s'approche d'une position à occuper, il envoie en avant quelques espions pris sur place pour étudier l'état des lieux. S'ils rapportent que le champ est libre, les premiers rangs s'avancent rapidement en formation de combat et s'établissent sur la position ; les hauteurs qui paraissent suspectes ne sont occupées que sous la protection de l'artillerie. Aussitôt les trous de tireurs sont pratiqués soigneusement et la distance de tous les objets clairement apparents qui peuvent servir de points de repère sur le front et les flancs est déterminée. Toute la zone à défendre est tracée en carrés sur de petites planchettes spéciales qui indiquent la distance et que l'on place à des points bien visibles de tous les tireurs. Pendant ce temps, en arrière, le génie établit les tranchées, répare les routes, jette des ponts,

(1) *Novoe Wremya.*

pose des lignes téléphoniques et installe des stations de signaux pour communiquer avec l'avant-garde. »

« Quant il s'agit de combattre, les Japonais utilisent tous les couverts, tandis que la tactique russe, qui comporte des formations plus serrées, sacrifie beaucoup des avantages du terrain (1). Les uniformes khaki, de la casquette aux guêtres, sont aussi peu visibles que possible, les numéros des régiments même sont supprimés pour qu'en les trouvant sur des prisonniers ou des cadavres, l'ennemi n'en puisse pas tirer d'indications sur la répartition des corps. Les officiers gardent leur sabre, dont ils se servent dans l'assaut avec toute la fureur et l'adresse des anciens samuraïs.

« Entre les méthodes de tir des deux armées, le contraste est aussi grand que pour le reste. Le feu russe consiste presque toujours en salves qui se succèdent avec une régularité mécanique. Même dans l'emploi de l'artillerie, les coups se succèdent avec une précision mathématique. Les Japonais emploient aussi parfois les salves, mais la plupart du temps ils tirent à volonté, donnant ainsi à l'ennemi une indication bien moins claire sur leur position et conservant l'avantage de l'adresse individuelle. Ils sont tapis dans les buissons comme un chasseur à l'affût, et dès que le gibier se montre, ils l'ajustent. « Tactique boer, » disent leurs officiers. »

L'assaut une fois soigneusement préparé par l'artillerie, et c'est un point auquel le plus grand soin est toujours donné, « les fantassins se partagent en bandes nettement séparées de 30 ou 40 hommes (2). Ils

(1) Correspondant de l'Agence Reuter.
(2) M. Frederick Palmers, du *Colliers Weekly*, *Victoria Colonist*.

gisent immobiles à terre pendant un moment, les uniformes khaki se mêlant si parfaitement au sol qu'ils sont entièrement invisibles. En un moment ils sont debout, se précipitent d'un galop furieux jusqu'au prochain abri repéré d'avance et retombent à terre exactement comme une volée de cailles qui s'établit dans un sillon, et aussitôt de chaque caillou, de chaque buisson le *fit ! fit !* des fusils claque méchamment. Ils se lèvent de nouveau et ainsi de suite, jusqu'à ce que soudain, par un effet qui semble absolument magique, dix mille guerriers vêtus de brun se dressent comme un diable dans sa boîte. Un cri sauvage s'élève, comme si tous les démons de l'enfer s'étaient donné rendez-vous et avant que l'esprit ait eu le temps de comprendre ce qui se passe, les 10.000 furieux ont escaladé la pente et embrochent à droite et à gauche comme des fous. »

On a dit avec raison que dans la tactique moderne, l'artillerie doit préparer l'attaque de l'infanterie non plus seulement avant, mais pendant l'avance même de celle-ci. Les progrès faits par la précision des canons le permettent. C'est ainsi qu'à la bataille de Shaho une troupe japonaise s'est trouvée immobilisée devant une élévation d'où partait un ouragan de plomb. Il semblait impossible de se maintenir là. « Cependant (1) les Japonais se maintinrent avec un courage étonnant. Nous les vîmes ramper lentement vers la colline. Dès que les Russes se montraient à la crête, hors de leurs tranchées et envoyaient salve sur salve dans les rangs couchés à terre, l'artillerie japonaise reprenait la parole et quelques obus bien appliqués les renvoyaient à couvert ; et aussitôt les assaillants faisaient un bond. De nouveau les fusils reparaissaient là-haut

(1) M. William Maxwell, correspondant du *Standard*.

pour disparaître bientôt sous des volées de mitraille. »

Cette science du combat est, bien entendu, le résultat non seulement de grandes dispositions naturelles pour l'étude de la guerre, mais aussi d'exercices continuellement répétés.

Le soldat est constamment tenu en haleine. Pendant la campagne même, il ne passa jamais deux jours au cantonnement sans se voir appelé à l'exercice. C'est une préparation intensive et de tous les moments. Elle est complète et toujours pratique. C'est ainsi qu'en vue de l'entraînement à l'assaut on ne se contente pas de faire exécuter les mouvements d'ensemble de l'escrime à la baïonnette. J'ai vu dans les cours des casernes des soldats divisés par groupes de deux et qui, le corps recouvert d'un véritable matelas, la tête protégée par un masque épais, armés de perches taillées sur la forme du fusil, se livraient des combats acharnés.

On s'accorde à reconnaître que pour le placement des réserves à l'abri des vues et des coups, les Japonais se sont montrés également très supérieurs. Ils sont maîtres dans l'art d'installer sur le champ de bataille des réseaux télégraphiques et téléphoniques, qui mettent entre les mains du général toute la direction des opérations, sans qu'il ait besoin d'exposer un instant son existence. Les officiers mêmes comprennent qu'ils doivent se ménager, sauf dans l'assaut. Ils ne portent pas d'uniformes voyants, leur khaki se confond avec celui des hommes et ils ne restent pas inutilement seuls debout dans une ligne de tirailleurs.

Je ne m'étendrai pas autant sur le service de santé, si important à la guerre, « où la maladie tue par milliers quand les balles tuent par centaines », parce que depuis l'expédition internationale de Chine de 1900-1901, on savait que ce service est organisé dans l'ar-

mée japonaise avec une perfection qui peut faire envie aux autres nations. Cette installation ne reste pas théorique. « Dans les marches, les médecins précèdent l'armée, décident, dès l'arrivée au cantonnement, quelle eau pourra être bue, où l'on campera, quels quartiers seront interdits, comment se fera le drainage. En été, dans le voisinage des marais, chaque soldat avait une petite moustiquaire dont il s'enveloppait la tête afin de prévenir la malaria (1). Toute l'eau bue est bouillie dans de grands chaudrons où les hommes viennent puiser (2). »

De même pour le service de l'intendance. A Port-Arthur, dès les premiers froids, les troupes ont pu mettre leurs vêtements d'hiver, tandis que les Russes sur le Shaho, ont longtemps attendu les leurs. Il n'y a pas là seulement l'absence de cette corruption qui a été reprochée aux Russes avec une telle unanimité par leurs amis comme par leurs ennemis, il n'y a pas seulement la différence des distances dont l'importance, il est vrai, ne peut être exagérée. Dans tous les détails du service de l'approvisionnement comme partout, on retrouve les traces d'une préparation minutieuse.

Je ne veux pas allonger outre mesure ces extraits parce que, n'ayant pas assisté moi-même aux opérations, je n'ai pas la prétention de faire une étude technique des enseignements militaires de la guerre, qui ne manquera pas d'être faite par des gens mieux placés pour cela. Je me suis borné, ici, à exposer quelques-uns des faits qui montrent à quel degré presque parfait de préparation était arrivée l'armée japonaise.

(1) M. Mac Kenzie, dans le *Daily Mail*.
(2) M. Villiers, dans le *Japan Gazette*.

Où faut-il chercher les causes profondes qui lui ont permis d'arriver à un tel résultat? Dans l'histoire et dans le tempérament national.

Remarquons, dès l'abord, que le développement du Japon n'a pas été aussi soudain que le croient beaucoup de personnes. Ceux qui se représentent le Japon d'il y a cinquante ans comme un pays entièrement barbare ont, devant la rapidité avec lequel il s'est assimilé la civilisation européenne, un étonnement plus grand encore que celui qu'elle mérite très réellement.

En réalité, avant la Restauration du pouvoir impérial, qui coïncida avec l'introduction complète de la civilisation européenne, le Japon avait une civilisation déjà très raffinée. Trois éléments avaient contribué à la former : l'influence de la Chine, celle des relations avec l'Europe et celle du tempérament national, élément si curieux et si actif qui transforme tout en se l'adaptant, et qu'il serait bien intéressant d'étudier de près. On comprendra que je ne puis ici qu'indiquer un sujet aussi vaste. Une histoire de la civilisation japonaise donnerait à ce modeste essai des proportions qu'il ne comporte pas; elle demanderait un talent et une érudition que je ne me flatte pas d'avoir; elle a été écrite déjà d'une façon plus ou moins satisfaisante, et elle sera certainement complétée d'ici peu par des personnes mieux qualifiées.

C'est certainement à la Chine que revient la plus grande part dans les premiers développements de la civilisation japonaise. On sait combien son influence fut grande dans tous les domaines de la pensée et que le Japon s'adapta rapidement les principes d'administration, la philosophie, la langue (écrite) de sa grande voisine. On sait aussi que, dès le seizième siècle, il y eut entre le Japon et l'Europe, des relations suivies

dont les étapes principales sont marquées par les événements suivants :

En 1541, arrivée d'un navire portugais dans l'île de Kyû Shû.

En 1551, débarquement du célèbre missionnaire portugais saint François-Xavier, et développement rapide de la religion chrétienne, qui devait plus tard être complètement étouffée dans le sang, à la suite surtout, disent certains historiens, des intrigues séparatistes des nouveaux convertis.

En 1584, envoi d'une ambassade japonaise au pape.

En 1598, entrée en scène des Hollandais, dont l'influence fut entièrement commerciale, alors que celle des Portugais avait été surtout religieuse et politique.

En 1600, arrivée au Japon de l'Anglais Adams, dont le séjour fut fructueux pour Ieyasu, car le célèbre aventurier apprit à ses sujets à manœuvrer l'artillerie et à bâtir des navires.

En 1610, établissement de relations commerciales avec l'Angleterre.

Dès lors commence une lutte de rivalité entre les trois nations européennes, lutte qui nuisit beaucoup à leur influence et au développement du christianisme et qui se termina à l'avantage des Hollandais.

Ceux-ci eurent le monopole du commerce avec le Japon, mais dans des proportions beaucoup plus restreintes qu'ils ne l'avaient espéré. Ces rapports avec les Hollandais, coïncidant avec la période de longue paix et de recueillement qui suivit l'établissement du shogounat Tokugawa, permirent aux Japonais d'ajouter de nombreuses connaissances d'un caractère pratique aux enseignements philosophiques qu'ils avaient reçus de la Chine. Ils acquirent ainsi des notions

d'arithmétique, de cosmographie, de construction navale, de maniement des armes à feu qui les placèrent dès lors, à un niveau bien supérieur à celui des Chinois. L'arrivée de l'expédition du commodore Perry en 1853 marqua la fin des anciens errements, et c'est de là que l'on peut faire dater l'histoire contemporaine de l'Empire du Soleil Levant.

Pour comprendre la facilité avec laquelle, dès la période ancienne que nous venons de passer rapidement en revue, les Japonais s'étaient assimilé les arts nouveaux que leur apportaient les commerçants étrangers, il suffira de dire ici comment les jugeait, dès le commencement de ce siècle, un homme remarquable (1.)

« Vous vous attendez, certes, à ce que je dise quelques mots du Japon, cet empire célèbre qui occupe dans l'Orient une place prépondérante, analogue à celle qui est dévolue dans l'ouest à l'Angleterre... Je me référerai à ce sujet aux renseignements que j'ai reçus de la bouche du docteur Ainslie et je vous renvoie également à l'ouvrage de Kaempfer (2), qui permet d'apprécier sincèrement ce peuple.

Le docteur Ainslie représente les Japonais comme un peuple nerveux, vigoureux, dont les capacités physiques et mentales les rapprochent beaucoup plus des Européens que des Asiatiques en général. Pour un peuple qui a reçu peu de secours de l'extérieur, il occupe un rang élevé dans l'échelle de la civilisation.

Les caractéristiques d'un esprit vigoureux se mon-

(1) Conférence faite par sir Stamford Raffles, le 24 avril 1813, à la Société des arts et des sciences de Batavia (reproduit en 1904 dans le *Singapore Free Press*).

(2) Le véritable découvreur du Japon au point de vue scientifique publia en 1727 son *Histoire du Japon*.

trent dans les sciences. Les arts parlent d'eux-mêmes et sont, avec justice, reconnus comme possédant un haut degré de perfection... La plus légère impulsion semble suffisante pour donner au caractère japonais une orientation qui évoluerait progressivement jusqu'à donner à ce peuple un degré de civilisation égal à celui de l'Europe... On dit qu'il a une grande inclination pour les relations avec l'étranger, malgré les institutions politiques qui s'y opposent actuellement; et l'énergie qui caractérise son tempérament ne se montre peut-être en rien d'une façon plus frappante que dans cette décision extraordinaire qui a exclu le monde extérieur de ses rivages.

On représente les Japonais comme ardents pour les nouveautés, fidèles dans leurs affections, hospitaliers et prêts à accepter l'influence de toute nation supérieure...

En un mot, le docteur Ainslie pense que « les Japonais sont un peuple avec qui l'Europe peut traiter sans déchoir, car ils sont eux-mêmes très curieux de toutes les choses de la science et possèdent un esprit éveillé et avide d'informations sans souci du point d'où elles viennent. »

On conçoit, dès lors, combien ce peuple était prêt à obéir quand son souverain lui recommanda au moment de la Restauration « de chercher le savoir à travers le monde tout entier », pour employer les termes exacts du fameux rescrit qui parut à ce moment.

Je ne chercherai pas ici à montrer la tâche extraordinairement complexe qui se présentait devant le Japon quand il s'agit pour lui de transformer son administration, son armée, ses finances, son état social pour les adapter aux principes de l'Occident. Les étapes successives sagement graduées parfois, surve-

nues d'autres fois avec la brusquerie d'une révolution, en ont été décrites mieux que je ne saurais le faire. Le Japon cherchait le savoir « partout à travers le monde », et c'est en appliquant ce principe qu'il se mit en état de préparer la guerre actuelle.

Je voudrais rappeler maintenant en quelques mots que celle-ci ne fut pas le résultat accidentel d'une utilisation éventuelle de cette préparation.

Et d'abord qu'on se souvienne, pour comprendre combien la guerre actuelle a pu être populaire, que la haine de la Russie ne date pas d'hier. C'est dès l'année 1780 (1) que les deux pays entrèrent pour la première fois en contact, un navire japonais ayant naufragé en cette année sur la côte de Sibérie, et l'équipage ayant été fait prisonnier. L'occupation de l'île de Saghalien fut un outrage cruel qui est encore présent à l'esprit de tous les Nippons. Les étapes successives en furent : le raid d'une bande de Cosaques qui, dès 1782, trouvèrent l'île habitée par une population mêlée de Japonais purs et d'Aïnos ; les tentatives de traité de 1806 repoussées par le Japon, l'expédition de 1806, qui détruisit Kunshun-Kotan, le centre le plus important, la lente infiltration sous la pression officielle d'une émigration de Sibériens destinés à peupler d'abord le nord de l'île et à s'étendre ensuite graduellement vers le sud, les traités de commerce obtenus en 1855 et 1858, les négociations qui durèrent de 1862 à 1875 et qui se terminèrent par l'annexion de l'île à la Russie, le Japon s'étant reconnu trop faible à ce moment pour lutter contre sa puissante voisine.

Lorsque après la guerre de Chine, la triple alliance qui se forma à l'instigation de la Russie chassa le

(1) *Russo-Japanese War.*

Japon de la presqu'île de Liao-Toung, ce fut dans tout l'empire du Soleil Levant un murmure d'indignation, qui fut porté à son paroxysme lorsque la Russie prit à son compte ce qu'elle n'avait pas voulu laisser à d'autres, « parce que l'occupation d'un point si important pour une nation étrangère menaçait l'intégrité de la Chine. » C'est avec raison que le comte Okuma a pu dire que « la grave question qui agite l'Orient a en réalité sa racine dans le traité de Bakwan (1895). C'est un mécontentement profond contre l'intervention des trois puissances qui a entraîné immédiatement l'idée de la revanche. En vue de celle-ci, le peuple supportait toutes les souffrances (allusion à l'augmentation des impôts). Un autre mot s'entendit à ce moment : « Garder le nord, avancer au sud... Mais les Philippines, puis Hawaï nous échappaient... La garde du nord restait avec l'acceptation de toutes les souffrances (1). »

On peut donc dire que c'est du traité de Bakwan (2) que date la guerre russo-japonaise, car les conseillers du Mikado et son peuple ne se furent pas plus tôt courbés sous l'outrage devant l'impossibilité d'y résister, qu'ils se résolurent à le venger dans le plus bref délai et qu'ils se mirent à la tâche avec une persévérance inlassable.

Je ne puis entrer dans le détail des mesures qui donnèrent au Japon une puissance si supérieure à celle avec laquelle il était entré en lice contre la Chine. Je me contenterai d'en signaler ici deux indices :

La progression du budget général (ordinaire et ex-

(1) Discours du comte Okuma, à la Tòbòkyòkai (25 décembre 1903).

(2) Fin de la guerre de Chine.

traordinaire) qui s'éleva graduellement de 98 millions de yens (1) en 1894-1895, à 250 millions de yens en 1903-1904 (2),

Et l'établissement du célèbre programme *post bellum* qui se décomposait ainsi :

Marine	226,5	en millions de yens.
Armée	98,5	—
Chemins de fer. Travaux publics	106	—
Dépenses extraordinaires économiques	85	—
	516	

et qui fut soldé en partie au moyen de l'indemnité de guerre versée par la Chine, en partie avec les excédents du budget antérieur, en partie par des emprunts. On construisait une flotte réduite mais entièrement neuve et composée de navires de tout premier ordre (six cuirassés, six croiseurs cuirassés, de nombreux torpilleurs et contre-torpilleurs). En même temps, on établissait une fonderie, des fabriques d'armes, on doublait le nombre des divisions de l'armée, on développait les chemins de fer destinés à améliorer le rendement économique du pays et à faciliter la mobilisation, on travaillait avec acharnement à l'instruction des hommes ; un système de service militaire à court terme permettait d'organiser des réserves qui s'accumulaient d'année en année ; tout le monde avait l'esprit tendu vers le but final à atteindre.

(1) Le yen, 2 fr. 58 à 2 fr. 60.

(2) Projet de budget ; ceci ne comporte pas, bien entendu, les dépenses réellement effectuées pour la guerre proprement dite en 1904.

Cependant on se gardait de se laisser complètement absorber par ce travail formidable de préparation à l'intérieur. Les yeux restaient grands ouverts sur l'extérieur. L'alliance anglaise isolait l'adversaire et mettait à l'abri d'un renouvellement de l'ancienne coalition russo-franco-allemande. Un système d'espionnage admirablement organisé permettait de se rendre compte de tous les vices de l'organisation russe.

C'est que les Japonais ont de tout temps montré de merveilleuses aptitudes pour l'espionnage. Cette tournure d'esprit provient en partie du tempérament curieux, avide des choses nouvelles, qui rend le Japonais bavard, questionneur au point d'en être tout à fait insupportable chez lui, en partie de l'habitude d'une grande centralisation, du respect des autorités, et de la passion pour tout ce qui peut servir au bien du pays. En espionnant, le Japonais ne fera en réalité que continuer les mœurs acquises sous le shogounat des Tokugawa. Le coup d'œil le plus superficiel sur l'histoire de cette période montre que ce n'est en somme que par un système d'espionnage et de contre-espionnage merveilleusement combiné que les Tokugawa ont pu conserver le pouvoir effectif pendant plus de deux cents ans, fait unique dans l'histoire du Japon. Le peuple a pris là des habitudes qu'il conservera longtemps. Au Japon même, tout le monde s'espionne. Les tireurs de jinrikisha, les domestiques d'hôtels, ceux des maisons privées, la moitié du Japon espionne pour le compte de la police et celle-ci est admirablement renseignée.

Je trouve à ce sujet, dans un article récent, quelques lignes que je ne puis résister au désir de transcrire ici, tant elles donnent une idée nette et fidèle de

cet état de choses (1). « Les Japonais sont un peuple d'espions. On sait que le shogun, empereur gouvernant, à la place du mikado, empereur régnant, administrait l'ensemble des provinces aux mains des daïmyos, noblesse féodale, par l'intermédiaire d'un Conseil d'État, véritable Comité de salut public qui ne pouvait se tenir au courant des dispositions des daïmyos et de l'esprit du peuple qu'au moyen d'un système d'espionnage sans exemple dans l'histoire des autres nations (2). Toute une classe de la population, qu'on appelait « ometsuke », s'occupait ainsi de maintenir d'inavouables liens entre le gouvernement et les sujets. Les maisons closes devinrent les seuls lieux publics où l'on pouvait se réunir en dehors de la famille : leurs tenanciers et leurs aimables pensionnaires, les geishas, furent des personnages quasi-officiels, quelque chose comme les rapporteurs des assises que tenaient les paisibles bourgeois dans ces uniques établissements de plaisir, et leur seule existence bouleversait de fond en comble les vieilles notions de déshonneur sexuel. L'armée, le commerce, les cours féodales et même les castes les plus méprisées fourmillaient en outre d'agents secrets et, chose extraordinaire, le gouvernement tenait très souvent, dans sa législation, compte des courants populaires qui arrivaient jusqu'à lui par ces canaux étranges. Le résultat de ce système fut que le Japonais gagnait peu à peu une remarquable adresse à surveiller et à se défier de son entourage, et en même temps une étonnante

(1) Ular, *Le Panmongolisme japonais*. La *Revue* du 15 février 1905.

(2) Pour être équitable il ne faudrait pas oublier, je pense, qu'un état de choses analogue a régné en Europe au moment de la décadence romaine, et plus tard à Venise. L'Inquisition aussi avait ses espions.

patience à attendre d'une instance supérieure la suite qui semble devoir être donnée au résultat de ces observations. Le Japonais, très différent en ceci du Chinois comme de l'Occidental, aime à fournir des renseignements et à attendre la décision que motivent ses informations... Les Japonais occupés en Chine y transportèrent inconsciemment leur habitude héréditaire de l'espionnage minutieux. Ils fournirent, au lieu d'un effort individuel immédiat, des renseignements qui devaient tout d'abord servir à la création d'un système théorique de travail en grand. Ils apprirent, pour commencer, le chinois, s'habituèrent le plus intimement possible, aux usages et à la façon de penser de leurs voisins. Leurs consuls, leurs commis-voyageurs, agents politiques plutôt que commerciaux, furent Chinois au même titre que leurs compatriotes parisiens jouent à l'Européen. »

Ce même système, appliqué aujourd'hui en Chine et dont nous verrons plus loin les effets, servit à préparer la guerre actuelle. On notait avec satisfaction, sur les rapports des nombreux agents répandus partout, toutes les traces de cette corruption qui vide les magasins en remplissant la poche du magasinier, de cette négligence qui fait de l'armée et de la marine russes les moins instruites de l'Europe; on calculait soigneusement le rendement du transsibérien; des colons, des voyageurs, des ouvriers (qui souvent n'en avaient que le costume) parcouraient toute la Mandchourie, la Corée, levaient des plans, compulsaient les ressources de chaque point. On laissait les Russes commencer en partie l'évacuation sous la pression anglo-américano-japonaise et lorsque le programme de préparation fut achevé, qu'on eut entre les mains tous les éléments du problème, le ressort de la machine

se déclancha et elle commença lentement, sagement, mathématiquement à remplir les fonctions qui lui avaient été assignées à l'avance organe par organe.

Persévérance et *dissimulation*, tels sont les deux grands traits qui marquent cette préparation à la revanche et ils s'accordent merveilleusement entre eux. Il est certain que l'homme qui suit avec constance une idée fixe, qui caresse longuement un projet de réalisation difficile, se répand rarement en épanchements sur ses désirs, surtout lorsque la concurrence, la jalousie, la suspicion l'entourent de toutes parts.

Mais ces qualités n'auraient pas suffi à créer la tactique, le matériel, les moyens d'action de toutes sortes qui se sont montrés si supérieurs, les plans de campagne si soigneusement combinés.

Deux autres traits du caractère national s'y révélèrent. Cet esprit d'*imitation,* signalé dès 1813 par sir Stamford Raffles, qui avait permis de s'assimiler si rapidement les découvertes de la science occidentale et qui fit que l'on sut, sans préjugés, « en cherchant le savoir à travers le monde tout entier, » prendre à chacun ce qu'il avait de meilleur, et cette *minutie* dans les détails qui s'était révélée de tous temps dans les œuvres des artistes japonais et qui pèse tous les éléments d'une question sans rien laisser au hasard.

Ainsi qualités diverses mais connexes qui donnèrent au Japon la préparation dont nous avons vu les résultats :

Persévérance, esprit d'imitation, minutie, dissimulation.

Or les trois premières de ces qualités se trouvent englobées dans l'un des traits les plus caractéristiques du Japon, sa langue, et d'autre part celle-ci fut un puissant auxiliaire de la quatrième.

V

L'influence de la langue japonaise sur l'esprit, sur l'état de la nation est si grande que l'on ne saurait trop insister sur ce point. Il est certain que partout existe un effet de ce genre, mais à un bien moindre degré. Dans tous les pays de l'Europe, la langue est si claire que les hommes s'en servent *sans s'en douter*; elle devient un instrument neutre, passif, modeste, qui (je laisse de côté les littérateurs) joue son rôle sans s'imposer à l'attention, de même que l'homme sain, tout en respirant largement, peut ignorer l'existence de ses poumons. Au Japon au contraire la langue s'impose par le travail auquel elle oblige l'esprit, à tous les moments de l'existence.

En France, sauf l'emploi de quelques termes spéciaux à chaque profession, tous les hommes se comprennent clairement quand ils s'entretiennent de vive voix et celui qui a passé un an ou deux à l'école primaire continuera sans peine toute sa vie à lire n'importe quel ouvrage et à exprimer ses pensées par l'écriture. Au Japon, les nuances dans le langage sont si nombreuses qu'on peut imaginer trois ou quatre couples d'interlocuteurs parlant des langues différentes par les mots employés et les tournures prises et que nombre de mots tout à fait courants dans la bouche d'un homme instruit (et je ne parle pas ici de termes techniques) ne sont pas compris des gens du peuple. L'écriture est telle que, sauf pour les gens qui ont fait des études complètes, il y a toujours une dif-

ficulté plus ou moins grande à lire et à écrire.

Un idiome dont les caractéristiques se présentent ainsi à tout instant à la pensée ne peut être sans influer à la longue sur le caractère.

La proposition pourrait sans doute être renversée et l'on pourrait dire que c'est le tempérament japonais qui a permis à cette langue de se développer sur les lignes qu'elle a suivies. En réalité, les deux points de vue sont exacts et, comme en toutes choses, action et réaction se sont succédé en se renforçant mutuellement. Quoi qu'il en soit, l'influence du langage est si profonde qu'il est indispensable d'avoir quelques notions précises à son sujet.

Or les idées sont assez confuses dans le grand public sur ce point.

On sait généralement que le Japonais n'occupe ni le premier degré du développement attribué par les philologues à l'histoire des langues en général, c'est-à-dire le monosyllabisme, ni le degré le plus haut de perfectionnement, la flexion, mais le degré intermédiaire, celui des langues agglutinatives (1). Mais certaines personnes croient que les Japonais ont un alphabet analogue au nôtre, dont ils se servent de la même façon ; d'autres au contraire croient qu'ils écrivent purement et simplement en chinois et qu'il n'y a aucune différence entre l'écriture des deux pays, en même temps qu'il n'y a aucun point commun entre les langues écrite et parlée du Japon. Peu de personnes se rendent compte de la difficulté de ce genre d'étude et j'ai entendu bien des gens abusés par la facilité extrême avec laquelle l'étranger apprend les quelques

(1) Dans lesquelles la flexion est remplacée par l'adjonction à la racine du mot de particules ou d'autres mots, sans que cette racine elle-même en soit modifiée.

mots nécessaires pour « se débrouiller avec les fournisseurs » affirmer que « le japonais est très facile ».

M. Chamberlain, le célèbre philologue et probablement le japonisant le plus éminent du monde entier, me disait même avoir lu une phrase analogue dans l'introduction d'une méthode de japonais écrite par un de ses compatriotes. « J'ai pensé, ajoutait-il avec un sourire, que pour avoir trouvé le japonais facile, l'auteur de l'ouvrage devait être un esprit singulièrement éminent et posséder un cerveau extraordinaire. »

L'histoire du japonais commence avec l'introduction dans le pays du chinois, par l'intermédiaire de la Corée. L'absence de documents antérieurs rend très probable la supposition généralement admise qu'il n'y avait pas eu jusque-là d'écriture ; mais il ne faut pas oublier que la langue parlée était arrivée déjà à un degré de développement assez parfait pour pouvoir continuer son évolution sur ses lignes propres.

On sait ce qu'est le chinois. Dans les grandes lignes et théoriquement, il est idéographique et monosyllabique : dans la langue parlée, chaque mot consiste en un monosyllabe et dans l'écrite chaque idée est représentée par un signe qui n'a aucun rapport avec la manière dont elle est traduite par la voix. On a souvent comparé ce système à celui de nos chiffres ou de nos signes algébriques qui apportent à tout Européen des idées nettes (deux, trois, plus, moins) tout à fait indépendantes de la prononciation (deux, zwei, two, etc).

L'écriture idéographique est le complément naturel du monosyllabisme. Le nombre des monosyllabes (5 à 600 en chinois) (1) étant forcément restreint et

(1) 487, d'après le Père Prémare; 629, d'après Gutzlaff; 450, d'après de Rosny

bien inférieur au nombre d'idées qu'exprime un peuple civilisé, il en résulte que pour chaque monosyllabe, on doit avoir quatre ou cinq significations différentes, parfois même un bien plus grand nombre. Dès lors si l'on représente ce son par une lettre d'un alphabet analogue au nôtre, quel moyen de reconnaître l'idée dont il s'agit? Le signe idéographique supprime la difficulté. Celle-ci subsiste il est vrai dans la conversation. Les Chinois y ont remédié par l'établissement de « tons » divers. Le même son peut se prononcer sur 8 ou 10 intonations de voix, sur 8 ou 10 tons musicaux différents suivant l'idée à exprimer, il en résulte une véritable musique; nous verrons d'ailleurs plus loin que ceci ne fut pas suffisant.

Mais le principe simple et théorique exposé plus haut est singulièrement déformé dès que l'on entre dans le détail des choses.

1° Il n'y a pas en réalité un signe unique représentant une seule idée claire et définie avec précision (1). Un caractère a généralement plusieurs sens connexes, parfois même éloignés les uns des autres; réciproquement la même idée peut généralement se traduire par trois ou quatre caractères à peu près synonymes. Il en résulte pour la langue un manque de précision qui déplaît singulièrement à l'esprit occidental mais qui, loin d'être considéré comme un défaut, constitue aux yeux du lettré chinois une condition essentielle de l'élégance.

2° Il serait tout à fait inexact de dire qu'il n'y a aucun rapport entre le sens et le son des caractères. A l'origine il en fut ainsi et les premiers créés

(1) J'insiste sur cette observation, parce qu'elle s'applique aussi au japonais.

furent idéographiques dans le sens le plus étroit du mot, c'est-à-dire qu'ils représentent par un véritable dessin l'idée exprimée, quoique d'une façon parfois un peu détournée à nos yeux. C'est ainsi que le soleil au-dessus de l'horizon représenta l'aurore et qu'un porc sous un toit donna l'idée de maison ou famille (1).

Mais cette classe de caractères est très restreinte. La plupart ont été formés artificiellement par l'accolement côte à côte d'une *clef* et d'une *phonétique*. La clef est un signe (il y en a 214) qui remplit un but de classification. C'est ainsi que la clef « arbre ou bois » entre dans la composition d'un grand nombre de signes. L'autre partie est la phonétique et lorsqu'on aura à chercher un mot quelconque dans le dictionnaire on cherchera : première division, la clef ; deuxième, le nombre de traits, de coups de pinceau contenus dans la phonétique. Or théoriquement la clef doit donner une idée générale du sens du mot et la phonétique doit en représenter le son dans la langue parlée.

Dès lors l'étude de la langue écrite n'offrait plus de très grandes difficultés pour l'indigène. Par exemple, le lecteur rencontrait un certain caractère qui veut dire *chêne* ; la phonétique lui apprenait aussitôt qu'il se prononce « ky ». Fouillant dans sa mémoire pour passer en revue les différents mots qui se prononcent ainsi, il en trouvait un grand nombre et entre autres : demander, soi-même, noter, mémoire, se lever, chêne. La clef *arbre* lui indiquait aussitôt que son choix devait s'arrêter sur ce dernier mot. Ce processus, long et compliqué à nos yeux, ne l'est pas évidemment

(1) En réalité, pour les grammairiens chinois, les divisions sont plus nombreuses, et les deux signes cités ici ne sont pas rangés par eux dans la même catégorie.

pour un indigène familiarisé avec la langue courante et le résultat doit être immédiat. A cet indigène il suffisait d'apprendre 214 clefs et 5 ou 600 phonétiques, tâche qui n'a rien de surhumain.

Il y aurait dès lors une relation étroite et logique entre la prononciation et l'écriture. Mais il ne pouvait en être ainsi chez un peuple où aucune affirmation, aucun principe ne peuvent être absolus et où la théorie du « juste milieu » est la grande maîtresse.

La phonétique donne bien un son à l'ensemble mais ce son n'est pas unique; il est très souvent variable; c'est-à-dire que la même phonétique représente 3, 4, 5 sons différents suivant qu'elle est accolée à telle ou telle clef. Dès lors la simplification est bien atténuée.

3° Le Chinois n'est pas foncièrement et absolument monosyllabique, ou, si l'on préfère, il ne l'est plus. Il tend plutôt à devenir disyllabique ou même polysyllabique dans certains cas. La création de tons différents n'avait pas suffi en effet à distinguer suffisamment les diverses idées représentées par un même monosyllabe. A cela il y a plusieurs raisons : d'abord le choix soigneusement nuancé du ton tend à disparaître avec une élocution un peu rapide; les oreilles n'ont pas toutes la même finesse et l'on conçoit que les « fausses notes » doivent abonder, comme il arrive en effet.

Ensuite le partage fut loin d'être égal dans le nombre d'idées à attribuer à chaque son. De même qu'en français certaines lettres sont plus fréquentes que d'autres, de même il y eut une prédilection marquée pour certains sons et alors que certains d'entre eux ne représentent que trois ou quatre mots, d'autres en représentent quarante, cinquante, soixante. Enfin la

difficulté devint de plus en plus grande à mesure que le développement de la civilisation amenait de nouveaux contingents d'idées ; l'introduction au moins partielle de la civilisation européenne en amena encore de nouvelles. La confusion serait devenue inextricable si l'on ne s'était avisé d'un moyen ingénieux et original, qui consiste à accoler deux mots l'un à l'autre pour former un tout. L'ensemble ainsi formé s'appelle *Kango* en japonais et je le signale dès maintenant parce que le même procédé est la caractéristique principale de l'évolution moderne du japonais. Le choix des caractères qui doivent se réunir pour donner l'idée finale peut reposer sur des conceptions très diverses; la majorité des Kango cependant rentre dans l'une des trois grandes divisions suivantes :

Ou bien les deux mots choisis sont synonymes. Dès lors il ne peut plus y avoir confusion que si dans *chaque* série de mots ayant le même son que les deux choisis il y en avait d'autres synonymes; le cas est loin d'être rare malheureusement (1), mais en général le reste de la phrase achève de lever la difficulté.

Ou bien les deux mots choisis représentent des idées contraires et alors le sens de l'ensemble reprend parfois cette allure vague qui plaît tant à l'esprit chinois. C'est ainsi que sécurité et danger (2) voudra dire suivant les cas : sécurité et danger, degré de sécurité. sécurité.

(1) C'est ainsi qu'avec des caractères différents, mais se prononçant de même manière, *kosho*, par exemple, peut signifier (en japonais) suivant que les syllabes sont longues ou brèves :

Kosho, livre ancien ;

Kosho, encouragement, objection, battre des mains ;

Kosho. confession écrite, bureau public, document officiel, étude, temporaire;

Kōshō, artisan, procès, flatterie, mendiant, se mêler de ou être impliqué dans, dormir, grande cloche, etc.

(2) GUBBINS, *Dictionnaire des Kango*.

Noir-blanc, grand-petit, chaud-froid, signifient respectivement couleur, dimension, température.

Ou bien enfin les sens se complètent pour former un mot nouveau ; je parlerai plus loin de ce procédé que les Japonais ont poussé à un bien plus haut degré que les Chinois. Ceux-ci emploient enfin parfois comme deuxième caractère une sorte de suffixe général qui indique que le mot est un objet, un adjectif, etc.

Mais à la longue le mot ainsi formé par l'assemblage de deux caractères arrive à être couramment prononcé et considéré comme un seul, et il est clair que le chinois perd ainsi beaucoup de son allure monosyllabique.

Les quelques indications qui précèdent peuvent paraître s'écarter un peu de notre sujet ; elles étaient indispensables cependant pour comprendre la formation de la langue japonaise, qui doit occuper une place importante dans toute étude du Japon.

L'écriture chinoise y fut introduite au troisième siècle (1) mais ce n'est qu'au cours du sixième qu'elle prit un développement sérieux, développement parallèle à celui du bouddhisme venu de la même source. Au début, on n'essaya pas d'adapter le chinois à la transcription sur le papier de l'idiome national ; on s'en servait intégralement comme d'une langue étrangère, on parlait en japonais, on écrivait en chinois. Le système idéographique permettait ce dualisme, que beaucoup de personnes croient exister encore, mais ce procédé manquait trop de souplesse pour se prêter aisément à tous les besoins d'une civilisation en plein développement. On prit l'habitude, en lisant, de traduire le caractère chinois, non plus par le mot

(1) Mac Caulay, *Introductory Course in Japanese.*

chinois correspondant mais par un mot japonais synonyme. En même temps, un certain nombre de signes étaient employés parfois phonétiquement, c'est-à-dire pour représenter non plus une idée, mais un son ; on arriva ainsi à décomposer les mots nationaux et à traduire chacune de leurs syllabes par un caractère dont le son en chinois était aussi voisin que possible de celui de cette syllabe.

Peu à peu l'emploi de ce dernier procédé se développa aux dépens du précédent. Cette évolution, complétée par la simplification qui suivit, fut un pas énorme et suffirait à battre en brèche ce principe, vrai dans ses grandes lignes mais exposé parfois avec trop d'absolu, que les Japonais sont totalement incapables de création. Dès que le signe idéographique représentait non plus une idée mais un son, on était sur la voie d'une écriture alphabétique analogue à la nôtre. Que les signes représentent des syllabes au lieu de représenter des lettres cela n'affecte en rien le principe. Et il est infiniment probable que si, à ce moment, le Japon s'était vu supprimer toute relation avec la Chine, l'évolution se serait poursuivie et la langue japonaise pure, qui n'avait pas eu encore le temps de s'imprégner de mots chinois, aurait eu un développement propre dont aurait fait partie l'adoption complète de l'écriture alphabétique. Pour créer celle-ci, deux réformes restaient à accomplir et le furent. D'abord on prit l'habitude de représenter le son considéré non plus par l'un quelconque des caractères chinois qui ont ce son, mais par deux généralement (parfois 5 ou 6) de ces caractères, choisis, bien définis et toujours les mêmes. Puis comme ils étaient trop compliqués pour l'écriture courante, on les réduisit, les mutila : on n'en garda que les traits essentiels et

on obtint ainsi le véritable alphabet tel qu'il existe maintenant, d'abord sous la forme katakana, qui ne comprend qu'un signe pour chaque son, puis sous la forme hiragana, créée, dit-on, par le célèbre prêtre Kôbô Daishi (834 ap. J.-C.), qui, étant cursive et non plus carrée, se prête mieux aux évolutions du pinceau et qui comporte de deux à cinq ou six variétés pour chaque son.

C'est dans cette écriture alphabétique traduisant le langage parlé, non pas il est vrai tout à fait celui du peuple, mais celui plus raffiné, plus compliqué de la cour, que furent écrits les premiers grands ouvrages classiques qui restent encore le type de la pure langue japonaise. Quelques caractères, plutôt rares, avec leur sens idéographique, mais peu de mots d'origine chinoise et en somme une prédominance très grande de mots japonais écrits en kana, telle est la caractéristique générale de ces ouvrages, et l'on put croire que la littérature japonaise avait définitivement trouvé sa voie.

Mais à la suite des grandes guerres civiles qui firent du Japon, pendant plusieurs siècles, un vaste champ de bataille, la culture des lettres se perdit et devint, comme chez nous dans la période la plus ténébreuse du moyen âge, l'apanage des prêtres, ici des prêtres bouddhistes. Or, ceux-ci avaient reçu leur religion de la Chine, les textes sacrés en avaient été importés tels quels, c'est en chinois qu'étaient écrits tous les ouvrages s'y rapportant. Entre les mains des prêtres, le chinois devait donc se développer de plus en plus, la langue écrite devenir de plus en plus chinoise, donc de plus en plus distincte de l'idiome parlé. C'est de là que date cette séparation des deux langages, qui devait s'accentuer de plus en plus. Le chinois acheva de prendre sa place

panoramique de la vie contemporaine universelle; un exposé substantiel, méthodique, documentaire des grands faits qui occupent la scène du monde, en même temps que des indications précises sur les directions variées de l'intérêt national. **L'Énergie Française** réalise très heureusement cette idée.

Dans le journal quotidien, le lecteur a des informations sur les faits importants de la vie nationale et de la vie internationale; dans **L'Énergie Française,** il trouve des articles qui lui commentent et expliquent ces faits et ainsi les questions ardues et spéciales sont rendues compréhensibles parce qu'elles sont étudiées et exposées par des rédacteurs spéciaux dont la compétence est universellement appréciée.

Par des extraits provenant de traductions originales de journaux du monde entier, les lecteurs de **L'Énergie Française** ont aussi, semaine par semaine, une impression exacte de l'état de l'opinion sous toutes les latitudes, et, par ce temps de « politique mondiale » où les intérêts se croisent et s'enchevêtrent inopinément d'un bout de la planète à l'autre, où les problèmes diplomatiques se posent avec une instantanéité inquiétante, cette innovation ne saurait manquer d'être appréciée.



Quant aux rédacteurs, il suffit de les citer :

Dans l'Éditorial de chaque semaine, André CHÉRADAME met en lumière les questions de politique intérieure ou extérieure, en les dégageant des nombreux a priori **de l'esprit de parti, en prenant pour seuls guides le bon sens et le souci de la vérité utile.**

Émile FAGUET, de l'Académie française, parle du théâtre. Henry BORDEAUX raconte la vie littéraire. Pierre LALO règne sur la musique. Ned NOLL s'occupe des colonies. Ét. MARTIN

SAINT-LÉON suit de près le mouvement social. Antoine LEDUC traite des beaux-arts. Lucien FOURNIER inventorie les conquêtes journalières de la science.

Deux écrivains militaires de haute valeur exposent les sujets qui se rapportent à l'armée et à la marine, discutent les réformes d'ordre matériel ou moral qu'appelle l'organisation scientifique de la défense nationale.

Des articles d'actualité, des variétés sont signés :

Maurice Barrès, Georges Blondel, Pierre Courtois, Auguste Dorchain, Paul Gaulot, Georges Grosjean, René Henry, Raymond Recouly, Jules Roche, E. de Saint-Auban, Albert Sorel, Maurice Spronck, Joseph Thierry, etc., etc.

Enfin, les faits et les documents essentiels de la semaine sont condensés dans un résumé lapidaire, et, à la fin de l'année, une table méthodique, soigneusement dressée, fait de la collection de **L'Énergie Française** un véritable répertoire de la vie contemporaine, permet au chercheur de retrouver à la minute l'événement, la date, l'appréciation nécessaires.

C'est-à-dire que les militaires des armées de terre et de mer, les magistrats, les membres des professions libérales, les industriels, les commerçants, les coloniaux, les étrangers aussi bien que les Français, tous ceux enfin qui s'intéressent au mouvement contemporain des idées, doivent lire **L'Énergie Française** pour se tenir au courant des faits sur lesquels ils ont besoin d'être fixés d'une manière rapide, exacte et précise.

Le prix de l'abonnement réalise l'idéal de la revue à bon marché. Il n'est que de **huit francs par an** pour la France, **dix francs** pour les colonies, **douze francs** pour l'Étranger. Le numéro : **0** fr. **20** pour la France; **0** fr. **25** pour les colonies et l'Étranger.

On s'abonne par mandat dans tous les bureaux de poste de France et de l'Etranger. On peut aussi se procurer la revue au numéro dans les bibliothèques des chemins de fer, chez tous les libraires et marchands de journaux, auxquels il suffit de la réclamer dans le cas où elle ne se trouverait pas à la disposition immédiate de l'intéressé. L'administrateur de **L'Énergie Française** adresse aussi à toute personne qui désire apprécier la revue un abonnement d'un mois, absolument gratuit; il suffit de remplir le bulletin ci-dessous et de le lui faire parvenir sous enveloppe affranchie.

Bulletin d'abonnement d'essai

Monsieur l'Administrateur de **L'Energie Française**

14, rue du Helder — Paris (9e)

Veuillez m'envoyer gratuitement **L'Énergie Française** *pendant un mois.*

Nom et prénoms (1) ....

Qualité ....

Adresse ....

....

SIGNATURE :

(1) *Écrire très lisiblement.*

prépondérante au début du shogounat Tokugawa, au moment où se déclara une renaissance littéraire beaucoup plus chinoise que japonaise, favorisée par le rétablissement de la paix.

Une réaction qui suivit et qui entraîna l'étude approfondie de la vieille littérature japonaise, en même temps qu'elle créa ce désir de retour aux institutions anciennes qui eut son aboutissement dans la Restauration impériale, amena le délaissement du chinois, non pas en tant qu'écriture, mais en tant que langage complet et la fusion définitive de ce qui en resta dans le japonais. C'est alors que se fit sentir le résultat du lent travail de formation des siècles précédents. De l'amalgamation des mots chinois adaptés, appropriés et pliés à l'usage de la nation avec les formes grammaticales japonaises sortit une langue véritable, la langue écrite japonaise.

La civilisation s'étant développée cependant sous la triple influence de la Chine, des progrès intérieurs et des relations avec les étrangers, les Hollandais surtout, le besoin se fit sentir de mots nouveaux qu'il fallut créer de toutes pièces. Que fit-on alors! On aurait pu les créer comme nous le fîmes en Europe (télégraphe, téléphone, etc.), et les représenter par le kana. Mais le génie de la langue ne s'y prêtait pas et l'habitude était trop prise de s'adresser au chinois, au moindre embarras. On y eut recours encore et on développa d'une façon considérable le système des mots *Kango*. Avec l'introduction complète de la civilisation et des sciences occidentales après la Restauration, ils prirent une telle importance qu'actuellement, pour tout ce qui n'est pas histoire ou contes de style très simple, ils dépassent le nombre des mots japonais proprement dits (1).

(1) Le *Dictionnaire des Kango* de Gubbins, qui, d'après les

Le principe de cette création de mots nouveaux fut le suivant : on choisit deux ou trois (le plus souvent deux) caractères chinois dont les significations réunies donnaient un ensemble convenant à celle du mot complet et on les réunit en les prononçant avec leur son chinois, ou plutôt avec le son qui est censé représenter celui-ci en japonais.

Voulut-on dire : projecteur électrique de navire, on dit : tankaitô (*tan :* chercher ; *kai :* mer ; *tô :* lumière, lampe) ; pour télégraphie sans fil : musendenshin (*mu :* pas ; *sen :* fil ; *den :* électricité ; *shin :* nouvelles, communications), etc., etc., et de même pour l'économie politique, la mécanique et aussi, par imitation, pour la philosophie, la psychologie, etc.

Mais il est clair que, comme nous l'avons vu plus haut, les combinaisons de prononciation identique durent être nombreuses étant donné le nombre restreint des sons disponibles. C'est ce qui arriva ; c'est là ce qui fait que les gens peu instruits ne comprennent pas les autres, que souvent même entre gens instruits il y a hésitation à l'audition du kango sur celui des quatre ou cinq mots de prononciation identique qu'il faut choisir, c'est là ce qui a créé une union si intime entre les langues écrite et parlée, qu'il est impossible d'apprendre le japonais parlé *moderne* sans apprendre les caractères ; c'est là enfin ce qui a si indissolublement lié ceux-ci à la langue japonaise, que toutes les tentatives des réformateurs qui veulent adopter exclusivement l'alphabet européen ou le kana ont échoué et échoueront toujours. Le kana n'est employé que pour les noms d'origine étrangère ou pour

japonisants, est fâcheusement incomplet, contient environ trente mille de ces mots.

les terminaisons grammaticales, car il ne faut pas oublier que le japonais conserve sa syntaxe propre entièrement différente de la chinoise. Pour la racine des mots on emploie des caractères.

Sans pousser plus loin cette incursion modeste dans le champ philologique, on peut maintenant se faire une idée de la tâche qui attend l'écolier japonais, en considérant que, pour sa langue seule, il devra :

1° Apprendre les formes les plus usitées des deux alphabets kana;

2° Se familiariser avec deux, trois ou quatre mille caractères chinois; les gens instruits en possèdent environ quatre mille, un bachelier trois mille.

Il étudiera d'abord ces caractères sous leur forme carrée, celle employée dans l'impression et par les Chinois eux-mêmes; mais il aura ensuite :

3° A les apprendre sous la forme cursive, ou plutôt sous les deux ou trois formes cursives les plus usitées, toutes si différentes de la première que j'ai vu bien souvent des gens incapables de lire une lettre alors qu'ils connaissaient tous les mots qu'elle contenait mais écrits d'une autre manière.

4° Enfin, tout en apprenant les caractères, il apprendra la manière de s'en servir, c'est-à-dire qu'il devra étudier le style de la langue écrite dont les formes grammaticales, sinon la syntaxe, diffèrent notablement de celles de la langue parlée. Dans cette langue écrite, on peut d'ailleurs distinguer encore le style épistolaire, le style oratoire et le style de composition, qui diffèrent assez sensiblement entre eux, le deuxième étant intermédiaire entre le troisième et celui de la langue vulgaire.

5° Il faut considérer enfin que pour un mot européen d'usage courant, il y en a généralement trois ou

quatre japonais, et alors qu'un homme d'instruction moyenne en Europe n'emploie guère plus de trois à quatre mille mots, le Japonais en emploie trois fois plus.

On voit l'énormité de la tâche et j'entends le lecteur s'écrier : « C'est absurde! » Nous verrons en effet un peu plus loin que la chose ne laisse pas d'avoir de graves inconvénients, mais je ne parle ici que des « causes de succès » du Japon. A ce point de vue spécial, on comprend combien une pareille étude demande de patience et d'efforts continus; on conçoit qu'il en doive résulter un développement extraordinaire des facultés de mémoire, de méthode, de persévérance et aussi de minutie et d'esprit d'imitation, puisque l'écolier a en somme à imiter continuellement des centaines de petits dessins qui ne diffèrent souvent entre eux que par un trait en plus ou en moins. On ne peut manquer vraiment de saisir une relation profonde et intime entre les qualités que je viens de citer et la langue elle-même, et c'est là la justification de la courte étude de celle-ci que j'ai cru devoir introduire ici.

On voit aussi, et ceci nous ramène également à la préparation de la guerre qui a fait l'objet du chapitre précédent, qu'une langue aussi difficile est d'un secours singulièrement efficace à un pays qui mûrit des desseins secrets. On se doute bien que dans chaque légation de Tôkyô il y a deux ou trois Européens qui se sont fait une spécialité de l'étude du japonais, mais cela ne suffit pas pour suivre jour par jour tout le mouvement d'opinion d'un pays, pour que toutes les idées exprimées dans tout discours, toute réunion, toute revue ou journal importants soient immédiatement connues, comme il arrive en Europe.

Et, en vérité, la méfiance et la dissimulation font partie tellement intégrante du caractère national que la difficulté de la langue pour les Européens suffirait probablement à elle seule pour empêcher les Japonais de la simplifier.

VI

On ne peut étudier la guerre russo-japonaise sans être frappé des points de ressemblance qu'elle présente avec la guerre franco-allemande.

Dans les deux cas on trouve d'un côté une nation jeune (l'Allemagne, jeune au point de vue des idées d'unité nationale; le Japon, jeune par son introduction dans la politique mondiale et le développement de la civilisation occidentale qui remanièrent la conscience nationale), animée d'un patriotisme ardent et religieux, préparée à la guerre par un long et assidu travail d'organisation intérieure, d'espionnage, d'étude des choses de la guerre; de l'autre, une nation épuisée par un régime corrompu, où l'on s'était efforcé de remplacer le culte de la patrie par celui d'un maître, où les oreilles étaient restées sourdes à la voix menaçante des prophètes et où bien des officiers, d'ailleurs sympathiques par leur bravoure chevaleresque, avaient cru qu'il suffirait pour vaincre de brandir héroïquement son sabre dans les assauts.

Par un autre point encore la similitude reste frappante. On a dit souvent que c'est le maître d'école allemand qui a remporté la victoire en 70. On pourrait le dire avec plus de justesse encore du maître d'école japonais dans cette guerre-ci.

La masse du peuple japonais, en effet, est remarquablement instruite, et si le Japon n'est pas, à ce point de vue, supérieur à la France ou à l'Allemagne, combien ne l'est-il pas à la Russie avec ses 88 pour 100 d'illettrés.

A première vue, on peut être surpris qu'il en soit ainsi précisément dans un pays dont la langue est si difficile.

Il y a du vrai dans cette objection et cette difficulté constitue un obstacle sérieux à l'évolution continue vers ce qui constitue, à nos yeux, l'idéal : un peuple complètement instruit et capable de se diriger lui-même. Tant que la langue japonaise continuera à exister dans ses formes actuelles (et il est infiniment probable que le moment est passé où l'on eût pu la transformer), il y aura un abîme entre les gens qui ont consacré toute leur jeunesse à l'étudier et ceux qui n'ont pu que suivre pendant quelques années les cours de l'école primaire. Je reviendrai plus loin sur ce point.

Cette réserve faite, il est certain que le Japonais ne paraît pas avoir grande difficulté à acquérir un fonds de connaissances équivalent à nos études primaires.

S'il faut, en effet, trois ou quatre mille caractères pour tout livre de style un peu élevé qui ne traite pas de spécialités (en comprenant celles-ci on arrive à un grand total de caractères employés, de neuf à dix mille), avec la moitié de ce nombre on se tire d'affaire pour ce qui est de style courant employant des mots simples. Étant donné que le kana est affixé aux caractères dans tous les ouvrages ou journaux de vulgarisation, aide précieuse pour des gens qui possèdent la langue parlée, ce minimum indispensable paraît déjà bien difficile à acquérir aux Européens. Mais le

jeune Japonais se trouve dans des conditions bien différentes.

D'abord, il possède le langage parlé au moins sous ses formes simples et l'on conçoit immédiatement toute l'importance de ce secours. Il a ensuite la fraîcheur du cerveau de la jeunesse qui retient avec une telle facilité, qui absorbe plutôt qu'il n'apprend; et la chose est si vraie que les enfants européens qui apprennent le japonais n'y trouvent pas de difficulté insurmontable. Le cerveau lui-même est sans doute mieux préparé que le nôtre à une pareille tâche par l'influence de l'atavisme.

Sorti de l'école, le jeune homme trouve dans le milieu ambiant : affiches, enseignes de magasins, prospectus, journaux, les éléments d'un renouvellement continu de ses études qui l'empêche d'oublier ce qu'il a appris, et il continue même à apprendre par la lecture de ces divers documents.

Toute personne qui a un peu lu du japonais avec le kana affixé aux signes idéographiques sait qu'en réalité l'œil perçoit simultanément les deux, et lorsqu'un caractère a été ainsi vu un grand nombre de fois, on le retient. Un célèbre japonisant, M. Lloyd (1), me disait qu'il n'a jamais étudié les caractères. Voulant se spécialiser dans l'étude de la littérature populaire, il a appris d'une manière approfondie la langue parlée, s'est bien familiarisé avec le kana et, cela fait, a lu pendant plusieurs années un grand nombre d'ouvrages destinés au peuple. La seule vue fugitive, au cours de ces lectures, des caractères placés à côté du kana, a fini par imposer à son cerveau le souvenir de ceux-là et il a retenu ainsi les deux ou trois mille

(1) Président de l'*Asiatic Society of Japan.*

signes que l'on peut rencontrer dans ce genre de publications.

On conçoit donc, et le fait d'ailleurs est là, que l'homme du peuple puisse apprendre et retenir suffisamment pour tirer profit des livres écrits pour lui, et c'est là le grand point : le plus pauvre négociant sait rédiger sa facture ou lire un prospectus; l'ouvrier peut lire des ouvrages de vulgarisation sur son métier (1). Enfin, chacun peut lire son journal (2), suivre le mouvement du pays, s'intéresser directement aux nouvelles de l'intérieur et de l'extérieur, et dévorer enfin cette littérature populaire où sont largement représentées les légendes historiques qui entretiennent son patriotisme et son loyalisme.

Ce sont là, d'ailleurs, les premiers enseignements qu'il a reçus à l'école primaire. A celle-ci il ne peut se dispenser d'aller, l'enseignement étant obligatoire. Il y a certes des exemptions pour les familles qui habitent dans la montagne des hameaux trop éloignés d'une école, mais ces exceptions affectent peu le principe puisque 27,138 écoles primaires instruisent plus de cinq millions d'enfants, c'est-à-dire 90 pour 100 de ceux qui ont l'âge de ces études (3).

(1) Par exemple, un jardinier fort modeste, qui était mon voisin, recevait une petite revue d'horticulture.

(2) J'ai vu bien souvent des étrangers surpris de voir les tireurs de pousse-pousse lire leur journal en attendant la clientèle.

(3) Le Livre Blanc annuel sur l'éducation pour la période mars 1903-mars 1904 donne 27,138 écoles primaires avec 108,360 maîtres enseignants, 5.084,099 élèves, soit 92,23 pour 100 du nombre total d'enfants « en âge scolaire ». Il est intéressant de constater qu'alors qu'en 1873, les pour cent d'enfants instruits étaient 40 pour les garçons et 15 pour les filles, donnant entre eux une différence de 25 pour 100, en 1903, on trouve 96,59 pour les garçons et 89,58 pour les filles, réduisant la différence à 7 pour 100.

Disons tout de suite que la durée des études se répartit ainsi :

Enseignement primaire :

Jinjôshôgaku (primaire élémentaire), quatre ans.

Kôtôshôgaku (primaire supérieur), quatre ans pour ceux qui en restent là, et deux ans pour ceux qui continuent par l'enseignement secondaire.

Ceux-ci commencent l'enseignement secondaire en entrant dans un lycée *(Chûgakko)* vers l'âge de treize ans et y restent cinq ans en moyenne. Ils peuvent terminer là leurs études par un examen à peu près équivalent à notre baccalauréat. Les autres, après deux ou trois ans passés dans une Kôtôgakkô (sorte d'enseignement supérieur préparatoire à l'Université), entrent à l'Université *(Daigakkô)* et y suivent pendant trois, quatre ou cinq ans les cours de droit, de médecine, de lettres, etc. Ce n'est donc pas avant vingt-cinq ou vingt-six ans que le jeune médecin, l'ingénieur, le futur diplomate commence vraiment sa carrière. A ce retard il y a des inconvénients sur lesquels je reviendrai plus loin. Pour le moment, il est inutile d'insister sur ce point, parce que pour les hautes études le Japonais ne paraît pas avoir de supériorité sur les occidentaux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher les causes de son succès, c'est dans l'enseignement primaire donné à tous et sur lequel il faut par conséquent s'étendre un peu plus. Qu'apprend-il au peuple cet enseignement? Il lui apprend surtout : la morale et l'écriture, et l'on y joint les exercices physiques, auxquels (je signale ce point essentiel en passant) une grande importance est attribuée depuis quelques années tant dans les écoles que dans les lycées (1).

(1) Les Japonais affirment que dans vingt ans ils auront, par

L'enseignement moral répond aux principes posés en 1890 avec l'autorité qui émane d'une telle source, par le rescrit impérial répandu dans toutes les écoles :

« L'essence de l'État, c'est la justice, la loyauté et le dévouement filial; soyez obéissants et respectueux pour vos parents, aimez vos frères et sœurs, maintenez l'harmonie entre mari et femme (1), soyez fidèles à vos amis, conduisez-vous avec humilité et sobriété, aimez vos semblables, développez votre cerveau et formez votre caractère par l'étude... et soyez toujours prêts à vous sacrifier si le bien du pays le demande... »

Se basant sur ces principes, on consacre dans chaque école deux heures par semaine au seul enseignement de la morale proprement dite, en associant à l'exposé des principes purs des exemples nombreux tirés des préceptes des sages, de la vie des grands hommes et des proverbes, qui sont singulièrement abondants au Japon (2). Le point de vue moral n'est même pas oublié dans l'étude des éléments de l'histoire, de la géographie et des sciences « l'étude de celle-ci devant, par exemple, développer l'amour de la nature (3). »

l'éducation physique, complètement transformé le type de la race, et, si j'en juge par les exemples que j'ai vus, cette prétention ne me paraît pas exagérée.

(1) Cette prescription peut prêter au sourire. Elle n'est pas inutile dans un pays où les mariages sont presque toujours arrangés par des tiers sans que les conjoints (la femme surtout) soient consultés; où le mari ne peut sans ridicule montrer à sa femme trop d'affection, où celle-ci doit en tout cas céder le pas à l'amour des parents et où, en vertu de ce principe, l'autorité absolue de la belle-mère sur l'épouse, première servante de la maison, est la cause souvent de terribles inimitiés.

(2) Les proverbes japonais présentent, par bien des points, des analogies curieuses avec les nôtres.

(3) Baron Suyematsu, dans *Nineteenth Century.*

Pour l'écriture, on emploie surtout des livres de textes appelés *toku hon*, dont j'ai dit déjà quelques mots. Ceux-ci, après avoir exposé les principales formes de l'écriture kana, continuent ensuite par les caractères (12 à 1,500 pour le jinjôshôgakkô), chaque leçon en introduisant cinq ou six nouveaux, tout en répétant le plus possible ceux déjà appris.

Que trouve-t-on dans ces toku hon? Le point est important puisque c'est là que l'enfant puise ces enseignements de la première jeunesse dont l'impression reste ineffaçable. On y trouve un peu de tout, mais avant tout l'amour, l'admiration, le respect de la patrie, présentés sous toutes les formes imaginables. Les anecdotes historiques ne manquent pas d'aboutir, par une voie plus ou moins détournée, à l'Empereur, à son origine divine, à son antique descendance en lignée ininterrompue, à la vénération qui lui est due.

Les notions de géographie du pays font valoir ses admirables paysages, son climat parfait, les qualités de ses habitants, ses productions innombrables. Celles-ci sont l'occasion de courtes leçons de choses, sur la fabrication du sel, du sucre, du thé, la sériciculture, etc. Elles ramènent souvent, ainsi que le prescrivent les règles, à l'amour de la nature, et l'on cite alors quelques-uns des innombrables petits poèmes qu'il a inspirés aux Japonais, je ne dis pas aux poètes, car tout Japonais cultivé est un poète à ce point de vue. Mais il est bien entendu qu'il s'agit de la nature du Japon, des paysages du Japon ; le culte de la patrie se glisse partout par les moyens les plus détournés. Ces leçons de choses contiennent en même temps des renseignements pratiques, sur l'hygiène par exemple.

On y trouve des récits et des fables. J'ai sous les

yeux une adaptation (très résumée naturellement) de Robinson Crusoé et quelques fables directement tirées de La Fontaine, comme *la Cigale et la Fourmi, le Lièvre et la Tortue, le Chêne et la Citrouille.*

On y trouve enfin nombre d'anecdotes soit historiques, soit créées de toutes pièces et qui nous montrent des enfants de basse naissance, pris d'une ardeur fébrile pour le travail, se mettant à apprendre des quantités énormes de caractères chinois, à la lueur de la lune ou des lucioles, pour économiser la chandelle trop coûteuse, et devenant d'illustres savants ou des ministres puissants.

Et ainsi, par des récits variés avec art, attrayants et que le maître développe en classe, on apprend tout doucement aux enfants ce qui leur sera le plus nécessaire dans la vie, tout en les imprégnant littéralement de principes moraux qui, chose remarquable, n'éprouvent pas le besoin de s'appuyer sur aucune religion, cette partie de l'enseignement étant entièrement laissée au gré des parents. Je me trompe, car le culte de la patrie est bien une religion, compris comme il l'est dans ce pays.

Laissant de côté les effets moraux de cette éducation signalés plus haut, je reviens sur le fait que cette instruction primaire est donnée à l'immense majorité des Japonais ; et pour arriver enfin à la guerre qui fait le sujet de cette étude, est-il bien nécessaire de s'étendre longuement sur la supériorité que présente pour le service militaire un homme ainsi préparé sur les illettrés, qui forment une si grande proportion des recrues russes. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le service universel et obligatoire amène dans les rangs, comme chez nous (mais non comme en Russie), une quantité de jeunes gens dont les études ont été poussées plus

loin encore et qui encadrent admirablement la masse du peuple avec laquelle ils fusionnent sous les drapeaux.

Quant à ceux qui se destinent à devenir officiers, ils ne passent pas par l'Université. On a recours pour eux à une méthode d'instruction sur laquelle je ne crois pas utile de donner ici de nombreux détails : elle est à peu près la même dans tous les pays et, d'ailleurs, un système ne vaut que par la manière dont il est appliqué. Mais je voudrais donner une idée des officiers qu'elle produit, je voudrais les montrer absorbés entièrement dans la passion de leur métier, des plus modestes grades aux plus élevés, discutant des points de tactique ou d'organisation, élucidant entre eux certains côtés du bushido, achetant (eux si pauvres souvent) tous les traités sur toutes les branches de l'art qui paraissent dans toutes les nations. Je voudrais les montrer passant dans les rues, graves, recueillis, tellement pénétrés de l'importance de leur mission qu'ils semblent continuellement en sentir la lourde responsabilité.

Est-ce à dire qu'il n'arrive jamais aux plus jeunes d'entre eux de s'oublier un beau soir à boire un peu trop de sake entre camarades, en regardant danser quelque geisha? Non, je n'irai pas jusqu'à en faire des anachorètes, mais chez eux un mur infranchissable sépare le métier et les plaisirs; ils ne se pénètrent jamais l'un l'autre, et ce n'est que quand tous les devoirs du premier ont été remplis qu'ils peuvent se laisser aller aux seconds. La préparation à la guerre est leur souci constant, et l'on a pu voir les résultats de cette préparation.

VII

Parmi les hommes mêmes qui, ayant sondé la profondeur des qualités morales qui devaient donner aux Japonais leurs victoires, s'attendaient à celles-ci, beaucoup pensaient qu'elles n'affecteraient que le début des opérations et que l'insuffisance des ressources financières mettrait au bout de peu de mois le Japon dans l'impossibilité de continuer la lutte.

Si ceux-là ne tombaient pas dans l'erreur cruellement expiée par les Russes, qui se contentaient d'exprimer leur mépris profond par les mots de « singes jaunes », ils commettaient je crois celle si couramment traduite par les mots « petite nation » appliqués au Japon, mots que l'on entend encore aujourd'hui malgré les victoires remportées. Ils oubliaient que le Japon a une population très supérieure à celle de la France, et que si les produits économiques du pays sont encore loin de produire une matière imposable analogue à celle des grandes nations de l'Occident, il restait entre les deux une marge qui prêtait à un développement éventuel. La grande augmentation *relative* du budget qu'avait nécessitée dans les dernières années la préparation à la guerre, avait fait perdre de vue le fait que ce budget restait encore énormément inférieur à celui de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, non seulement d'une manière absolue, mais au point de vue des impôts ou de la dette par tête d'habitant. Il semble que le Japon ait eu en réserve dans toute la nation des richesses latentes qui n'attendaient

qu'un cas de besoin urgent pour se révéler, tels ces millions qui se léguaient de père en fils, dans une famille dont le nom m'échappe, pour servir en cas de danger national et que le possesseur actuel mit l'année dernière à la disposition du gouvernement japonais.

Quoi qu'il en soit, on dut bien constater qu'après plusieurs mois de guerre, le Japon, réellement affaibli au point de vue financier, était loin cependant de l'être autant que l'avaient prédit les économistes. En octobre 1904, quoique 110 millions de yens eussent été versés déjà sur les emprunts de guerre intérieurs (1), l'argent était si abondant que le marché n'en était nullement affecté. Les dépôts dans les banques, suivant une progression constante, atteignaient 458 millions de yens à la fin de juillet 1904 (2). 348 millions de yens pour les six principales cités seulement à la fin de septembre, et 350 millions en fin octobre, soit 17 millions de plus qu'en janvier de la même année. Aussi saluait-on avec satisfaction l'annonce d'un troisième emprunt intérieur destiné à être couvert comme les précédents quatre ou cinq fois, si l'on considère que certaines préfectures (Yamanashi-Kagano, Shiba, etc., seize en tout) avaient souscrit au premier et au deuxième pour des sommes supérieures à celles de leurs dépôts en banque (3).

En même temps le capital total des diverses compagnies industrielles avait augmenté de janvier à octobre de 15 millions de yens, atteignant 925 millions (4).

L'expiration de l'année amenait la publication habi-

(1) *Jiji Shimpo* du 24 octobre.

(2) *Chugai Shògyò*.

(3) Cet emprunt fut en effet couvert cinq fois.

(4) Discours du gouverneur de la Banque du Japon, le 18 novembre.

tuelle des résultats du commerce extérieur, et l'on constatait que les importations avaient passé à 370 millions et les exportations à 320 millions, en augmentation, les premières, de 54 millions, les deuxièmes, de 30 millions sur l'année précédente. Que les importations aient augmenté davantage, c'est inévitable en temps de guerre, mais il est beau que les exportations n'aient pas diminué comme il arrive généralement en pareil cas, et comme il est arrivé de fait pour la Russie. Or, il faut remarquer que pour les importations, celle des articles bruts augmentait de 14 pour 100, alors que les objets fabriqués n'augmentaient que de 9 pour 100 seulement, et que dans les exportations, au contraire, les matières premières augmentaient de 13 pour 100 seulement, tandis que les objets fabriqués augmentaient de 24 pour 100, nouveau signe de progrès industriel.

Enfin le nombre des faillites, qui avait été de 1,000 par an environ et qui était tombé à 439 en 1903, se trouvait réduit à 100 pour le premier semestre de 1904 (1).

Enfin, j'ajouterai que sans avoir recours à d'arides statistiques et à s'en rapporter simplement au témoignage des yeux, le pays, après seize mois de guerre (2), était loin de donner l'impression d'une nation à la veille d'une banqueroute générale. Les témoignages en sautaient aux yeux de toutes parts et je ne veux en citer que l'aspect présenté régulièrement par les tramways de Tôkyô, toujours bondés de paysans et d'ouvriers, qui trouvaient indéfiniment les quatre cents nécessaires pour le parcours.

(1) *Kokumin Shimbun* du 26 janvier 1905.

(2) Moment où je fis une excursion d'une dizaine de jours dans le Japon central.

Où chercher les causes d'un état de choses si différent de celui qu'avaient prédit les prophètes?

Une des causes de l'erreur commise, je l'ai dit, provient de cette habitude prise de considérer le Japon comme une petite nation. Un autre point, qui avait pu faire allusion, c'est l'extrême simplicité des mœurs.

Lorsque le Bushido, comme on l'a vu, recommandait à ses disciples la sobriété, la frugalité, la simplicité, il prêchait en réalité des convertis, car rien ne peut être plus modeste et plus simple que la vie japonaise.

On connaît, pour en avoir lu mainte description, la petite maison, partout identique, bâtie en quinze jours avec du bois et du papier, cette maison où toutes les chambres peuvent remplir l'office de salon, de salle à manger, de chambre à coucher, puisque les seuls meubles qu'elles comportent sont les sortes de matelas et de grosses couvertures *(futon)* qui se roulent au matin pour être ramassés dans un vaste placard; on sait avec quelle facilité ces gens se nourrissent de quelques sous, quelques centimes parfois de légumes ou de poisson ajoutés à la ration de riz; ces choses ont été si souvent décrites qu'il est bien inutile d'y insister.

Or, cette simplicité, qui passait pour un simple trait curieux, amusant de la nation, a eu des conséquences bien plus considérables que l'on n'eût pu le croire... Elle a fait illusion d'abord sur la richesse réelle du pays : on ne savait pas que tandis que le bas de laine (qui n'est d'ailleurs au Japon qu'un euphémisme) se remplissait, les gens continuaient à manger leur riz et à coucher sur leurs futons comme par le passé. Elle a permis à ceux qui avaient vécu plus largement de

réduire facilement leur train de vie : l'histoire récente du Japon, avec les ruines forcément entraînées par le déplacement de la richesse, abonde en exemples de puissantes familles réduites à la médiocrité et la supportant sans trop de peine et sans aucune humiliation.

La guerre a été le signal général d'une diminution dans les dépenses de toutes les familles; les réunions, les fêtes, les festins ont été supprimés ou du moins très réduits; les cadeaux, qui jouent un rôle si important, ont diminué de valeur; tout le monde voulut, soit par patriotisme, soit par l'intérêt de placements sûrs et avantageux, garder son argent pour les emprunts de guerre, et c'est ce qui explique cette augmentation des dépôts coïncidant avec des émissions d'emprunts cinq fois couvertes.

En même temps, ces habitudes de simplicité rendaient de précieux services au soldat japonais, à qui elles faisaient paraître moins dures les fatigues de la guerre. Je ne pouvais retenir un sourire quand je lisais, à l'automne, dans les journaux d'Europe, que l'hiver serait fatal aux Japonais campés sur le Sha Ho et rendrait l'avantage aux Russes. Ceux-là qui parlaient ainsi n'avaient jamais vu les bons Nippons grelottant en hiver dans leurs cases ouvertes à tous les vents, groupés autour d'un petit brasero, ou courant sous les giboulées vêtus d'un costume de toile ouvert sur la poitrine; ils n'avaient jamais comparé un intérieur japonais à l'isba du paysan sibérien à moitié rempli par l'énorme poêle où ronfle tout l'hiver le bois pris à la forêt voisine. Les faits ont répondu à ce qu'en pouvaient attendre les gens renseignés; les troupes japonaises ont supporté le froid infiniment mieux que les russes.

La modestie du régime facilitait encore la tâche de l'intendance. En temps de paix, le soldat reçoit une nourriture très supérieure à celle d'un paysan, qui lui donne rapidement cette apparence de vigueur et de santé, ce commencement d'embonpoint si frappants pour l'observateur; mais si les circonstances l'obligent, entre deux coups de fusil, à se contenter d'une poignée de riz, il ne fait que retourner à son régime habituel.

L'endurance montrée par le Japon au point de vue économique est aussi due pour beaucoup à ce qu'une grande proportion de l'argent dépensé pour la guerre n'a fait en somme que changer de mains sans sortir du pays. Il faut voir là une des causes de l'activité des usines qui bourdonnaient du matin au soir, fabriquant des souliers, des couvertures, des vêtements, des armes, leur production étant complétée d'ailleurs par le travail à domicile, par petites quantités, qui fut employé aussi sur une grande échelle. Cette prospérité est due aussi à la liberté de la mer, qui fut à peine troublée et d'une façon très passagère; je reviendrai sur ce point, trop important pour être expédié en quelques lignes.

Si le peuple, quoique sentant malgré tout d'une façon funeste les effets de la guerre, put éviter la misère affreuse qui sévit dans quelques provinces de la Russie, il faut attribuer le fait en grande partie aux qualités de générosité, de charité, j'allais presque dire aux idées communistes, à l'esprit de famille aussi qui font que le riche ne peut refuser de donner, que le frère doit le vivre et le couvert à son frère plus pauvre, qui firent aussi que les sociétés qui se créèrent pour distribuer des secours aux familles pauvres reçurent aussitôt des fonds considérables.

Enfin, il faut bien le dire, les Japonais ne durent pas seulement cette situation satisfaisante à leurs efforts; la chance les favorisa extraordinairement. Grâce à elle ou grâce, comme ils le dirent, aux illustres vertus de Sa Majesté, la récolte de 1904 donna des résultats absolument inespérés.

D'après les renseignements rassemblés au ministère de l'Agriculture (1), on recueillit, en 1904, 51 millions et demi de kokus de riz, soit 10 pour 100 de plus que l'année précédente, déjà excellente, et 20 pour 100 de plus qu'une année moyenne. Or, on se figure ce que représentent deux années successives de moisson abondante dans un pays resté encore essentiellement agricole et où le riz occupe dans l'agriculture une place prépondérante.

Mais comment put-on recueillir cette récolte, alors qu'un si grand nombre d'hommes avaient quitté le pays pour aller se battre en Mandchourie? C'est que le Japon a toujours une réserve de bras toute prête en cas de besoin urgent. Le Japonais n'est pas un travailleur acharné et surtout il manque de persistance (la guerre étant toujours mise à part, bien entendu, quand il s'agit de critiques). Lorsqu'il arrive à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans, pour peu qu'il ait amassé quelques économies et que le travail de ses enfants le mette à l'abri de la misère, il cesse plus ou moins complètement de travailler, mais il est clair que dans les familles où les bras manquaient, vieillards, femmes et enfants ont repris momentanément le harnais et cet appoint a suffi à assurer la rentrée de la récolte.

Il ne faut pas oublier enfin que jusqu'à l'automne de

(1) *Japan Times*, du 3 mars 1905.

1904, moment où la levée de la classe coïncida avec l'appel de nouveaux réservistes, le Japon n'avait certainement pas appelé sous les drapeaux plus de cinq cent mille hommes, peut-être six cent mille en comptant les porteurs, très nombreux dans une armée japonaise, et que ce chiffre n'est pas, relativement au total de la population, supérieur à celui qui existe en France en *temps de paix*.

Le riz, d'ailleurs, ne fut pas le seul à « donner » d'une façon aussi extraordinaire; la sériciculture ne fut pas moins heureuse et, dans les onze premiers mois de 1904, l'exportation de soie monta à 81 millions de yens, soit cinq de plus que dans l'année 1902 tout entière, qui avait été considérée déjà comme excellente.

Enfin, lorsqu'on passe en revue les divers traits du caractère japonais, ne faut-il pas signaler aussi ce calme spécial aux Orientaux et que les Occidentaux, qui en ont toujours été frappés, ont caractérisé par les mots « absence de nerfs ».

C'est que le Japonais, en effet, si peu Oriental par certains points, l'est entièrement par celui-là. Je sais bien qu'on pourra m'objecter les bruyantes démonstrations qui ont accompagné les premières victoires, quoiqu'elles n'aient pas atteint peut-être l'acuité de certaines effervescences populaires qui ont signalé la guerre du Transvaal dans la soi-disant impassible Angleterre.

Il n'en est pas moins vrai que tout Européen qui a vécu au Japon a été maintes fois agacé par cette philosophie, ce calme inébranlable qui reçoit imperturbablement les reproches les plus mérités, les objurgations les plus pressantes à se hâter, qui accueille aussi de même toutes les souffrances. Cette tournure

d'esprit était de nature à laisser s'évanouir rapidement les effets fâcheux de la guerre sur telle ou telle individualité : perte momentanée dans une affaire, mort d'un parent, etc. Elle s'allie admirablement avec les autres qualités d'ordre plus élevé que nous avons signalées pour doter les troupes de ce sang-froid si précieux sur le champ de bataille. Enfin, au point de vue purement physiologique, elle est pour beaucoup dans ces qualités de tireur, qui ont été l'un des plus grands éléments de succès du soldat japonais. Cet homme, difficilement impressionnable, ajustera son but imperturbablement et l'émotion ne lui fera pas donner ce « coup de doigt », si redouté des instructeurs militaires.

CHAPITRE II

CAUSES DE SUCCÈS : EXTÉRIEURES

I. L'alliance anglaise. — II. La faiblesse de l'adversaire.

J'ai passé rapidement en revue jusqu'à présent, parmi les causes qui ont donné leurs succès aux Japonais, celles dont ils peuvent être fiers à bon droit, celles qui sont bien leurs et dont ils ne doivent compte à personne. Il faut reconnaître cependant que les circonstances les ont grandement aidés et que l'on peut démêler certains éléments extérieurs qui n'ont pas été sans exercer une influence prépondérante sur la marche des opérations. Parmi ceux-ci, il faut mettre en premier lieu l'alliance anglaise, qui relie tout naturellement le précédent chapitre à celui-ci.

Elle dépend du premier en ce sens qu'elle n'est pas sans relation avec les efforts des Japonais, et que s'ils l'ont faite, c'est grâce à leur clarté de vue et dans le but de compléter cette préparation dont j'ai esquissé rapidement les grandes lignes. Elle se rattache au présent chapitre cependant en ce que pour faire une alliance, il faut être deux. Les Japonais ont été heureux que les conditions de la politique mondiale, le jeu des communautés et des oppositions d'intérêts aient poussé l'Angleterre à s'engager, en sortant de ce « splendide isolement » qui semblait la base de sa politique.

Le premier et le principal résultat de l'alliance a été d'empêcher l'intervention d'une tierce puissance. La Russie, on était préparé à la battre; on avait mesuré, mieux que nous ne l'avions fait en Europe, toute l'étendue de sa faiblesse; mais que la France ou l'Allemagne eussent l'idée de renouveler l'union momentanément établie en 1895 et les conclusions changeaient du tout au tout.

Sans qu'aucune de ces deux nations eût à expédier un seul homme d'infanterie hors de son territoire, l'envoi d'une escadre sérieuse qui, venant donner la main à l'escadre russe, eût coupé les Japonais du continent, aurait terminé du coup la lutte. Cette intervention se serait-elle produite? La chose est au moins douteuse. En France, l'opinion publique, et il faut l'en féliciter, n'est guère portée aux aventures; le Français aime la paix et c'est fort heureux ; je voudrais être sûr de ne pas être obligé d'ajouter qu'il la veut à tout prix, ce qui serait fâcheux. Quoi qu'il en soit sur ce dernier point, il est certain qu'il n'y a pas eu en France de mouvement populaire analogue à celui qui n'aurait pas manqué de se déclarer si par exemple notre alliée était brusquement entrée en conflit avec l'Allemagne. De longue date, il y a toujours eu des sympathies réelles entre le Français et le Japonais, chez qui nous retrouvons avec plaisir certains traits de notre caractère, sans en oublier les côtés désavantageux, ce qui est d'autant plus flatteur.

L'empereur d'Allemagne, poursuivi par l'idée du Péril jaune, enchanté de jouer un mauvais tour aux Anglais et de prendre notre place dans l'amitié russe, eût peut-être été tenté de jouer le rôle que nous nous serions refusés à prendre; là encore, on peut douter, car la masse de son peuple ne paraît pas partager

aveuglément ses passions, et il n'est pas certain qu'il se serait prêté à une politique agressive.

Il était donc *possible* que sans l'alliance, la Russie fût restée isolée. mais entre la *possibilité* et la *certitude* il y a toute la différence qui sépare la victoire du désastre.

L'entrée en jeu de l'Angleterre compensait et au delà, au point de vue japonais, celle de la France et de l'Allemagne même réunies. La maîtrise de la mer n'en était que mieux assurée, et tout est là.

Or, en vertu des termes du traité, l'intervention de l'Angleterre était bien immédiatement entraînée par celle d'une autre puissance, et la chose est si capitale que je crois devoir rappeler ici le texte exact, quoique tout le monde l'ait eu maintes fois entre les mains.

Laissant de côté les préliminaires, le traité dit :

Article 2. — Si la Grande-Bretagne ou le Japon, dans l'intérêt de la défense des intérêts respectifs cités ci-dessus (Chine et Corée) étaient entraînés dans une guerre avec une autre puissance, l'autre partie gardera une stricte neutralité et fera ses efforts pour empêcher d'autres puissances de prendre part aux hostilités contre son alliée.

Article 3. — Si dans le cas précité, toute autre puissance ou toutes autres puissances prenaient part aux hostilités contre la dite alliée, l'autre partie viendra en aide à celle-ci, fera la guerre en commun avec elle et conclura la paix d'un commun accord.

Londres, 30 janvier 1902.

Ainsi le traité donnait au Japon l'assurance de trouver la Russie isolée devant lui. Cette certitude, jointe à la connaissance qu'on avait des vices de l'organisation russe, jointe aussi à la supériorité acquise dès le pre-

mier moment par une brusque offensive dès longtemps décidée, assurait à l'assaillant l'élément essentiel sans lequel la guerre lui devenait impossible : le commandement de la mer.

Rien n'est plus curieux pour l'observateur outillé comme on l'est maintenant pour les choses de l'histoire, que la difficulté extraordinaire qu'ont eue les peuples, les gouvernements, les historiens à comprendre l'importance énorme de la puissance sur mer à tous les points de vue, économique, politique et militaire. Chez le peuple même le plus naturellement et le plus essentiellement maritime, chez les Anglais, cette notion, qui leur paraît à tous si élémentaire aujourd'hui, n'était naguère encore que vaguement pressentie par une élite éclairée. L'ouvrage si retentissant et si remarquable du capitaine Mahan (1) contribua beaucoup à ouvrir les yeux du peuple anglais, d'autres peuples aussi, celui de l'auteur (les États-Unis), et celui du kaiser, dont il facilita grandement les projets en conquérant à ses idées une partie importante de l'opinion publique. C'est que pour la première fois on vit exposer avec une clarté lumineuse, démontrer avec une logique implacable, appuyer sur des faits irréfutables que la puissance sur mer a eu de tout temps sur la marche des événements une influence considérable, beaucoup plus importante que ne l'avaient généralement pensé les historiens. On devrait mieux connaître en France cet ouvrage plein d'enseignements et au cours duquel une période intéressante de notre histoire est examinée avec une clarté et une impartialité remarquables (2). Notre pays aurait grand besoin

(1) *Influence of Sea power upon History.*

(2) Une traduction de l'ouvrage cité a été faite par M. le capitaine de vaisseau Boisse.

d'être éclairé sur ce point que, à la différence d'autres nations, il est loin encore d'avoir compris.

Que les peuples mis en présence par la guerre aient été voisins sur terre ou à plus forte raison séparés par l'eau, qu'il s'agisse de l'histoire ancienne ou moderne, toujours le « sea power » a eu une importance capitale. Souvent, celle-ci s'est montrée d'une façon éclatante, dans les cas où la guerre sur mer décidait à elle seule la question, plus souvent encore elle a agi d'une façon passive, latente, qui en dissimulait les effets aux yeux de l'observateur.

« Pour apprécier l'effet de la puissance sur mer des alliés, dit Mahan (1), il faut résumer et condenser un exposé de la pression silencieuse et continue *(a quiet steady pressure)* qu'elle mit en œuvre et maintint de tous côtés contre la France. Et en vérité, c'est ainsi que la suprématie maritime agit d'ordinaire et c'est précisément parce que son action universelle se fait sentir de cette manière silencieuse et calme, qu'elle a souvent passé inaperçue et qu'il faut la montrer avec quelque soin. » C'est ainsi que l'empire des mers a agi en 1870 et nous n'aurions certainement pas pu prolonger si longtemps la lutte si la liberté des communications maritimes ne nous avait permis une vaste importation de céréales, de denrées alimentaires, d'armes de toutes sortes.

Mais lorsque la mer se place directement dans le champ des opérations, la question devient trop manifestement importante pour qu'une longue démonstration soit nécessaire. Or, dans la guerre actuelle, les deux genres d'action se sont fait sentir simultanément

(1) *Influence of Sea power upon History*, p. 191, à propos de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

au bénéfice du Japon. S'il est vrai que sans les victoires navales qui lui ont permis d'enfermer la flotte russe à Port-Arthur, et plus tard d'annihiler l'escadre de la Baltique, il ne pouvait ni envoyer ses troupes sur le continent ni leur expédier ensuite les renforts, les munitions, les approvisionnements indispensables; s'il est vrai que, contre une flotte supérieure, une armée ne pourrait jamais mener à bien le siège d'une place comme Port-Arthur, ces effets de la supériorité navale, immédiats, tangibles ne doivent pas faire oublier cette autre action, silencieuse, passive, inaperçue qui, maintenant presque sans perturbation les relations du pays avec l'extérieur, permettaient l'énorme mouvement d'échange sans lequel, après un an de guerre, la nation, ruinée, s'arrêtait sans forces au milieu de ses victoires.

Or, à ce point de vue encore, l'influence de l'Angleterre se fit sentir pour le plus grand bénéfice de celle-ci, il est vrai, mais aussi pour le plus grand bien de son alliée. Beaucoup de gens pensent en effet, et ce n'est pas ici le lieu de trancher une question où les opinions sont si partagées, qu'une marine, même inférieure, peut faire grand mal à l'adversaire en négligeant ses escadres pour s'attaquer à son commerce seul. Et il est certain que si les croiseurs russes avaient pu remplir ce rôle dans cette guerre, ils auraient infligé un véritable désastre à leur ennemi. On put croire un moment qu'il allait en être ainsi. Les croiseurs de Vladivostock étaient sortis, ils avaient croisé dans les eaux japonaises. Comptant sur leur vitesse supérieure, ils avaient osé stationner plusieurs jours à l'entrée même de la baie de Tôkyô et ils avaient pris ou coulé quelques navires, détruit quelques cargaisons. Les taux d'assurances montaient aussitôt, les

compagnies anglaises refusaient les chargements à destination du Japon; une panique se dessinait dont les conséquences pouvaient être graves. Mais l'Angleterre, unissant les revendications du droit sacré de la « business » aux intérêts de son alliée, cria, tempêta si haut et si ferme que tout se calma et que la Russie dut céder, entre autres points, en modifiant sa déclaration sur la contrebande de guerre. La défaite infligée en même temps à l'escadre de Vladivostock venait porter un coup sérieux aux idées de ceux qui pensent que des corsaires peuvent impunément parcourir les mers gardées par un ennemi supérieur. Ces faits sont encore trop présents à l'esprit de tous pour que je croie utile d'y insister.

Quand, après quelques mois de guerre, on eut enfin compris en Russie ce que l'on eût dû comprendre plus tôt, que la vraie stratégie pour elle consistait à viser l'empire de la mer et que l'escadre du Pacifique n'était pas de force à remplir ce but, on dut se préoccuper d'envoyer à celle-ci des renforts. Que restait-il dans les mers nationales? Dans la Baltique, quelques cuirassés qui n'étaient pas prêts; dans la mer Noire, la flotte affectée à la défense de cette mer.

Les yeux se portèrent aussitôt sur cette dernière flotte, on y pensa souvent, on y pensa fortement et on en parla même ouvertement. Mais les traités lui interdisaient de franchir les Dardanelles : les puissances européennes exigeraient-elles l'observation des traités? Tout porte à croire que la France, l'Allemagne, la Turquie n'eussent pas protesté, tout affirme que leurs protestations n'auraient du moins jamais pris la forme d'une intervention à main armée. L'Angleterre même, sans l'alliance, n'eût protesté que pour la forme, enchantée de voir les mers d'Europe débarrassées défi-

nitivement des cuirassés russes, enchantée de voir ceux-ci aller lutter sérieusement pour la supériorité sur mer laissée trop facilement à son gré aux Japonais. Toute bataille navale, il ne faut pas l'oublier, est une victoire anglaise. Elle affaiblit fatalement deux marines, donc deux ennemies possibles dans l'avenir, et les chantiers anglais se préparent en même temps à recevoir aussitôt la fructueuse commande des navires destinés à remplacer ceux qui ont été perdus.

Mais l'Angleterre fit savoir, et il est même probable que la chose faisait l'objet d'une clause secrète du traité anglo-japonais, qu'elle tiendrait la main à l'exécution des traités, et dès lors la flotte de la mer Noire se trouvait annihilée.

Ce n'est pas seulement en leur assurant la liberté des mers, si essentielle, que l'amitié anglaise vint en aide aux Japonais. Elle les aida d'une manière moins directe en créant dans le monde entier un mouvement unanime de sympathie pour ces « bons petits Japs », en répandant par les cent voix de cette presse anglaise si puissante, les éloges à l'adresse de ces gens si vertueux, si braves, si civilisés, joints aux violentes attaques contre la barbarie russe, et il faut avouer que la part de vérité contenue dans les deux affirmations lui rendait la tâche singulièrement facile.

Enfin, si le Japon avait trouvé une Angleterre hostile, où aurait-il cherché l'argent nécessaire ? J'entends bien que celle-ci ne lui a pas donné cet argent pour ses beaux yeux et les conditions auxquelles les emprunts japonais ont été placés sur le marché de Londres ont fait plus d'une fois faire la grimace à ses alliés. Mais il faut reconnaître que ces placements présentaient de nombreux aléas et au début de la guerre surtout, bien des gens, aveuglés toujours par l'idée du « petit pays »,

plaçaient leurs fonds chez les Japonais à peu près comme on le fait chez les Turcs ou au Vénézuéla.

Il est donc certain que là encore, sans avoir tout l'effet qu'auraient pu en attendre les Japonais, la sympathie anglaise leur a rendu un réel service.

II

La faiblesse de l'adversaire, voilà une expression qui eût fait sourire aux dépens de qui aurait osé l'appliquer à la Russie avant sa lutte contre le Japon. On en comprend généralement maintenant toute la signification.

On pourrait sans peine écrire un volume entier sur les erreurs russes au cours de cette guerre; je pourrais du moins être tenté de développer « les causes de la faiblesse russe » avec autant d'étendue que je l'ai fait pour « les causes des succès japonais ». Je résisterai cependant à cette tentation pour ne pas sortir de mon but précis, et aussi parce que n'ayant pas fait en Russie un séjour comme celui que je viens de faire au Japon, je ne pourrais que répéter des renseignements de seconde main. Je ne puis cependant laisser complètement de côté ce point de vue de la question, d'abord parce que l'étude rapide que j'en ferai montre que, malgré tout, les Japonais, quelque mérite qu'ils aient eu à vaincre, y ont bien été aidés par les circonstances; ensuite parce que le Japon et la Russie étant destinés, amis ou ennemis, à rester voisins, l'état de la Russie ne peut être sans influence sur celui du Japon; en troisième lieu parce que la Russie étant notre alliée, il est

de notre intérêt de voir jusqu'à quel point cette alliance pourrait nous être utile le cas échéant, et enfin parce qu'en passant en revue les fautes commises, nous en trouverons quelques-unes dans lesquelles il aurait pu nous arriver de tomber dans un cas analogue, erreurs qui ne seraient plus permises une fois instruits par la leçon reçue aux dépens des autres.

Malgré les ressources immenses qu'offre la Russie si l'on considère sa superficie, sa population et même (si on la compare seulement à son adversaire) sa richesse, elle ne réussit pas à écraser son ennemi dès le début, comme le croyaient seuls les ignorants, ni même après un an de guerre, comme le pensait la presque unanimité de l'opinion publique. Il faut qu'il y ait eu de son côté de sérieux points faibles plus ou moins apparents. Ils furent nombreux en effet, comme nous allons le voir, et peuvent se classer de la façon suivante :

1° Une cause de faiblesse qui ne fut pas le résultat d'une erreur et sur laquelle l'influence des hommes était nulle : la situation géographique du théâtre de la guerre;

2° Quatre ordres de faits qui au contraire eussent dû être évités, et qui sont : le manque de préparation, l'organisation défectueuse, les fautes stratégiques et tactiques, le moral inférieur à celui de l'adversaire.

Il est certain que malgré les nombreuses qualités de ce dernier la situation eût été autrement difficile pour lui si, voisin immédiat des provinces russes proprement dites, comme le sont l'Allemagne et la Turquie, il avait dû compter se voir après un ou deux mois de mobilisation un million d'hommes sur les bras. Mais il était loin d'en être ainsi. Les difficultés de toutes sortes que présente une guerre faite à sept mille kilomètres

de la capitale d'un empire, le faible rendement que comporte sur une pareille distance une ligne de chemin de fer à voie unique, interrompue en outre pendant les premiers mois par le transbordement au lac Baïkal, les obstacles qui viennent entraver dans ces conditions l'envoi sur le théâtre des opérations d'une armée considérable et son entretien avec tous les problèmes qu'il comporte : expédition d'hommes, de chevaux, de vivres, de fourrages, de canons, de voitures, de munitions, de médicaments, rapatriement des blessés et des malades, etc., etc.., tout cela a été décrit trop souvent avec maints détails pour qu'il soit utile d'en refaire le tableau. J'ai dû signaler ici cet élément de faiblesse à cause de son énorme importance, mais celle-ci est précisément trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement.

La première erreur de la Russie fut le manque de préparation où la trouva le début des hostilités. La Mandchourie était occupée à ce moment par des effectifs très inférieurs à ceux qui étaient généralement estimés en Europe, quoique bien certainement le Japon, sur ce point comme sur les autres, était mieux renseigné. Les évaluations diffèrent, mais à s'en rapporter à celles qui paraissent le plus dignes de foi, il ne devait pas y avoir alors plus de cinquante à soixante mille hommes en Mandchourie. Nous verrons plus loin qu'au point de vue maritime aussi il y avait infériorité.

Cette faiblesse des effectifs était due en première ligne, et c'est tout à l'honneur de notre allié, à son désir de la paix et à son intention de respecter au moins momentanément et provisoirement, la promesse maintes fois donnée d'évacuer la Mandchourie et de n'y conserver que les forces nécessaires à la garde du chemin de fer.

Le fervent amour de la paix que l'on attribuait généralement avant la guerre à la personne énigmatique du tsar, renforcé de la prudente modération de M. Witte, s'accordait d'une façon manifeste avec l'intérêt immédiat de la nation qui, en pleine période de transition, avait besoin de la paix avant tout. Si la Russie eut recours à l'attitude cassante que l'on sait, ce n'était pas qu'elle désirât la guerre, c'est qu'elle ne pensait pas qu'on osât l'attaquer.

Mais si le désir de respecter ses engagements et ses intentions pacifiques sont deux puissantes excuses au manque de préparation de la Russie, comment expliquer qu'elle ait négligé de prendre des mesures énergiques dès qu'il devint apparent que la guerre était imminente, qu'elle était du moins possible et qu'il était bon d'en prévoir sérieusement l'éventualité.

Le gouvernement russe erra là gravement sur deux points : en ignorant l'état d'esprit réel de son adversaire éventuel, et en se trompant complètement sur les forces de celui-ci.

Les notes diplomatiques du Japon furent prises pour un procédé d'intimidation qui n'irait pas plus loin et, cependant elles se succédaient de plus en plus exigeantes, précises et fermes. Sans parler des préparatifs qui se poursuivaient depuis des années et qui ne semblaient pas avoir un but purement défensif, on aurait dû voir que le gouvernement japonais, dans l'attitude résolue qu'il avait assumée, avait pleinement l'appui de la nation et que celle-ci lui reprochait même plutôt un excès de modération. Dans toutes les réunions on préconisait une action plus énergique encore. Dès le commencement de décembre le discours du trône n'ayant touché qu'avec prudence la question des négociations en cours, la Diète, pour la

première fois, osa donner une leçon au souverain en renonçant à l'habitude prise de se contenter d'un simple « accusé de réception » profondément respectueux. Dans sa réponse elle alla jusqu'à prononcer les paroles suivantes :

« L'empire du Japon est actuellement à son zénith. Sa position dans le monde est sans exemple depuis mille ans. Les membres du Parlement de Votre Majesté regrettent profondément que dans des circonstances aussi critiques, intéressant le sort de la nation, la politique que le cabinet a adoptée réponde si peu à la situation et que cette politique ne soit pas faite pour rehausser l'influence nationale. Il a été démontré que la politique du ministère est incompatible avec les progrès de l'Empire, puisque c'est une politique purement intérieure et une politique de temporisation. La diplomatie a échoué et nous demandons humblement à Votre Majesté d'examiner la question. Cette réponse que dicte le souci des progrès de l'Empire représente les vœux de la nation. »

La Diète fut aussitôt dissoute, mais il était clair que le gouvernement ne pouvait ignorer indéfiniment les sentiments unanimes du pays. Ceux-ci s'exprimaient dans les réunions publiques et par la voix de la presse. « La Russie et la Chine se distinguent toutes deux par une énorme étendue de territoire et une population immense. toutes deux souffrent également d'une administration corrompue. Le Japon eût montré depuis longtemps que la force imaginaire de la Russie n'existe pas plus que n'existait celle de la Chine, » disait le *Kokumin Shimbun*, et le *Nichi-Nichi* ajoutait : « La Russie renforce sa flotte et son armée. Nous ne doutons pas que nos hommes d'État ne suivent attentivement ces déplacements et osent donner leur

veto quand ils seront *devenus* dangereux pour le Japon (1) ».

On ne se contentait pas des paroles ; deux croiseurs cuirassés achetés en Italie partaient, à peine terminés, pour l'Extrême-Orient et bien des gens pensèrent que leur arrivée à destination donnerait le signal des hostilités.

La Russie fut-elle mal renseignée par ses agents sur les intentions réelles du Japon ? J'ai entendu dire au contraire à Tôkyô que les avertissements s'étaient multipliés, répétés, menaçants, venant de toutes parts, et que seules la suffisance et l'ignorance du gouvernement russe peuvent expliquer qu'il n'en ait pas plus tenu compte.

Si on voulut ignorer les intentions belliqueuses du Japon, on voulut ignorer de même ce qu'il avait en mains pour les appliquer. On ignora la valeur morale des troupes, la science technique des officiers, et cependant les observations n'avaient pas manqué sur ces points.

Si dans la guerre avec la Chine les troupes japonaises avaient eu affaire à un adversaire vraiment trop inférieur pour pouvoir leur résister, il n'en est pas moins vrai qu'elles y avaient déjà fait preuve des qualités qui les distinguent. L'endurance dans la pénible campagne d'hiver en Mandchourie, l'élan irrésistible dans l'assaut, les faits d'armes innombrables ; sur mer, la bataille du Yalu et les attaques répétées des torpilleurs japonais à Weï-Haï-Weï avaient montré ce que pouvaient faire ces gens que l'on se contentait de qualifier dédaigneusement de « singes jaunes ».

La faiblesse de l'effectif du temps de paix abusa sur

(1) *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 janvier 1904.

ce qu'il pouvait devenir en temps de guerre. On oublia que le Japon puiserait dans les classes instruites depuis dix ans une réserve importante, on affirma qu'il entretenait cet effectif restreint, non seulement pour des raisons financières, mais aussi parce que la grande majorité de la classe est physiquement incapable de porter les armes, et l'on conclut de calculs réconfortants qu'il pouvait au grand maximum mobiliser trois cent mille hommes dans cette guerre, et au prix de quelles difficultés?

On commit la même erreur au point de vue financier. La faiblesse du budget, le développement encore restreint de l'industrie, la vie modeste des Japonais firent oublier les réserves que ce peuple économe avait pu mettre de côté, les fortunes qui y existent, soit dans le monde nouveau des finances, soit dans l'ancienne noblesse, les ressources du sol et de l'industrie. Bref, on se laissa dominer par une impression superficielle qui faisait du Japon une « petite nation » bouffie d'orgueil, mais peu dangereuse.

Tout cet optimisme ne peut excuser la faute que commit l'escadre russe en laissant, alors que les relations diplomatiques étaient rompues, deux de ses bâtiments isolés à Chemulpoo et en se laissant surprendre elle-même en rade extérieure de Port-Arthur, alors que, dans une situation aussi tendue, la prudence la plus élémentaire commandait de se renfermer dans le port avec projecteurs et batteries de côtes prêts à fonctionner, comme nous le fîmes, je crois, au moment de Fachoda, ou de s'entourer au moins d'estacades, d'éclaireurs, et de tout préparer pour parer à une attaque.

On perdit la première manche de la partie dès le premier jour, quand les avaries reçues par trois bâti-

ments immobilisèrent pour plusieurs semaines l'escadre entière.

J'arrive à la troisième des causes énumérées au début de ce chapitre : l'organisation défectueuse. On peut ranger sous ce titre divers ordres d'idées tels que la corruption, la division des pouvoirs, le manque d'instruction du personnel, l'état intérieur du pays, etc.

Il ne me paraît pas utile de répéter ici les nombreux récits qui ont couru l'Europe sur la corruption profonde qui règne dans l'administration russe. La presse anglaise s'est chargée suffisamment d'exposer un état de choses qui, d'ailleurs, était généralement soupçonné.

Sur la division des pouvoirs, il est plus difficile de déterminer dans la confusion des récits qui furent publiés la part exacte de la vérité. La chose était fatale à un plus ou moins haut degré dans une organisation politique comme celle de la Russie.

Le système autocratique s'est révélé comme profondément inférieur, et il ne fait aucun doute que c'est là qu'il faut chercher une des causes principales de la faiblesse russe, cause profonde, chancre rongeur qui ne guérira que par une évolution radicale, partie d'en haut, dans la voie du progrès, si l'on veut éviter des procédés plus violents partis d'en bas.

Théoriquement, ce système semblerait au contraire devoir être une cause de force ; l'autocratie, le commandement d'un seul, pas de division des pouvoirs, pas de dissensions intérieures, l'unité absolue de vues, etc., et ce serait parfait, en effet, avec un empereur divin, c'est-à-dire doué de toutes les qualités, d'une intelligence hors ligne, profondément renseigné sur tous les besoins de son peuple et pénétré de ses devoirs envers lui, pourvu d'une puissance de travail

prodigieuse et entouré d'un état-major de gens éclairés et dépourvus de toutes ces passions qui se trouvent partout, mais surtout autour d'un trône : ambitions mesquines, désirs de gloire, cupidité, esprit d'intrigue et de jalousie.

Quelle que soit la vraie des deux versions qui ont été données sur le caractère du tsar, il est certain qu'il n'a pas les qualités d'autocrate qui caractérisèrent par exemple un Napoléon. Mais peut-on lui en faire un crime?

Ce n'est pas le tsar qu'il faut accuser, c'est la forme vicieuse du gouvernement, ou plutôt ce qu'il faut reprocher à celui-là, c'est de n'avoir pas compris plus tôt les vices de celui-ci.

Dès qu'on a affaire en effet, non plus à des demi-dieux mais à des hommes, cette organisation est l'origine de maux profonds et innombrables : intrigues de cour dont l'influence a une portée considérable, oscillations de la politique suivant la personnalité du favori actuel, développement d'une bureaucratie toute-puissante destinée à suppléer à l'impuissance totale d'un seul homme à tenir en main tous les ressorts d'un état moderne et qui, en l'absence d'un contrôle efficace, tombe dans la corruption, ignorance et méconnaissance de l'opinion de la nation, de ses besoins, son aliénation par des mesures de police tracassières ou iniques... Je ne veux pas me laisser entraîner à développer outre mesure ce qui a été maintes fois constaté, mais il faut rappeler que cet état de choses, qui a toujours été un élément de faiblesse pour la Russie et qui le devient de plus en plus, l'a été, plus que jamais, dans la guerre actuelle. L'opinion publique, peu passionnée pour une guerre où l'on s'était laissé entraîner sans la consulter, se révolta dès que les maux s'en

furent fait profondément sentir, et les troubles qui se produisirent dans tout le pays à diverses reprises ne facilitèrent pas la tâche du gouvernement.

L'instabilité dans la direction, qui résulte, nous l'avons dit, de la forme du gouvernement, paraît s'être montrée jusque dans la manière dont ont été conduites les opérations. Deux partis semblent y avoir fait sentir tour à tour leur autorité : le parti de la cour et le parti militaire en dehors de la cour. C'est probablement au premier qu'il faut rattacher la personnalité de l'amiral Alexeïeff, tandis que celle du général Kouropatkine appartient au deuxième; et dans le parti de la cour même on affirme que les idées de l'Impératrice, de l'impératrice douairière, de tel ou tel grand-duc sont loin de présenter toujours un accord parfait.

Un pareil état d'esprit régnant à la tête de l'État ne peut manquer d'envahir du haut en bas tous les degrés de la hiérarchie, et c'est ainsi qu'au sein même de l'armée de Mandchourie il semble y avoir eu parmi les chefs des dissensions, de l'indépendance, de l'indiscipline même qui furent funestes et qui offrent un contraste frappant avec l'union, la solidarité, l'unité de vues des généraux japonais.

C'est aussi à cet état politique arriéré qu'il faut attribuer l'ignorance du personnel. L'instruction des troupes comprend une éducation générale consistant dans le développement de l'intelligence, de l'esprit d'initiative tempéré par la discipline, du sang-froid, du niveau moral, et une éducation pratique consistant dans l'art de combattre : pratique du tir, utilisation du terrain, etc.

L'une et l'autre doivent avoir pour base des connaissances élémentaires dont l'homme doit être pourvu avant d'arriver sous les drapeaux.

Or, on sait combien la Russie est en retard sur ce point par rapport à toutes les nations civilisées. La faute en remonte directement à l'action du gouvernement qui, par crainte du progrès des idées libérales, non seulement n'a rien fait pour développer l'enseignement populaire, mais s'est toujours efforcé au contraire de maintenir la masse dans une sombre et salutaire ignorance.

On savait depuis longtemps que le manque de sous-officiers instruits est une lacune funeste qui met gravement en danger l'efficacité de la marine russe, et qu'elle provient précisément de l'immense difficulté qu'il y a à transformer en sous-officiers capables des hommes auxquels on doit d'abord apprendre à lire, alors que chez nous il faut à ceux qui arrivent au service avec une instruction élémentaire complète plusieurs années d'études et de service. On pensait que sur terre, où la guerre entraîne à un moindre degré l'emploi constant d'appareils compliqués et très divers, ce défaut se ferait moins gravement sentir; on a constaté, au contraire, que ses effets étaient loin d'être négligeables.

L'officier russe lui-même, très sympathique par certains côtés de son caractère : courage chevaleresque, endurance, bonne humeur au milieu des dangers et des fatigues, nature franche et loyale, ne paraît pas avoir été entièrement à la hauteur de la tâche que les progrès de la science militaire ont rendue si difficile.

Il en est résulté naturellement une tactique inférieure sur tous les points à celle de l'adversaire, ainsi que nous l'avons vu incidemment en parlant des troupes japonaises. Mais ce n'est pas seulement par le côté technique de l'instruction que le soldat russe s'est montré inférieur à son ennemi; c'est aussi par le

moral. J'entends bien que l'on doit admirer la *résistance* et l'endurance pour lesquelles le soldat russe a toujours été renommé et qu'il a montrées cette fois encore, mais ce sont là des qualités qui proviennent surtout d'un long entraînement à la discipline et d'une sorte de résignation fataliste; ce ne sont pas celles d'où peut sortir cet élan *actif* qui a donné la victoire aux Japonais.

Le peu d'ardeur montré par les Russes dans certains combats, et il est bien entendu que je parle ici d'ardeur offensive et que je ne veux rien leur enlever de la gloire qu'ils ont acquise par leur résistance héroïque à un adversaire supérieur, ce manque d'enthousiasme doit être attribué pour une grande partie à l'absence de cette instruction primaire que les vaincus pourraient avec avantage emprunter aux vainqueurs et à l'éloignement du théâtre de la guerre.

Les hommes ne pouvaient comprendre le but de celle-ci. Aller se battre en Chine leur paraissait un coûteux passe-temps de leur souverain, et ils n'eurent pas un instant ce stimulant qui leur fit faire autrefois des merveilles : l'idée qu'ils défendaient leur foyer contre l'invasion étrangère. Là encore, le gouvernement russe récolta ce qu'il avait semé. Ayant toujours totalement refusé de laisser participer le peuple aux choses de l'État, il dut reconnaître son erreur le jour où ce peuple lui répondit : « La question ne nous intéresse pas. »

Tous ces éléments de faiblesse sont largement suffisants, comme on le voit, pour contre-balancer la résignation persévérante, l'énergie et le sang-froid conservés dans la retraite, le courage héroïque dont firent preuve maints régiments.

J'arrive à l'étude des fautes stratégiques et tactiques.

Au premier point de vue il faut citer : la méconnaissance de l'importance de la supériorité sur mer et l'attraction exercée par Port-Arthur.

La Russie, il est vrai, ne cessa, pendant les quelques mois qui précédèrent l'ouverture des hostilités, de renforcer son escadre du Pacifique. Il semble cependant qu'elle eût pu faire un effort plus considérable encore.

L'*Oslabya* aurait pu être prêt plus tôt et surtout on aurait dû prendre les devants pour l'achat du *Kasuga* et du *Nisshin*, et d'autres navires encore que l'on aurait pu se procurer sans doute chez les nations de l'Amérique du Sud, opération que la neutralité rendait impossible plus tard. Dès que la situation devenait tendue, il fallait par tous les moyens s'assurer une escadre supérieure à celle de l'adversaire. Combien les millions donnés au Chili ou à l'Italie en auraient-ils économisé d'autres engloutis dans les armées de Mandchourie?

Quant à la valeur du matériel, il paraît probable, étant donnés le tempérament russe et le manque d'instruction du personnel, que les bâtiments ne devaient pas être aussi bien entretenus que les bateaux japonais; mais il s'agit là d'un ensemble de détails qui, par leur complexité, échappent à l'analyse et que je dois donc laisser de côté malgré son énorme importance. En parlant de l'infériorité du matériel, je me bornerai à signaler l'infériorité des navires russes, classe par classe.

Au début de la guerre, la Russie avait en Extrême-Orient sept cuirassés de premier rang et le Japon six; mais parmi ceux-ci les plus récents étaient supérieurs aux russes, non par l'effet d'un extraordinaire tour

de force d'ingénieur, mais comme conséquence naturelle d'un tonnage plus élevé (15,000 tonnes au lieu de 12 ou 10.000 tonnes). Sans entrer dans des détails techniques qui ne seraient pas ici à leur place, il me suffira de constater que le *Fuji* et le *Yashima* (quatre canons de 30, dix de 15) étaient à peu près égaux au *Peresviet* et au *Pobieda* (quatre canons de 25, onze de 15). Si l'artillerie moyenne était, il est vrai, moins bien exposée et protégée sur les navires japonais, la cuirasse de ceinture avait par contre 46 centimètres au lieu de 23. Mais les quatre autres navires japonais avaient quatre canons de 30, quatorze de 15, toutes les pièces moyennes séparées les unes des autres et filaient tous dix-huit nœuds au moins, tandis que les cuirassés russes n'avaient que douze canons de 15 centimètres, moins bien disposés (tourelles doubles pour quatre d'entre eux). La protection était à peu près équivalente, mais trois des navires russes ne pouvaient dépasser seize nœuds et demi. L'escadre japonaise avait donc l'avantage d'un armement un peu plus fort, mieux disposé en général, d'une plus grande homogénéité et d'une meilleure vitesse.

On peut admettre cependant qu'à égalité de valeur du personnel, il y aurait eu à peu près équivalence entre les deux escadres, la Russie possédant une unité de premier rang de plus, et le Japon pouvant trouver dans les deux vieux cuirassés (1) qui lui restaient un appoint important après une grande bataille qui eût amené de grosses pertes des deux côtés. Mais au point de vue des croiseurs, la différence devenait énorme. Après l'achat du *Kasuga* et du *Nisshin*, le Japon eut en effet une escadre homogène de huit croiseurs-cuirassés, tous modernes, tous armés (sauf le *Kasuga*, qui

(1) *Fuso* et *Chin Yen*.

a un canon de 25 et deux de 20) de quatre canons de 20 et quatorze de 15 avec des cuirassements complets de 15 à 18 centimètres et 20 à 21 nœuds de vitesse.

A cette escadre s'ajoutaient neuf croiseurs modernes de 3 à 5,000 tonnes et de 20 à 22 nœuds de vitesse, en laissant complètement de côté huit croiseurs plus anciens, mais encore très dignes cependant de jouer un rôle.

La Russie n'avait à opposer à ces bâtiments que quatre croiseurs cuirassés dont un (le *Bayan*) n'avait que deux canons de 20 et huit de 15, et deux autres (*Rossia* et *Rurik*) avaient un armement important mais complètement dépourvu de protection; seul le *Gromoboi* pouvait soutenir la comparaison avec les navires japonais de même classe.

A ces quatre navires s'ajoutaient cinq grands croiseurs protégés, bons pour la course, mais qui ne pouvaient prendre aucune part à un combat d'escadre; on sait que les croiseurs cuirassés au contraire peuvent parfaitement combattre aux grandes distances, où ils ne risquent pas de grosses avaries et où une partie de leurs coups portent cependant si les tireurs sont bons, et les canonniers japonais ont montré qu'ils le sont!

C'est une des nombreuses erreurs à mettre sur le compte de la routinière administration russe que l'entêtement avec lequel elle persista *seule parmi toutes les nations* à construire dans les dernières années de grands croiseurs non cuirassés. Et cependant ils avaient créé un type merveilleux, le *Novik*, qui remplit et au delà tout ce qu'on en attendait et que je voudrais bien voir adopter chez nous comme estafette, contre-torpilleurs et contre-destroyers, chef de division de torpilleurs, etc.

Comme bâtiments de flottille, les Russes avaient vingt-six destroyers et dix torpilleurs dont quatre de haute mer, soit trente navires de mer en tout ; les Japonais dix-neuf destroyers et quinze (1) torpilleurs qui seraient classés chez nous comme de haute mer (150 tonnes), soit trente-quatre navires de mer. Ainsi il y avait donc supériorité du côté japonais, supériorité qui s'affirme davantage encore si l'on considère la proximité de la métropole avec ses arsenaux, ses bassins de radoub, ses approvisionnements de toute sorte.

C'est qu'en effet une base d'opérations est absolument nécessaire pour une grande escadre moderne, et cette base ne peut remplir effectivement son rôle que si elle est constituée par un arsenal complètement outillé à tous les points de vue : fabrique de munitions, magasins de torpilles, docks, ateliers de réparation, dépôt d'équipages, commodité de mouvements des bâtiments. Port-Arthur était loin de remplir toutes ces conditions.

La différence des personnels accentuait l'infériorité russe. Il est inutile de revenir sur ce point auquel j'ai fait allusion plus haut. Pour l'instruction du tir en particulier, les Russes n'avaient pas imité les efforts considérables que font dans cette voie les autres nations (2), et ils étaient loin d'être à la hauteur de leurs adversaires.

Ainsi *avant la guerre*, les Russes auraient pu mieux se préparer : en construisant des bateaux plus puissants, en instruisant mieux le personnel, et même en

(1) En laissant de côté trois vieux.

(2) L'Angleterre en particulier, depuis trois ans, a recours, avec des résultats très encourageants, à tous les moyens qui peuvent augmenter l'efficacité du tir : tirs plus nombreux, appareils perfectionnés, récompenses honorifiques et pécuniaires, etc.

augmentant leurs forces par l'envoi de l'*Oslabya* et d'autres bâtiments achetés à l'étranger. Il fallait enfin se garder et ne pas se laisser mettre dès l'ouverture des hostilités en état d'infériorité.

Une fois la guerre commencée, il fallait plus que jamais chercher à s'assurer la suprématie sur mer ; et il faut ici distinguer deux périodes pour la tactique à suivre.

Tant que Port-Arthur offrait un abri sûr, il fallait ménager les cuirassés avec un soin jaloux pour s'assurer une supériorité incontestable au moment de l'arrivée d'une deuxième escadre qui devait être aussitôt préparée et expédiée. Celle-ci le fut en effet; mais, si l'on en croit des gens placés à la source des renseignements (1), on ne fit pas tout ce qu'on aurait pu. Pendant ce temps, torpilleurs et destroyers devaient se prodiguer. Les eût-on tous perdus à ce jeu, on pouvait ainsi : 1° torpiller quelques gros bâtiments; 2° détruire une partie des navires similaires ennemis, ce qui avait une grande importance pour la guerre d'escadres ultérieure. Les Japonais le comprirent bien, et il est aisé de discerner une différence sensible dans la vigueur et l'audace des mouvements des deux flottilles.

Les conditions du problème changeaient dès le moment où la rade de Port-Arthur devenait intenable. Les navires russes devaient avant l'hiver se frayer un passage pour aller à Vladivostock. Ceux qui auraient échappé auraient continué à jouer le rôle de renfort éventuel pour la deuxième escadre. Ceux qui auraient été coulés, ne l'auraient pas été sans faire subir quelques pertes à l'ennemi et auraient ainsi rempli le même but.

(1) Je fais allusion ici aux articles du commandant Klado dans le *Novoe Vremya*.

On laissa passer l'occasion. Le triste spectacle qu'offrit la flotte russe à la bataille du 10 août est trop présent à toutes les mémoires pour qu'il soit besoin d'y insister. Que penser d'une escadre si mal informée du but à remplir que la mise hors d'état de manœuvrer du navire amiral suffit à la jeter dans une confusion complète (1)? Au retour au port, au lieu de s'empresser de réparer les bateaux pour les envoyer se faire écraser en « cassant à tout prix quelque chose », il semble qu'on ait mis à terre des hommes et des canons pour compléter la défense des forts. Si la chose est vraie et si c'est à ce motif qu'il faut attribuer la perte de l'escadre coulée en rade, *sans tirer un coup de canon sur l'ennemi,* le chef de la défense, quoi qu'on puisse penser de l'héroïsme avec lequel celle-ci fut conduite, commit une erreur grave en ne comprenant pas que *le salut de la flotte était plus important encore que celui de la place.* Dès que la première escadre eut disparu sans infliger aucune perte à l'ennemi, la deuxième fut vouée à un échec presque certain. Le nombre imposant des navires qui la composaient put faire illusion aux profanes sur sa valeur réelle, mais les hommes du métier y discernaient aisément des éléments de faiblesse qui ne lui laissaient qu'un bien faible espoir. Sur les causes immédiates de la défaite de Tsu-Shima, je crois inutile d'entrer ici dans des détails déjà connus : tactique maladroite du commandant en chef, qui commit l'erreur capitale où puisse

(1) On a dit qu'il y eut erreur dans un signal; un signal de quatre pavillons qui devait ordonner de rejoindre Vladivostock s'étant vu, par suite d'une avarie, réduit à trois pavillons qui voulaient dire de rentrer à Port-Arthur. Je ne sais si cette version est exacte, mais il serait évidemment stupide pour le combat d'attacher des sens si différents à des signaux qui ne se distinguent que par un pavillon en plus ou en moins.

tomber un chef d'escadre en laissant dès le début du combat ses navires se mettre en désordre et se masquer réciproquement leur feu ; faute commise en surchargeant les navires de charbon placé au-dessus du pont-cuirassé, ce qui les rendait aisément chavirables et les exposait en même temps à tous les risques d'incendie, défaut d'homogénéité de l'escadre, supériorité du tir de l'ennemi. Tout cela peut se résumer en un seul ordre d'idées : défaut d'entraînement, défaut d'expérience, manque de science technique, infériorité du personnel en un mot, résultant de ce que la marine avait été trop longtemps négligée.

La Russie commit donc une première erreur stratégique en ne comprenant pas *dès le début* toute l'importance de la « sea power ». L'attraction exercée par Port-Arthur sur l'armée de campagne en fut une seconde.

Je tiens à me séparer tout d'abord de l'école, qui prétend que Port-Arthur aurait dû être abandonné dès le début. Que l'on réfléchisse que les 40.000 hommes enfermés dans Port-Arthur purent pendant sept mois immobiliser une armée (les renforts successifs compris) d'au moins 100.000 hommes dont l'appoint aurait donné à celle de Mandchourie le succès décisif qui lui manqua au début, et lui infliger des pertes doubles de leur propre effectif (80.000 hommes très vraisemblablement d'après les diverses évaluations que j'ai entendu donner).

On fit donc bien, à mon avis, lorsqu'on fortifia Port-Arthur à outrance et lorsqu'on décida de le défendre à outrance ; mais le désir de secourir ensuite la forteresse ne devait pas faire oublier l'utilité plus grande encore de ne pas se compromettre sans forces suffisantes. Or, deux fois on commit cette erreur, et la

deuxième fois ce fut grave, car, lorsque l'armée russe prit l'offensive sur le Sha-Ho, elle subit des pertes triples de celles de l'ennemi et il lui fallut trois mois pour les réparer. Il est possible qu'à ce moment le général Kouropatkine ait eu des forces un peu supérieures à celles de son adversaire, mais il aurait dû s'habituer suffisamment aux Japonais pour comprendre qu'une importante supériorité lui était nécessaire. On peut supposer qu'il l'avait compris en effet et que ce n'est pas de son propre gré qu'il prit l'initiative de cette offensive désastreuse. Il faut voir là probablement un exemple des funestes résultats que donne la prétention de diriger des opérations à grande distance.

Reculer lentement en défendant le terrain pied à pied, profiter de cette défensive continuelle sur des positions successivement préparées pour infliger à l'adversaire des pertes supérieures aux siennes propres, ainsi que cela doit arriver en pareil cas et ainsi qu'il arriva effectivement à Liao-Yang, se renforcer chaque jour des troupes arrivées d'Europe, consacrer ainsi, sans jamais s'engager à fond, des mois, une année entière peut-être à user les forces de l'adversaire, telle était la tactique que les Russes avaient dit bien haut vouloir adopter. Un plan de ce genre n'est pas, il est vrai, sans présenter de grands inconvénients; le principal est la démoralisation qui peut en résulter pour les troupes, mais ce danger était précisément moins à craindre que pour toute autre armée, le soldat russe offrant une force de résistance énorme aux influences démoralisantes, tandis qu'il n'a pas les qualités qui auraient pu lui faire recommander une offensive énergique comme celle que prirent les Japonais.

Certes une victoire avait de grands avantages pour relever encore le moral des troupes, pour agir aussi sur l'opinion publique, rendre la guerre plus populaire, rétablir le crédit, mais il la fallait à coup sûr. L'offensive imprudente prise au Sha-Ho ne peut être attribuée qu'à l'espoir de secourir Port-Arthur.

Si l'on descend de ces grandes décisions de principe qui sont du ressort de la stratégie à la tactique du champ de bataille, nous avons vu déjà que là aussi les Russes se montrèrent inférieurs.

En résumé, les défaites russes doivent être attribuées : 1° à l'éloignement du théâtre de la guerre; 2° aux fautes tactiques et stratégiques ; 3° à l'état politique avec toutes les conséquences qu'il entraîne : corruption, ignorance, moral inférieur, etc., et j'ajouterai enfin, au fait de combattre une armée qu'aucune autre armée, à moins d'avoir un Napoléon à sa tête, ne pourrait se flatter de battre sûrement à nombre égal.

CHAPITRE III

CAUSES DE FAIBLESSE

I. L'exagération des qualités. — II. La langue. — III. La situation financière. — IV. Causes diverses.

I

Nous avons passé en revue jusqu'à présent les nombreuses et belles qualités qui ont donné aux Japonais leurs victoires. Pour se rendre compte de ce que le monde peut attendre du développement de ce peuple, il faut rechercher maintenant quels sont les points faibles qui peuvent venir en atténuation des éléments de succès que nous avons énumérés; mais ce chapitre sera certainement plus court que les précédents, car, il faut bien le reconnaître, les bons côtés du peuple japonais l'emportent singulièrement sur les mauvais.

Une première cause de faiblesse pour les Japonais doit être recherchée dans l'exagération même de leurs qualités.

L'excès en tout est un défaut. Toute médaille a son revers. Toute vertu poussée à l'extrême devient un vice : ce sont là des adages tombés dans la banalité.

Il ne s'agit pas d'ailleurs, ici, d'en démontrer la vérité à un point de vue théorique de psychologie générale ; il s'agit uniquement de constater des faits qui existent, j'ai pu le vérifier par moi-même.

Le mépris de la mort, la résignation souriante à toutes les vicissitudes de la vie ne sont pas de nature à encourager cette lutte acharnée pour l'existence qui caractérise le monde moderne et qui, répétée à des millions d'exemplaires pour chaque individu, donne au peuple entier sa richesse. J'en dirai autant de la sobriété, de l'habitude d'une vie simple, du manque de besoins qui poussent à se contenter facilement de la médiocrité.

L'amour-propre dégénéré en vanité ne permet pas aux gens de se juger eux-mêmes d'une façon entièrement impartiale et, en exagérant la confiance en soi, risque de faire tomber dans bien des dangers.

La faculté d'imitation, la mémoire, l'assiduité à des tâches ingrates, si elles sont développées outre mesure, risquent d'atrophier des qualités qui ne sont pas moins précieuses : l'activité, l'initiative, l'esprit d'invention, l'imagination, la largeur des vues.

Enfin le militarisme a longtemps entraîné avec lui le mépris du marchand, et l'immoralité de celui-ci en est résultée par une conséquence toute naturelle.

Je remets à plus loin une courte étude de ce dernier point, qui à la différence des précédents ne résulte pas à proprement parler de l'exagération d'une qualité ; et je me contente de signaler en passant le manque de franchise qui est bien à mettre dans le mauvais plateau de la balance, mais qui, s'il est un vice fort antipathique, ne paraît pas constituer précisément un élément de faiblesse ni pour les hommes ni pour les peuples.

J'ai dit que la philosophie souriante du Japonais ne peut être considérée comme un puissant stimulant au travail. Est-ce à dire que le peuple japonais doit être considéré comme un vaste assemblage de fainéants? Cette appréciation un peu trop énergique contiendrait cependant une part de vérité : le Japonais, en général, travaille facilement de longues heures; mais, c'est là son défaut capital, sans assiduité et sans soin.

Tout Européen qui a eu des Japonais à son service n'a pu manquer d'être frappé de cette caractéristique fort agaçante du tempérament national. Un jardinier vient chez lui, par exemple, pour tailler ses arbres au commencement de l'hiver. Il viendra la première fois dès le lever du jour et se mettra avec ardeur à la tâche ; un calcul mental de proportion entre le fait et le « restant à faire » apprend au bout d'une heure à l'employeur que le travail sera certainement achevé dans la journée. Mais cette heure passée, le brave homme s'assied sur le seuil de la porte, tire de sa poche son inséparable petite pipe, et commence un long bavardage avec la cuisinière, enchantée, de son côté, de quitter sa besogne. Ils ne se racontent rien de bien intéressant : une quantité de « vraiment? » « oui certainement! » « Ah! ah! » submergeant un tout petit fait répété trois ou quatre fois sous des formes différentes; mais cela suffit à faire la joie du prolétaire, étant donné surtout l'accompagnement de la petite pipe.

La journée s'avançant, les repos deviennent si fréquents que les trois ou quatre dernières heures, il n'y a pratiquement rien de fait. La suite à demain? Le lendemain on est surpris de ne voir arriver personne. Ah! c'est qu'il pleut! Le Japonais ne fait rien quand il pleut, à moins d'y être absolument obligé; les traî-

neurs de pousse-pousse eux-mêmes, sauf les plus misérables, refusent de marcher, quoiqu'il soit bien entendu que le tarif est doublé dans ces conditions. Ou bien il fait du vent, ou bien il n'y a aucun motif; s'occuper deux jours de suite du même travail, c'est insupportable pour un Japonais.

Bref, après une deuxième séance le troisième jour, il en faudra une troisième qui n'aura pas lieu probablement avant un mois.

Vous voulez faire repeindre votre maison, trois fois dans la semaine vous envoyez chercher l'artiste qui chaque fois a répondu qu'il va venir tout de suite « maintenant, *tadaima* ». Il commence enfin par une belle journée. Le lendemain et le surlendemain, personne; et le jour où il se décide à revenir, la pluie arrive et gâte tout.

Et il en est ainsi pour tout, et chose curieuse, le soin dans l'exécution, qui est un des traits les plus frappants de l'art et de l'ancienne industrie japonais, s'est perdu aussi. Le travail que vous ne faites pas exécuter sous vos yeux sera, neuf fois sur dix, fait à moitié, mal exécuté et à recommencer.

A ces observations faites sur place par l'auteur, on pourrait objecter que peut-être un certain mauvais vouloir vis-à-vis de l'étranger lui a valu un traitement spécial. Mais non, les industriels se plaignent aussi amèrement de leurs ouvriers que leurs clients de la mauvaise qualité des produits.

« Dans les grandes usines, les ouvriers sont peu payés, mais ne sont jamais que des apprentis. Le système de salaire fixe, le travail réglé à heures fixes ne leur conviennent pas. En 1898, sur 65.000 ouvriers, plus de la moitié avait moins d'une année de séjour à l'usine. Les contremaîtres sont également inférieurs

à leur tâche, aussi la moitié des filatures de coton sont en perte (1). »

« Comme Japonais, j'estime que l'introduction sans restriction des Chinois dans le pays serait un grave danger national (2). La classe ouvrière japonaise ne pourrait soutenir la concurrence contre les Chinois. Comme industriel, j'appelle les Chinois de tous mes vœux... L'ouvrier japonais est peu travailleur, léger, dissipateur, ami du plaisir, indiscipliné. Contrairement au Français, par exemple, il n'a pas le sentiment de sa responsabilité, l'amour-propre du métier — il ne songera jamais à entretenir la machine dont il est chargé, son idée fixe est de cesser le travail dès qu'il n'est plus surveillé. En Europe les ouvriers gagnent trois fois plus, mais travaillent dix fois davantage. »

Il y a là, on le voit, un sérieux élément de faiblesse pour une nation qui vient de commencer un grand développement industriel. Mais, dira-t-on, comment se fait-il qu'à la guerre ces gens paresseux, indisciplinés ?... Lorsqu'on critique, je l'ai dit déjà, la guerre est à part : c'est une fonction sacrée pour laquelle tous les sacrifices peuvent être obtenus.

L'amour-propre exagéré dégénérant en une sotte vanité ne présente pas moins de dangers. J'ai cité plus haut quelques exemples de ce travers. L'extrait suivant que je prends dans une revue importante (3) le montrera sous une nouvelle forme. « On dit que Napoléon appartient aux temps modernes ; c'est en réalité un homme du moyen âge. Bien qu'Empereur,

(1) Conférence de M. Nagabumi Ariga à la *Kokka Gakkai* (Société pour l'étude des sciences d'État). *Questions diplomatiques et coloniales*, t. VII, p. 232.

(2) Opinion d'un grand industriel de Tôkyô. *Questions diplomatiques et coloniales*, t. VIII, p. 353.

(3) *Revue diplomatique* (japonaise), du 20 octobre 1904.

il n'est pas monté une seule fois en chemin de fer; il n'a pas reçu une seule dépêche. Bismarck même est du moyen âge; ce n'est que dans sa vieillesse qu'il a connu le téléphone et il est mort sans avoir vu la guerre russo-japonaise, le lever du rideau du vingtième siècle. » Et ceci : « Je soupçonne qu'une immense décadence est en train de ruiner l'Europe, et la civilisation occidentale tout entière (1) ». D'ailleurs rien ne saurait mieux rendre cet état d'esprit que les lignes suivantes écrites par un Japonais, car, il faut le reconnaître, il ne manque pas de bons esprits qui échappent au travers que je critique ici.

« Les Japonais sont bouffis d'orgueil (2) et ont perdu tout sens de l'humilité. Ils regardent le Japon comme la contrée des Dieux et pensent que l'esprit japonais est sans égal... Il ne faudrait pas oublier cependant que le progrès fait par notre pays depuis vingt ans vient précisément de ce que nous étions très humbles et que nous nous efforcions d'acquérir les connaissances qui nous manquaient ».

C'est là, en effet, qu'est le grand danger pour le Japon, je veux dire dans cette tendance à croire qu'il peut dès maintenant se passer complètement des étrangers. C'est à juste titre cependant que l'auteur de l'article reconnaît l'immense dette de reconnaissance que son pays doit à l'Europe. En Europe même l'admiration pour les progrès accomplis si rapidement par les Japonais a fait trop souvent perdre de vue qu'ils ne les ont pas faits seuls et qu'ils ont été guidés par des maîtres dévoués, laborieux, souvent éminents, toujours modestes.

(1) *Mai Nichi Shimbun*, du 11 novembre 1904.
(2) *Mai Nichi Shimbun*, cité par DUMOLARD, *op. cit.*

« Quelques Anglais (1) ont pris en main la marine et l'ont fait passer des conceptions qui accompagnaient l'emploi de la jonque de guerre à celles qui s'accordent avec le moderne cuirassé. Un autre Anglais s'est occupé de la monnaie et a fait sortir de la confusion une monnaie unique égale à celle des autres nations. La réforme totale du système d'éducation a été l'œuvre d'une poignée d'Américains. C'est l'attitude résolue d'un Français qui a réussi à faire abolir la torture, et ce même Français a commencé l'établissement d'un code que des Allemands ont continué. Les Allemands ont, pendant des années, dirigé complètement les études de médecine supérieures, et les grands navires des principales compagnies de navigation sont encore commandés par des capitaines étrangers de nationalités diverses. L'organisation de l'armée a été entièrement faite par des officiers français, puis allemands, qui y ont été attachés pendant de nombreuses années. Les postes, les télégraphes, les tramways, la topographie, les méthodes modernes d'exploitation des mines, la réforme des prisons, du service sanitaire, les fabriques de papier et de coton, tout est la création des employés étrangers du gouvernement. Ce sont des étrangers qui ont construit les premiers navires de guerre, les premiers grands édifices, donné les premières leçons de finance rationnelle. Et que l'on ne pense pas qu'ils se sont contentés d'être de simples surveillants. Ils ont retroussé leurs manches (it has been a case of off coats) et ont travaillé de leurs mains aussi bien que par leurs enseignements. »

Or le Japonais commence à oublier tout cela et à l'oublier si bien qu'il veut dès maintenant se débar-

(1) Chamberlain, *Things Japanese.*

rasser des « employés étrangers », confier à des compatriotes le commandement de ses paquebots, la direction de ses mines, toutes les chaires de l'Université. Il y a là un danger réel, car le Japon n'y est pas encore préparé.

Enfin à la faculté d'imitation, à la patience, à la minutie dans le travail correspondent un manque de largeur dans les idées, l'incapacité de conceptions élevées. Je ferais injure au lecteur en insistant sur ce point, qui a été si souvent signalé par les meilleurs observateurs (1), et l'état d'infériorité résultant d'une pareille disposition mentale est également trop évident pour que je croie devoir le démontrer. Je me contenterai de signaler ici que cette lacune s'est fait sentir dans la guerre actuelle même, en dépit des victoires qui y ont été remportées.

Les correspondants étrangers qui accompagnaient les armées, les critiques militaires ont été unanimes à admirer la précision rigoureuse avec laquelle l'état-major faisait exécuter point par point des programmes soigneusement préparés dans les moindres détails, mais à critiquer aussi la difficulté qu'il éprouvait à sortir de ces programmes, d'où il est résulté bien souvent que les fruits de la victoire n'avaient pas été poursuivis avec la même ardeur que l'on avait mise à la remporter.

Pendant longtemps, les Japonais ont eu pour renforcer leurs armées un système très simple et qui fonctionnait avec une régularité digne de toute notre estime.

Au commencement de la guerre, ils ne créèrent aucune unité nouvelle. Leurs treize divisions, partagées en quatre armées (Oku, Nozu, Kuroki, Nogi) avec leurs

(1) Aston, Munzinger, Percival, Lowell, etc. (*Things Japanese*).

brigades de réserve attachées à chacune d'elles, étaient simplement tenues constamment et minutieusement au grand complet. Des renforts envoyés par petits paquets prenaient la place des malades. Une grande bataille était-elle prévue ? Huit, quinze jours à l'avance, 20 ou 30,000 hommes commençaient à s'embarquer et comblaient automatiquement les vides au lendemain du combat. C'est ainsi qu'on remporta toutes les victoires de 1904, toutes glorieuses, aucune décisive.

Ce n'est que sur les observations et les critiques des étrangers que le grand État-major comprit enfin la nécessité de former des armées de seconde ligne, donc de nouvelles unités, pour pouvoir développer les opérations sur une plus vaste échelle, et ce n'est qu'au commencement de 1905 qu'il se décida à créer trois nouvelles divisions.

La bataille décisive de Moukden en fut la conséquence (1). Je laisse pour un jugement d'ensemble la parole à un Anglais. Les Anglais ont assez couvert de fleurs, souvent méritées, leurs alliés pour ne pas pouvoir être taxés d'injuste pessimisme. « La grande stratégie de la campagne a été *prudente ;* la direction des diverses armées *satisfaisante* et celle des divisions et unités inférieures souvent brillante », dit le critique militaire du *Times* en passant en revue la première année de la guerre.

(1) La victoire de Moukden fut, il est vrai, due aussi à la chute de Port-Arthur qui permit d'amener sur le Cha Ho une nouvelle armée et de nombreux canons de gros calibre.

II

Ceux-là seuls qui n'ont jamais vu de près le peuple japonais pourront être surpris de me voir citer la langue successivement comme cause de succès et comme cause de faiblesse. C'est qu'en effet le paradoxe et l'imprévu sont de règle au Japon. Tout peuple, comme tout individu, se compose d'éléments à première vue irréconciliables, et l'on ne peut commettre, je crois, de plus grande erreur qu'en voulant enfermer l'un ou l'autre dans des catégories rigides, étroites, mais c'est au Japon plus que partout ailleurs que tous deux sont déconcertants par les contradictions continuelles dont ils sont pétris.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, que les enfants vont presque tous à l'école primaire et y apprennent sans trop de peine les éléments de leur langage. Quelle tâche se dresse maintenant devant l'adolescent qui veut faire des études complètes! Ce sont deux à trois mille caractères à ajouter aux quinze cents qu'il connaît déjà, et les innombrables combinaisons de tous ces caractères avec leurs sons chinois doivent être suffisamment familières pour être reconnues non seulement à la lecture, mais au cours d'une conversation ou d'une conférence. On s'efforcera en même temps de lui enseigner tout ce qu'apprend l'élève européen : sciences modernes, mathématiques, chimie, etc., histoire et géographie, littérature. L'étude d'une langue étrangere sera bien plus nécessaire encore pour lui que pour l'Européen, et elle fait

partie intégrante de l'instruction à tous les degrés.

A toute cette masse de connaissances que nos écoliers ont déjà tant de peine à digérer, on ajoutera l'étude de l'histoire de la Chine, si vaste, si complexe, si confuse, et plus tard celle de la philosophie et de la littérature chinoises.

Enfin la littérature japonaise elle-même demande des soins tout spéciaux et ce n'est qu'après plusieurs années d'études que le jeune homme est en état de goûter ses grands classiques. Quant à l'histoire de son pays, elle encombrera son cerveau d'un sec résumé de faits intérieurs, de luttes entre daïmyos, de disputes du pouvoir entre telle et telle famille et, par suite de l'isolement même où le pays est resté si longtemps, ne pourra lui ouvrir comme la nôtre de vastes aperçus sur les grandes mêlées de peuples, le mouvement parallèle des nations vers le progrès, l'action et la réaction qu'elles exercent constamment l'une sur l'autre.

Si, non content de terminer le chugakkô (lycée), il veut poursuivre ses études au Daïgakkô (université), il trouvera une tâche analogue à celle de nos étudiants, mais plus compliquée, car il devra suivre presque complètement deux séries parallèles de cours en japonais et dans une langue étrangère dont on peut dire d'une façon générale que ce sera l'allemand pour la médecine, l'allemand ou le français pour le droit et l'anglais pour les sciences et l'industrie.

Ainsi, non seulement la langue, par ses caractéristiques spéciales, influe désavantageusement sur le cerveau du jeune homme en développant la mémoire et l'assiduité aux dépens de l'intelligence et de l'imagination, mais elle a indirectement un effet non moins fâcheux en imposant à ce cerveau une tâche exagérée dont il ressentira longtemps la fatigue.

Enfin, comme je l'ai indiqué plus haut, ce n'est qu'à un âge relativement avancé, vingt-cinq ou vingt-six ans, que le jeune homme commencera à mettre réellement en pratique les enseignements reçus. Si l'on songe que le Japonais quitte généralement les affaires de bonne heure pour se reposer, on constate que la somme d'années où son travail profite réellement à la société est singulièrement plus réduite que chez nous.

III

Nous avons vu que le peuple japonais possède la plupart des qualités morales qui font une grande nation. Mais une question se pose : a-t-il les ressources financières nécessaires pour devenir dès maintenant cette grande nation ? Dans l'état actuel de la civilisation, en effet, les vertus d'un peuple ne sont plus à elles seules suffisantes et l'argent devient de plus en plus la base indispensable sans laquelle celles-ci ne peuvent trouver leur pleine utilisation. La société moderne est caractérisée par un développement extrême des applications mécaniques de la science, de la technique en un mot. Or le capital est la base de la technique. Qu'il s'agisse de préparer la guerre, il faut des cuirassés, des canons à tir rapide, des fusils, des munitions, tout un matériel compliqué à l'extrême, renouvelé incessamment et qui exige des sommes fabuleuses. S'agit-il de développer les industries du temps de paix, comment se procurer sans capitaux les machines nécessaires ? Si autrefois des nations pauvres ont pu garder leur place au soleil grâce à l'énergie de leur carac-

tère, on peut dire qu'actuellement, il ne peut y avoir de pays vraiment grand s'il n'est riche. Une étude succincte de la question (1) nous montrera où en est le Japon à ce point de vue.

Et d'abord, le pays en lui-même n'est pas très riche. Jusque dans les dernières années, il était essentiellement agricole ; or il ne possède pas les grandes superficies qui peuvent faire racheter par la quantité le faible bénéfice que produit cette branche de l'activité moderne.

Non seulement le pays est petit (superficie 40 millions d'hectares environ), mais encore une grande partie, (les quatre cinquièmes) se compose de montagnes escarpées et couvertes de forêts qui se prêtent peu à la culture.

Dans ces conditions, quels que soient le soin, la patience, la persévérance avec lesquels le paysan fait rendre à chaque pied carré de terrain tout ce qu'il peut donner, le Japon ne peut espérer trouver comme la Russie et les États-Unis des ressources importantes dans une énorme vente de riz ou de céréales. Aussi voyons-nous que ses importations ont toujours excédé ses exportations.

Le Japon ne peut trouver la richesse qu'en se tournant vers l'industrie, comme l'a fait l'Angleterre qui elle aussi a une superficie cultivable restreinte, mais qui a, je crois, dépassé imprudemment la mesure dans cette voie en n'utilisant pas entièrement toutes les terres disponibles.

(1) Cette étude est tirée en grande partie d'un travail très documenté, intitulé *Die finanzielle Seite des russich-japanischen Krieges*, paru dans la *Marine Rundschau*, d'octobre 1904. Voir aussi Dumolard, *op. cit.*; l'*Annuaire financier et économique du Japon*, etc.

Mais le Japon est loin d'être pourvu au même point que son alliée des facteurs naturels d'un grand développement industriel. Il possède du fer, mais pas en aussi grande quantité; le charbon est abondant, mais de qualité fort inférieure; la main-d'œuvre enfin, nous l'avons vu, a besoin de s'améliorer singulièrement pour mettre les produits en mesure de concurrencer ceux de l'Europe ou de l'Amérique. L'exploitation de ces richesses est susceptible sans doute de grands progrès dont je me garderai de fixer le terme. Un expert seul pourrait, après une étude minutieuse des divers éléments de la question, prédire jusqu'à quel point pourra atteindre l'industrie japonaise. Qu'il me suffise de constater que celle-ci est loin encore d'être comparable à celle des pays européens.

Le système financier antérieur à la Restauration, basé presque entièrement sur l'agriculture et sur la concentration d'une partie importante de ses produits en un nombre restreint de familles seigneuriales, ne pouvait donner au pays l'organisation que nécessitait son entrée dans la civilisation moderne.

Les hommes éminents qui assumèrent alors la responsabilité du gouvernement comprirent qu'un bouleversement radical était nécessaire. La tâche était dure, il fallut dix ans pour écarter les premières difficultés et créer vraiment des finances d'État basées, non plus sur les produits naturels, mais sur l'argent (1).

Comme résultat de ces réformes, la dette publique atteignit dès l'année 1879 la valeur de 250 millions de yens, l'émission de papier avait augmenté dans des proportions considérables, jusqu'à atteindre en jan-

(1) Je ne puis entrer dans les détails si intéressants de cette réforme radicale. Je renvoie aux ouvrages cités, qui l'ont exposée mieux que je ne saurais le faire.

vier 1880 la somme énorme pour le pays de 170 millions de yens, d'où une dépréciation du papier telle que le yen argent valut un moment près de deux fois le yen papier.

On se trouvait en face d'une crise redoutable caractérisée par le développement excessif de la dette et de l'émission du papier, et par l'ébranlement du crédit et du change.

La réorganisation financière fut alors entamée avec une grande vigueur et engloba la plus grande partie de la période qui s'étendit de 1880 à la guerre de Chine. Sans entrer dans le détail des sages mesures qui furent prises alors, on peut résumer en quelques mots le principe de cette réorganisation.

Les recettes du budget furent augmentées par un accroissement de l'impôt (sur les spiritueux surtout), les dépenses diminuées par la remise aux autorités provinciales d'une partie des dépenses d'intérêt local avec extension du droit de taxation pour y faire face. La plus grande économie régna dans toutes les branches de l'administration. Les excédents de recettes ainsi obtenus furent consacrés en partie au rachat du papier en excès, en partie au renforcement du fonds de réserve et d'échange du gouvernement. La Banque du Japon fut créée et eut le droit exclusif d'émettre le papier. Lorsque la consolidation des finances fut ainsi suffisamment avancée, on diminua le fardeau de la dette par une conversion des emprunts contractés autrefois à haut intérêt.

Comme résultat de cette conversion, qui augmenta un peu le capital nominal de la dette quoiqu'il diminuât l'intérêt à verser annuellement, la dette se trouva portée à 275 millions de yens en 1891.

Dans cette période, les recettes totales (ordinaires et

extraordinaires) du budget avaient passé de 71 millions de yens à 114 et les dépenses annuelles de 71 millions à 85. Le papier émis par l'Etat était passé de 118 millions à 16. L'augmentation des recettes était surtout due aux taxes sur le sake (spiritueux) et les douanes, celle des dépenses consacrée surtout à la préparation militaire.

La période qui suivit la guerre de Chine eut un caractère tout différent et l'on y put constater cette floraison économique qui est la conséquence naturelle d'une guerre heureuse et telle qu'on en vit une analogue en Allemagne après 1870. Ce développement économique devait avoir une influence importante sur la marche des finances. Des considérations politiques en eurent une moins grande. Lorsque la Triple-Alliance de l'Extrême-Orient obligea le Japon en 1895 à abandonner une partie des fruits de sa victoire, il prit la ferme décision d'avoir sa revanche; il comprit plus que jamais la nécessité de la force. Il résolut de se mettre en état de combattre les plus grandes nations.

Dans ce but, on décida une dépense extraordinaire de 516 millions de yens consacrée à un programme d'extension qui devait s'étendre de 1897 à 1906, mais qui était terminé pour toutes les parties essentielles quand la guerre éclata. Sur cette somme, 325 millions étaient destinés à l'armée et la marine, 106 aux Travaux publics (ports, chemins de fer, etc.), 85 à divers buts économiques.

La guerre avait coûté 233 millions qui furent couverts en partie par un emprunt de guerre de 125 millions, en partie par des augmentations de recettes.

Un fait caractéristique montre la résolution prise à ce moment de poursuivre énergiquement les progrès accomplis dans la voie de l'expansion. L'emprunt de

guerre remboursable à court terme devait l'être sur l'indemnité de guerre, mais quand celle-ci arriva, on décida de consolider l'emprunt pour garder plus de fonds disponibles. On ne prit sur les 365,5 millions de l'indemnité que les 80 qui restaient à solder sur les dépenses de la guerre. Restaient 285 millions qui furent engloutis dans le gouffre du programme *post bellum.*

A celui-ci manquaient encore 230 millions qui furent fournis, comme nous l'avons vu, en partie par les excédents de recettes des budgets précédents, en partie par des emprunts qui atteignaient une somme de près de 200 millions quand la guerre avec la Russie éclata. En même temps le budget continuait cette progression continue des recettes et des dépenses, inévitable dans une nation en progrès. Les recettes totales passaient de 98 millions en 1894 à 252 en 1903 et les dépenses de 78 millions à 245. La dette passait de 257 à 561 millions.

Pendant qu'ils s'efforçaient de faire face aux dépenses militaires, une nouvelle tâche se dressait devant les financiers japonais. La dépréciation continue de l'argent renouvelait le danger auquel on avait échappé en 1880. La consolidation des finances par le passage du papier à l'argent dut trouver son complément dans le passage de l'étalon d'argent à l'étalon d'or. L'adoption directe de celui-ci dès 1880 n'eût pas été possible; les progrès faits dans l'intervalle et aussi l'arrivée opportune de l'indemnité chinoise la permettaient maintenant et elle put se faire sans pertes. L'indemnité, payable en or, assura en effet la constitution d'une réserve de métal jaune qui n'eût pu être créée autrement qu'au prix d'immenses sacrifices et l'étalon d'or fut adopté en 1897.

A la même époque, le rachat du papier de l'État et

des banques anciennes se terminait, et il ne restait plus en circulation que celui de la Banque du Japon. Mais, et c'est là le point vraiment faible des finances japonaises, la maigreur des capitaux disponibles entraînait une émission excessive de billets, à tel point que l'encaisse métallique destinée à les couvrir ne représentait, en 1903, que 50 pour 100 des billets émis si l'on considère l'or, 56 pour 100 si l'on considère l'encaisse métallique totale.

Nous arrivons ainsi à la guerre actuelle, et je ne crois pas devoir insister sur les mesures prises pour y faire face. Je rappelle qu'en dehors d'une augmentation nouvelle des impôts, de virements de fonds et de réductions dans les dépenses du budget ordinaire, les emprunts durent fournir les 380 millions qui manquaient pour compléter les dépenses prévues à 576 millions de yens.

I. Premier emprunt intérieur de 100 millions de yens.

II. Premier emprunt extérieur de 100 millions de yens.

III. Deuxième emprunt intérieur de 100 millions de yens.

IV. Troisième emprunt intérieur de 80 millions de yens (novembre 1904).

Total, 380 millions.

Si l'on y ajoute les dépenses prévues pour 1905-1906, on trouve que, pour y faire face, ont été faits :

V. Un deuxième emprunt extérieur de 120 millions de yens (novembre 1904).

VI. Un quatrième emprunt intérieur de 100 millions de yens (mars 1905).

VII. Un troisième emprunt extérieur de 300 millions de yens (avril 1905).

VIII. Un cinquième emprunt intérieur de 100 millions de yens (mai 1905).

IX. Un quatrième emprunt extérieur de 300 millions de yens (juillet 1905).

Je n'insiste pas sur ce point; des chiffres absolus ne parlent guère à l'imagination, mais, puisque j'ai envisagé la situation des finances comme une des causes de faiblesse du Japon, je signalerai divers points qui justifient cette manière de voir :

1° Le manque d'or a obligé à avoir recours plus qu'on n'aurait voulu aux emprunts étrangers (1);

2° Il a mis plusieurs fois la Banque du Japon dans une situation très dangereuse.

En juin 1904, la couverture en or des billets émis par la Banque était passée de 54 pour 100 au commencement de la guerre à 33 et demi pour 100 seulement, et la situation resta aussi précaire jusqu'à la fin de l'année;

3° La faiblesse de la situation financière générale a été une cause de pertes importantes en rendant les conditions des emprunts très dures.

Le premier emprunt intérieur fut émis à un taux *pratique* de 6,3 pour 100, le premier extérieur à un

(1) Au bout de dix mois de guerre, l'exode de l'or devient très inquiétant. Le gouvernement fait de grands efforts pour l'empêcher : achat par la Banque d'or en barres, cessation par la Yokohama Specie Bank de l'émission de chèques payables en or, achat autant que possible de matériaux à l'intérieur, élévation à deux reprises du taux de l'intérêt de la Banque du Japon, etc. (*Asahi Shimbun*, du 24 décembre 1904.)

En trois mois, 100 millions d'or sont partis pour l'Amérique. (*Marine Rundschau*, op. cit.)

taux de 8 pour 100, les deuxième et troisième intérieurs 6,6 pour 100, le deuxième extérieur à près de 9 pour 100 (1), les quatrième et cinquième intérieurs à 8,3 pour 100 (2);

Pour le troisième emprunt intérieur, le gouvernement crut devoir, pour l'assurer, offrir 1 pour 100 de commission au Syndicat des banques chargées de l'émettre, alors qu'il n'avait donné que 1/10 pour 100 pour le premier et 2/10 pour 100 pour le deuxième (3);

4° A ces conditions matérielles très dures fut ajoutée l'humiliation que le peuple ressentît cruellement d'avoir à offrir en garantie les recettes des douanes d'abord, puis celles du monopole du tabac;

5° En ajoutant aux 561 millions que comptait la dette avant la guerre les 380 qui lui furent ajoutés du fait de celle-ci pendant la première année (sur 576 de dépenses de guerre totales), et les 920 ajoutés pendant la deuxième, on trouve un total de 1,851 millions. Si l'on estime avec un optimisme extrême que le dernier emprunt contracté suffira à couvrir les dépenses absolument nécessaires après la guerre (dépenses extraordinaires en dehors du budget) pour la réfection ou le remplacement du matériel usé, on voit que la dette aura été portée à 1,850 millions de yens, soit près de 5 milliards de francs;

6° Les impôts ont augmenté non pas au point d'atteindre la somme qu'ils présentent en France, par exemple (par tête d'habitant), mais de façon à se faire

(1) La vérité m'oblige cependant à reconnaître que le troisième extérieur (avril 1905), émis après la bataille de Moukden, et alors que l'issue de la guerre ne paraissait plus douteuse, le fut à un intérêt pratique de 5 1/2 pour 100 seulement.

(2) *Marine Rundschau*, Die finanzielle Seite des russichen-japanischen Krieges, octobre 1905.

(3) *Asahi Shimbun*, du 15 novembre 1904.

sentir cependant très durement dans ce pays à ressources limitées;

7° Le Japon tend de plus en plus par le chiffre de sa dette et de ses impôts à se rapprocher des grandes puissances de l'Europe. Le commerce et l'industrie ont suivi, il est vrai, une marche parallèle, mais ce développement énorme en valeur relative est encore loin de les mettre en valeur absolue au point où en sont ces grandes nations.

C'est ainsi que, en 1901, la production du fer (six fois plus forte qu'en 1886), n'atteignait que 1/110 de celle de l'Allemagne, la production du charbon (6 fois et demi plus forte), 1/17 de celle de l'Allemagne, etc.

La conclusion, en ce qui concerne l'avenir, est facile à tirer, et c'est à quoi je voulais arriver en dernière analyse, puisqu'il s'agit de savoir ce que nous pouvons attendre du Japon de demain.

Si le Japon avait réussi à obtenir de la Russie une indemnité qui couvrît la plus grande partie des frais de la guerre (soit 2 à 3 milliards de francs environ), on eût pu s'attendre à voir le développement économique s'affirmer dans de vastes proportions, ainsi que cela a eu lieu de 1895 à 1900, et donner au Japon la seule chose qui lui manque pour être au niveau des plus grandes puissances. On ne parut pas comprendre suffisamment en France, au moment des négociations de paix, l'importance extrême de ce côté de la question. On ne comprenait pas que la Russie devait céder au besoin tous les territoires demandés et refuser avant tout de donner de nouvelles armes à un rival déjà si dangereux. On ne se rendait pas compte que sa situation financière restait en somme supérieure à celle du Japon et qu'elle pouvait continuer la guerre en reculant au besoin jusqu'à l'Oural, où la facilité des

communications, renversant les positions, lui eût permis d'écraser l'armée japonaise sous le poids d'une masse de deux millions d'hommes. Le Japon, lui, comprit mieux la situation et il céda. En s'inclinant devant l'inévitable, il fit montre de haute sagesse, mais la conclusion n'en reste pas moins vraie, que, pour de longues années encore, la situation financière restera un élément de faiblesse pour ce glorieux pays.

IV

Si le commerce extérieur du Japon, malgré les grands progrès qu'il a faits, n'est pas encore arrivé au point où il pourrait être, la chose doit certainement être attribuée en partie au manque de probité commerciale qui rend très difficiles et onéreuses les opérations des maisons étrangères avec ce pays. Le Japonais, très occidental par certains côtés, partage avec toutes les nations de l'Orient la tare du manque de sincérité. Un missionnaire qui habite le Japon depuis longtemps et qui admire beaucoup ses habitants, après m'avoir dépeint leurs qualités séduisantes, ajoutait : « Mais, voyez-vous, si le bon Dieu ne supprime pas de ses dix commandements celui qui prescrit l'honnêteté, pas un Japonais n'entrera jamais au paradis. » Cette appréciation, un peu exagérée peut-être, contient certainement un fond de vérité, l'étranger qui habite le Japon ne tarde pas à s'en apercevoir. Par l'absence de franchise, la sérénité presque inconsciente dans le mensonge, le Japonais se rapproche beaucoup du Chinois, mais là où il en diffère profon-

dément, c'est dans le défaut de probité commerciale.

Le Chinois, en effet, a compris toute l'importance de cette qualité en affaires et, par intérêt probablement plus que par vertu, il la cultive à tel point que la plupart des transactions se concluent par une simple convention verbale qui n'est jamais rompue. L'opinion des négociants européens est unanime sur ce point.

Il n'en est pas de même au Japon, où tout procédé est jugé bon pour améliorer une opération. Si cette fâcheuse tournure d'esprit existe entre Japonais mêmes, si elle est dans ce cas excusée avec une indulgence souriante, elle devient une véritable vertu lorsqu'il s'agit de relations avec un étranger. Alors c'est vraiment action méritoire de tromper celui-ci et de lui prendre le plus possible de son argent. L'étranger est soumis au Japon à une exploitation intensive de tous les instants et avec lui la mauvaise foi est la règle.

Le fait est d'ailleurs trop connu pour que je croie devoir remplir des pages d'exemples. Je me bornerai à citer deux cas :

« Un négociant en soieries me racontait avoir fait pour le compte de la maison qu'il représente un contrat à soixante jours de date et au prix courant du jour où le marché était conclu. Dans l'intervalle, une hausse s'étant produite, la maison japonaise refusa de livrer la marchandise au prix prévu. Sur menace de procès elle se contenta de fournir une marchandise de qualité tellement inférieure que l'acheteur ne put que la refuser, et ceci termina l'affaire, car au Japon « on « ne remplace pas » la marchandise refusée. « Ne croyez « pas que ce soit un cas particulier, me disait mon « interlocuteur, le procédé est de règle en pareil cas « et, comme en France « on remplace » au contraire, « la maison à qui la mienne devait vendre cette mar-

« chandise ayant exigé l'exécution du contrat, nous « dûmes acheter au plus vite et très cher d'autres soies « pour pouvoir l'exécuter. S'il y avait eu baisse au « lieu de hausse, notre vendeur japonais aurait, au « contraire, exigé purement et simplement l'exécution « du contrat et dans tous les cas nous évitons toujours « un procès où nous sommes sûrs d'être condamnés « par le seul fait que nous sommes étrangers. »

Je prends l'autre exemple dans un journal que je recevais pendant mon séjour et qui imprima un jour avec sérénité ce petit entrefilet :

« Les magasins de Yokohama sont pleins de coton américain qui arrive en grande quantité. Quand les contrats ont été établis les prix étaient beaucoup plus élevés qu'à présent et, en conséquence, il est probable que les acheteurs japonais refuseront d'accepter la marchandise. En attendant que ce point ait été réglé, on ne peut guère s'attendre à voir beaucoup de transactions en coton à Yokohama (1). »

Il serait facile de multiplier à l'infini les exemples de ce genre. Les banquiers et les négociants européens établis au Japon sont unanimes à se plaindre amèrement des difficultés qui en résultent pour eux. « Ils ne se plaignent pas tant (2) de malhonnêteté franche, complète, quoique celle-ci se présente fréquemment, que de l'étroitesse de vues dans les transactions, d'un constant marchandage, d'un manque d'esprit commercial qui dépasse toute compréhension... Le Japon, paradis du touriste, est la tombe des espérances du négociant. »

Un pareil état de choses, dont on comprend toute la

(1) *Japan Times*, du 2 février 1905.
(2) CHAMBERLAIN, *Things Japanese*.

fâcheuse influence sur les relations commerciales du Japon, provient en partie de l'incapacité souvent reconnue chez le Japonais de voir les choses largement, voisine de la difficulté de concevoir des idées abstraites. « Le manque d'idéalisme dans l'esprit japonais rend la vie des plus cultivés même, une simple affaire mécanique, terre à terre, comparée à celle des occidentaux. »

Cet état d'esprit est aussi en partie un héritage direct de l'ancien état social. Avant la restauration, le marchand était au dernier degré de l'échelle sociale; avant lui passaient les samuraïs et les artisans, il était profondément méprisé et l'on sait que le mépris systématique d'un individu ou d'une classe est le meilleur procédé que l'on ait jamais trouvé pour les rendre dignes de ce mépris.

Le manque d'esprit commercial résulte donc en partie de cet héritage, en partie d'un état d'esprit général. Il s'étend à tous les domaines de la vie économique. J'en donnerai encore deux exemples pour terminer.

On pouvait lire dernièrement (en avril) (1) dans une revue japonaise l'exposé suivant dont le lecteur saisira toute la saveur. « Ce qui manque au Japon, c'est l'argent ; il faut s'en procurer par tous les moyens. Pour cela il faut augmenter la production. Prenons la soie, par exemple, on en fait pour 100 millions de yens par an. Il faut doubler cette production et pour cela il faut que le gouvernement assure le débouché en en achetant pour son compte pour 100 millions de yens. Il les achètera 10 pour 100 plus cher qu'aux prix courants, à

(1) Je n'ai pas eu moi-même l'article entre les mains. Il m'a été résumé par un ami.

titre d'encouragement, et les revendra en Europe 10 pour 100 meilleur marché qu'aux prix courants. Il perdra donc 20 pour 100. Comment compensera-t-il cette perte ? En émettant du papier monnaie. »

Le *Jiji-Shimpo* reconnaît (1) que beaucoup de banques ont l'habitude de faire entrer dans leur balance, du côté de l'actif, des titres qu'elles possèdent en leur attribuant une valeur supérieure à celle où elles sont cotées en Bourse. « Cette pratique est désastreuse. Le gouvernement n'en voit cependant pas suffisamment les dangers, puisqu'il présente un projet de loi qui légalise l'évaluation des emprunts intérieurs de guerre à leur valeur d'émission, c'est-à-dire à une valeur plus forte que l'actuelle. »

De pareils procédés expliquent les krachs inattendus qui se présentent si souvent. Une affaire se monte, le capital, soi-disant entièrement versé, ne l'est parfois qu'au tiers ou au quart. Dès la deuxième année on distribue des dividendes de 15, 18, 20 pour 100, partagés par semestre. La troisième année, tout à coup liquidation générale qui rapporte 1 pour 100 aux malheureux actionnaires.

Les inconvénients du manque de probité commerciale commencent déjà, me disait-on, à se faire sentir en Chine. Les Chinois placent volontiers leurs capitaux sous un nom étranger, afin de les mettre à l'abri des exactions des mandarins. Les succès des Japonais, leur propagande, la proximité ont fait choisir ceux-ci dans les dernières années, de préférence aux Européens.

Les sociétés qui se forment empruntent très souvent l'aspect suivant : « Le nom et la direction effective sont

(1) Le 23 décembre 1904.

donnés à des Japonais; les Chinois fournissent les deux tiers du capital et les bénéfices sont partagés par moitié. Mais le bon capitaliste japonais ne sait pas se contenter de sa moitié et cherche par tous les moyens à « gratter » sur celle du partenaire. Aussi les Chinois commencent-ils à renoncer à la combinaison qu'ils avaient adoptée.

Le gouvernement a montré qu'il reconnaissait les inconvénients de cet état de choses en créant à l'Université *une chaire de probité commerciale!* Le plus fort, c'est que les Japonais en sont fiers. Hein! vous n'avez pas en France de chaire de probité commerciale, disait-on à l'un de mes amis. — C'est que nous n'en avons pas besoin, répondit-il.

Un autre travers des Japonais, qui se fera sentir lorsqu'ils auront des colonies, c'est leur manque total de capacité d'assimilation des nations conquises, cette capacité qui est, au contraire, si remarquable chez le Russe.

Ce dernier emploie le procédé le plus sûr et le plus rapide (je ne dis pas le plus moral et le plus humain) pour s'assimiler des nations à tempérament vraiment oriental; j'entends par là des hommes comme les Chinois ou les Hindous. Il s'installe en maître et à la première rébellion, massacre en masse. Une fois le vaincu bien terrorisé, le vainqueur redevient *l'égal* du conquis, le traite bien, sans arrogance, sans brutalité.

Le Japonais, au contraire, ce Japonais que chez lui nous voyons généralement si poli, si calme, si docile, qui, en Europe, nous apparaît comme un modèle de raffinement, de courtoisie et de civilisation, ce même Japonais en pays conquis a une attitude qui lui aliène à jamais les vaincus. Il agit d'abord avec une brutalité extrême. Il m'a été affirmé qu'en Mandchourie, bien

souvent un Chinois avait été emprisonné, fusillé même sur les soupçons les plus vagues, parfois simplement parce qu'on avait trouvé chez lui de l'argent russe. Aussi le bon peuple mandchou qui, sur la foi des proclamations japonaises, était assez disposé à voir dans le Japonais le libérateur (dans la mesure cependant où ce peuple peut s'intéresser à des questions politiques), commençait après quelques mois d'occupation à souhaiter vivement d'en être débarrassé. On sait toute la haine profonde qu'ont les Coréens pour les Japonais. Leur pays est le seul qui ait subi dans l'histoire l'occupation japonaise. Elle a été telle qu'ils n'ont jamais pu oublier les ruines accumulées à ce moment, et si les procédés actuels sont moins barbares dans la forme, ils ont en réalité la même rudesse dans le fond. A cette brutalité, le Japonais joint en même temps un orgueil insupportable. Il sait assez bien dissimuler celui-ci devant les Européens, car il reconnaît, au fond, qu'il a encore beaucoup à apprendre auprès d'eux, mais devant des peuples à demi civilisés, lui, représentant de la nation élue, laisse éclater à toute occasion un mépris insultant.

Or, si le Japonais n'assimile pas, il ne s'assimile pas non plus. Il pourrait parer aux dangers que présentent des peuplades mal soumises en les encadrant dans une forte émigration japonaise. Mais il émigre peu. Quand on considère l'extrême surpopulation de ce pays pauvre, on ne peut que trouver insignifiant le nombre de ses nationaux qui le quittent définitivement. A cela il y a deux raisons : d'abord, c'est qu'à l'étranger le Japonais a le mal du pays. Il regrette profondément sa petite maison, les bosquets de pins au sommet des rochers, le temple enfoui dans les arbres au détour du sentier. Tout est différent, il est dépaysé.

Ensuite, il supporte très mal le changement de climat. Celui du Japon est tout à fait spécial. Aux Européens qui viennent s'y installer, il faut généralement plusieurs années pour s'y habituer complètement, et, alors, ils ne se portent plus bien autre part. D'autres ne s'y habituent jamais. Le Japonais, de même, végète et souvent meurt à l'étranger.

On voit que là encore, il y a un sérieux obstacle au développement futur du Japon.

DEUXIÈME PARTIE

LE JAPON DE DEMAIN

CHAPITRE PREMIER

FAITS NOUVEAUX : A L'INTÉRIEUR

Le développement de l'opinion publique. — Le socialisme.

Il ne faudrait pas voir dans l'administration du Japon une institution entièrement démocratique, comme c'est le cas par exemple pour la France ou l'Angleterre.

Les principaux motifs de cette différence sont : les pouvoirs de l'Empereur, le manque absolu d'activité politique de la classe inférieure, le peu de développement de l'esprit public chez elle, et même dans la bourgeoisie.

Les deux premières raisons seront mises en lumière par une courte étude de la Constitution (1).

A la tête du gouvernement se trouve l'Empereur,

(1) Je n'en donne ici que les grandes lignes. Ce document intéressant est facile à se procurer sur place. Pour les Français, je les renverrai à l'étude de M. Dumolard (*op. cit.*), pour des détails plus complets. Il indique aussi d'autres sources.

qui détient de droit divin la souveraineté pleine et entière et qui, de son plein gré, a consenti à s'associer quelques organes dans l'exercice de ses droits. L'énumération de ces droits les comprend tous en réalité, y compris celui de promulguer des décrets qui ont force de loi.

Les atténuations sont les suivantes : les décrets impériaux doivent être présentés aux chambres dans la session qui suit, et si la Diète ne les approuve pas, le gouvernement déclarera qu'ils perdent leur validité. Les dépenses et recettes de l'État doivent être consenties par le Parlement au moyen d'un budget annuel; la Diète doit être convoquée chaque année; toutes les lois et ordonnances de l'Empereur doivent être contresignées par un ministre. Enfin l'organisation des tribunaux est réglée par la loi et l'Empereur n'a aucune part à l'exercice de la justice.

La Diète comprend deux chambres. La chambre haute par son recrutement présente une sorte d'intermédiaire entre la Chambre des lords et le Sénat français. Elle comprend des membres nommés à vie et d'autres élus pour sept ans.

La chambre des représentants comprend des députés élus dans chaque préfecture par les Japonais âgés de vingt-cinq ans et payant au moins 10 yens de contributions directes.

La Diète a : 1° le droit de recevoir des pétitions; 2° celui de présenter des adresses à l'Empereur; 3° celui de poser des questions au gouvernement et de demander des explications; 4° le contrôle des finances.

Enfin le pouvoir exécutif se compose de ministres qui, point capital, ne sont pas responsables vis-à-vis du Parlement, mais vis-à-vis de l'Empereur seul. S'il y a conflit entre eux et les chambres, celles-ci à la

suite d'une *question* adressée au ministre, suivie d'une *remontrance*, décident, si elles n'ont pas satisfaction, de présenter une adresse à l'Empereur, qui juge le différend. En cas de conflit aigu, il le termine d'une façon radicale par la dissolution.

A côté des ministres, un conseil privé a pour mission de donner des avis à l'Empereur.

Tel est le système politique du Japon et l'on voit qu'il est encore loin de ressembler à celui de la France ou de l'Angleterre.

On peut dire que jusqu'à présent le gouvernement effectif a été entre les mains de l'Empereur, qui s'est contenté d'écouter la voix de la nation à titre consultatif. Il ne faut pas oublier cependant qu'au Japon, de tout temps, l'homme qui a détenu théoriquement le pouvoir, mikado ou shogun, à l'exception de quelques hommes remarquables comme Yoritomo, Hideyoshi ou Ieyasu, en a bien vite abandonné une grande part à son entourage.

Il y a là une sorte de lassitude précoce qui semble inhérente au tempérament national, et il est vraisemblable que le fait s'est produit aussi sous le régime actuel. Une étude attentive des événements de ces dernières années semble montrer que le mikado est loin de gouverner en autocrate, et que le pouvoir effectif est partagé en réalité entre lui et son conseil privé. Parmi les vieux hommes d'État qui composent ce dernier, vétérans formés par une longue école à la pratique du gouvernement et qu'on appelle les « hommes de Meiji », il en est quelques-uns, le marquis Ito par exemple, qui paraissent exercer une influence considérable. Quelle part revient à ces hommes et quelle part directement à l'Empereur lui-même dans le gouvernement? C'est ce que je ne sau-

rais avoir la prétention de déterminer d'une façon précise.

Certaines personnes ont voulu voir dans l'Empereur un simple jouet entre les mains de ses conseillers, d'autres lui ont attribué un ensemble de qualités qui toucherait au génie. Il faudrait une bien profonde connaissance de la cour, de l'Empereur même et des choses du gouvernement, pour pouvoir trancher la question.

Elle a d'ailleurs peu d'importance, parce que l'Empereur et les cinq ou six conseillers principaux sont des hommes du même âge à peu près, qui ont travaillé ensemble pendant de longues années, et auxquels la collaboration a certainement donné des idées communes.

Ils forment donc un bloc où il serait oiseux de chercher à départager l'influence de chacun et, chose plus importante encore, ils sont appelés à disparaître à peu près en même temps. C'est un grave sujet de soucis pour les esprits qui pensent au Japon, que de savoir qui les remplacera.

Il est hors de doute que le culte rendu au mikado actuel s'adresse en grande partie à la personne même du souverain, que les progrès immenses faits sous sa direction par le pays entourent d'une auréole de gloire resplendissante et méritée. Mais ce culte se reportera-t-il intégralement sur son successeur?

L'histoire du Japon ne présente pas dans son ensemble le loyalisme poussé au même degré d'exaltation que nous lui voyons aujourd'hui. L'idée de la famille sacrée « se poursuivant sur une même lignée à travers les siècles », a toujours paru aux Japonais digne de respect, et des exemples de fidélité militante peuvent se trouver à toute époque, mais cette vénéra-

tion est restée un peu bien théorique pendant de nombreux siècles et les shoguns se sont peu gênés pour conserver tout le pouvoir et en agir assez librement avec les mikados qui paraissaient vouloir en prendre leur part. Le peuple acceptait avec beaucoup de calme ce qui, malgré les euphémismes de l'histoire officielle, ne peut être pour nous que de graves manquements au respect. Ce n'est guère que depuis un siècle environ que l'on est revenu à la conception antique de l'Empereur, ancien chef de tribu et surtout chef de guerriers, tout-puissant en même temps que sacré.

De notre temps même, une étude poussée à fond des événements de l'ère actuelle pourrait prouver que les politiciens ne se sont pas toujours contentés de recevoir de l'Empereur ce que celui-ci daignait leur octroyer. Tous les ouvrages classiques nous le montrent donnant de son plein gré et en toute liberté d'action une constitution à son peuple, mais l'histoire des années précédentes présente le spectacle d'un mouvement qui semble bien avoir eu pour but de forcer quelque peu la main à l'Empereur, mouvement au cours duquel les réformistes n'étaient pas beaucoup mieux traités que ne le sont maintenant les socialistes.

Dès 1874 une pétition conçue en termes énergiques et dressée par MM. Furusawa, Soéjima, Itagaki, Goto, Komuro, etc. (1), déclarait regretter profondément l'abolition de l'ancienne assemblée représentative des clans, créée au moment de la Restauration (en 1869), pour constituer un premier élément de représentation nationale et qui s'était vue supprimée en 1873.

L'établissement d'une sorte de Sénat, en 1875, fut

(1) *Russo-Japanese War*, IVe volume.

considéré comme une mesure réactionnaire et le peuple la critiqua si sévèrement que le gouvernement crut devoir soumettre la presse à une censure rigoureuse. En 1881 le parti libéral (Jiyûtô) s'organise. Ses luttes sont racontées dans un livre intitulé : *Histoire des droits populaires en Extrême-Orient*. On y lit (1) comment les délégués des diverses parties du pays se rassemblaient, ici ou là, en secret et prenaient la résolution « de travailler pour le renversement du despotisme et l'établissement des libertés civiles; de renoncer à leurs biens, à leurs familles et de braver la mort elle-même pour l'accomplissement de leurs projets. Toute arrestation de ces hommes, tout jugement rendu contre eux ne faisaient qu'augmenter la haine du public pour les méthodes despotiques et hâter l'approche de la liberté ». Des hommes comme les comtes Okuma et Itagaki, trop haut placés pour pouvoir être arrêtés illégalement, dirigeaient le mouvement. Le pays entier frémissait dans une fermentation plus profonde encore que celle qui l'agite aujourd'hui dans sa lutte désespérée avec une puissance de premier ordre.

Le baron Kato Hiroyuki osa écrire : « Jusqu'ici nos maîtres nous ont enseigné que tous nous devons obéir implicitement et en tout à l'Empereur : cet enseignement est mauvais. Certes, notre Empereur diffère de ceux de l'Occident, mais la volonté de ses sujets doit faire la sienne, car tous les hommes sont égaux et tous possèdent *certains droits divins* ». Cette dernière idée fit si bien son chemin que lorsque, quinze ans plus tard, un membre de la Diète exprima l'opinion

(1) *The liberties of Japan*, par le docteur DE FOREST, dans le *New York Independant*.

ancienne que le peuple n'a d'autres droits que ceux qui lui sont conférés par l'Empereur, il fut vivement interrompu par les mots : « Nous avons des droits divins qui ne peuvent être accordés ni supprimés par l'Empereur. »

Je rapproche ces paroles du discours prononcé à la Chambre le 7 février 1905, par M. Hanai, au sujet de l'approbation d'ordonnances impériales sur la fausse monnaie. L'orateur demanda nettement que l'approbation fût refusée. « La promulgation à tort et à travers d'ordonnances impériales est devenue une habitude pernicieuse. Dans son commentaire sur la Constitution, le marquis (alors comte) Itô a désapprouvé de pareilles pratiques et le professeur Ikki, directeur du bureau législatif, a exprimé la même opinion. »

L'idée de l'Empereur-dieu, toute sagesse et toute puissance, n'est donc pas sans souffrir quelques atténuations qui arriveront probablement à prendre graduellement la forme d'une véritable opposition. Il n'en résultera pas, sans doute, de conséquences graves du vivant de l'Empereur actuel, mais il n'est pas certain qu'il en soit de même sous le futur mikado.

Il est difficile de porter un jugement sur la personne du prince impérial. Aura-t-il le talent de son père, ne seraient-ce que ces qualités passives qui consistent à s'entourer de sages conseillers et à céder à temps à l'opinion publique quand la résistance menacerait de devenir dangereuse ? On ne saurait le prévoir Mais il est certainement bien moins connu de la nation que son père ; il est loin, c'est naturel, de jouir de la même vénération ; il n'aura pas en montant sur le trône les mêmes glorieux états de service, et il n'est pas impossible que, s'il débutait par quelque

faute grave, cela ne fût le signal d'un commencement de désaffection.

L'Empereur semble d'ailleurs s'être rendu compte récemment de la nécessité de mettre le plus tôt possible son héritier en contact avec la nation. Dans deux grandes cérémonies officielles, où j'ai pu voir le mikado, à la revue du 3 novembre et à l'assemblée des chrysanthèmes au palais d'Aoyama, le prince impérial se tenait à ses côtés presque en égal, et c'était là une innovation qui fut très remarquée.

Les acclamations qui saluèrent l'arrivée et le départ des souverains sur le terrain de manœuvre constituaient également une nouveauté qui n'a pas dû leur plaire outre mesure. Que l'on songe qu'autrefois et jusqu'à une époque toute récente, le respect pour la personne impériale était si profond, tenait à tel point du culte rendu à une divinité, que les assistants ne pensaient pouvoir mieux montrer leurs sentiments que par un silence absolu et plein de grandeur, qu'aucun d'eux n'aurait plus pensé à crier « Banzai », qu'un catholique fervent à crier « Vive Dieu » au moment de l'élévation.

Les acclamations du 3 novembre 1904 sont bien le point de départ d'une conception nouvelle : le souverain que l'on acclame comme sage, aimant son peuple, chef d'armées victorieuses, mais homme, et non plus comme un Dieu devant lequel tout se tait. Dès qu'il est homme, il prêtera à la critique le jour où il paraîtra moins glorieux.

Bien d'autres petits faits sont significatifs à ce point de vue ; ils s'imposent à qui séjourne longtemps dans le pays, mais se composent d'un ensemble de récits, de conversations, d'attitudes qui se prêtent difficilement à l'analyse. Il y a vingt ans, un journal japonais

n'aurait pas osé dire d'un prince impérial « qu'il est particulièrement estimé pour ses hautes qualités intellectuelles et sa moralité irréprochable (1) ».

Or, je l'ai dit, le jeune prince, lorsqu'il montera sur le trône, n'aura plus pour longtemps autour de lui cette phalange de sages têtes grises qui ont fait le Japon d'aujourd'hui. Ne pouvant baser sur ses états de service ou ceux de ces conseillers une politique despotique, il devra de plus en plus tenir compte de l'opinion, et c'est peut-être la plus grande marque de sagesse qu'ait jamais donnée le mikado que d'avoir vu la nécessité, dans ces conditions, de développer encore la part de la nation dans le gouvernement et de la mieux préparer à y jouer son rôle.

L'aristocratie, qui dans tout pays monarchique est l'un des fermes soutiens de la maison impériale, commence, elle aussi, à tomber dans le discrédit. A propos de la création attendue de nouveaux pairs, le *Jiji shimpo* (2) demanda que les titres de noblesse ne fussent plus donnés qu'à vie, ajoutant que « les nobles héréditaires ne sont trop souvent que bons à classer avec les propres à rien, complètement indignes de la distinction conférée par leur noblesse qui ne peut faire d'eux que des sots et de leur entourage que des voleurs et des parasites ».

Le rapprochement paraîtra caractéristique, de cette appréciation et du projet, présenté le 21 février par le gouvernement, qui réduit le nombre des sénateurs nobles. Par cet amendement à l'ordonnance impériale

(1) Le 1er avril 1905, à propos du départ du prince Arisugawa pour l'Allemagne.

(2) Je n'ai pas noté la date de cet article, mais si mes souvenirs sont exacts, il est des premiers mois de 1905 (février probablement).

constituant la chambre haute, le nombre de représentants à élire parmi les comtes, vicomtes et barons ne devrait pas excéder dix-sept, soixante-dix et cinquante-six respectivement, et jamais plus d'un cinquième du nombre total des membres de chaque degré de noblesse. Le nombre des membres à vie nommés par l'Empereur, qui n'est pas limité actuellement, le serait à cent vingt-cinq.

En quoi consiste cette opinion publique qui va être appelée à jouer un rôle de plus en plus actif dans les affaires de l'État? Pour les raisons signalées plus haut la masse du petit peuple n'y compte guère. On y trouve en réalité deux éléments : l'Université avec ses professeurs, ses étudiants, les membres des professions libérales qui en proviennent : docteurs, avocats, etc., et la classe moyenne, celle des grandes villes surtout, menée docilement jusqu'à présent par l'autre partie. L'opinion de l'ensemble, qui est donc surtout celle de la classe instruite, se traduit comme dans tout pays constitutionnel par la voix de la presse et par celle du Parlement.

La presse japonaise, née d'hier, a déjà à son actif de beaux états de service dans la lutte pour la liberté; ce sont surtout : la campagne pour la libération des filles publiques, qui appartenaient autrefois, en véritables esclaves, aux tenanciers de maisons fermées; la campagne pour le relèvement de la situation de la femme; la campagne contre le concubinat, de règle générale au Japon, etc. Bridée par des lois sévères, elle doit se montrer modérée dès qu'elle touche aux choses du gouvernement. Souvent très inférieure par la valeur de ses représentants (1), elle

(1) « Il semble, dit le *Taiyô*, que l'on devrait se féliciter de

n'a pas toute l'indépendance dont jouit la nôtre; mais elle ne peut que progresser. Pendant plusieurs années encore, elle se contentera de refléter l'opinion des professeurs et des avocats, sans que le peuple y ait une part directe.

Il semble que celui-ci (c'est la classe moyenne dont je veux parler, puisque le prolétaire n'est pas électeur) ait une part plus importante dans la formation de la Chambre. Les Japonais sont unanimes à se plaindre du niveau inférieur des politiciens au point de vue intellectuel et moral. Les lettrés les méprisent profondément et ne veulent pas frayer avec eux. Les faits, les accusations de corruption sont innombrables à chaque session et la guerre même n'y a pas mis un terme, car on a reproché à certains membres du Parlement de profiter de celle-ci pour s'enrichir (1).

Au cours d'une allocution, le ministre de l'instruction publique laissa entendre l'année dernière que la partie législative de la nation est bien connue pour son manque d'hommes d'éducation moderne, surtout si on la compare aux branches exécutive et judiciaire. Le *Nichi-Nichi* (2) regrette que cette insinuation soit justifiée et fait remarquer que « le nouveau système d'éducation a été adopté dès le début, surtout par les fils de l'ancienne classe samuraï qui, ayant perdu leurs moyens de subsistance par l'abolition de leurs privilèges, regardèrent naturellement les fonctions du gou-

l'expansion de la presse, mais c'est tout le contraire ; il vaudrait mieux avoir cinq ou six feuilles sérieuses au lieu de dix mal dirigées et mal conçues. » J'emprunte cette citation à un article paru dans *la Revue* des 15 février et 1er mars 1901 (Terla, *le Journalisme japonais*), auquel je renvoie le lecteur pour de nombreux points intéressants, ne pouvant entrer ici dans les détails.

(1) *Kokumin*, du 15 décembre 1904.

(2) Du 16 décembre 1904.

vernement comme leur légitime propriété, en même temps qu'on faisait tout pour leur assurer l'éducation moderne permettant d'y arriver. C'est pourquoi la majorité des gens instruits à l'européenne eurent les places officielles. Avec l'arrivée de la Constitution, les électeurs attachèrent souvent plus de prix à la réputation locale d'un candidat qu'à son réel mérite personnel. Enfin les hommes instruits et de cerveau puissant ont une tendance à regarder les députés comme des politiciens de qualité inférieure et refusent de se mêler à eux... »

Le Parlement n'a donc actuellement ni l'autorité qui résulterait du fait de représenter vraiment la masse de la nation, ni celle qui résulterait d'un recrutement soigné; il est plutôt méprisé qu'admiré, et l'on comprend que le gouvernement ait pu jusqu'à présent le traiter assez cavalièrement (1).

Il a en outre la tare grave de ne pas être à la hauteur de son rôle, même au point de vue pur de la politique intérieure. Je ne puis entrer dans les détails (2), mais je dirai en deux mots que les partis à la Chambre correspondent plutôt aux anciens clans qu'à des conceptions politiques nettement distinctes comme celles qui séparent les nôtres.

(1) Les exemples en sont fréquents. Je ne citerai ici que le cas des casernes d'Asahigawa, pour lesquelles le gouvernement avait engagé des dépenses importantes contre l'opinion du parlement. Le *Jiji* (22 février 1905) pouvait écrire à ce propos : « Il a été prouvé d'une façon indubitable que, pendant les deux dernières années fiscales, il y a eu un grand nombre de dépenses faites sans autorisation. L'effet en a été de rendre purement nominale une part importante des pouvoirs du parlement : le contrôle des finances du pays. »

(2) Je renvoie le lecteur à l'ouvrage de M. Dumolard et à un article paru le 10 septembre 1898 dans les *Questions diplomatiques et coloniales*. Il y a eu peu de changement depuis.

Ces partis qui diffèrent plus, en somme, par des coalitions d'intérêts personnels que par l'idéal poursuivi, et que l'on pourrait soupçonner de n'en suivre aucun, se livrent des batailles confuses et pleines de contradictions.

Ce n'est donc pas dans la Chambre qu'on pourra trouver, du moins dans un avenir rapproché, un ferme appui au développement du socialisme dans lequel certains auteurs ont cru voir un danger pour le Japon de demain.

Les progrès du socialisme, s'ils se produisaient, constitueraient un facteur important de l'avenir du Japon. Cette doctrine, en effet, poursuit un idéal bien différent de celui qui a jusqu'à présent guidé les Japonais. Elle diminue l'idée de la patrie pour pencher vers des considérations d'humanité plus large. L'idéal socialiste est en réalité plus élevé et, par sa nature, doit affaiblir l'esprit guerrier. Ce serait donc à la fois un pas en avant qui pourrait achever de mettre le Japon moralement au niveau des peuples qu'agite le problème du « plus grand bonheur pour le plus grand nombre » et un frein à l'exagération des instincts guerriers de la nation.

Cette évolution si importante est-elle entrée dès maintenant dans la période d'exécution? Il faut ici séparer nettement deux ordres d'idées, le socialisme théorique, politique qui revendique le pouvoir, et le socialisme pratique, économique qui se contente d'essayer par des moyens légaux et compatibles avec toute forme de gouvernement d'améliorer le plus possible le sort du peuple.

Il est hors de doute que ce dernier fera d'ici peu de grands progrès, par la simple raison que le besoin s'en fait vivement sentir. Les ouvrages qui se sont occupés

spécialement de cette question (1) ont montré de quelle manière sont traités les ouvriers et à quel degré peut atteindre l'exploitation éhontée du travailleur.

Les salaires, quoique ayant beaucoup augmenté dans les dernières années, sont loin d'avoir suivi la progression rapide du prix de la vie. Le fileur de coton avec ses 0 fr. 75 par jour (2) pour onze heures de travail, le tisseur de soie avec ses 0 fr. 52, le verrier avec ses 0 fr. 42 peuvent bien difficilement entretenir une famille.

La liste serait longue des abus et des cruautés qui ont signalé l'établissement de la grande industrie au Japon : jeunes filles embauchées en vertu de contrats léonins, mal nourries, surmenées, violées par les contremaîtres, s'enfuyant et ramenées comme des criminelles par la police, châtiments corporels, paiement des salaires en bons de travail, obligeant les ouvriers à se fournir dans les magasins patronaux, absence totale de mesures protectrices pour les travaux dangereux comme celui des mines, absence de lois protégeant l'ouvrier contre ces risques professionnels (3).

Toute cette misère n'existait pas sous le régime de la petite industrie basé sur le système des corporations. Quelles que soient les tendances du peuple à la résignation, il est impossible que ses souffrances ne le poussent pas à la lutte et celle-ci en effet a commencé. J'en indique les grandes lignes en renvoyant pour les

(1) Voir Dumolard, *op. cit.*; *le Socialisme au Japon*, par Jean Longuet (*Revue* des 1er et 15 juin 1904), etc.

(2) En février 1904.

(3) J'y ajoute un souvenir personnel. Un conducteur de tramway, renvoyé pour avoir renversé une charrette, me disait : « J'étais debout au manipulateur depuis treize heures, sauf deux repos d'une demi-heure pour manger, et j'étais si accablé de fatigue que je ne voyais plus devant moi. »

détails aux ouvrages cités : Formation en 1897, à Tôkyô, de l'Association socialiste qui se livre à une étude approfondie des doctrines de Marx et d'Engel. Cette création avait été précédée, en 1889 et 1890, de celle des deux premiers syndicats ouvriers, celui des ouvriers du fer et celui des typographes, mais ces associations n'avaient pas de but politique.

Il n'en fut pas de même de l'Union des travailleurs fondée en 1897, qui se plaçait sur le terrain de l'antagonisme des intérêts.

En 1898, la première victoire ouvrière fut remportée par le Syndicat des mécaniciens de chemins de fer (de la Compagnie du Nippon), qui après cinq jours de grève obtinrent à la fois la réduction des heures de travail et une augmentation de salaire.

En même temps, les socialistes avaient fondé le *Labor World*, qui avait pour but de répandre leurs idées dans le peuple; mais lorsque ce journal publia son manifeste, il fut immédiatement confisqué. Des meetings eurent lieu ensuite, continués en province par une grande tournée de propagande et aboutissant à de nouveaux progrès des syndicats.

Le 1er janvier 1903, le *Labor World* prend carrément le nom de *Shakai shugi* (le socialiste). En avril le premier congrès socialiste se tient à Osaka. Nouvelle tournée de propagande au cours de l'été. A la fin de l'année, le *Shakai shugi* publiait un appel général aux travailleurs, qui aurait eu peut-être quelque effet pratique, si le développement pris par la situation extérieure n'avait tourné tous les yeux du côté de la guerre qui se préparait.

Telles sont les principales étapes du socialisme japonais. Faut-il penser avec l'auteur de l'un des articles cités que « le socialisme est dès maintenant dans l'Em-

pire du Soleil Levant une force réelle et avec laquelle capitalistes et gouvernants devront de plus en plus compter? »

Oui, si l'on envisage un avenir assez lointain. Non, si l'on ne se préoccupe que du Japon de demain et non de celui d'après-demain. Les diverses personnes que j'ai pu consulter sur ce point ont été unanimes : le mouvement socialiste n'existe guère jusqu'à présent que comme une imitation de ce qui se passe en Europe et n'affecte point la masse de la population. Des obstacles puissants s'élèvent en effet sur sa route.

Le premier c'est l'attachement à l'Empereur, l'amour de la patrie, et la réunion de ces deux idéals dans une sorte de religion qui fait jusqu'ici partie intégrante de l'âme japonaise. Que de pareils sentiments puissent s'atténuer peu à peu, qu'une évolution ait commencé même à se dessiner dans ce sens, on n'en peut douter et j'ai essayé de le montrer précédemment, mais il est peu probable que cette évolution doive se précipiter dans un avenir immédiat. Il est certain que les événements récents la retarderont de plusieurs années.

La guerre, en effet, a été profondément populaire en raison de la haine du Russe, qui depuis longtemps est enracinée dans le peuple tout entier. Comme il arrive toujours en pareil cas, les succès remportés ont renforcé puissamment le gouvernement et celui-ci n'est certes pas disposé dans le cas actuel à laisser échapper cette occasion de développer encore les sentiments de loyalisme et de patriotisme, en refrénant vigoureusement les aspirations démocratiques et internationalistes.

Dès l'origine de l'agitation socialiste en effet, les autorités japonaises s'en sont montrées les adversaires résolus. Un mouvement de protestation des jinrikisha

d'Osaka contre l'établissement d'un service de bateaux à vapeur fut brutalement arrêté par la police (1). Le *Labor World* devait réserver à quelques pages publiées en anglais l'exposé de doctrines trop nouvelles pour le bon peuple nippon, précaution qui n'empêchait pas, le 20 mai 1901, la confiscation du journal et l'interdiction d'un nouveau parti qui venait de se fonder sous le nom de Shakai Minshuto (démocrate-socialiste). Les mesures violentes se succèdent dès lors : interdiction des réunions en plein air, fréquente dissolution des autres par la police, répression brutale des grèves, et la guerre parut une excellente occasion d'accentuer la résistance.

Un certain M. Ishikawa demanda à plusieurs reprises à la police l'autorisation de publier un journal intitulé le *Heimin Zasshi* (Revue populaire), mais en vain. Devant cette attitude contraire à la loi, le postulant prévint que toute demande nouvelle lui paraissait superflue et qu'il allait passer aux actes, mais il fut aussitôt averti de n'en rien faire sous peine d'une sévère punition. M. Unpei Tachikawa protesta vainement à la Chambre (2) contre cet abus de pouvoir. Enfin, le *Heimin Shimbun*, après avoir été plusieurs fois suspendu, dut cesser définitivement sa publication à la date du 29 janvier 1905.

Le gouvernement paraît donc décidé à lutter avec énergie contre les idées nouvelles, et si la persécution ne fait qu'augmenter la popularité d'un mouvement lorsque celui-ci est généralisé et l'autorité impuissante, elle est au contraire efficace lorsque les conditions sont inverses.

(1) La *Revue*.
(2) Séance du 24 février 1905.

Un autre obstacle est l'ignorance relative du peuple, à qui sa langue crée des difficultés évidentes. S'il est vrai, en effet, que presque tous les Japonais arrivent à un ensemble de connaissances élémentaires qui leur permet de faire par exemple, en peu de temps, des soldats instruits, nous avons vu aussi qu'il leur faut, pour aller plus loin, un effort que le fils d'ouvrier ou de paysan ne peut faire.

La diffusion des doctrines socialistes par brochures, conférences, etc., présente donc bien plus de difficultés qu'en France, où tout ouvrier un peu instruit peut lire et comprendre des ouvrages de vulgarisation. Mais le frein le plus puissant doit être recherché dans l'état social même, dans les mœurs.

L'ouvrier de grande usine est plus malheureux peut-être au Japon que partout ailleurs, mais il constitue encore une minorité (moins d'un million sur 15 millions de travailleurs). L'agriculture continue à occuper la masse de la nation, et l'on sait que ce n'est pas dans les campagnes que le socialisme recrute surtout ses adeptes. Le paysan japonais se contente de si peu de chose pour vivre qu'avec une richesse absolue du pays, moins grande qu'en Europe, il y a moins de misère aiguë.

L'habitude de la résignation, le peu d'importance attribuée à la vie sont, je l'ai dit, des entraves à tout effort énergique.

Il faut reconnaître aussi que le socialisme, si l'on excepte la minorité composée des ouvriers d'usine, est peut-être moins nécessaire au Japon qu'ailleurs, précisément parce qu'il existe déjà pratiquement à certains points de vue.

En premier lieu, les liens du sang sont beaucoup plus puissants que chez les nations occidentales. Chez

celles-ci, l'unité sociale est l'individu, et l'individu est manifestement si faible dans la lutte pour la vie que l'idée de l'association, de la lutte en masse dut se présenter à lui dès que son éducation l'eut mis à même de penser. En Orient, où l'unité est le groupe formé par la famille, l'isolement est moins cruel et la nécessité de s'associer à d'autres groupes paraît moins évidente. La chose est si vraie, à mon sens, que pour aboutir à la conception vraiment occidentale de la lutte de classes et de la revendication par la masse du peuple de ses droits, il faudra, je pense, que les Japonais commencent par arriver à l'état social individuel d'où est sorti le mouvement en Europe. L'avènement de la grande industrie et l'influence des idées européennes semblent avoir commencé déjà cette désintégration de la famille (1).

Un des côtés de l'organisation sociale actuelle, est l'obligation pour les enfants d'entretenir leurs parents.

Le premier devoir d'un fils, avant même de songer à sa femme et à ses enfants, c'est, dès qu'il est en état de le faire, de nourrir son père et sa mère, et ceux-ci en profitent généralement de bonne heure pour se retirer des affaires ; leur travail se borne dès lors au soin des petits enfants et à de menus travaux de ménage entremêlés d'interminables bavardages.

De même que, dans toute l'histoire du Japon, on retrouve comme un refrain la pratique constante de l'abdication, de même sur une échelle plus modeste et dans la vie de tous les jours on trouve constamment

(1) C'est ainsi que dans les villes nombre de jeunes filles commencent à refuser de se laisser marier sans être consultées, et par les bons offices d'un intermédiaire, à un jeune homme qu'elles n'ont souvent jamais vu.

des exemples d'hommes de quarante ou cinquante ans, encore en état de travailler, se retirant pour vivre aux crochets de l'un ou de l'autre de leurs fils. Les usages, les enseignements reçus dès l'enfance et aussi la crainte de l'opinion publique sont trop puissants pour qu'on puisse songer à se rebeller.

Il est clair que, dans ces conditions, des conceptions comme celle de la retraite aux vieillards obligatoirement due par l'État à tout travailleur à partir d'un certain âge, conception qui est l'une des principales du socialisme et dont l'équité, la nécessité nous sautent aux yeux, ne s'imposeront point avec la même force au Japon.

Ce n'est pas tout. Il existe pratiquement dans la société japonaise une sorte de collectivisme qui rend les bienfaits d'un collectivisme théorique bien moins évidents. Un riche ne peut refuser l'aumône à un pauvre, un voisin ne peut refuser un coup de main à un voisin, et c'est un des plus jolis traits du caractère japonais que cette tendance à s'entr'aider. Bien entendu, c'est surtout entre parents que cet état de choses est le plus répandu. Malheureusement, il ne consiste pas, comme en Chine, le pays le plus démocratique du monde, en association de gens qui, ensemble, travaillent avec une même assiduité et se partagent les bénéfices.

Le Japonais est paresseux, promeneur, bavard; il se complaît aux longues causeries, il se contente volontiers de gagner le strict nécessaire. Ceci n'empêche pas, comme tout est paradoxal et antithétique dans ce peuple, que l'on ne trouve nombre de gens qui se rapprochent au contraire du Chinois par l'ardeur extrême qu'ils apportent à leurs études ou à leurs affaires; et alors se passe le curieux phénomène sui-

vant : c'est que très souvent, dans une famille, il y a un ou deux membres qui gagnent largement leur vie et arrivent même par leur travail et leur persévérance à une situation aisée. Dès lors, il est entendu que les autres membres n'ont plus rien à faire. Ils vivent dans une demi-oisiveté et viennent régulièrement demander aux parents fortunés des secours que ceux-ci ne peuvent leur refuser. On m'a cité le cas d'un amiral qui, avec la faible solde que le Japon donne même à ses officiers généraux, devait entretenir ainsi une quinzaine de personnes, sans compter les parasites d'ordre inférieur, toujours nombreux, car le même phénomène se reproduit encore si l'on quitte la famille au sens étroit du mot, pour l'envisager dans le sens large que lui donnaient les Latins et que les Anglais traduisent par « household ».

Autour des personnages importants pullule tout un monde de parasites, cochers, domestiques, vieux serviteurs et leurs parents, tireurs de pousse-pousse, etc., qui, suivant le même principe, vivent aux dépens du riche en travaillant deux ou trois heures par jour ou moins encore. C'est là un important élément de diffusion des richesses, et beaucoup de grandes maisons, qui ont pu sauver des biens importants de la débâcle qui accompagna la restauration, sont en train de les perdre tout doucement de cette façon.

Une institution spéciale, celle de l'intendant, n'y contribue pas peu. C'est que l'éparpillement successif des responsabilités est également un des traits traditionnels du Japon. A l'origine, le mikado, chef guerrier, avait la direction effective du gouvernement. On connaît l'institution du shogun qui prit pour lui le pouvoir temporel. Ce que l'on sait moins généralement, c'est que dans chaque dynastie shogunale, après deux

ou trois générations de chefs énergiques, le shogun finissait lui aussi par laisser l'autorité à un favori qui, à son tour, la laissait s'émietter entre les mains de ses subordonnés.

A une certaine époque, le shogun n'avait même plus l'autorité apparente; il était un fantoche au même degré que le mikado, et à tel point que le sous-shogun, le maire du palais de ce maire du palais, put prendre un titre spécial et s'appeler régent.

Le même état de choses se retrouve dans toutes les grandes familles dont le chef croirait déroger en s'occupant lui-même des affaires de sa maison. Il en laisse le soin à ses serviteurs les plus importants, ses kerai dirigés par un intendant. Le gaspillage, parfois aidé par la malhonnêteté, vient ainsi à bout des plus grandes fortunes.

CHAPITRE II

FAITS NOUVEAUX : A L'EXTÉRIEUR
LE PANMONGOLISME

I. L'Asie contre l'Europe. — II. Rôle du Japon. — III. Commencement d'exécution.

Le panmongolisme existe-t-il ? peut-il exister? Telle est la question qu'il faut d'abord se poser. Les Japonais veulent-ils se mettre à sa tête? Voilà ce qu'il importe ensuite de savoir, étant donné qu'eux seuls en sont capables en ce moment. Ces deux points élucidés, il restera à voir ce qui a été fait jusqu'à présent dans cet ordre d'idées.

I

Depuis le grand mouvement d'expansion du seizième siècle, qui marqua le début de la domination du monde par l'Europe, celle-ci s'est tellement habituée à progresser sans cesse dans la même voie, que l'idée d'une réaction, d'une revanche des peuples vaincus ou même simplement d'un arrêt dans la conquête, a pour bien des personnes quelque chose de chimérique. Cette idée est toute nouvelle, d'ailleurs, et personne ne songeait, il y a vingt ans, à une pareille éventualité, au

moins comme pouvant se produire dans un avenir prochain.

Et cependant, la revanche de l'Asie ne constituerait qu'une répétition du passé, et s'il était vrai, comme d'éminents penseurs ont cru pouvoir le démontrer, que l'histoire n'est qu'un cycle qui se répète indéfiniment dans ses grandes lignes, ce serait une raison de plus, d'ordre général, pour que l'événement puisse nous paraître vraisemblable.

On admet généralement, quoiqu'il y ait de sérieuses divergences d'opinion à ce sujet, que les tribus qui ont peuplé l'Europe venaient de l'Asie centrale. De proche en proche, elles se refoulèrent successivement les unes les autres dans leur marche vers l'ouest. Arrivées à la mer, un tourbillonnement se produisait d'où résulta le mélange très complexe qui constitue la population de la France, on pourrait dire celle du continent tout entier. Les terres libres ayant été occupées, les relations se firent plus rares. Les Occidentaux s'installèrent sur leur nouveau domaine et commencèrent une évolution séparée, qui débuta par la civilisation grecque, fille de l'égyptienne, et atteignit son apogée lorsque l'Empire romain eût imposé à l'Europe presque entière son idéal et ses mœurs.

L'Asie, en même temps, se développait elle aussi, d'une manière tout à fait isolée, et ici deux civilisations distinctes, celle de la Chine et celle de l'Inde, pouvaient se former grâce à la haute barrière de l'Himalaya. Mais, événement capital, le bouddhisme venait donner un ensemble de pensées communes aux deux grands domaines asiatiques et restait entièrement cantonné en Asie, tandis que le christianisme, né en Asie comme toutes les grandes religions, ne pouvait s'y développer

et restait borné à l'Europe, qu'il envahissait de plus en plus.

Tout le monde sait comment la chute de l'Empire romain coïncida avec une nouvelle invasion venue de l'Est. On ne peut cependant dire qu'à ce moment, l'Europe ou une de ses parties soit devenue une colonie, une annexe d'un empire asiatique.

Les peuplades barbares qui arrivaient de l'Est sous la poussée les unes des autres, en vagues se succédant régulièrement, se combattaient souvent entre elles dans leurs brusques rencontres, étaient isolées, sans lien directeur ni entre elles ni avec leur pays d'origine, quitté sans espoir de retour; et aussitôt établies dans une contrée, elles subissaient l'influence d'une civilisation supérieure, en adoptaient les mœurs et la langue. Les croisements devenaient nombreux avec une population autochtone que les massacres de la conquête étaient loin d'avoir éteinte. Le climat achevait de modeler les nouveaux venus à son empreinte. La conversion au christianisme amenait la fusion définitive et l'on peut considérer que cette deuxième invasion asiatique se termina avec les campagnes de Charlemagne.

A ce moment, l'attaque de front par l'Est, celle des peuples assimilables, s'éteignait et le mouvement tournant venu d'Arabie, en longeant toute la côte nord de l'Afrique, celui des peuples non assimilables, en raison de la religion qui les poussait, avait été arrêté. L'Espagne restait cependant à ces derniers.

L'Europe réagit comme un ressort et alla attaquer l'ennemi près de son point de départ même, en Égypte, en Syrie, en Palestine. Mais si les croisades introduisirent dans la civilisation européenne de nombreux éléments pris à l'Asie et eurent à ce point de

vue la haute importance que lui ont reconnue les historiens modernes, elles ne réussirent pas cependant à établir entre les deux continents des relations suffisamment suivies pour créer l'unité de culture. Les deux civilisations restèrent distinctes et c'est par un travail intérieur que l'Europe commença sa nouvelle évolution, marquée profondément de l'empreinte du christianisme, et d'où sortirent par un lent travail de formation, agité de bien des secousses, les nationalités diverses.

Une troisième invasion asiatique se produisit alors qui parut parfois un danger redoutable pour la nouvelle Europe en pleine crise de puberté. D'un côté, ce sont les Turcs qui, progressant lentement, entament notre domaine, emportent Constantinople, sa capitale orientale, débordent sur toute la presqu'île des Balkans et, marchant toujours au nord et à l'ouest, ne sont arrêtés qu'à grand'peine par les efforts héroïques des Polonais et des Hongrois.

De l'autre côté c'est l'invasion par la steppe. Pendant trois siècles, les Mongols sont les maîtres en Russie. Au début du quinzième siècle l'empire de Tamerlan s'étend jusqu'aux portes de Vienne (1).

L'Asie a donc plus d'une fois lutté avec succès contre l'Europe, non seulement en l'inondant de barbares qui devaient laisser peu de traces de leur passage, mais aussi en en possédant une partie comme territoire soumis, administré par des Asiatiques non assimilés. Rien, au point de vue de l'histoire, ne s'oppose au retour de pareils faits.

(1) Voir sur ce qui précède : Asia as a conqueror, *Review of Reviews*, juin 1901 ; l'Éveil des peuples jaunes, *Questions diplomatiques et coloniales*, 16 février 1905 ; *la Révolte de l'Asie*, par M. Bérard, etc.

Cependant les Occidentaux, à leur tour, avaient commencé par l'ouest et le sud leur mouvement d'expansion, et après un long détour venaient attaquer les Asiatiques chez eux, non plus pour prendre des terres, mais pour chercher des richesses. C'est là que réside la grande différence entre les deux actions. Il n'y eut jamais une véritable conquête de l'Asie. L'Inde, gouvernée par les Anglais, reste une entité complètement distincte de ses maîtres comme langue, mœurs, religion, civilisation. La Chine a défié par la simple inertie de son énorme masse tous les efforts. La Sibérie seule a offert le spectacle inverse de celui de l'invasion asiatique ; mais encore la Russie peut-elle être considérée comme demi-asiatique et la plupart des cosaques ou des moujiks qui, dans la marche à l'est, atteignirent finalement le Pacifique, avaient sans doute dans leurs veines du sang des ancêtres qui avaient fait le voyage inverse autrefois. Il y eut plutôt là un bouillonnement, un mélange avec choc en retour, et si cette race mélangée s'orienta vers la culture européenne, cela fut dû en partie aux mêmes besoins de la lutte pour la vie qui devait entraîner plus tard le Japon, en partie à l'influence si puissante de la religion.

Pendant longtemps notre civilisation prit un caractère scientifique pratique qui lui donna la supériorité brutale, celle de la force, sur sa rivale ; mais qui ne voit aujourd'hui qu'il s'agit là de procédés que celle-ci peut apprendre à son tour et que l'égalité ne tardera sans doute pas à s'établir à ce point de vue ?

Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois : pour longtemps encore l'égalité ne s'appliquera précisément qu'à ces caractères superficiels qui n'ont aucun rapport avec la vie spirituelle, l'idéal d'un peuple : il restera une âme

européenne et une âme asiatique, et c'est par là que prend une signification réelle la formule à laquelle, comptant sur l'effet niveleur d'une civilisation devenue commune, on a voulu dénier toute portée : « L'Asie aux Asiatiques. »

L'Asiatique et l'Européen sont en effet des hommes tous deux, mais des hommes différents, cela ne fait aucun doute : *ils ne se comprennent* pas. D'abord il y a différence de races. Je sais bien qu'avec raison on n'attache plus aujourd'hui à ce mot le sens étroit qu'on lui attribuait autrefois. Des savants (1) ont démontré récemment qu'il n'y a plus de race pure. Celle que nous appelons européenne ne constitue en réalité qu'un mélange dont les éléments sont tous d'origine asiatique. Peu importe! qui pourra nier que l'on peut trouver nombre de points communs entre les diverses familles des trois groupes : indou, mongol, caucasique, et que chacun d'eux se distingue nettement des deux autres?

L'observateur superficiel, placé dans un groupe d'hommes de tous pays, confondra facilement le Français blond du nord avec un Allemand ou un Russe, le brun du midi avec un Espagnol ou un Italien. Combien plus facilement encore pourra-t-il prendre un Chinois pour un Japonais ou un Annamite. Mais conçoit-on qu'il puisse trouver semblables un Allemand et un Chinois ou un Japonais et un Français ?

Il y a donc vraiment un ensemble de traits communs qui caractérisent ces groupements humains. Faut-il attribuer la différence qui les sépare à l'existence de

(1) Voir entre autres les belles études de M. Finot, le directeur de la *Revue*.

races vraiment distinctes, ou à l'influence du terrain, du climat, et de la manière de vivre qui en est dérivée ?

C'est qu'en effet les deux continents ne présentent pas le même aspect général, et l'on peut dire que chacun a, lui aussi, comme les peuples qui l'habitent, sa physionomie propre.

Rien de plus dissemblable que l'Europe avec ses dimensions restreintes, ses petites mers, ses fleuves courts, ses vallées étroites, ses échancrures profondes qui laissent la mer s'insinuer partout, son climat tempéré et exempt de brusques secousses, et l'Asie avec son énorme masse, ses montagnes gigantesques, ses bassins de fleuves où se logerait l'Europe entière, son climat excessif, brûlant au sud, glacial au nord, alternativement l'un et l'autre à Pékin ou dans les plaines de Mandchourie et les cataclysmes effrayants qui l'agitent périodiquement (1).

A cette différence des pays correspond, nous l'avons vu, une différence des habitants. On pourra objecter, il est vrai, que l'Hindou ne ressemble guère au Chinois et se rapproche plutôt de l'Européen. Oui, mais l'Hindou et le Chinois ont des civilisations, des religions, un idéal, sinon communs (2), du moins connexes et qui se distinguent, sinon par leurs principes, du moins par leurs effets, de l'idéal européen. C'est là le nœud de la situation.

S'il ne s'agissait en effet, comme ont voulu le croire quelques philanthropes bien intentionnés, que d'une peau plus ou moins claire ou d'yeux plus ou

(1) Voir, pour une belle vue d'ensemble de l'Asie et de l'Europe, *la Révolte de l'Asie*, de M. Bérard.

(2) On sait que l'Inde a en grande partie abandonné le bouddhisme pour revenir au brahmanisme.

moins ouverts, la chose n'aurait aucune importance; il s'agit en réalité d'idées différentes, on pourrait presque penser d'une autre conformation du cerveau. Qui pourrait prouver d'ailleurs que les mœurs, l'idéal, l'esprit, la civilisation asiatique, en un mot, est inférieure à celle de l'Europe? Chacune a ses beaux côtés et ses faiblesses.

Sont-elles destinées à continuer séparément leur évolution sur les lignes propres à chacune (évolution qui n'a bien entendu aucun rapport avec l'emploi de flèches ou de canons à tir rapide), le gouffre s'élargissant entre elles jusqu'à la formation de deux vastes agglomérations unies respectivement pour la défense du patrimoine commun : États-Unis d'Europe et d'Amérique contre les États-Unis d'Asie, ces deux puissances se livrant une lutte acharnée ou concluant la paix sur un *modus vivendi ?*

Faut-il croire au contraire, qu'agissant et réagissant l'une sur l'autre sous l'effet des relations de plus en plus étroites qui caractérisent la société moderne, elles se fondront pour ne plus donner qu'une humanité unique, dont les éléments ne se distingueront vraiment plus que par ces différences de teint sans importance?

C'est là la question essentielle qui dominera toute l'histoire de l'avenir. Les deux thèses ont été soutenues; je ne me crois pas qualifié pour prendre parti et trancher une question dont la solution est à si longue échéance et dépend de facteurs si nombreux et si difficiles à prévoir. Qu'il nous suffise de constater l'existence d'une civilisation, d'un esprit, d'une communauté d'idées asiatiques, qui fait que l'union des efforts vers un but commun n'est pas invraisemblable. C'est évidemment à cette éventualité que pensait

M. Doumer lorsqu'il disait à la Chambre (1) que « tous les hommes clairvoyants en Europe doivent souhaiter le succès de la Russie ».

Si l'Asiatique conçoit comme idéal de chasser l'Européen de son continent, devons-nous nous en étonner, devons-nous le haïr pour cela? Je ne le pense pas. Il est chez lui, en somme. L'Européen n'y a pas été invité; il s'est imposé les armes à la main et son arrivée a souvent été accompagnée de ces traits de cruauté et de duplicité qui augmentent l'odieux d'une conquête.

Ceux seuls qui en ont bien envie se laissent prendre à la mine confite en dévotion des gens pour qui la civilisation européenne supérieure n'a employé la force que pour faire part de ses bienfaits à des barbares et leur apporter le bonheur. On sait trop bien que depuis les Portugais qui cherchaient la poudre d'or et les épices aux Indes, jusqu'aux Hollandais dans leurs plantations de Java, en passant par le gros actionnaire de l'ancienne compagnie des Indes ou le marchand de cotonnades de Manchester qui cherche un débouché en Chine, l'Européen n'a jamais été poussé en Asie que par le gain.

S'il ne s'agit que d'obliger des peuples qui habitent sous des climats dissemblables et dont les territoires, par cela même, ont des produits différents complémentaires des nôtres, s'il ne s'agit que de les obliger à mettre ces produits sur le marché du monde, la force est légitime, car l'humanité est une et aucun peuple n'a le droit de vivre seul. Mais en admettant même cette thèse, elle n'excuse pas les conquêtes territoriales.

L'idée d'une revanche ne peut donc paraître mons-

(1) Le 25 novembre 1904.

trueuse à l'observateur impartial. Il est naturel qu'il se refuse cependant à perdre le fruit des efforts faits et des dépenses engagées, qu'il veuille conserver les « situations acquises », et ceci aussi nous paraît légitime, à nous autres Européens. Reconnaissons donc franchement l'idéal de l'adversaire, méfions-nous-en, défendons-nous, mais ne nous croyons pas le droit de le mépriser ou de le haïr.

Je ne parle pas ici de l'autre forme du péril jaune, la forme économique. Là aussi la revanche de l'Asie ne présente pas d'impossibilité et il suffit d'avoir pratiqué les Chinois pour comprendre tout ce qu'ils pourront faire, une fois entraînés dans le mouvement général du monde.

Là où arrive l'émigrant chinois avec ses besoins presque nuls, son inlassable ardeur au travail, sa patience, sa souplesse, sa facilité à se plier à toutes circonstances, il n'y a pas de concurrence possible pour l'ouvrier européen. Ne serait-ce pas un curieux retour des choses si, après avoir ouvert par la force les marchés de l'Asie à ses produits, l'Europe se voyait à son tour contrainte d'accepter la marchandise de sa voisine, sous la menace d'une armée de dix millions d'Asiatiques (1).

Ne voyons-nous pas un premier exemple de ce retour dans les cotonnades des Indes, qui viennent chasser celles de l'Angleterre des marchés de l'Extrême-Orient et bientôt peut-être les concurrencer en Europe même.

(1) La France a sur le pied de paix plus d'un demi-million d'hommes, et sur le pied de guerre plus de 2 millions, pour moins de 40 millions d'habitants. Proportionnellement, cela donnerait à la Chine seule 5 millions dans le premier cas et 20 dans le second.

Je ne m'étends pas sur ce point de vue familier à tous les esprits. J'ai désiré simplement montrer que le fameux péril jaune n'est peut-être pas aussi chimérique qu'ont voulu le croire quelques observateurs optimistes.

« Les Japonais, dit une revue anglaise (1), ont été prompts à saisir les avantages qu'offrent les armes et la science de l'Occident. Ils n'ont pas étudié en vain dans les états-majors allemands ou dans les écoles de la marine anglaise. Ils sont, comme les autres hommes, sujets aux tentations de la vanité et ne sont pas à l'abri des suggestions de l'ambition. Dans le mot d'ordre « l'Asie aux Asiatiques », ils ont une arme qui peut être employée simultanément en cent points divers et qui a déjà éveillé des échos au delà de l'Himalaya. »

II

La possibilité d'un mouvement panasiatique étant admise, il faut voir maintenant s'il est dans les intentions des Japonais d'en prendre la direction.

A pareille question, on ne saurait répondre à la légère :

Que l'on absolve à tort les Japonais de pareils projets, on commet la grande faute d'imprévoyance où sont tombés les Russes. Qu'on les en accuse à tort, et l'on calomnie, chose odieuse, un peuple que ses belles qualités doivent rendre sympathique. Pour pouvoir répondre avec certitude, il faut avoir vu à nu l'âme japo-

(1) *Review of Reviews*, juin 1904.

naise, et s'il n'est jamais aisé de « sonder les cœurs et les reins », la tâche est presque impossible quand il s'agit d'Asiatiques dont la caractéristique principale est la faculté de dissimuler leurs pensées. Il arrive cependant tel cas où le voile se soulève, sous l'effet d'une émotion forte, et laisse voir ce qu'il cachait.

Mon opinion personnelle une fois formée, j'ai voulu connaître celle des personnes qui ont longtemps résidé dans le pays, au lieu de me fier aux livres, trop optimistes sur ce point s'ils ont été écrits par des touristes, trop prudents si l'auteur, résidant au Japon, y est tenu aux ménagements. Je peux dire qu'avec plus ou moins de réserves et de sous-entendus, les quelques personnes depuis longtemps établies au Japon, que j'ai pu consulter, ont été unanimes à exprimer l'impression que j'avais moi-même ressentie : les Japonais détestent les Européens, et c'est un premier motif pour qu'ils cherchent à leur faire du mal.

Je sais que cet état d'esprit n'est pas universellement reconnu. Je ne l'ai guère vu contester cependant que par des voyageurs qui avaient agréablement promené leurs loisirs au milieu de la population modeste, soumise, disciplinée des campagnes ou dans les grands hôtels des stations balnéaires, et n'avaient vu les grandes villes que du siège confortable d'une calèche de louage bien suspendue. Quand on a vécu mêlé à la population, l'opinion change.

Quand je dis que les Japonais nous détestent, il faut s'entendre. Je ne parle pas des paysans qui peuplent les campagnes et les montagnes reculées. Tant que ceux-ci restent à demi ignorants, tant que leur chauvinisme n'a pas été développé par le passage au régiment ou par un séjour à l'école plus long qu'ils

n'en font d'ordinaire, ils restent la masse docile, malléable, humble qu'en avait faite la main lourde des daïmyòs et des samuraïs, et l'on peut dire qu'ils ne pensent guère à l'étranger que pour recueillir une partie de l'argent qu'il sème autour de lui à son passage dans le pays.

Mais cette population agricole est sans pouvoir sur la marche des affaires. Elle ne représente pas l'opinion publique. Celle-ci est créée, dirigée par la classe intermédiaire des anciens samuraïs devenus hommes de loi, officiers, fonctionnaires, professeurs, maîtres d'écoles, politiciens, et à laquelle il faut joindre le peuple des villes, plus riche, plus instruit, plus frotté aux étrangers et plus mêlé aux événements de la politique.

Cette bourgeoisie n'est pas aujourd'hui à la tête des affaires, il est vrai, quoique déjà son influence se fasse sentir parfois. Chez les gouvernants véritables, les grands hommes de Meiji, on trouve généralement, sincères ou non, des pensées larges, des opinions prudentes et modérées; mais l'autorité est destinée à échapper de plus en plus à ces vieillards et les intellectuels, la classe moyenne, doivent prendre une part de plus en plus grande à la politique. Or, ceux-ci nous haïssent.

L'Asiatique, je l'ai dit, sait admirablement dissimuler ses impressions, et c'est pourquoi les voyageurs qui ne font que traverser le pays peuvent s'illusionner. L'hypocrisie disparaît cependant dans certains cas, où le fond de la pensée se découvre plus facilement : chez les gens ivres, chez les enfants, chez tous dans les grandes occasions qui secouent l'indifférence affectée.

Il suffit d'avoir habité une grande ville du Japon

pour savoir à quels désagréments expose la rencontre d'un ivrogne (1).

Les jeunes gens, les élèves de l'Université surtout, sont ceux dont on reçoit couramment les insultes. Il est rare que l'on passe à côté d'un groupe d'étudiants sans s'entendre appeler *gujin* ou *baka* (imbécile, idiot) ou pire encore, injure accompagnée d'un ricanement grossier ou d'un franc éclat de rire.

Les enfants, eux aussi, non pas les tout petits qui ont encore l'âme naïve et curieuse du peuple, et se contentent de s'appeler l'un l'autre pour voir passer ce phénomène extraordinaire, un *ijin san* (étranger), mais ceux qui vont à l'école, sont également insolents. Cette constatation est importante, d'abord parce que, je le répète, les enfants savent moins cacher leurs pensées, ensuite parce que l'on retrouve évidemment chez eux l'opinion de leurs parents ou de leurs maîtres dont l'influence est si grande, enfin parce que ce sont là les générations qui dirigeront les affaires de leur pays dans quelques années.

Le Père X... (2), qui a passé vingt ans au Japon, est profondément frappé de cette haine et nie que les Japonais puissent jamais nous considérer comme des égaux. Faire tort à un Européen ne peut, aux yeux de ses meilleurs chrétiens, être un péché. Pour qui a fréquenté les missionnaires et sait combien ils adoptent

(1) Un exemple entre autres : le 9 janvier 1905, une dame de mes amies rencontre un ivrogne qui brandissait un pavillon japonais et, apercevant une ennemie de la patrie, se précipite sur elle pour la frapper. L'attitude résolue de la dame, qu'accompagnait un chien de grande taille, l'empêcha d'ailleurs d'exécuter l'exploit qu'il méditait.

(2) On comprend aisément pourquoi je ne cite pas les noms de personnes destinées à passer de longues années encore dans le pays.

en général, après un long séjour, le point de vue de l'indigène, cette constatation ne sera pas sans valeur.

Mais c'est surtout lors des grands événements que l'âme du peuple se révèle, et nous y trouvons des sentiments qui surprennent vivement, quand on les compare à l'héroïsme que savent montrer ces hommes : il y a là une de ces contradictions dont est pétri le Japonais. Dans une période d'inquiétudes, lorsqu'on se prenait à douter de l'issue de la guerre, tout le monde était humble et doux; après une victoire, l'arrogance était universelle. Il semble qu'à ce moment l'espoir du succès final, l'idée qu'on a fait un pas de plus vers un but secret, mystérieusement caressé, que peut-être on est, dès maintenant, assez fort, que la dissimulation n'est plus nécessaire, entraînent le besoin de jouir tout de suite de cette liberté d'action enfin retrouvée.

Toutes les personnes qui se trouvaient au Japon après la guerre de Chine sont unanimes à reconnaître qu'il y eut, pendant les deux ou trois années qui suivirent la victoire, une période où la vie était fort désagréable. Puis, cela se calma. Au commencement de la guerre actuelle, après les premiers succès, l'arrogance revint.

Les plus insolents redevinrent d'une douceur angélique pendant la période de novembre-décembre 1904 où l'inquiétude était assez grande. Oyama n'osait plus attaquer Kouropatkine qui continuait à recevoir des renforts. Port-Arthur pouvait, disait-on, tenir encore trois mois et l'escadre de la Baltique allait arriver.

La prise de Port-Arthur fut le signal d'un débordement d'enthousiasme, d'ailleurs justifié, qui rendit le passage dans les rues de Tôkyô, non pas dangereux,

j'insiste sur ce point, mais fort désagréable pour les Européens (1).

Ayant rencontré à cette époque M. X..., un *Anglais* depuis longtemps au Japon où il occupe des fonctions importantes, il reconnut devant moi l'existence d'un profond sentiment antiétranger : « Ce que vous voyez en ce moment n'est rien, me disait-il, vous aurez la chance de ne pas être là quand les troupes rentreront; la vie sera impossible. » Il avouait en même temps ses craintes au sujet de l'Inde et disait avoir eu entre les mains une thèse préparée par un ministre, dont il ne voulut pas me dire le nom, sur le thème de « l'Asie aux Asiatiques », thèse qui eut les honneurs d'une lecture en Conseil privé où elle fut comblée d'éloges, mais que l'on jugea plus prudent de ne pas publier.

D'après un autre *Anglais,* M. Y..., l'alliance anglo-japonaise a été nécessaire momentanément; elle a rendu de grands services, mais ce sont là des liens passagers : « étant donné l'esprit japonais, les nations européennes sont destinées à se trouver réunies un jour devant l'ennemi commun (2). »

(1) Deux exemples entre cent : passant à cette époque à côté d'un groupe de soldats commandés par un sous-officier, un homme du premier rang fit, en manière de plaisanterie, le geste de m'ajuster, avec quelques mots que je compris en partie et qui voulaient dire à peu près : « L'étranger, ce serait facile de le démolir là, hein! », d'où grands éclats de rire. A la même époque, une dame, allant avec des amis assister à une fête donnée au parc de Hibiya en l'honneur de l'amiral Togo, fut, sans aucune provocation de leur part, bousculée, menacée et n'évita les horions que grâce à la protection dévouée de la police (à celle-ci, je n'ai jamais eu un reproche à faire) qui, tout en protégeant le groupe d'étrangers, les suppliait de filer vivement pour éviter des complications.

(2) Le baron Suyematsu a dit à Londres (en novembre 1904) : « Nous avons, nous autres Japonais, l'impression profonde que toute l'Europe est en train de prêter la main à la Russie. Il en

Ce qui caractérise en effet cette haine des étrangers, c'est qu'elle ne distingue pas de nationalités. Quand il s'agit de gens instruits, on flatte volontiers l'Anglais, on soupçonne l'Allemand, on hait le Russe, on brave le Français. Mais pour la foule, pareille distinction n'existe pas. Lorsqu'on rencontre un étranger et qu'on l'insulte, on n'est pas arrêté par la considération qu'il y a quatre chances sur cinq pour que ce soit un Anglais ou un Américain.

Pour quitter le point de vue des impressions personnelles, je constaterai enfin que les Japonais eux-mêmes reconnaissent l'existence de ce sentiment.

Lorsque dans l'intimité on se plaint à eux d'avoir souffert de ces manifestations, ils se montrent fort gênés et se tirent d'affaire en répondant : « C'est vrai, il y a un tas d'imbéciles qui nous font beaucoup de tort par cette conduite, mais ne croyez pas qu'ils représentent les idées de tous les Japonais. »

« Ce m'est une cause de vifs regrets, a pu dire le marquis Ito (1), de constater que tous nos compatriotes sont loin d'être irréprochables à ce point de vue. Soit que cela résulte de nos succès dans la guerre de Chine, soit pour toute autre cause, il est certain qu'une partie de la population est animée de sentiments antiétrangers. N'est-il pas navrant qu'à Tôkyô, la capitale de l'empire, une ville qui compte cependant un si grand nombre d'hommes éminents et partisans du progrès, il puisse se faire que des dames étrangères soient journellement en butte aux grossièretés de jeunes gens mal élevés qui promènent leur air

est même ainsi en Angleterre. » On voit que la méfiance est réciproque.

(1) Le 9 décembre 1899. (Cité par Dumolard, *le Japon politique, économique et social*, p. 268.)

bravache dans les rues et se font gloire de leur brutalité à l'égard des Occidentaux. Rien naturellement n'est plus insultant pour la nation que ce patriotisme qui se promène en *heko obi* (petite ceinture blanche) avec les épaules tendues à un angle désordonné, et on ne saurait dénoncer trop vigoureusement ces Japonais qui sont toujours fiers d'étaler à l'égard des étrangers des allures hautaines et brutales, comme s'ils avaient la charge de sauvegarder par la force la dignité du pays. »

Il serait intéressant de rechercher les causes profondes de cette haine, et l'on en trouverait peut-être dans le nombre qui ne sont pas à l'honneur de l'Europe. Pareille étude me mènerait trop loin; je me contenterai de signaler en passant les souvenirs du passé, du temps où l'étranger était l'ennemi et où les portes lui étaient soigneusement fermées, le souvenir de la façon brutale dont celui-ci imposa cette civilisation européenne adoptée ensuite avec tant d'ardeur, le récit des empiétements, de l'avidité des nations européennes dans leurs luttes avec les peuples de l'Asie, le souvenir de la longue humiliation subie lorsque les traités assuraient aux Européens la juridiction consulaire, la différence profonde des tempéraments, etc.

Le sentiment de haine n'est pas d'ailleurs le seul motif qui puisse pousser les Japonais à prendre la direction d'un mouvement panasiatique. L'orgueil, la passion de la gloire, des aventures militaires les y poussent. Les dimensions restreintes du pays et sa surpopulation font de l'expansion une nécessité économique ; la pauvreté et le manque d'ardeur persévérante au travail donneront peut-être l'idée de chercher dans une exploitation exclusive de la Chine les fonds qui manquent, et l'on conçoit très bien une alliance de

la Chine civilisée à nouveau, donc très riche, avec le Japon et où chacun remplirait le rôle qui convient le mieux à son tempérament, le Japon donnant un million d'hommes comme cadre de l'immense armée alliée, le Chinois fournissant sa richesse pour entretenir à ses gages cette armée combinée et évitant ainsi l'obligation pour tous du service militaire qui lui répugne profondément.

Enfin, la principale cause qui peut amener les Japonais à se mettre à la tête du mouvement me ramène au début de ce chapitre, alors que je constatais l'existence de races asiatiques et de races européennes. Les Japonais ont beau dire qu'ils ne sont jaunes que de nom, que leur civilisation nouvelle, leur idéal, etc., sont entièrement européens, on a peine à les croire très sincères, car eux-mêmes ne cessent d'employer des expressions comme celles-ci : « Nous autres Asiatiques .. La prétendue supériorité de la race blanche... L'Asie aux Asiatiques... Les empiétements de l'Europe en Asie, etc., etc. » En réalité, la nation est restée profondément asiatique, sous l'influence de la religion et sous l'influence de la Chine, qui a été si longtemps prépondérante et qui continue à s'exercer dans le domaine de la pensée.

Non seulement elle est asiatique par son histoire, sa philosophie, sa religion, elle l'est surtout par sa langue. Nous avons vu quelle est l'influence de celle-ci sur le caractère national. Elle n'est pas moins importante pour le rôle d'éducation de l'Asie que le Japon paraît vouloir s'attribuer en vue de la *lutte contre l'Europe*.

La communauté de langue avec la Chine est en effet un auxiliaire puissant pour le Japon dans cette tâche, et nous verrons plus loin qu'il a commencé déjà à en profiter.

Quand je dis communauté de langue, il faut s'entendre. On doit reconnaître que les deux langues parlées diffèrent complètement et, pour la langue écrite même, l'évolution récente du japonais a augmenté les divergences qui existaient déjà. Il n'en reste pas moins vrai que la base de l'enseignement japonais consiste à apprendre un certain nombre de caractères chinois et il faut songer qu'un étudiant japonais peut, après quelques mois d'étude de la syntaxe chinoise, lire couramment un texte de cette langue. En outre, il est probable qu'après s'être accentuée la différence va tendre de nouveau à diminuer. L'évolution originale du japonais (j'entends indépendante de l'influence chinoise) depuis trente ans a consisté surtout dans la création d'une masse de mots nécessités par l'utilisation des sciences modernes, mots créés, comme nous l'avons vu, par l'union de deux caractères avec leur son chinois (ou soi-disant tel). Or, un développement analogue des sciences européennes et de leurs applications va se produire en Chine. De même que le japonais est devenu de plus en plus dépendant des caractères chinois, de même le chinois prendra de plus en plus cette structure disyllabique qui caractérise le japonais moderne, et l'évolution se produira de même façon. Il est certain que dans la plupart des cas il y aura même identité absolue dans le choix des caractères à réunir pour faire un nouveau mot. La chose a toujours été probable, elle est presque certaine maintenant, car on ne peut plus douter que c'est surtout par l'intermédiaire des Japonais que les Chinois recevront la culture occidentale, et il faut reconnaître que les premiers sont admirablement préparés à ce point de vue. Il n'y a aucune comparaison possible entre l'énorme difficulté qui s'élève dans le pas-

sage direct d'une langue européenne à la chinoise et celle qui se présente dans la traduction du japonais au chinois.

J'allais arrêter là cette rapide étude des causes qui font penser que les Japonais *peuvent* avoir des vues ambitieuses sur l'Asie et contre l'Europe, quand une heureuse chance m'a permis de prendre connaissance de certains textes japonais qui montrent qu'ils *ont* ces pensées. Je laisse donc la parole maintenant aux Japonais eux-mêmes (1).

Les optimistes, qui ont pensé au début de cette guerre que le Japon ne l'entamait que pour laver l'affront subi à Port-Arthur il y a dix ans et pour chasser définitivement les Russes de la Corée, se faisaient des illusions que les Japonais se sont chargés eux-mêmes de dissiper.

Il s'agit en réalité de l'exécution d'un vaste plan qui doit donner à leur pays une importance immense. « La guerre russo-japonaise, dit M. Tomizu (2), est l'événement le plus considérable qui se soit produit depuis longtemps et ce *n'est qu'un lever de rideau*. Le drame qui se jouera au vingtième siècle est plus vaste que celui des siècles passés. La scène en sera le Pacifique et ses rivages : l'Afrique, l'Océanie, la partie occidentale de l'Amérique et surtout l'Asie. »

L'exécution du vaste programme dont nous allons voir les détails doit se faire progressivement, échelon par échelon. Le premier pas consistait à s'assurer la domination de la Corée, essentielle aux yeux des Nip-

(1) Je dois la plus grande partie des traductions qui vont suivre à l'obligeance d'un missionnaire, le Père Z..., qui me les a communiquées avec autorisation de m'en servir *ad libitum*.

(2) La suprématie en Asie occidentale, *Revue diplomatique*, 20 octobre 1904.

pons à trois points de vue : pour prendre pied sur le continent, pour s'assurer la suprématie exclusive sur les mers qui entourent leur île et en chasser la Russie, pour mettre à exécution un rêve caressé pendant des siècles et qui deux fois déjà a été réalisé temporairement.

L'histoire des invasions japonaises en Corée est trop connue pour que je croie devoir la répéter ici. Je ne puis, sans sortir de mon cadre, entrer dans l'étude des causes qui les ont fait finalement échouer. La nouvelle conquête, si on peut appliquer ce mot à une occupation non contestée, paraît devoir être cette fois définitive. L'intention de faire de la Corée une province japonaise existe de longue date, mais on eut soin de ne la révéler que par degrés savamment calculés.

Au début de la guerre, il s'agissait, disait-on, d' « assurer l'indépendance de la Corée » dans l'intérêt, il est vrai, du Japon.

« L'intégrité de la Corée, dit la déclaration de guerre publiée le 11 février 1904, est pour l'Empire une question de la plus haute importance... L'existence indépendante de la Corée est nécessaire à la sécurité du royaume. »

Mais, douze jours plus tard, la note subissait déjà une légère déviation, et si l'on disait bien dans la convention coréo-japonaise du 28 février, article 3, que « le gouvernement impérial du Japon garantira d'une manière définitive l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire de Corée », on y mettait la condition que « le gouvernement impérial de Corée mettra dans le gouvernement impérial du Japon une confiance absolue et adoptera les conseils de ce dernier concernant l'amélioration de son administration. »

Ces améliorations ne se firent pas attendre : nomi-

nation de conseillers japonais auprès de la cour coréenne, refonte des budgets, rappel de ministres coréens à l'étranger, réduction presque au néant de l'armée coréenne, transformation de la monnaie, construction de chemins de fer (1) se succédèrent avec une méthode prudente. « L'intégrité de la Corée » se changeait peu à peu, et la chose n'était pas d'ailleurs pour étonner aucun homme clairvoyant, en « protectorat coréen » et même mieux.

Un mois après la déclaration de guerre, un auteur pouvait déjà comparer la Convention aux traités de protectorat signés par des puissances européennes (2) et ajoutait que « les termes de la première étant beaucoup plus vagues, cette indétermination permettra précisément de faire de la Corée soit un protectorat, soit une simple colonie japonaise. » La même idée se retrouve sous la plume d'un autre professeur (3) qui, après avoir constaté que « l'empire de Corée, quoique nominalement indépendant, a en fait aliéné pour longtemps son autonomie et ne pourrait la retrouver qu'après une guerre victorieuse contre le Japon », ajoutait qu'il faut dès maintenant faire arriver les choses où elles doivent aboutir et faire en somme de la Corée une colonie japonaise, tandis que d'autres affirmaient que les rapports de la Corée et de l'empire japonais sont du même ordre que ceux qui existent entre l'Irlande et l'Angleterre (4). »

(1) Les Japonais ont maintenant un chemin de fer qui traverse la péninsule dans toute sa longueur, de Fusan à Séoul et à Wiju, et en auront bientôt un autre dans la longueur de Chemulpoo à Séoul et à Gensan

(2) M. Nakamura, professeur à l'école des nobles, *Revue diplomatique*, 20 mars 1904.

(3) M. Ariga Nagao. (Même numéro de la *Revue diplomatique*.)

(4) *Jidai Shichô* (Le courant d'idées actuel), n° 8.

Voilà donc accompli l'idéal caressé, poursuivi depuis si longtemps : la Corée colonie japonaise. Va-t-on s'arrêter là? Point du tout. L'appétit vient en mangeant, et si j'ai insisté un peu sur cette question coréenne, que tout le monde sait définitivement réglée depuis un an, c'est que nous allons voir le même processus se reproduire pour la Mandchourie. Au commencement de la guerre, il s'agissait tout simplement pour le Japon de chasser les Russes de cette province, « uniquement pour défendre ses droits et intérêts légitimes et non pas dans le but de faire des conquêtes. Le gouvernement impérial japonais n'a donc aucune intention, à la suite du conflit, d'acquérir du territoire aux dépens de la Chine (1). »

Ce beau désintéressement ne dura guère et l'on arriva à penser qu'il serait un peu naïf de rendre bénévolement à son maître légitime cette Mandchourie conquise au prix du sang japonais. Ne pourrait-on pas s'y installer et y remplacer ces Russes, dont on avait si haut condamné l'insatiable avidité?

L'idée se fit jour, qu'une occupation définitive de la Mandchourie pourrait bien être avantageuse : 1° pour elle-même, 2° pour les conquêtes futures en Chine, 3° pour les conquêtes futures en Sibérie.

Des révélations suggestives de cet état d'esprit apparurent. Les gens prudents dirent, il est vrai, que de pareils projets étaient peut-être exagérés, mais ils parurent surtout penser qu'il eût mieux valu ne pas les divulguer. Un journal important (2) déclara que « ceux-là ignorent tout de la vraie diplomatie du Japon vis-à-vis de la Chine qui disent que, la guerre finie,

(1) Réponse du gouvernement japonais à une note du gouvernement chinois, du 13 février 1904.
(2) *Kokumin Shimbun* du 17 janvier 1905.

nous devons conserver et consolider notre position dans les territoires acquis au prix de notre sang. Ces tapageurs irresponsables oublient notre politique fermement établie : préservation de l'intégrité de la Chine (comme on voulait préserver celle de la Corée) et du principe de la porte ouverte. »

Ceci dit pour la galerie, le journal ajoutait que « il n'est que naturel de s'attendre à ce que, après la guerre, *il puisse y avoir quelques changements dans l'application de ces principes*, mais ceux-ci restent les mêmes et le Japon y adhérera constamment. Les hommes dont on a parlé ne peuvent que faire du mal au pays par leur discours incohérents » (comprenez, lecteurs, par leurs révélations indiscrètes). Ces révélations ainsi condamnées, quelles sont-elles?

Nous les trouvons, avec leur magnifique hypocrisie, dans un article de M. Nakamura, professeur à l'école des nobles. « Si nous prenions la Mandchourie, dit-il (1), notre réputation en souffrirait. Si on l'abandonne à la Chine, les troubles ne tarderont pas à renaître ? On pourrait la neutraliser complètement, mais qui aura la force suffisante pour garantir cette neutralité. La Mandchourie sauvée des mains de la Russie, il serait donc imprudent de la laisser à la Chine, dangereux de la neutraliser, malsonnant pour le Japon de s'en emparer. Qu'en faire? Il y a une solution (ce qui suit est souligné par l'auteur de l'article).

Il n'y a pas de difficulté à ce que la Mandchourie soit comme auparavant sous la domination de la Chine, il n'est pas nécessaire qu'on nous la donne à bail ; il suffit *qu'on nous laisse la posséder pour longtemps*,

(1) *Revue diplomatique* du 20 juin 1904.

l'administrer, la gouverner. » L'auteur cite en exemple la Bosnie et l'Herzégovine, etc., et montre qu'en résumé il n'y a pas d'autre solution qu'une possession perpétuelle par le Japon.

D'autres n'y mettent pas tant de formes. L'association du barreau japonais ayant nommé un comité de sept membres pour étudier « la question mandchourienne au point de vue des règlements internationaux », ce comité soumit à l'assemblée la résolution suivante (1) : « Afin d'assurer la paix de l'Orient et l'ouverture de la Mandchourie au commerce, la Chine devra remettre sans conditions, entre les mains du gouvernement impérial japonais, ses droits de souveraineté sur la Mandchourie, et comme notre administration du pays se développe à mesure que nos armées avancent, cette clause doit être exécutée avant la fin de la guerre. »

Et ceci encore (2) : « Tout en rendant nominalement la Mandchourie à la Chine, il faut bien se garder de le faire pratiquement. C'est pourquoi il n'est pas mauvais que la guerre se prolonge, parce que si elle avait fini en coup de foudre, nous aurions dû rendre la Mandchourie : l'occasion aurait été manquée. La lutte durant longtemps, nos armées noueront des relations amicales avec le peuple, y établiront un gouvernement militaire, etc., et en outre, on affermera des terrains en vue d'une occupation effective. Comme nous nous installerons sur des territoires fertiles, les difficultés résultant de la prolongation de la guerre seront beaucoup moins sensibles pour nous que pour les Russes. Qui croira qu'après tous les sacrifices faits en Mand-

(1) *Japan Times* du 28 janvier 1905.

(2) Professeur Tomizu, La suprématie en Asie orientale, *Revue diplomatique* du 20 octobre 1904.

chourie, dont la Russie s'était emparée de fait, le Japon va la rendre purement et simplement à la Chine? Nous la rendrons certainement, mais de nom seulement, non pas de fait. »

Que fera-t-on de cette Mandchourie annexée? Elle devra devenir, comme la Corée, une colonie japonaise et servir à la fois d'exutoire au trop plein de la population et de marché commercial.

Comme il s'agit de ne pas inquiéter les amis d'Angleterre et d'Amérique, et qu'en même temps on ne pense pas pouvoir trouver chez soi tous les capitaux nécessaires, on s'empresse de souligner les différences qui distingueront cette occupation japonaise d'une occupation russe, mais en avouant qu'on fera ensuite tout ce qu'on pourra pour se réserver autant que possible les bénéfices de la situation. « Le but du Japon est celui d'un policier (1) qui assure la paix pour permettre à tous les pays de développer leurs affaires sous le régime de la libre concurrence.

L'élévation du Japon est de l'intérêt de tout l'Orient et aussi de l'intérêt commun de toutes les nations... Au lieu de fermer la Mandchourie comme voulaient le faire les Russes, nous l'ouvrirons à tous en la rendant à la Chine, mais en raison des troubles qui y règnent, nous devons de toute façon prêter nos forces au gouvernement chinois pour y maintenir l'ordre.

Quant à l'ouverture à toutes les nations de la Mandchourie et de la Corée, il est certain que le petit commerce, l'agriculture, les pêcheries, etc., tomberont entre les mains des Japonais, mais il faudra pour y aider l'assistance des pays où les capitaux sont abon-

(1) Comte Okuma, La mission du Japon, *Tôhôkyôwai Kwai Hô* (Bulletin de la Société d'union asiatique), du 20 novembre 1904.

dants : Angleterre et États-Unis. Aujourd'hui, même à l'intérieur de notre pays, quoiqu'il y ait beaucoup à faire, le manque de capitaux empêche le progrès définitif. » L'auteur développe ensuite l'idée de la Mandchourie et de la Corée formant un grand marché ouvert aux capitaux étrangers, situation qui profitera à tout le monde et *surtout au Japon*.

Voilà donc celui-ci prolongé par un immense territoire destiné à devenir une magnifique colonie. Il semblerait que les plus ambitieux doivent s'estimer satisfaits. Il n'en est rien. Cet établissement sur le Continent ne doit pas seulement donner au Japon un marché et un exutoire, il doit lui permettre d'envisager de plus vastes projets pour lesquels la Mandchourie est surtout une base d'opérations contre la Chine d'un côté et de l'autre contre la Russie.

Commençons par la Chine. Les plus modestes n'en proposent pas la conquête, ils veulent simplement la civiliser à l'européenne, pour y trouver les capitaux et les hommes qui permettront de lutter contre l'Europe entière s'il le faut (1), pour en faire aussi une colonie japonaise, sinon de fait, du moins au point de vue diplomatique et économique.

« Il ne s'agit pas de la Mandchourie seule (2). Toute la Chine est plongée dans le désordre, et ses difficultés ont un retentissement grave au Japon. — Jusqu'à ce que l'empereur de Chine ait, par une sage politique, placé le pays sur le terrain de la concurrence vitale avec toutes les autres nations et l'ait rendu apte à vivre, le Japon, responsable de la paix en Extrême-

(1) Un Français ayant demandé à un ami japonais de retour de Chine : « Qu'avez-vous été y faire? » il répondit à brûle-pourpoint : « Agiter contre vous ».

(2) Discours du comte Okuma.

Orient, doit en être le soutien. Il faut que l'Empereur, les ministres, les diplomates chinois s'appuient sur le Japon. Dans ces conditions celui-ci leur prêtera son aide amicale jusqu'à la limite de ses forces. C'est le Japon qui doit éduquer la Chine. Les Chinois ont de grandes qualités; quand on leur aura donné une organisation militaire et le sentiment patriotique, ils seront redoutables. Le Japon doit en être le guide en raison de la communauté de race et d'éducation (1) (allusion au bouddhisme et au confucianisme).

Depuis plus de mille ans, le Japon vit de la civilisation chinoise, le fonds unique dont sont sortis tous les sentiments communs aux deux pays. Le Japon a la force en Extrême-Orient. Mon avis, cependant, n'est pas de prendre la Chine par la force des armes, mais il y a des choses que les gens vous offrent; ne pas accepter ce qu'on offre, c'est appeler sur soi le malheur, l'insuccès. — Nous retirerons le misérable peuple chinois de l'enfer pour l'appeler au ciel. »

Cette dernière phrase révèle des dispositions d'une admirable philanthropie, mais d'autres écrivains et orateurs ne se montrent pas aussi désintéressés. Il s'en trouve qui ne parlent rien moins que d'une conquête de la Chine.

« En occupant la Mandchourie, dit le professeur Tomizu (2), les troupes qui s'y trouveront pourront apaiser immédiatement les troubles qui menacent de s'élever dans l'intérieur de la Chine... et en même temps si l'on avait à refaire la guerre à la Russie, ce serait à l'ouest du Baïkal. »

L'auteur expose ensuite le danger des troubles qui

(1) Où sont donc les protestations contre l'établissement d'une distinction de races?

(2) Article cité.

peuvent se produire en Chine, et ajoute : *Les nations européennes aux yeux de tigre*, à l'ambition insatiable, ne les regarderont pas les mains dans les manches. Ce sera un événement mondial. Cet événement est à la veille de se produire sous nos yeux. Le Japon doit s'y préparer, c'est-à-dire être résolu, si les circonstances l'exigent, à faire entrer son armée en Chine. C'est pourquoi, après la guerre, nous devons, tout en rendant nominalement la Mandchourie à la Chine, en faire de fait une possession japonaise. La Mandchourie touchant au Tché-Ly, celui qui possède la première peut facilement faire passer ses troupes dans le second. Je ne prétends pas qu'il faille, dès aujourd'hui, prendre le Tché-Ly, mais je désire que *nous soyons en mesure de le faire* n'importe quand, c'est-à-dire que nous soyons en mesure, sans bouger, de *disposer du sort de la Chine*. Si le Japon s'empare du nord de la Chine, le sud se divisera, il pourra être amené à se former en confédération indépendante et le Japon pourra l'y aider. Je n'engage pas mes compatriotes à faire tout cela; je me contente de souhaiter qu'ils soient en position de le faire n'importe quand. »

L'auteur montre alors que pour le tempérament chinois, il est plus aisé de bâtir à neuf que de réparer. Cette observation s'applique à la politique et c'est pourquoi, en Chine, il est très difficile d'obtenir un progrès sans changement de dynastie... Il est probable que ce phénomène, qui s'est constamment produit dans l'antiquité, se produira *encore cette fois*. Le peuple chinois est très facile à tenir en main pourvu qu'on le dirige suivant ses idées, c'est-à-dire à la chinoise, ce qui explique qu'il ait pu se rallier si facilement à des dynasties nouvelles. Un étranger même

gouvernerait sans peine la Chine, s'il faisait de la politique chinoise.

Donc, si plus tard, forcé par les circonstances, le Japon *s'empare de la Chine*, il la gouvernera aisément, *et ceux qui se sont emparés du Nord et de l'Est* de la Chine n'ont jamais eu de peine à conquérir le Sud; et « c'est pourquoi, tout en rendant de nom la Mandchourie à la Chine, nous devons la garder de fait. »

On croit peut-être qu'il s'agit là de rêveries qui ne sont pas entrées dans le cerveau des hommes de gouvernement. Mais le comte Okuma nous dit (1) : « Quand j'étais au ministère (1900-1901), on parlait beaucoup du partage de la Chine. » Il ajoute, il est vrai, que personnellement il a toujours tenu pour son intégrité et repoussé une division en sphères d'influence analogue à ce qui a eu lieu pour l'Afrique. Ne semble-t-il pas que c'est surtout parce que le Japon veut la Chine pour lui seul qu'il refuserait de la partager avec d'autres?

Nous voilà bien loin de l'indépendance de la Corée et de la « libération de la Mandchourie ».

Mais ce n'est pas seulement contre la Chine que la Mandchourie doit servir de base d'opérations, c'est aussi contre la Russie.

Un premier résultat à obtenir, c'est de séparer complètement celle-ci de la Chine, afin d'éviter, entre les deux adversaires éventuels, une entente qui semblait bien en train de prendre un développement inquiétant pendant les quelques mois qui précédèrent la guerre.

Un deuxième objectif, c'est d'écarter définitivement la Russie du Pacifique afin d'assurer au Japon la domi-

(1) Discours à la Société coréo-chinoise, le 23 octobre 1904.

nation dans les mers orientales et d'éviter la possibilité d'une campagne de revanche où, de même que dans la guerre actuelle, la suprématie sur mer jouerait un rôle considérable.

L'avis est unanime sur ce point. Continuant le discours que je viens de signaler, le comte Okuma ajoute : « La position de Vladivostock est très dangereuse. Le Japon *doit* s'en emparer et le conserver par le *droit de la victoire* ; il *doit avoir les provinces maritimes* de Sibérie et Saghalien. Il faut que nous possédions le chemin de fer de l'est chinois et la ligne transsibérienne aboutissant à Vladivostok. »

« Un point qu'il est nécessaire de comprendre dans les conditions de paix, c'est que Vladivostock soit placé sous le contrôle de notre marine (1). Avec Port-Arthur et Vladivostock, tous deux entre nos mains, la Russie n'aura pas de base navale en Extrême-Orient, et le plan qui consiste à ramener plus tard une grande escadre dans nos eaux deviendra une impossibilité. Si la Russie n'est pas disposée à nous céder Vladivostock, nous le prendrons de force. » — « Si un armistice était accordé (2), ce ne pourrait être que sur les bases suivantes : premièrement, la Russie remet entre nos mains Vladivostock et les navires qui y sont enfermés; deuxièmement, elle ramène toutes ses troupes au nord de Kharbin; troisièmement, elle rappelle les navires en route pour l'Extrême-Orient. »

Le *Asahi shimbun* déclarait enfin, quelques jours après le discours cité plus haut (3), qu'il approuvait chaudement et sans réserve la politique du comte Okuma.

(1) *Nippon* du 24 janvier 1905.
(2) *Jiji Shimpo* du 23 février 1905.
(3) *Asahi Shimbun* du 26 octobre 1904.

Les provinces maritimes! cela même n'est pas suffisant. Poursuivant le discours dont j'ai donné quelques extraits, le professeur Tomizu ajoutait : « Avec la forte position que nous devons avoir en Mandchourie, il nous sera facile *de prendre ou du moins de gouverner* la Chine au besoin. Nous pourrons en outre avancer encore et pénétrer en Sibérie. Dans la guerre actuelle, il suffira *d'aller jusqu'au lac Baïkal*, mais, dans la prochaine, le Japon devra *planter son drapeau sur l'Oural et nos troupes feront boire leurs chevaux dans le Volga.* »

Il ne s'agit pas seulement d'ailleurs de chasser finalement la Russie de toutes ses possessions asiatiques. Certains parlent de la partager et d'autres de la civiliser, exactement comme pour la Chine. C'est ainsi qu'un anonyme se livrait aux spéculations suivantes (1) : « Que faut-il faire de la Russie? Nous voyons qu'elle est une puissance barbare (les Anglais le disent depuis longtemps) qui ne pense qu'à engloutir le plus possible. La politique du monde revient donc à ceci : Le monde sera-t-il russe, ou la Russie sera-t-elle détruite? C'est le premier problème à résoudre et étant donné ce que nous voyons du gouvernement intérieur de la Russie, le bonheur universel exige que la seconde solution prévaille par la *suppression de la Russie. Le moment est venu.* »

L'auteur propose alors très sérieusement un partage de la Russie entre les puissances limitrophes, auxquelles il joint l'Angleterre, bien entendu. Il s'égare ensuite dans des considérations sur la stratégie à suivre pour mener la guerre à bonne fin. Il y a là certaines idées originales, mais qui sortent de notre sujet.

(1) *Revue diplomatique*, numéro de mars 1904.

Le succès final obtenu, il revient à son partage. « *C'est peut-être une grande injustice*, mais si les puissances n'anéantissent pas la Russie aujourd'hui, plus tard, elles seront absorbées par elle. Il est donc parfaitement bon et légitime de détruire la Russie pour assurer la paix du monde. »

On y arrivera par une entente universelle de tous les pays, qui tomberont simultanément sur la Russie et la partageront. La France est la seule nation qui s'y opposerait. Il est dans l'intérêt de celle-ci de trouver un moyen de rompre ce lien dangereux. « La France, avec sa capitale qui se vante d'être le centre du monde civilisé, *a perdu son éclat* dans ces dernières années. Cela vient de ce lien contracté avec la Russie.

La France ne veut qu'une chose : l'Alsace-Lorraine. On la lui donnera et l'Allemagne aura en compensation la partie occidentale de la Russie... » Suit tout un formidable bouleversement avec remaniement complet de la carte d'Europe. Notons, en passant, que la Turquie a sa part du gâteau russe et signalons l'idée originale d'attirer les Juifs dans la Sibérie orientale pour les y constituer en état indépendant... Mais qui donc a pu dire que l'esprit japonais est inapte aux vastes conceptions et aux généralisations?

D'autres se contentent de civiliser la Russie par la conquête. « Étant donnée la désorganisation complète de la Russie, dit le *Asahi* (1), le Japon ne doit plus avoir simplement pour but de détruire l'armée et la marine russes. Le cri des millions de Russes gémissant sous un régime tyrannique demande que le Japon s'empare de la Russie et lui donne une bonne

(1) Du 13 février 1905.

administration et de justes lois. La bannière du soleil levant ne doit pas s'arrêter à Kharbin. »

Il faut reconnaître que nous trouvons là enfin un idéal plus élevé que celui d'un brutal impérialisme, idéal qui ne peut que nous être sympathique par son analogie avec celui qui remplissait d'enthousiasme nos armées de sans-culottes. Et l'on ne peut douter que l'auteur de l'article n'ait été parfaitement sincère. Il suffit, pour en être convaincu, de connaître la bonté naturelle du peuple japonais dont on ne peut manquer d'être frappé après quelques mois de séjour (1), d'avoir vu, comme je l'ai fait, la sympathie avec laquelle il accueillait les prisonniers russes, de les avoir entendus plaindre les malheureux moujiks soumis à un régime de tyrannie, déplorer des massacres comme celui qui signala la bataille du Shaho, etc., etc.

Et ne faut-il pas avouer que comme civilisation si l'on entend par ces mots : liberté, ordre, justice, égalité, la Russie pourrait beaucoup apprendre du Japon.

Nous l'avons remarqué, l'auteur du vaste programme que nous venons de parcourir n'oublie pas la Turquie. Cette idée d'une alliance avec la Turquie contre la Russie se retrouve fréquemment. L'animosité entre ces deux pays date de loin et il serait avantageux d'avoir là un auxiliaire pour prendre en queue l'adversaire et l'obliger à diviser ses forces. On fait ressortir la communauté d'intérêts résultant de ce que Japon et Turquie sont tous deux sous la menace de

(1) Chamberlain dit (*Things Japanese*) : « Des relations personnelles avec ce peuple pendant près d'un quart de siècle ont convaincu l'auteur que la politesse universellement reconnue aux Japonais est la politesse qui vient du cœur, quelque chose de plus que de simples révérences ou sourires, qu'elle prend sa racine dans une sincère bonté, surtout chez les basses classes.

l'insatiable expansion russe. On affirme que beaucoup de Turcs désirent vivement cette alliance.

« En tant que nation en décadence, dit le *Jiji Shimpo* (1), la Turquie ne nous servira pas beaucoup, mais la conclusion avec elle d'un traité d'amitié et de commerce pourrait cependant nous ouvrir une voie pour tirer de nos succès toutes les conséquences désirables. En tous cas, il nous faut un ambassadeur à Constantinople. L'Angleterre ne permettra jamais l'ouverture des Dardanelles aux navires russes, mais il serait préférable que nous puissions nous-mêmes traiter directement cette question avec le sultan. »

On comprend que, si ces vastes projets d'expansion aux dépens de la Chine et de la Russie se discutent librement dans la presse, il n'en est pas de même de la question indienne qui pourrait avoir un effet fâcheux sur l'alliance.

Nous verrons plus loin que quelques jalons ont déjà été posés de ce côté, mais depuis la conclusion de l'alliance anglo-japonaise, depuis surtout que celle-ci est devenue si nécessaire, un silence prudent s'est fait sur cette question, et il m'a même été dit que le gouvernement intervint énergiquement à certain moment pour modérer le langage de quelques enthousiastes qui prêchaient trop haut une croisade antieuropéenne, peu de nature à plaire aux Anglais.

Si le Japon songe à l'Inde, ce n'est certainement que pour beaucoup plus tard, quand la formidable alliance sino-japonaise (dont on se réserve, bien entendu, la direction) aura mis sur pied des armées irrésistibles. Pour le moment, on ne s'occupe que du nord. Sérions les questions !

(1) 11 janvier 1905.

Que bien des esprits modérés trouvent cette première bouchée suffisamment grosse, c'est probable; mais d'autres n'y voient qu'une entrée matière. Parmi ceux-là, les uns voient le Japon maître de l'Asie, d'autres le voient maître du Pacifique.

« La Mandchourie, dit M. Tomizu (1), est la clef de la suprématie en Asie orientale. En l'occupant, la Russie voulait s'assurer celle-ci. *Heureusement,* la guerre est arrivée et c'est le Japon qui, à sa place, aura cette suprématie. Il faut profiter de la guerre pour établir enfin des plans de grande envergure et développer le pays. »

« Notre but n'est pas seulement d'abattre la Russie (2), mais plutôt d'acquérir le droit de nous mêler à la politique du monde, à titre de grande puissance. Après être devenus le Japon de l'Orient, nous deviendrons le Japon de l'Univers. »

« Songeons d'abord à l'Asie orientale (3). *Après on verra.* Imitons l'exemple des États-Unis, qui ont commencé par s'occuper de l'Amérique et s'y installer solidement avant de commencer leur expansion mondiale. »

« Du développement des moyens de communication et de la richesse, dit encore le professeur Tomizu dans le même article, est sorti le drame du vingtième siècle dans le Pacifique. Or, la position du Japon est telle qu'il doit gouverner le Pacifique. Ce drame qui va *commencer* (4) que sera-t-il? »

« Quand nous aurons remporté la victoire finale,

(1) Article cité.

(2) M. Watanabe, Le sens de la guerre russo-japonaise, *Revue diplomatique* du 20 mars 1904.

(3) Discours du comte Okuma du 23 octobre 1904.

(4) Je rappelle que l'article est du 20 octobre 1904.

disait, dès 1895, M. Kawasaki (1), il faudra fortifier la Chine pour que l'Europe ne puisse plus venir manquer au respect dû à l'Orient. Il faut arriver à empêcher complètement l'Europe de se mêler aux affaires de l'Extrême-Orient. »

L'auteur ajoute que le Chinois n'est mauvais soldat qu'à cause de la mauvaise organisation militaire du pays et que, d'après de nombreux penseurs, la Chine pourra, dans quinze ou vingt ans, prendre sa revanche des humiliations infligées par l'Europe.

Le but semble bien être, en réalité, de chasser celle-ci de l'Asie et un Japonais, dans un moment d'expansion, disait récemment à un ami : « Notre ordre d'attaque commence par la Russie ; après, ce sera le tour de l'Allemagne, puis de la France. »

Enfin, le 20 août (2), M. Terashi Munenori établissait un vaste programme d'ensemble *post-bellum* dont je cite les principaux points pour relier entre eux les extraits un peu décousus qui précèdent :

1° La Corée doit devenir un pays confédéré au Japon, dont les affaires intérieures et extérieures seront réglées par une même autorité (on comprend que le siège de celle-ci ne sera pas à Séoul). L'auteur développe la nécessité de cette union intime, la sécurité du Japon exigeant le maintien de l'indépendance de la Corée.

2° Conclusion d'une alliance offensive et défensive avec la Chine, réforme de celle-ci ; pour la Mandchourie, entente entre les deux puissances.

« En 94-95, l'intention du Japon n'était pas d'infliger des pertes à la Chine ou de l'humilier, mais de

(1) *Tôhô Kyôkai Kaihô* du 20 janvier 1895.
(2) *Tôhô Kyôkai Kaihô.*

prévenir les sujets de discorde qui pourraient s'élever dans l'avenir. Le Japon et la Chine, qui ont entre eux depuis l'antiquité des rapports aussi étroits que « les dents et les lèvres, la roue et l'essieu », doivent s'unir désormais, exécuter à l'intérieur de grandes réformes et se constituer à l'extérieur les gardiens responsables de la paix en Orient. La Russie a pu troubler la paix à cause de l'impuissance de la Chine à se défendre. Si celle-ci voulait reprendre sa politique de faiblesse, nous ne pourrions le souffrir. »

3° La Russie cède au Japon toute la partie de la Sibérie à l'est du 100e degré de longitude, c'est-à-dire du Baïkal ; ce pays étant destiné à se gouverner lui-même sous la haute direction de l'empereur du Japon. « Ce partage de la Sibérie *est le grand point* qui nous a fait déclarer la guerre à la Russie... C'est en partant de la Sibérie que l'ambition est venue à celle-ci de s'assurer des pays plus fertiles au sud. Et ainsi, pas à pas, elle a fini par atteindre la Mandchourie. C'est pourquoi, pour arrêter à l'avenir l'ambition de la Russie et éviter à l'Orient, ou plutôt au Monde, de grands malheurs, le mieux est de couper le mal à sa racine, c'est-à-dire de détruire pour jamais à leur base même les plans d'invasion à l'orient de la Russie. Cela ne peut se faire qu'en partageant la Sibérie *et c'est pour cela* que nous avons déclaré la guerre. Ce sera sans doute une grande douleur pour la Russie de nous céder un territoire grand dix fois comme le Japon, *mais nous n'avons pas besoin de nous poser cette question. Nous devons simplement nous demander si la possession de ce grand pays sera avantageuse pour le nôtre ?* Il faut voir large et penser à l'avenir. C'est en voyant ainsi et après de profondes réflexions que nous nous sommes décidés à proposer ici un plan d'action. A notre avis,

on devrait donner à la Sibérie orientale, sous l'autorité de notre Empereur, un gouvernement indépendant. En dehors des choses militaires ou des relations extérieures, toute l'administration serait laissée aux fonctionnaires de ce nouveau Japon. Le régime serait analogue à celui des colonies anglaises de *self government*.

L'auteur propose de favoriser largement l'établissement d'émigrants de tous les pays, mais il ajoute : « Ceux-ci recevraient même les droits politiques, à la condition de se faire naturaliser et d'ailleurs la plupart des émigrants viendront de la Chine, et le Japon lui-même ne restera pas en arrière. C'est pourquoi il n'y a pas à craindre que nos nationaux y tombent sous la tyrannie des autres nations... »

4° Une entente doit s'établir entre le Japon et les puissances occidentales pour que celles-ci réduisent leurs flottes d'Orient. « Il faut faire cesser *cet abus* constitué par la concurrence militaire des divers pays qui les fait tous souffrir. »

5° Cession, à titre d'indemnité, de *toute la ligne du Transsibérien*, en outre des frais de guerre qui doivent naturellement nous être remboursés. Nous devons avoir le Transsibérien *à partir de l'Obi;* nous en ferons une entreprise internationale, un grand moyen de communications à l'usage du monde entier.

6° Obligation d'une entente entre le Japon et les puissances pour toutes les questions concernant les pays d'Extrême-Orient, rien n'y pouvant être décidé sans l'avis du Japon.

7° Il faut absolument refuser toute intervention des puissances en vue de la paix, car *toute proposition venant de l'Europe* ne peut être qu'à notre désavantage.

Et maintenant, à ceux qui, s'obstinant dans la conception du « Japon petite puissance », ne voudraient voir dans les visées ambitieuses qui viennent de se révéler à nous que les divagations de vagues folliculaires en délire, on peut faire remarquer d'abord que les revues où ces opinions ont été exprimées comptent parmi les plus importantes du Japon. Le Tôho Kyokai est une société fondée en vue de l'union des peuples de l'Orient et du développement de la civilisation et du commerce. Elle a une vaste influence et compte parmi ses membres des personnages de marque, comme le prince Konoe (mort depuis); le marquis Kuroda, ancien président du Conseil, président du Conseil privé; M. Watanabe, ancien ministre; M. Tsuji, ancien ministre, président de la Société d'Éducation; le plus riche financier du Japon, le célèbre baron Shibusawa; le directeur du *Nichi-Nichi Shimbun*, important journal semi-officiel; M. Takata, surveillant général de l'Université Waseda, etc. La *Revue diplomatique* est considérée comme la première et la plus sérieuse des publications qui s'occupent de la politique extérieure.

Quant aux auteurs des articles, ce sont des hommes comme le professeur Tomizu, dont l'ambition a pu paraître extravagante, mais dont l'autorité est indéniable et dont on ne parle à Tôkyô qu'avec une profonde admiration, ou le comte Okuma, le fondateur de l'Université Waseda, ancien ministre, qui est considéré comme un maître en matière de politique extérieure.

A ceux qui feraient remarquer que, malgré tout, il s'agit là d'opinions purement privées et qu'il est fort possible que les vues des seuls hommes responsables, celles du gouvernement, soient singulièrement plus

modérées, on peut répondre qu'ils ont peut-être raison et qu'il est même fort probable qu'il en est ainsi, mais que le Japon n'est plus un pays où l'on puisse gouverner contre l'opinion publique et que les intentions que nous avons vu exprimer sont certainement en accord avec elle. J'ajouterai que ce sont précisément les représentants de cette opinion qui seront appelés vraisemblablement à remplacer, dans un avenir peu éloigné, à la tête des affaires, les hommes d'État qui les ont dirigées jusqu'à présent (1).

A ceux enfin qui objecteraient qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et qu'on peut laisser les Japonais à leurs rêveries extravagantes, je demanderai s'ils n'ont pas été quelque peu surpris des succès des Japonais, s'il ne leur est pas arrivé parfois de donner six mois à ceux-ci pour être écrasés ou faire banqueroute et, s'ils avaient bien compris tout ce que communiquent de force à un peuple les qualités morales extraordinaires qu'ont montrées les Japonais.

Est-ce à dire qu'aucun obstacle ne puisse s'élever, entraver leur marche et que leurs beaux plans de domination de l'Asie soient à la veille de se réaliser ?

(1) Ce sont eux, aussi, qui sont responsables des troubles qui ont signalé, à Tôkyô, la conclusion de la paix. L'importance des événements qui se déroulèrent alors ne saurait être exagérée. On y trouve la confirmation des renseignements donnés plus haut (les lignes qui précèdent étaient écrites au printemps de 1905) : formation d'une opinion publique, destinée à fournir un parti de gouvernement et formée du peuple des villes dirigé par les intellectuels, puissance croissante de cette opinion qui demande une part de plus en plus effective dans la direction des affaires de l'État. L'étude que nous venons de faire de l'état d'esprit des intellectuels donne immédiatement la clef des troubles de Tôkyô et ceux-ci constituent en même temps un symptôme grave, car c'est la première fois, depuis la guerre de Satsuma, qu'une fraction du peuple entre en lutte ouverte et violente contre le gouvernement.

Ce serait sans doute exagéré, comme nous le verrons plus loin, mais auparavant et après avoir rapporté les projets du Japon, ou du moins des gens qui y représentent l'opinion, il nous faut examiner rapidement ce qui a été fait jusqu'à présent dans la voie indiquée et s'il y a eu réellement commencement d'exécution.

III

Avant d'arriver à ce qui a été fait pour la Chine qui constitue évidemment le morceau important, fondamental du programme, il n'est pas mauvais peut-être d'élaguer dès l'abord les autres points qui doivent nous arrêter moins longtemps.

De la Corée il n'y a pas grand'chose à dire. A moins d'une revanche écrasante des Russes, difficile à prévoir pour le moment, la Corée est définitivement tombée sous la domination du Japon et il semble que dès maintenant les cartes de l'Orient peuvent être modifiées à ce point de vue. Il n'y a plus de question coréenne.

Au Siam le Japon fait des efforts sérieux, peut-être un peu ralentis par la guerre, pour renouer des relations qui ont été très suivies dans l'antiquité et pour acquérir une influence prépondérante, en prenant en main la direction de l'éducation et de l'organisation militaire. Mais là, sans parler de la France dont on négligerait peut-être l'opinion, on se heurte un peu à l'Angleterre, qui ne laisserait sans doute pas sans appréhension s'établir à côté d'elle son allié d'aujourd'hui. susceptible de devenir un jour un dangereux

voisin. On n'agira donc probablement qu'avec prudence.

J'en dirai autant de l'Inde, où les premières tentatives ont subi un ralentissement marqué et... imposé sans doute. Le mouvement avait commencé à se dessiner cependant. Un journal anglais (1) constatait, en 1904, que le Japon tend à acquérir une influence considérable, au point de vue de l'éducation, sur la Corée, la Chine et le Siam, et que cette influence s'étend rapidement à l'Inde, un nombre considérable d'étudiants indiens faisant actuellement leurs études au Japon.

La société indo-japonaise a publié une circulaire intéressante à l'intention de ces étudiants. On y vante la haute valeur de l'instruction donnée dans les universités de Tôkyô et de Kyoto, on y fait ressortir la similitude des conditions générales de l'industrie et du commerce dans les deux pays. On affirme qu'après huit mois de séjour, l'étudiant sera en mesure de suivre les conférences (?). Des renseignements pratiques sont donnés enfin sur le climat, le prix de la vie, les vêtements à emporter, etc. Il y a là une intéressante tentative, mais qui n'est pas destinée à se développer dans un avenir immédiat.

J'arrive à la Chine.

On n'attend pas de moi que je rappelle ici les premières étapes du développement de la civilisation occidentale en Chine et les causes qui y ont apporté jusqu'à présent des obstacles presque insurmontables. Les unes et les autres sont trop connues et m'entraîneraient en dehors des limites de cette étude.

Ce qu'il importe de constater, c'est que la Chine

(1) L'*Engineering*.

paraît entrer enfin dans la voie qu'elle s'était volontairement fermée si longtemps. Les Japonais, qui sont bien au courant de ce qui s'y passe, vous disent tous qu'elle « frémit en ce moment sous l'action de pensées qu'elle n'avait jamais eues auparavant, qu'un mouvement universel se dessine vers les réformes ».

Ces réformes seraient même destinées à marcher vite, jusqu'à l'établissement d'un gouvernement constitutionnel. La Chine devancerait donc la Russie dans la voie du progrès.

« La Chine divisée si nettement en deux parties qui se désintéressent l'une de l'autre, à tel point que l'on ignore dans le sud la question de Mandchourie est (1), tout entière occupée de l'idée d'un gouvernement constitutionnel. Il suffirait que le pouvoir central annonçât l'établissement d'une constitution, dans un délai rapproché, celui qui est nécessaire à la diffusion de l'éducation, une dizaine d'années par exemple, pour faire l'unité du pays autour de cette idée, pour tourner toutes les pensées de ce côté et pour que le peuple s'y préparât et se rendît digne de ce gouvernement. »

Sans parler des nombreux plans de réformes qui ont été publiés en Europe, ces tendances nouvelles se révèlent par deux documents importants venus de Chine même. L'un est le projet de sir Robert Hart, le tout-puissant directeur des douanes chinoises. l'autre, celui des deux vice-rois du sud. Le premier a pour but d'une part d'ôter aux puissances tout prétexte à réclamation et à intervention, d'autre part, de créer à la Chine un outillage qui lui permettrait, si besoin

(1) M. Matsumaya, dans la *Revue diplomatique* du 20 novembre 1904.

était, de se défendre avec succès par la force brutale (1).

Les prétextes avancés par l'Occident pour se mêler des affaires intérieures de la Chine tiennent en un seul ordre de faits : le manque d'autorité du gouvernement central, l'indépendance des hauts fonctionnaires de province ; le système budgétaire et judiciaire qui permet et quelquefois demande aux mandarins d'exiger des contribuables et des justiciables des fonds, qui, dans les États modernes, ne sauraient leur être fournis que par le gouvernement central; en un mot, l'absence total d'un contrôle efficace, l'impossibilité de garantir vis-à-vis de l'étranger l'exécution intégrale et honnête, par les provinces, des décisions du gouvernement central; enfin, l'impossibilité parfois incontestable où se trouvent les étrangers de traiter avec les autorités chinoises autrement qu'avec des personnes privées.

Pour remédier à cet état de choses, il faut bouleverser de fond en comble toute l'administration intérieure de l'Empire. Les fonctionnaires doivent être rendus responsables envers l'autorité centrale ; ils doivent recevoir des émoluments tels que toute tentative d'extorsion de fonds sur les citoyens puisse être traitée comme crime ; ils doivent se voir reliés beaucoup plus étroitement que jusqu'ici les uns aux autres et à l'autorité centrale. L'instruction publique doit être subventionnée par l'État pour qu'il puisse la contrôler, et lui donner une direction ouvrant peu à peu au peuple les horizons du savoir pratique occidental. Les voies de communication doivent être développées. Bref la Chine est à constituer en un État semblable à ceux de l'Occi-

(1) Le projet de sir Robert Hart a été donné par divers périodiques. J'emprunte l'exposé qui suit à l'article de M. Ular sur ce sujet (paru dans la *Revue*) qui parait complet et exact.

dent. Les frais d'une telle transformation sont considérables.

« La nécessité veut que l'on soit préparé, le cas échéant, à repousser par la force des exactions appuyées sur la menace. Il faut une armée permanente et des forces navales considérables. Cette réforme aussi exigera des dépenses fort importantes.

« Or, à l'heure actuelle, le gouvernement central ne dispose pas des fonds nécessaires. Il n'y a que des crédits annuels s'élevant à 80 ou 90 millions de taels (280 millions de francs), dont plus de la moitié est engagée d'avance pour le paiement d'intérêts sur les emprunts extérieurs. Les réformes nécessaires ne peuvent donc être exécutées qu'après la recherche préalable de ressources nouvelles. Ces dernières ne sauraient être trouvées que dans un impôt général à l'unique profit de l'Empire et non des provinces ou départements.

« Il n'y a qu'une seule matière également imposable à travers toute la Chine : le sol. Et comme l'administration du sol est en quelque sorte l'administration de l'Empire lui-même, un impôt global sur le sol cultivé offre cet autre avantage immense que l'organisation de l'impôt foncier peut en même temps servir d'organisation de l'administration politique et judiciaire, ces différentes branches de l'action gouvernementale étant centralisées dans les mains des mêmes fonctionnaires. L'impôt foncier est donc en même temps celui qui rendra le mieux, et celui qui sera le plus facile à organiser. Il serait de 1 tael par 10 méou de terre ou, en mesures françaises, de 4 fr. 90 par hectare en moyenne, car le taux varierait selon la fertilité et « l'improductivité passagère » (mauvaises récoltes).

« Li-Hung-Tchang croyait près des deux tiers de

la Chine propre imposables, sir Robert Hart ne prend pour base que la moitié, voire 400 millions de méou. Il arrive donc à un rendement de cet impôt foncier (qui n'est certes pas lourd) de 400 millions de taels ou 1,240 millions de francs.

« En ce qui concerne la mise en œuvre de ce vaste projet fiscal, il est de toute évidence qu'avec l'administration actuelle, elle serait absolument impossible. Il faut donc réorganiser l'administration, ne fût-ce que pour assurer la perception régulière du nouvel impôt. Il est nécessaire en première ligne d'organiser un service fiscal qui fasse parvenir à la Trésorerie la totalité des sommes perçues. En seconde ligne, il faut supprimer les extorsions de fonds en dehors des demandes du Trésor, qui, actuellement, creusent en même temps un abîme de méfiance entre le peuple et le fonctionnaire, entre le fonctionnaire et le gouvernement et aussi entre le gouvernement et les foules.

« Le nouveau régime sera introduit selon le système dit « de la boule de neige », c'est-à-dire qu'on le laissera se développer automatiquement et avec une rapidité progressive, en partant d'un district initial dont les fonctionnaires iront ensuite organiser le système dans les districts voisins.

« Si les revenus actuels de l'Empire (douanes maritimes, monopole du sel, etc.) sont exclusivement employés pour amortir les dettes extérieures, le gouvernement disposera donc par an du formidable crédit de 1,240 millions de francs, et cela à partir de la quatrième année.

« A quoi les emploiera-t-on ? D'abord et avant tout pour inspirer au peuple le sentiment qu'il est membre d'un État loyalement administré, et non plus la victime

d'une bureaucratie qui l'exploite, toutes les redevances des provinces, etc. aux fonctionnaires seront abolies. Le mandarin ne touchera plus que des appointements de l'État et toute extorsion, même déguisée, de fonds sera passible des peines édictées pour vol avec violences. Et il fera bon d'être mandarin. Les appointements seront énormes, précisément pour ôter tout prétexte à la prévarication. Un simple préfet aura 65,000 francs par an. Un « taotai » ou président de grande municipalité, 100,000 francs ; un président de Cour d'appel 125,000 francs ; un trésorier-payeur général 160,000 fr.; un gouverneur 190,000 francs, et un gouverneur général 220,000 francs, tandis que les fonctionnaires les plus communs, les maires ou commissaires de police dans les petites localités qui, jusqu'à présent, crevaient de faim et procédaient pour cette raison surtout au système des extorsions, toucheront 10,000 francs, une fortune pour eux. En somme, un demi-milliard est destiné à ce seul budget de l'intérieur, qui sera le véritable budget créateur d'État.

« Cet État, en butte à toutes les convoitises, doit être d'une force militaire de premier ordre. Et nous voici vis-à-vis du projet de militarisation systématique : quatre corps d'armée de cinquante mille hommes chacun avec les quartiers généraux à Tien-Tsin, Nanking, Oû Tchéou, Canton. Quatre grands arsenaux qui dépenseront près de 50 millions de francs par an. Tous les cinq ans, deux cent mille soldats nouveaux et les anciens dans la réserve. Dans dix ans, une armée utilisable d'un demi-million ; dans vingt ans, de plus d'un million d'hommes. Coût : 160 millions de francs par an. Et la marine ! Trois grandes escadres, chacune composée de 10 cuirassés et croiseurs-cuirassés, de 10 croiseurs, 10 contre-torpilleurs et 50 torpilleurs.

Équipages, officiers compris, onze mille (1); trois écoles navales. Coût (la construction des flottes étant échelonnée sur dix années) : 130 millions de francs par an.

« Il reste 400 millions par an disponibles pour les travaux productifs : instruction, postes, télégraphes, chemins de fer, introduction de l'étalon d'or, service sanitaire, etc.

« Toute l'économie du projet montre à l'évidence que le principal but à réaliser est la militarisation de la Chine en vue de la défense du pays contre toute invasion. Dans ces conditions, la question de savoir s'il a des chances sérieuses d'être exécuté devrait logiquement dominer tout autre problème politique ou économique se rattachant à la Chine.

« D'abord, le projet est accueilli par la dynastie tout autrement que les conseils prodigués précédemment par les Occidentaux intéressés. Le projet de sir Robert Hart est purement national, mitigé tout au plus par la considération bien anglaise que la création d'une flotte et d'un matériel de guerre aussi considérable donnera un travail fort rémunérateur et de longue durée à l'industrie de l'Angleterre, tandis que le libre-échangisme absolu, prévu pour plus tard, alimentera son commerce. Il faut admirer surtout cette finesse d'homme d'État, ce génie d'organisation qui a permis au grand Sino-Européen d'intéresser à un projet dans la même mesure et la dynastie et le gouvernement central et la majorité des fonctionnaires et la presque totalité du peuple. Au résumé, il me paraît, pour une foule de raisons, impossible de ne pas croire à la

(1) Il y a là manifestement une erreur, les escadres prévues demandant un personnel bien supérieur.

réalisation probable de cette œuvre immense. Et j'apprends que la cour pékinoise va la poursuivre. Elle vient d'organiser une vaste enquête sur les taxes grevant actuellement la propriété foncière.

« Les quelques arguments contraires sont faibles, d'autant qu'ils sont inspirés par l'inquiétude plutôt que par l'impartialité. Les uns disent que le nouvel impôt foncier est treize fois plus fort que l'ancien. Oui, mais les extorsions illégales cesseront et j'ai calculé que ces extorsions majorent les impôts d'État actuels en moyenne de 2,000 pour 100, c'est-à-dire que le contribuable économisera. D'autres disent que sir Robert Hart se trompe sur la surface de la Chine. Son arithmétique paraît, en effet, un peu optimiste. Mais la marge dans son évaluation d'imposabilité, infiniment plus pessimiste que celle de Li-Hong-Tchang, est telle que même 200,000 kongs de terrains imposables en moins ne bouleverseraient pas le budget. D'autres encore contestent la possibilité de créer les escadres prévues à si bon marché. Cependant quelques millions de plus ou de moins n'ont ici aucune importance. Enfin personne, même parmi les plus violents adversaires du projet, ne conteste la grandeur du principe et l'habileté de la méthode. Et c'est tout (1). »

N'y a-t-il pas un rapprochement intéressant à faire entre ce programme « boule de neige » et la nouvelle (2) que le vice-roi du Petchili Yuan-Shikai projette l'établissement d'un système de self-government dans sa province et que cinq fonctionnaires de celle-ci vont être prochainement envoyés au Japon pour y faire dans ce but une enquête sur l'administra-

(1) *Revue* du 15 novembre 1904.
(2) *Japan Times* du 20 avril 1905.

tion. Yuan-Shikai est un des facteurs les plus importants du mouvement réformiste et il a su accomplir la tâche difficile de concilier cette attitude avec la faveur de l'impératrice douairière. On sait (1) qu'il a obtenu la confiance de celle-ci en trahissant les réformistes, mais beaucoup de gens qui sympathisaient avec ceux-ci ont reconnu depuis qu'au moment du coup d'État qui ruina leurs projets, leur programme était révolutionnaire et trop hâtif pour produire de bons résultats.

Ayant obtenu ainsi un solide appui à la cour, le général a depuis lors silencieusement mais fermement appuyé des réformes moins chimériques et est arrivé à une position unique en Chine. Ses principaux efforts se sont concentrés sur l'organisation d'une armée à l'européenne dans le nord de la Chine, car une de ses maximes est que la politique ne peut être efficace si elle n'est appuyée sur la force. On retrouve là la conception de sir Robert Hart, et il semble vraisemblable que ces deux personnages marchent la main dans la main. Yuan-Shikai n'est pas le seul réformiste parmi les hauts fonctionnaires. Les deux vice-rois du sud Ti-u-Kwun-Yi (des deux Kyang) et Tchang-Tchitung (des deux Kwang) ont présenté en 1902 à l'Empereur un mémoire important sur les Réformes (2), où ils développent le programme suivant :

Établir partout des écoles civiles et militaires sur le modèle japonais.

Supprimer le recrutement des fonctionnaires par l'ancien système d'examens.

(1) M. Colquhoen, dans le *North American* (juillet 1904).

(2) Édition supplémentaire de la revue japonaise *le Monde financier*, entièrement consacrée à la question chinoise *(Shina Mondai)*, mai 1902.

Organiser l'instruction militaire à la mode européenne.

Envoyer des étudiants à l'étranger.

Traductions de livres étrangers, etc.

Ce mouvement qui se dessine, le Japon a bien l'intention de ne pas le laisser se développer indépendamment, mais de l'encourager et de le canaliser à son profit. M. Nezu, directeur d'une importante école japonaise de Shang-Haï et fondateur (en 1900) d'une école à Nanking, constate au cours d'une conférence sur ce sujet, que le mouvement réformiste s'accentue et qu'heureusement l'idée se manifeste partout qu'il faut prendre modèle sur la Révolution du Japon.

Ce mouvement date de la guerre sino-japonaise. De tous côtés on s'est mis à traduire des ouvrages sur les nouvelles sciences, et ils sont lus. Le peuple chinois est emporté vers ces choses nouvelles. Des écoles innombrables se sont élevées. L'orateur croit que nous sommes à la veille d'un grand changement en Chine. Commentant l'adresse des vice-rois, que je viens de résumer, il ajoute que c'est au Japon que doit revenir la direction de ce mouvement, au Japon où la morale est fondée sur Confucius et Mencius, où la communauté d'écriture permet de s'instruire plus rapidement. Si on y envoie seulement trente étudiants par province, cela fera cinq cent quarante (et ce résultat est atteint de fait) (1).

L'envoi d'étudiants chinois au Japon paraît être en effet un des principaux éléments du mouvement actuel et le Japon leur offre largement l'hospitalité. Une école spéciale s'est fondée à Tôkyô (la Kobun gaku in) pour les étudiants chinois ne parlant pas encore japo-

(1) Rapport de la Société d'éducation paru en 1903.

nais. Elle est à la lisière de la ville, presque à la campagne (1), dans le territoire du village de Sugamo, sur des terrains appartenant à la secte bouddhiste Hongwanji. Les bâtiments sont beaux et vastes. Il y a là cent cinquante élèves de tout âge (quelques-uns de plus de trente ans), tous venus du Hou-Pe et du Kwang-Su. Le Père X..., qui en a interrogé quelques-uns, n'en trouva pas un qui comprît le cantonnais. Les professeurs, bien entendu, sont Japonais. Quelques élèves logent dans des maisons de paysans aux environs. Une petite librairie s'est ouverte en face. On y trouve quelques ouvrages pour l'étude de la langue et des livres élémentaires publiés par la Société Seitò Dôbun Kyoku. Un petit ouvrage publié en chinois donne un aperçu sur l'organisation des Écoles du Japon.

Ce n'est là qu'un exemple ; plusieurs autres écoles spéciales aux Chinois existent à Tôkyò et l'on semble avoir adopté pour principe la séparation des élèves par régions, principe logique en raison de la différence des langues parlées.

En même temps se créait à Tòkyô la « Dôbun-sho-In » (École de la civilisation en commun) qui copie, adroitement, les associations chinoises. Les élèves forment une congrégation en quelque sorte coopérative qui ne leur offre pas seulement les livres et les amusements dont ils ont besoin, comme les associations d'étudiants chez nous, mais qui leur est un appui financier très fort et les groupe en une organisation qui les retiendra après leur retour en Chine et deviendra de ce fait un facteur considérable dans l'instruction et la politique de l'Empire. Plus tard (1903) se

(1) Ces renseignements m'ont été fournis par le Père X...

fondait une « Société des Etudiants de l'Extrême-Orient ».

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Dès 1902, il y avait cinq cents élèves chinois dans les écoles publiques et privées, à l'Ecole normale supérieure, etc... Le mouvement s'est largement accentué depuis et quoique les statistiques officielles publiées au Japon soient, volontairement ou non, incomplètes, je crois pouvoir dire, sur la foi des renseignements que j'ai recueillis, que actuellement (milieu de 1905) il n'y a pas moins de six mille étudiants chinois au Japon (1). A Tòkyò, j'en ai rencontré chaque fois que mes promenades m'amenaient au voisinage des quartiers d'écoles. Si l'œil exercé les reconnaît aisément, un nouvel arrivé ne saurait les distinguer des Japonais. La queue classique est coupée, un uniforme d'école quelconque à l'européenne remplace les robes et les tuniques. La transformation est complète.

Les Japonais ne se contentent pas d'accueillir les Chinois chez eux ; leurs instructeurs vont en Chine et c'est là un deuxième facteur important de cette diffusion de l'instruction dont on attend de si grands résultats.

Au point de vue militaire, les Chinois n'envoient pas seulement à l'École militaire de Tòkyò de nombreux élèves qui y apprennent les choses de la guerre, et aussi les mathématiques, la physique, etc. ; de nombreux officiers japonais avaient été en outre, avant la guerre, envoyés en Chine pour y faire l'instruction des troupes.

« Tous les instructeurs européens ont été renvoyés.

(1) En 1904, 98 sous-lieutenants chinois sont sortis en une promotion de l'École militaire de Tòkyò.

Les Japonais qui les remplacent ont été accueillis avec joie par les troupes. Ils savent tous, non seulement la langue écrite chinoise, mais encore la langue parlée officielle. Ils revêtent l'uniforme chinois, ce qui les rend si semblables aux Chinois que les Européens n'arrivent pas à distinguer un instructeur japonais d'un général mandchou. Ils dirigent personnellement les exercices, haranguent et commandent les hommes en chinois, ne se distinguent d'eux ni par leur genre de vie ni par leurs habitudes culinaires et trouvent d'innombrables occasions de démontrer et d'expliquer à leurs subordonnés l'étroite parenté de leurs nations et le danger commun qui les menace du côté des Occidentaux.

« Ils se font un devoir d'assister aux cérémonies plus ou moins religieuses qu'adore le bas peuple chinois où se recrute l'armée, et ils y prennent part d'autant plus volontiers que ces rites, originaires d'un même mélange de bouddhisme, d'animisme et de philosophie sociale s'accomplissent dans des formes à peu près identiques chez le bas peuple japonais; ils les connaissent donc à fond et ils ont pu apprécier, chez eux, combien dans un organisme basé sur la discipline absolue, l'identité des superstitions — discipline devant le surnaturel — peut justifier la discipline devant les ordres. A Saint-Privat, les Poméraniens qui ont décidé de la victoire allemande ont chanté, le soir, la gloire du dieu protestant qui avait battu le dieu catholique, et il est douteux qu'avec cet état d'esprit leur entrain dans l'assaut aurait été le même avec des officiers moins luthériens qu'eux. Les Japonais comptent tirer un large profit moral de cette mythologie militaire (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de trouver un peu forcée la compa-

« Du côté des instructeurs, l'intérêt moral qu'ils apportent à leur tâche excède encore de loin le bon vouloir des troupes. Ils travaillent pour leur patrie, et comme le Japonais moyen est actuellement patriote au point de dépasser les pires chauvins d'Allemagne, de France et d'Amérique, ils travaillent avec le souffle de l'enthousiasme. Dans chaque Chinois qui apprend à manœuvrer un canon ou un fusil à magasin, ils voient le futur allié, le futur camarade de guerre, le citoyen de l'Empire Jaune qui établira, en face du Monde blanc, la doctrine de Monroë asiatique et qui survivra à la déchéance fatale de l'Europe. C'est l'idée panmongole qui anime leur travail. Jusqu'ici, ils l'avouent bien, cette idée n'a trouvé qu'un assez faible écho chez leurs subordonnés, mais ils se disent que ce n'est qu'une suite du manque d'instruction qui les empêche de la comprendre.

« Hélas! c'est peut-être vrai et la folie lamentable de la politique militariste de l'Occident aura, dans ce cas, accompli l'œuvre de barbarie dont nous serons nous-mêmes fatalement victimes : la création de l'idée de patrie, de nation, de patriotisme, de guerre raciale chez 450 millions d'humains qui ne connaissaient que les notions de village natal, famille, morale et travail productif! Mais n'importe, les troupes chinoises, d'après les rapports des instructeurs, ne sont pas patriotes; à part cela, ce sont des troupes de tout premier ordre, elles commencent à avoir conscience de leur force, « ce qui semble d'autant plus important que

raison offerte par l'auteur de l'article que je cite ici. Nous avons vu que le soldat japonais prend son ardeur dans le patriotisme plus encore que dans les superstitions religieuses se traduisant par des rites définis. Il est probable que c'est plutôt dans l'opposition à l'Europe que les instructeurs japonais trouvent la base d'un enseignement commun. (Note de l'auteur.)

« les défaites successives par des armées mieux outillées « leur avaient ôté toute confiance, sauf celle dans la « fuite ». Et l'on compte que « parallèlement avec les « progrès de l'enseignement, les facultés militaires et « les idées patriotiques augmenteront dans le peuple ». Le Japon rêve l'armée nationale panmongole comme produit de l'instruction publique (1). »

Il a compris, en effet, qu'une armée nationale n'est pas possible sans l'idée de nation, qui jusqu'ici a été très effacée en Chine, et que l'instruction peut seule, et développer cette idée, et mettre en même temps le peuple en état de la défendre avec succès. L'œuvre accomplie de ce côté est surtout due à l'organisation d'une sorte de vaste association « la Congrégation de la civilisation de l'est », en chinois Tung-Wen-Houï, en japonais Toa-Dobun-Kwai, présidée par le prince Konoe et pourvue d'un outillage et de fonds considérables. Cette sorte de puissance mi-armée, mi-occulte que l'on pourrait comparer à la Franc-Maçonnerie ou à la Compagnie de Jésus, a créé des écoles partout.

« Le centre de l'action est resté à Shang-Haï; c'est là qu'en 1901 on créa les deux institutions qui sont encore maintenant les moyens les plus puissants du Tung-Wen-Houï : le journal *Tung-Wen-Houpao* et l'université Tung-Wen-Chou-Yuan. A l'occasion de l'inauguration de cette dernière, Tchang-Tchi-Tong avait télégraphié « que l'inauguration de cette Haute-École entraîne le développement du savoir et la fortification de l'Union de l'Extrême-Orient. Alors, non seulement les capacités de chacun s'accroîtront, mais encore l'amitié de nos

(1) Ular, Le Panmongolisme japonais. (*La Revue* du 15 février 1904).

pays sera de plus en plus intime et c'est cela qui renferme le vrai bonheur pour l'est. »

Yu-Hen-Yuan était allé plus loin encore en envoyant ces mots accueillis avec enthousiasme : « Que votre École contribue à l'augmentation du nombre des hommes de valeur ; que, comme le soleil renaît et la lune se rajeunit, l'énergie et la confiance de l'Extrême-Orient en ses propres forces s'accroissent et que la cupidité et la violence de l'Occident soient mises en échec par nos forces communes (1). »

« C'est poussé par la même influence que le gouvernement chinois publiait un édit concernant « l'extension universitaire de l'uniformité de l'enseignement dans les provinces ». Quatre organisateurs de l'instruction publique ont été nommés et ce furent quatre Japonais, M. Hattori pour le Tchi-Li, M. Watanabe pour le Houpe, M. Morimoto pour le Hou-Nan et M. Tono pour le Sze-Tchouan... En juillet 1902, le Hou-pao constata avec satisfaction, pour ne citer qu'un exemple qui nous concerne particulièrement, qu'il y avait déjà plus de quarante instituteurs japonais dirigeant des écoles primaires au Sze-Tchouan, en pleine sphère d'intérêts française, dans un pays dont la perte pour nous signifierait tout simplement l'écrasement fatal de l'Indo-Chine et la fin de notre rôle en Extrême-Orient. »

Un troisième procédé enfin consiste dans la traduction en chinois d'une quantité d'ouvrages de vulgarisation. La société Seito-Dobun-Kyoku possède une succursale à Shang-Haï, installée, soit dit en passant, sur la concession anglaise. Elle publie une quantité d'ouvrages généralement traduits du japonais et les répand dans toutes les provinces en les vendant à ces

(1) ULAR, *op. cit.*

prix dérisoires qui caractérisent la librairie chinoise et japonaise. J'ai eu entre les mains quelques feuillets d'un catalogue qui notait les ouvrages suivants : des méthodes de langue japonaise rédigées par des Japonais et par des Chinois, un ouvrage d'éducation militaire du commandant du génie Kuratsuji, un manuel de droit international, une histoire contemporaine de l'Extrême-Orient par M. Kuwabara, professeur à l'École normale supérieure, traduite par les soins de la société, une histoire de l'Europe par M. Motora-Yujiro, professeur de l'Université, etc., etc.

Il se fait donc en ce moment un mouvement considérable vers l'ouverture de la Chine à la civilisation occidentale sous la direction et l'influence japonaises. Quel avenir peut-on prévoir à ce mouvement? Il ne faut pas oublier qu'il s'agit là pour les Chinois de tout un ensemble d'idées auxquelles ils étaient complètement étrangers. Les superstitions (1), l'admiration hypnotique de soi-même et l'opposition des pouvoirs établis apportent des obstacles sérieux à l'évolution de la Chine et la retarderont peut-être quelque temps; il n'en est pas moins vrai qu'elle a marché plus vite depuis cinq ans qu'elle n'avait fait dans les vingt années précédentes.

Le correspondant bien connu du *Times* à Péking, au cours d'un résumé des événements passés en Chine en 1904, constatait que les points les plus remarquables à noter sont l'extension du savoir européen et de l'influence japonaise. Dans quinze capitales de provinces, des collèges provinciaux ont été fondés et des écoles primaires et secondaires, des écoles d'arts et

(1) Par exemple, le feng choui, qui craint de voir les terrassements des chemins de fer déranger les génies de la terre, ou les lignes télégraphiques gêner le vol des esprits aériens.

métiers, d'agriculture, militaires, se créent dans tout l'empire. Les succès des Japonais dans cette guerre leur ont donné une position prépondérante à Pékin et dans les provinces. Un conseiller japonais a dirigé de fait le ministère du commerce pendant toute l'année. Toutes les portions de l'Empire, d'Ourga à la frontière du Yunnan et de Kashgar à la rivière Jaune, ont été visitées par des Japonais au cours de l'année. Les résidents japonais en Chine sont au nombre de plusieurs milliers. Ils ont installé le service du téléphone à Canton et à Pékin. Ils construisent six canonnières de rivière pour le vice-roi Chang-Chi-Tung. D'autres symptômes significatifs sont la vaste diffusion de traductions d'ouvrages occidentaux et l'autorité nouvellement acquise par la presse indigène.

En même temps, le développement économique qui ne fera que s'accentuer et qui tendra de plus en plus à échapper aux étrangers, à mesure que les Chinois seront en mesure de le diriger eux-mêmes, a suivi une marche parallèle quoique moins rapide. De nombreux dépôts de charbon ont surtout été visités et leur richesse reconnue.

On peut enfin, pour conclure, exprimer la conviction que la Chine est entrée dans une voie où elle ne reculera plus et que, si le mouvement s'accentue avec la même accélération qui l'a caractérisé dans les dernières années, avant vingt ans la transformation sera complète.

CHAPITRE III

LE JAPON DE DEMAIN

J'arrive à la conclusion de l'étude sommaire à laquelle je me suis livré du Japon d'aujourd'hui et qui n'avait d'autre but que d'essayer d'acquérir par là une vue nette de ce que pourra être le Japon de demain. Dans le but d'éviter toute opinion préconçue, je n'ai aucunement préparé le présent chapitre. Je me suis contenté d'examiner scrupuleusement les faits, de rassembler des documents, d'y choisir ceux qui me paraissaient le plus dignes de foi, et de les joindre aux observations personnelles que j'ai pu recueillir sur place.

Cela fait et parvenu au point actuel de ma tâche, j'ai relu les ouvrages où j'avais puisé des informations et repassé en revue mes souvenirs pour arriver à me créer une synthèse générale, une vue d'ensemble de ce qu'est actuellement le Japon. De cette étude je recueille l'impression d'une vaste fermentation, d'un bouillonnement, d'une sorte d'attente anxieuse de grands événements. Cet état des esprits, qui avait signalé déjà la guerre avec la Chine, paraît cette fois plus intense encore et plus universellement répandu et l'on ne peut le comparer qu'à l'agitation qui précéda la chute du shogounat et l'introduction de la civilisation occidentale. Le Japon présente bien le spectacle d'une nation

jeune en plein développement économique, social et mondial.

Il est probable que cette évolution amènera graduellement le Japon sur la même voie où elle a conduit les peuples de l'occident et surtout la France, dont le peuple a tant de points communs avec le peuple japonais. Il est probable que, de même qu'en France, l'agriculture, qui a occupé jusqu'à présent une place prépondérante, ne sera jamais délaissée au point où elle l'a été en Angleterre.

Le paysan japonais comme le Français est trop attaché au sol natal, à sa chaumière, à son entourage pittoresque de bosquets riants et de fraîches vallées, pour que puisse se produire une émigration en masse vers l'usine. Le fer et le charbon ne se trouvent pas d'ailleurs pour alimenter celle-ci au même degré qu'en Angleterre.

Cependant le mouvement d'augmentation des villes aux dépens de la campagne ne peut manquer de se produire dans une certaine mesure, et il est déjà nettement commencé.

Il ne faut pas oublier en outre que, à la différence de la France, le Japon est un pays surpeuplé et dont la population augmente rapidement. L'agriculture ne suffit déjà plus à nourrir le peuple et, quoiqu'on puisse faire encore quelques progrès en défrichant certains terrains abandonnés jusqu'à présent, ce ne peut être que dans des limites très restreintes. Actuellement un cinquième seulement de la superficie est cultivé (1), soit 9,344,000 hectares sur les 41,738.155 qu'offrent les 487 îles japonaises.

(1) Boy, Éd., der Wirtschaftliche Wert Koreas mit besonderer Berücksichtigüng seiner Bedeütüng fur Japan, *Marine Rundschau*, février 1905.

Plus de 13 millions d'hectares sont couverts de forêts dont l'importance pour la régulation du climat est telle qu'on ne peut songer à les diminuer dans une mesure importante. « Le déboisement, dit Rein, dans son livre *le Japon*, est aujourd'hui considéré par tous les gens instruits comme une calamité. »

Le reste (19 millions d'hectares) est occupé par les montagnes qui constituent tout l'intérieur de cette terre de formation volcanique, les rivières, les marais, les agglomérations urbaines, etc. Or, la population, qui en 1890 ne dépassait guère celle de la France, augmente de plus d'un demi-million par an. Elle va atteindre bientôt 50 millions d'habitants donnant 120 au kilomètre carré. Le voyageur pourrait se passer des statistiques pour prévoir ce résultat. Il suffit d'avoir parcouru la campagne japonaise (cultivable) pour avoir été frappé vivement par la masse de villages, de hameaux, de chaumières isolés qui y sont répandus. Il suffit aussi d'être entré dans ces villages ou d'avoir habité les villes pour avoir remarqué ce qui donne vraiment à la rue japonaise son aspect le plus caractéristique : la foule des enfants qui s'y pressent.

Tous les âges sont représentés et l'on peut au point de vue pittoresque les diviser en trois classes : ceux de moins de trois ans qui sont généralement portés sur le dos, soit de leurs mères, soit de leurs frères ou sœurs; ceux de trois à sept ans qui gambadent en liberté, et les plus âgés composés surtout de filles, les garçons allant à l'école, et qui généralement portent sur le dos un bébé de la première catégorie. Car dès qu'un marmot a dépassé quinze ou vingt jours, il passe ainsi sa vie dehors, ballotté, ligoté et ne paraissant pas s'en porter plus mal.

Tout cela joue, saute et occupe la rue en maître, à tel point qu'à Tôkyô par exemple les voitures ne se lancent jamais au grand trot et les pousse-pousse s'arrêtent à chaque instant (avec une patience d'ailleurs inlassable) pour se frayer un passage à travers les groupes joyeux. Je me souviens des craintes continuelles que j'avais au cours de mes premières promenades en jinrïkisha à travers la ville : je croyais voir à chaque instant un gamin sous les roues. Dans un pays pauvre cette « suffocation », comme l'a appelée un écrivain américain, constitue un véritable problème dont la solution ne peut être trouvée que dans le développement industriel. Les capitaux ont manqué jusqu'ici pour donner à celui-ci une très grande ampleur; mais si les progrès de l'industrie japonaise ne doivent pas la mettre avant longtemps à la hauteur de celle de l'Angleterre ou même de la France, l'augmentation relative a été énorme. Celle qui a suivi la guerre de Chine a montré ce que peut faire dans cet ordre d'idées une guerre victorieuse et l'emploi judicieux d'une somme d'argent importante arrivant dans le pays sous forme d'indemnité (1).

Il est infiniment probable qu'un mouvement analogue se produira à la suite de la guerre actuelle. L'importance de ce mouvement eût été immense et immédiate si la Russie avait commis la faute grave d'accorder une indemnité de guerre au Japon : les

(1) Nous avons vu que l'indemnité a servi surtout au programme d'expansion militaire. Je veux dire ici qu'on a évité ainsi les augmentations d'impôts qui auraient été nécessaires autrement, et qui auraient pu être supportées. D'ailleurs, le militarisme n'a pas été absolument dépourvu d'effet utile. Il a entraîné, comme partout, la création d'usines, de fonderies, de chantiers de construction, de fabriques d'armes, etc., qui emploient des dizaines de milliers d'ouvriers.

trois ou quatre milliards que demandait celui-ci lui eussent apporté la seule chose qui lui manque encore pour se placer au rang des nations de tout premier ordre : une base financière solide pour son développement économique.

L'indemnité n'ayant pu être obtenue, celui-ci sera plus lent, mais il se fera tout de même et de nombreux indices me font penser qu'on renoncera à la politique suivie jusqu'à présent pour ouvrir largement le pays aux capitaux étrangers. Tant que l'on se sentait trop faible pour résister aux menaces, on avait de ceux-ci une peur presque enfantine. On savait combien, trop souvent, l'introduction de capitaux étrangers dans un pays à demi civilisé a servi plus tard de prétexte à l'intervention armée.

Maintenant que les Japonais se sentent sûrs d'eux, maintenant qu'ils possèdent une armée qui leur permet de défier chez eux toute tentative de ce genre, ils sont disposés, je crois, à être moins intransigeants. Or, les capitaux appelés viendront. La seule chose qui les retiendra dans une certaine mesure est cette malhonnêteté commerciale si marquée entre Japonais, bien plus marquée encore vis-à-vis de l'étranger, mais il y a tant d'occasions de placements avantageux dans le pays que les capitalistes consentiront certainement à courir quelques risques.

L'occupation de la Corée et l'ouverture de la Mandchourie favoriseront l'expansion industrielle en créant aux portes du pays un marché tout grand ouvert. La Corée pourra aussi servir dans une certaine mesure de déversoir au trop plein de la population. Elle est si proche du Japon et offre des conditions climatériques, géologiques, etc., si semblables que le paysan s'y rendra probablement plus volontiers qu'à Formose et à Yéso.

Ce mouvement n'aura peut-être qu'une importance secondaire, mais comme débouché, la Corée, la Mandchourie, au début la Chine même, offriront de grands avantages au Japon.

Que ces avantages doivent être durables, on en peut douter fortement. Nous avons vu que la main-d'œuvre japonaise est très inférieure. Les produits de l'industrie japonaise ne sont pas, pour cette raison, près, comme l'ont dit quelques-uns, de venir concurrencer ceux de l'Europe, sur leur propre terrain. Leur bas prix et la proximité leur donnent en ce moment un avantage important sur les marchés de l'Extrême-Orient, les peuples incomplètement développés attachant, comme l'on sait, une importance prépondérante à la question du prix, aux dépens de la qualité.

Mais c'est dans cette même Asie dont il veut se réserver le monopole, que l'Empire du Soleil Levant trouvera son plus terrible adversaire. Dès qu'elle aura été développée suffisamment pour pouvoir se suffire à elle-même, la Chine n'achètera plus rien à son voisin et ne tardera pas à venir vendre, au contraire, ses produits chez lui. Tout le monde, les Japonais mêmes, reconnaît combien la main-d'œuvre chinoise est plus économique, plus soignée que la japonaise, combien aussi la probité commerciale facilite en Chine les affaires.

Lorsque ce pays sera en mesure d'approvisionner le marché oriental, le Japon en sera probablement réduit à se défendre par une barrière protectionniste infranchissable contre des voisins plus actifs, plus patients, plus entreprenants (au point de vue économique) ; nouveau point d'analogie dans le parallèle avec notre pays. Les mœurs commerciales peuvent, il est vrai, s'améliorer et de grands efforts sont faits

dans ce sens; la main-d'œuvre aussi deviendra meilleure, mais en même temps elle perdra ce qui lui donne en ce moment son seul avantage : son bon marché.

On ne peut douter, en effet, que le prix de la main-d'œuvre ne soit destiné à augmenter rapidement. En dehors des considérations d'ordre purement économique (progression continue du prix de la vie), qui rendent fatale cette augmentation et qui l'ont déjà créée, un nouvel élément interviendra dans le même sens : les progrès de la démocratie. On sait que le développement de l'industrie est toujours accompagné d'aspirations de la masse vers une condition supérieure, en même temps que les progrès de l'éducation lui donnent à la fois les moyens de lutter pour cet idéal et le droit de se voir accorder une part de plus en plus importante dans les affaires de l'État.

Au Japon, où l'évolution se fait plus rapidement qu'elle n'a fait en Europe en raison de l'expérience acquise par celle-ci et dont il s'approprie si volontiers les résultats, il est probable que ce mouvement marchera assez vite. Le peuple japonais arrivera certainement à penser un jour qu'il peut y avoir de plus nobles idéals que ceux du militarisme, et que les expéditions guerrières ne profitent souvent qu'à une minorité. Les tendances matérialistes qui se font jour de plus en plus lui feront douter que la vie actuelle puisse avoir moins d'importance qu'une vie future sur laquelle on n'a que de bien vagues renseignements.

On peut penser ce que l'on veut du bien ou du mal d'une pareille évolution, il suffit de constater ici son existence.

Dès maintenant, en pleine période de succès militaires et de chauvinisme à outrance, j'ai pu recueillir quelques indices de lassitude.

C'est un vieillard qui me disait, dans un de ces moments d'expansion bien rares où le Japonais laisse voir le fond de sa pensée : « Moi, voyez-vous, je suis très inquiet. On dit que nous avons eu la victoire dans toutes les batailles et que le Japon va devenir très grand. C'est vrai, mais je crois qu'après il deviendra très petit. »

C'est un étudiant qui se plaignait de ce que, comme en Allemagne, les officiers constituent une classe privilégiée à laquelle tout est permis. Sa comparaison était d'ailleurs exagérée, car, s'il est vrai que bien des faiblesses sont pardonnées aux officiers que l'on tient à ménager, ceux-ci, par contre, n'abusent pas généralement de la situation et ont une attitude parfaitement correcte à l'égard de la population civile. Je n'ai pas entendu citer un seul cas analogue à ceux qui se sont produits parfois en Allemagne et qui ont si vivement indigné l'opinion française.

C'est encore un homme de la classe moyenne qui raillait avec un peu d'amertume les sous-officiers : « Dès qu'ils ont un petit galon d'or sur la manche (au-dessous de trois ou quatre galons de drap plus larges) et un sabre, ils font claquer celui-ci et redressent leurs épaules comme s'ils étaient tous des héros. »

De pareilles critiques constituent encore l'exception mais ne peuvent que se répéter avec une fréquence de plus en plus grande et qui dépendra beaucoup naturellement de l'attitude des troupes à leur retour au pays.

Mais il est à prévoir que le peuple japonais, qui se présente comme si original actuellement, tendra de plus en plus à ressembler à tous les autres peuples civilisés, en perdant une partie des qualités qui le distinguent actuellement : simplicité de la vie, besoins

très restreints, habitudes de soumission aux autorités, mépris de la mort et des souffrances, pour en acquérir d'autres qui lui manquent encore, activité plus grande, intérêt plus vif aux choses de la vie, désir d'initiative et d'indépendance.

En même temps qu'il abandonnera au moins une partie de ces caractéristiques morales qui, quoi qu'on puisse leur reprocher, ont fait certainement sa force dans la lutte actuelle, le Japon verra s'atténuer par le développement de la richesse publique sa plus grande cause de faiblesse, et c'est cette double évolution qui le mettra au même rang que les autres grandes nations.

Or, c'est précisément au moment où les progrès de la démocratie auront donné une part importante dans les affaires de l'État à des travailleurs peu enthousiastes des bienfaits de la guerre, que de graves questions viendront se poser devant lui. Je veux parler des difficultés qui ne peuvent manquer de surgir tôt ou tard avec la Chine.

Ces difficultés seront de deux ordres différents, dépendant des considérations de politique intérieure et extérieure.

Au premier point de vue, il est certain que le Japon ne poursuivra pas sans aucun obstacle la tâche qu'il a entreprise de bouleverser de fond en comble la vieille conception étatique des disciples de Confucius. Il se heurtera à la fois aux intérêts acquis, à la routine, à la défiance de beaucoup de hauts fonctionnaires et de la Cour surtout, et aux préjugés, aux superstitions, à l'ignorance du peuple soigneusement entretenus par les premiers.

Comment le Japon compte-t-il vaincre ces obstacles? Il semble qu'il n'hésiterait pas à agir au besoin contre la dynastie actuelle, si celle-ci ne paraissait pas vouloir

se prêter à ses projets. Laissant de côté la Cour, on pourrait gagner les bonnes volontés de la classe moyenne, des petits fonctionnaires, des maîtres d'écoles. Ceux-ci feraient ensuite tache d'huile dans les deux sens : d'un côté, en instruisant graduellement le peuple et le gagnant à ses idées ; de l'autre côté, en occupant, par le jeu naturel des avancements, des fonctions de plus en plus importantes. Lorsque les forces acquises ainsi seraient suffisantes, on remplacerait, s'il était nécessaire, la dynastie actuelle par une nouvelle.

« Nos élèves politiques deviendront peu à peu gouverneurs de villes ou de provinces, conseillers politiques, chefs d'école, etc. », dit M. Nezu (1).

M. Matsumaya (2) constate que « l'immobilité de la cour de Péking paralyse malheureusement les bonnes volontés ». — « Si la cour chinoise laisse se répandre les idées libérales, elle risque d'être balayée par la révolution », s'écrie M. Tomizu (3), qui ajoute : « Il est difficile en Chine d'avoir un progrès sans changement de dynastie. Il est probable qu'il en sera de même encore cette fois. »

Il semble que ces associations d'étudiants, ces sociétés d'éducation, cette sorte de franc-maçonnerie sino-japonaise qui crie tout haut « Vive le progrès » et tout bas « A bas l'Europe », combine les aspirations d'un panmongolisme sino-japonais à des tendances nettement antidynastiques.

Je dois m'exprimer ici avec quelques réserves. On conçoit combien il est difficile de sonder les desseins secrets des fondateurs, des membres, des missionnaires

(1) *Op. cit.*
(2) *Op. cit.*
(3) *Op. cit.*

du vaste mouvement qui vient d'être créé et du gouvernement japonais qui le soutient.

Ils agissent avec une prudence extrême et peu d'indices laissent transpirer des dessous dont le mystère est d'autant mieux dissimulé que l'on confesse plus haut le but avouable : civiliser la Chine et la mettre en état de défendre son territoire. Je ne puis donc me baser ici sur un ensemble de documents comme ceux que je présentais au chapitre précédent. Je ne puis que donner mon impression personnelle et celle-ci attribue aux inspirateurs de l'organisation mi-avouée, mi-secrète de la civilisation de la Chine par le Japon, l'intention de créer un vaste mouvement antidynastique, antieuropéen qui donnera à ce dernier pays la toute-puissance en Asie.

A ceux qui qualifieraient ces projets de chimériques, il suffirait de rappeler l'impopularité de la dynastie actuelle considérée comme étrangère par beaucoup de Chinois, et le réseau inextricable de sociétés secrètes puissantes qui ont presque toutes pour but plus ou moins avoué le renversement de cette dynastie.

C'est parce que la Mandchourie, berceau de celle-ci, est un territoire en dehors de la Chine propre (les dix-huit provinces), que la maison impériale qui y a pris naissance est considérée comme étrangère; c'est pour cela aussi que le Japon peut avoir l'espoir de continuer à occuper ce pays sans s'aliéner pour cela à jamais la bonne volonté du peuple chinois.

Cependant, cette attitude faisant suite aux belles promesses de « libération de la domination étrangère » et de « retour à la Chine », ne manquera pas d'attirer des difficultés au Japon. De nombreuses marques de désapprobation se sont produites dès que l'on a su en Chine les intentions plus ou moins offi-

cielles, plus ou moins exactement rapportées de celui-ci.

M. Nakamura, après avoir, comme nous l'avons vu, préconisé dans la *Revue diplomatique* l'établissement d'un protectorat sur la Mandchourie, ajoutait dans un numéro suivant (1): « Mon dernier article a suscité des réponses de plusieurs journaux chinois qui se plaignent que maintenant le Japon veut prendre la Mandchourie... Si la Chine, méfiante des intentions du Japon, veut répondre à nos bienfaits par le mal, ce sera pour son propre malheur. » Dans le *Daïkoho* (journal chinois), je lis « ... Et maintenant que propose M. Nakamura comme solution de la question mandchourienne? Une possession perpétuelle par le Japon. En lisant cela, la sueur nous a coulé de peur dans le dos. Notre territoire de Mandchourie est sorti de la bouche des Russes pour entrer dans le ventre des Japonais... Nous craignons que notre gouvernement, après avoir été trompé par les premiers, le soit maintenant par les deuxièmes. » En lisant cela, ajoute M. Nakamura, « j'ai poussé d'innombrables et profonds soupirs. »

Les Japonais peuvent espérer cependant occuper la Mandchourie, parce que le Chinois pur s'en désintéresse dans une large mesure et qu'il avait déjà pris un peu l'habitude de la considérer comme perdue ; mais il ne restera pas sans doute indifférent, surtout une fois éveillé aux idées de nationalité, si le Japon veut mettre à exécution des projets plus ambitieux, soit que, comme le préconisent certains, celui-ci veuille *conquérir* ou *partager* la Chine, soit que, plus modestement et suivant ce qui est certainement pour lui un programme *minimum*, il veuille simplement y acquérir

(1) 20 septembre 1904.

une influence prépondérante et faire de la politique des deux pays un ensemble dirigé par lui. Il est probable qu'à ce moment la Chine, ayant pris conscience de sa force, se refusera à ce rôle secondaire et que de graves querelles pourront éclater, qui seraient le salut de l'Europe.

Que se passera-t-il alors? Une chose paraît certaine, c'est que le Japon ne sera pas absorbé par la Chine, comme le pensent certains auteurs (1). Il a trop d'originalité propre, trop d'énergie vitale pour cela. Réussira-t-il à remplir ses desseins en appliquant la formule qu'il semble avoir dès maintenant prise pour guide : diviser pour régner? Il peut, dans ce but, profiter de la division naturelle de la Chine en deux peuples, Nord et Sud, aider à la formation de deux nationalités, en soutenant la dynastie actuelle dans le nord, où elle est plus populaire, et en aidant à la renverser dans le sud, et neutraliser ensuite l'une par l'autre par un jeu savant d'équilibre; ou bien, il peut, dans une Chine unique, jouer le même rôle entre deux partis ennemis, dynastique et antidynastique?

La Chine et le Japon réussiront-ils au contraire à éviter une rupture en arrivant à un compromis qui se traduirait par ces mots : « A vous le continent, à moi les îles, et marchons la main dans la main » ?

Un pareil partage conviendrait merveilleusement aux aspirations, aux coutumes séculaires, au tempérament des deux peuples. Le Japon pourrait alors trouver dans les Philippines, qu'il a vues avec tant de regret lui échapper, dans les îles de la Sonde, dans l'Australie même les terrains qui manquent à sa population. N'oublions pas que, si quelques auteurs parlent

(1) Entre autres M. Ular, *op. cit.*

de conquérir l'Asie, d'autres envisagent la domination du Pacifique.

Le jour où une nation sino-japonaise, appuyée sur une population de 500 millions d'âmes, adopterait une telle politique, ce ne sont pas les flottes anglaise ou américaine qui pourraient s'y opposer et la réconciliation des nations occidentales devant l'Asie, qui me paraît inévitable, ne pourrait y faire échec qu'en se produisant longtemps à l'avance.

En tout cas, si le Japon veut jouer en Chine un rôle prépondérant, il devra renoncer à la brutalité méprisante qu'il a jusqu'à présent montrée dans les pays conquis et aux méthodes si maladroites qui avaient caractérisé sa diplomatie en Corée de 1894 à 1904. Si le Coréen a pour son ennemi séculaire une véritable haine que rien ne paraît devoir effacer, le Chinois a eu pour lui, jusqu'à présent, le mépris profond qu'il montre pour tous les étrangers, pour la civilisation occidentale et pour le militarisme.

Il faudra au Japon beaucoup d'adresse pour évoluer au milieu de cette situation pleine de dangers, d'autant plus pleine de dangers que par l'occupation de la Corée et de la Mandchourie, par son établissement sur le Continent, le Japon abandonne une des caractéristiques qui faisaient sa force : sa position insulaire, devient beaucoup plus vulnérable et cesse de pouvoir être comparé à l'Angleterre qui a su si admirablement tirer parti d'une situation semblable.

Or, je le disais plus haut, c'est à ce moment même où des dangers divers se révéleront à l'extérieur, que le peuple japonais aura perdu peut-être une partie de ses aptitudes guerrières. Comme il paraît peu probable que le gain fait d'autre part lui donne sur le terrain de l'autre lutte, la lutte économique, des aptitudes

égales à celles du Chinois, le Japon retomberait alors au rang d'une puissance secondaire, après avoir brillé d'un éclat vif, mais passager, pendant une période qu'on ne saurait déterminer bien entendu, trente ans, quarante, cinquante, qui peut le dire?

Le lecteur doit le comprendre en effet, je me suis laissé entraîner un peu loin par cette tentative toujours séduisante de chercher à soulever le voile de l'avenir.

Chine puissante, Japon socialiste, réconciliation de l'Europe, tout cela s'applique au Japon d'après-demain et non à celui de demain, et c'est à celui-ci qu'il faut revenir. C'est celui-ci qui nous intéresse. Trop d'éléments imprévus et divers peuvent, au cours d'un demi-siècle, modifier toutes les prévisions pour qu'on puisse baser une politique sur des échéances aussi éloignées, et s'il est vrai que la diplomatie doit voir loin et prévoir celles-ci dans ses calculs, elle ne peut guère, dans son action immédiate et pratique, que s'inspirer des circonstances du moment.

Or, ce que sera le Japon de demain, il y a, je pense, peu de doutes à avoir à ce sujet. Le résultat sera plus ou moins rapide, plus ou moins complet suivant que la diplomatie japonaise sera plus habile, l'européenne plus maladroite et plus divisée, suivant que les progrès économiques seront plus ou moins rapides, les récoltes plus ou moins bonnes, mais le résultat sera le même. Appuyé sur une nation nombreuse et pourvue de qualités morales qui la rendent invincible, le Japon sera puissant. Remuant, étouffant dans ses îles, aimant la guerre (1), ambitieux, il sera dangereux.

(1) « Depuis l'antiquité, dit le professeur Tomizu dont les opinions sont si goûtées au Japon, les peuples qui ont haï la guerre sont tombés, *Il est bon* de faire une guerre tous les cinq ou tous les dix ans. »

TROISIÈME PARTIE

LA POLITIQUE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

L'INDO-CHINE EST-ELLE MENACÉE?

L'Indo-Chine est le seul point par où nous ayons contact avec le Japon, la Chine, le panmongolisme. Est-elle menacée par l'un ou par l'autre de ces facteurs nouveaux ? Voilà la grave question qui est venue récemment prendre une place prépondérante dans les préoccupations de notre politique.

Je voudrais ajouter une opinion de plus, sinon autorisée, du moins impartiale, à toutes celles qui ont déjà été exprimées à ce sujet et m'efforcer d'écarter, comme je l'ai constamment fait au cours de cette étude, toute opinion préconçue. Et d'abord, il faut enregistrer, ne fut-ce que pour mémoire, les protestations qu'a soulevées au Japon l'accusation portée contre ce pays d'avoir des vues sur l'Indo-Chine. Non seulement la diplomatie du gouvernement impérial a nié énergiquement l'existence de pareilles visées, mais aussi la

presse japonaise, dont j'ai suivi soigneusement les articles au moment où la publication du « Rapport Kodama » mettait la question à l'état aigu, a vivement tourné en ridicule cette idée. Les personnes avec qui j'ai pu m'en entretenir ont fait de même.

Il va de soi qu'on ne peut attribuer qu'une importance de deuxième ordre à toutes ces protestations. Lorsqu'un gouvernement entretient des projets ambitieux à longue échéance et dont la réussite nécessite le silence, il n'hésite pas à se répandre en déclarations peu conformes à ses secrets désirs et l'on a vu, du reste, que le Japon en particulier est capable de patience et de dissimulation. Si l'on veut examiner d'abord les faits qui peuvent nous faire admettre la bonne foi du gouvernement japonais, il faut donc se tourner d'un autre côté.

Des opinions que j'ai entendu exprimer, de l'attitude du gouvernement et de la presse, il reste cependant un point qui n'est pas sans importance : c'est que si le gouvernement japonais médite une conquête de l'Indo-Chine, l'opinion publique n'est pas préparée à cette idée, et ceci m'amène au premier des motifs qui peuvent nous rassurer un peu : la grande différence entre la manière dont la question indo-chinoise et la question coréo-mandchourienne se posent aux yeux du peuple japonais et de ses hommes d'État.

Le Japon est capable de dissimulation, disais-je, et je faisais allusion à sa longue et patiente préparation de la guerre actuelle. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup d'observateurs perspicaces avaient pu saisir de nombreux indices de ce travail et les avertissements n'avaient pas manqué. Dans la presse, dans l'action diplomatique, dans les conversations particulières on découvrait la préoccupation constante de cette ques-

tion de la Corée et de la Mandchourie et les symptômes d'une fermentation qui devait logiquement aboutir à la guerre. On n'y trouve rien de pareil en ce qui concerne l'Indo-Chine.

La guerre actuelle a été à la fois une guerre de revanche et une guerre de conquête ; envisageons-la successivement à ces deux points de vue et voyons les points de rapprochement entre les causes qui l'ont amenée et celles qui pourraient nous conduire à une guerre du même genre.

Reconnaissons d'abord que la guerre actuelle a été populaire avant tout, parce que dirigée contre la Russie. De tout temps, je veux dire depuis que le Japon est entré en relations avec l'Europe, il a considéré la Russie comme l'ennemie principale, héréditaire, mortelle. Il l'a toujours trouvée sur sa route. Pour ne citer que les principales étapes de la lutte qui a constamment caractérisé les rapports des deux nations, l'occupation de Saghalien a été un premier coup très dur pour l'amour-propre japonais et il suffit d'avoir constaté combien souvent le nom de cette île revient sous la plume des publicistes lorsqu'ils étudient cette guerre, ses causes, ses conséquences, pour comprendre combien la blessure avait été vive et difficile à guérir.

Celle qui suivit le fut bien plus encore. Lorsque, après une dure campagne d'hiver, le Japon eut remporté les succès que l'on sait dans sa guerre avec la Chine, lorsque l'intervention des trois puissances vint lui enlever une part importante des fruits de la victoire, le Japon entier frémit d'indignation et l'humiliation ressentie fut telle que de nombreux officiers ne purent, dit-on, la supporter et, revenant à la coutume anciennement suivie en pareil cas, s'ouvrirent le ventre. Les mânes

de ces héros, celles aussi de tous ceux qui au cours de la guerre avaient succombé bravement et dont le sacrifice devenait maintenant inutile, ces mânes criaient vengeance. Elles ne trouveraient le repos que quand la honte aurait été lavée.

On sait combien souvent cette conception a été exprimée au cours du siège de Port-Arthur, et l'on comprend aussi quel stimulant puissant elle devait être dans ces assauts enragés qui jetaient follement les Nippons sous les canons et les mitrailleuses des forts russes. La blessure était difficile à guérir; elle devint incurable le jour où cyniquement la Russie prit pour son compte les fruits de la victoire des Japonais et occupa Port-Arthur après en avoir chassé ceux-ci.

Lorsqu'elle continua ensuite sa politique d'expansion, entra en Mandchourie, s'y installa et posa jusqu'en Corée les jalons d'un nouveau mouvement en avant qui, cette fois, menaçait directement les rives japonaises, l'inquiétude se joignit à la haine et l'on prévit, non sans quelque raison peut-être, le moment où l'existence nationale elle-même serait menacée.

En prenant les devants, le gouvernement japonais ne fit que répondre au vœu unanime de la nation, qui ne lui avait jamais reproché que trop de lenteur et de timidité à prendre cette décision. Pour des motifs d'ordre différent, mais non moins puissants, la Corée et Port-Arthur étaient devenus l'Alsace-Lorraine des Japonais, et la guerre eut toute la popularité qu'aurait chez nous une guerre de revanche si, par une action offensive, l'Allemagne forçait le peuple français à abandonner les conceptions pacifiques qu'il a si résolument adoptées depuis quelques années.

La situation est très différente en ce qui concerne l'Indo-Chine et la France. La première n'a jamais été

conquise par le Japon, elle n'a jamais occupé une place importante dans ses préoccupations, il n'y a là ni humiliation à venger, ni danger menaçant à prévoir (1). La seconde n'a jamais été haïe avec la même vigueur que la Russie; contrairement à celle-ci, elle a longtemps entretenu des relations très amicales avec le Japon et, si des nuages sont venus depuis dix ans troubler ce ciel serein, il y a là encore une grande différence avec la Russie. Nous avons, il est vrai, pris part à la démonstration collective qui a empêché en 95 le Japon de s'installer sur le continent, mais si le Japonais, très rancunier, ne nous l'a pas pardonné encore, notre rôle ne lui apparaît pas sous le même jour que celui de la Russie.

Avec raison, il voit dans celle-ci l'âme de la conspiration, le principal coupable, et estime que nous avons marché dans l'occurrence sans grand enthousiasme et poussés surtout par les nécessités de notre alliance.

On estima, en un mot, que nous avions plutôt agi pour la Russie que contre le Japon, et l'équité m'oblige à reconnaître que nombre de publicistes japonais ont montré, au cours de la presse actuelle, assez de largeur d'idées pour exprimer à maintes reprises une opinion analogue. Notre attitude a été souvent discutée avec passion, je n'ai jamais trouvé dans ces appréciations la haine, ou froide et concentrée, ou folle et furieuse, que l'on montrait à la Russie, au début de la guerre surtout.

Je n'en suis plus à compter les phrases comme celles-ci qui sont tombées sous mes yeux : « Pour juger sainement l'attitude de la France, il ne faut pas

(1) Tout ceci était écrit en mars 1905, avant le stationnement de l'escadre russe à Camraigne.

oublier les obligations qui peuvent résulter pour elle d'une alliance qu'elle n'a pas conclue contre nous... Menacée par l'Allemagne, la France peut difficilement rompre avec son alliée... Nous devons reconnaître que la position de la France est en ce moment très délicate et pleine de difficultés, etc., etc. »

Pour en revenir à la manifestation de 1895, l'impression reçue fut confirmée quelques années plus tard lorsqu'on sut d'une façon presque certaine, par des indiscrétions, que la Russie était décidée à ce moment à l'attaque et que c'est surtout grâce à la modération du gouvernement et de l'amiral français que fut évitée une guerre désastreuse pour le Japon. Bien des Japonais considèrent que le service que nous leur rendîmes alors pouvait atténuer et presque effacer le souvenir de ce que notre attitude générale avait eu de peu amical.

Ainsi la France n'est pas détestée comme la Russie, et il suffit d'avoir fait un séjour un peu prolongé dans le pays pour saisir la différence profonde qui sépare les deux sentiments. Au Japon, tout le monde hait les Russes ou plutôt leur gouvernement car, nous l'avons vu, on est arrivé, dans ces derniers temps, à séparer nettement ces deux ordres d'idées; une fraction de la population, plus bruyante peut-être que nombreuse, dangereuse cependant par son influence et ses moyens d'action, politiciens, maîtres d'écoles, hait tous les Européens; il n'y a pas de haine spéciale à la France. On ne peut guère comparer, il est vrai, les sentiments exprimés pour les États-Unis et l'Angleterre, dont l'appui a été si précieux au cours de cette guerre, et ceux que l'on montre pour nous, mais il ne faut pas croire le Japonais trop naïf, et je n'ai jamais entendu attribuer l'attitude de l'Angleterre à un dévouement

désintéressé pour le Japon. J'ai souvent entendu dire au contraire : « Nous connaissons bien la diplomatie séculaire de l'Angleterre, nous savons parfaitement qu'elle nous soutient parce qu'elle y voit son avantage et qu'elle nous lâcherait sans hésiter le jour où elle le trouverait dans cette nouvelle attitude ».

Si nous ne sommes pas, malgré tout, très aimés, l'Allemagne occupe une position moins favorable encore. Elle est un peu mieux vue depuis quelques mois à la suite de la volte-face si accentuée qu'elle a exécutée et de la modification profonde que l'empereur Guillaume a apportée à son attitude d'abord si nettement antijaponaise. Il n'en est pas moins vrai qu'au début de la guerre, on voyait plus encore dans l'Allemagne que dans la France, l'alliée, plus dangereuse parce que moins avouée, de la Russie et surtout une ennemie plus active du Japon.

Deux ordres de faits contribuent surtout à donner au Japonais une admiration véritable pour notre pays : la Révolution et l'Empire. La grande épopée napoléonienne émeut profondément tout ce que l'esprit japonais contient de patriotisme, d'amour de la guerre et de la gloire. Il a un respect profond pour une nation qui put, pendant plusieurs années, soutenir la lutte contre l'Europe entière. Le nom de Napoléon est un de ceux que l'on entend prononcer le plus souvent. Et l'on n'oublie pas que Napoléon a été, au moins pendant une partie de sa carrière, et la plus décisive, l'ennemi des Russes !

L'histoire de la Révolution, d'autre part, remue tout ce que le Japonais ressent de passion pour la liberté et pour le progrès. J'ai trouvé chez lui, plus que dans toute autre nation, le sentiment de la reconnaissance que le monde entier doit à notre pays pour

avoir, à ce moment, jeté à tous les vents, largement, sans compter, avec le sang de ses enfants, tant d'idées généreuses destinées à aboutir tôt ou tard à une floraison magnifique.

A ce point de vue encore, il y a une différence profonde entre notre situation et celle de la Russie. On ne comprendrait qu'à demi le sentiment des Japonais pour celle-ci, si l'on se contentait d'y voir la crainte d'un voisin puissant et ambitieux ou la rancune de l'humiliation infligée naguère. A ces deux idées, qui forment bien le fond de la haine du Russe, s'en est jointe récemment une autre qui prit naturellement de plus en plus d'importance à mesure que, l'humiliation ayant été vengée et les victoires successives calmant l'inquiétude, ces deux stimulants perdaient de la leur.

Il ne s'agit plus cette fois de la Russie, mais de son gouvernement. Le Japonais, fier des droits qu'il a conquis et surtout des libertés civiles qui garantissent son existence, son indépendance, sa propriété, volontiers prosélyte d'ailleurs, a un mépris et une aversion sans bornes pour le gouvernement autocratique et pour les persécutions, les condamnations sans jugement, les fusillades dans les rues, la chasse aux hérétiques (juifs ou dissidents) qui ont fait trop souvent partie de ce mode de gouvernement. A mesure que l'hostilité montrée au Russe, considéré de plus en plus comme une victime, s'atténuait, la haine pour son gouvernement s'accentuait et nous avons vu que des enthousiastes vont maintenant jusqu'à faire de la guerre une croisade pour délivrer des frères esclaves. Ne vous moquez pas trop d'eux, ils sont sincères, et en donnant un nouvel idéal élevé à leurs soldats, ils leur communiquent une force de plus.

Rien de pareil ne se produirait dans une lutte contre la France; le seul cas qui justifierait un sentiment analogue serait celui où nos autorités de l'Indo-Chine montreraient de la barbarie vis-à-vis des indigènes. Il ne manquerait pas alors de gens vertueux, les uns sincères, les autres non, comme en suscitèrent en Amérique les questions de Cuba et des Philippines, pour vouloir délivrer ces frères opprimés. Mais la chose n'est pas à craindre : la férocité n'a jamais fait partie de nos procédés de colonisation.

Ainsi on ne trouve pas vis-à-vis de nous les mêmes sentiments profonds qui rendaient une guerre avec la Russie inévitable un jour ou l'autre: on n'y discerne pas les éléments d'une guerre de revanche. Cherchons maintenant ceux d'une guerre de conquête.

Il faut reconnaître d'abord que dans les divers programmes mis en avant par des hommes influents et dont j'ai donné à dessein des citations étendues, l'Indo-Chine ne paraît pas jouer un rôle très important. Nous avons vu préconiser une occupation définitive de la Corée, de la Mandchourie, des provinces maritimes de la Sibérie, de celle-ci même tout entière. Nous avons vu projeter l'ouverture de la Chine à la civilisation européenne, sa mise sous l'influence japonaise, sa conquête même ou son partage; toujours le même ordre d'idées s'est reproduit, exprimé parfois explicitement : l'action par le nord.

Ceux même qui projettent de gouverner la Chine insistent sur ce fait que le nord est la clef de la position; qui a dominé le nord de la Chine, disent-ils, a toujours vu le sud tomber de lui-même sous son influence... Une objection se présentera dès l'abord à l'esprit du lecteur : il s'agit là d'opinions privées, tandis que le rapport Kodama est un document officiel.

Il montre bien que l'Indo-Chine occupe une place prépondérante dans les projets du gouvernement.

A cela je répondrai que le rapport Kodama, fût-il un document authentique, a été établi à un moment où la diplomatie japonaise pouvait hésiter entre deux voies et où celle du nord ne lui avait pas encore été largement ouverte par des succès qui dépassèrent toute espérance. Mais il y a mieux : le rapport Kodama, très probablement, n'est pas authentique.

Si le doute est permis, ce n'est pas, encore une fois, parce que le gouvernement japonais s'est répandu à cet égard en protestations, toujours de mise en pareil cas, c'est parce que ce document présente des points suspects.

Ceux-ci ont été relevés, entre autres critiques, par le baron Suyematsu dans la réfutation qu'il en a faite (1) et il y développe en outre les divers motifs pour lesquels le Japon ne convoite pas l'Indo-Chine. Le célèbre écrivain fait remarquer que « le prétendu document est daté de Kelung, le deuxième mois de la trente-troisième année de Meiji. Cette année correspond à 1900. A cette époque le général comte Katsura, à qui le document est adressé, n'était que vicomte, ministre de la guerre, et non président du Conseil. Quant au baron Kodama, il n'avait jamais été ministre de la guerre à cette date ni antérieurement. Comment concilier ce fait avec la déclaration que l'on rencontre plus loin dans le document, en ces termes: « Mes titres d'ancien ministre de la guerre et de conseiller particulier », et comment cette autre phrase : « et nos Alliés les Anglais, » peut-elle se rapporter à la date de « Kelung, trente-troisième année de Meiji », l'alliance n'ayant été

(1) Le Japon et la France, *la Revue*, 15 février 1905.

conclue qu'en 1902 ? Que veut dire, d'autre part, l'expression « conseiller particulier », aucun poste pareil n'existant au Japon ? (1) Et puis, dans la note en bas de la page du document publié dans le journal français comme étant de la trente-troisième année de Meiji, il est dit qu'il était « du printemps de 1902 ». Mais, en supposant que cette dernière année fût la seule correcte et que l'on ait par erreur imprimé trente-troisième année de Meiji au lieu de trente-cinquième année, comment alors expliquer la phrase où, cette année étant augmentée de huit suivantes, on parle de la quarante et unième de Meiji ? En admettant qu'ici encore il y ait une faute d'impression, on trouve d'autres faits qui sont tout aussi peu concordants :

« Le baron Kodama fut nommé ministre de la guerre, en outre du poste de gouverneur général de Formose qu'il occupait précédemment, en décembre 1900, et il resta en fonctions avec l'une et l'autre attributions jusqu'en avril 1902 ; à cette dernière date il quitta le ministère de la guerre et conserva son poste de gouverneur de Formose seulement. Comment donc peut-il se qualifier d'ancien ministre de la guerre en février de cette année ? Le document est adressé de Kelung à Formose, mais à ce moment le général était à Tòkyò et non à Formose. Le parlement japonais était justement alors en session. Celle-ci fut ouverte le 22 novembre 1901 et clôturée le 23 février 1902 et, tout naturellement, comme ministre et comme gouverneur de Formose, il devait assister aux séances de l'assemblée à Tòkyò. L'allégation que le document fut expédié de Kelung est absurde. Kelung n'est qu'un port de

(1) L'auteur joue ici sur les mots ; on a voulu dire évidemment « membre du Conseil privé ».

mer où il n'y a pas de bureaux du gouvernement. Mais, en supposant même que le baron Kodama se soit trouvé là par hasard et que c'est bien de là qu'il a fait partir le document, comment concilier cette explication avec la phrase où il est question, au cours du document, de « l'incapacité prétendue des représentants de Sa Majesté à Kelung? » C'est à peu près comme si l'on disait que la Russie est représentée par son ambassadeur en France à Douvres au lieu de Paris. Le prétendu document parle ailleurs de « six bataillons indigènes et même nos trois brigades mixtes ». Où donc pareilles choses existent-elles? Sans doute, dans les colonies françaises, il y a un système analogue, et il se peut qu'on l'adopte également à Formose avec le temps; mais il n'existait rien de semblable assurément à Formose ni en 1901 ni en 1902. La proposition dans ce document de faire de Fokien la base de l'armée japonaise pour la campagne sur terre contre la Cochinchine dénote une ignorance totale de la géographie.

« Le document parle de « Wai-Wou-Pou de Pékin » pour Foreign office chinois, mais aucune administration de ce genre n'existait avant juillet 1902, date où elle fut établie pour la première fois en remplacement du Tsong-Li-Yamen, qui fut alors aboli.

« Lors de cette session du parlement japonais, le parti seiyukai était en opposition directe avec le cabinet dont le baron Kodama faisait partie comme ministre de la guerre, tandis que les deux partis kensato et kokuminto inclinaient du côté du gouvernement. Comment donc l'auteur du prétendu document peut-il écrire ceci : « Je suis étonné qu'entre ces « deux partis extrêmes nos amis du seiyukai ne fassent « pas entendre un langage plus raisonnable. »

Parmi les arguments présentés ainsi, il y en a certes qui s'accordent avec l'hypothèse d'un truquage de dates destiné précisément à dérouter le lecteur: la question a, en réalité, une importance secondaire, parce qu'il est tout à fait certain que, si le rapport Kodama est faux, *il existe dans les bureaux de la guerre de Tôkyô un autre projet qui, lui, est le vrai* et qui peut être soit différent du projet Kodama, soit analogue à celui-ci.

J'espère bien, sans le savoir, que nous avons aux ministères de la marine et de la guerre des programmes soigneusement établis réglant notre action en prévision d'une guerre avec l'Angleterre, l'Allemagne, etc. Je ne doute pas un seul instant que le grand état-major allemand n'ait un plan de campagne complet contre nous et un plan détaillé de débarquement en Angleterre, et celle-ci sait certainement ce qu'elle ferait si nous nous trouvions en lutte avec elle.

Il est bien certain que l'état-major japonais, qui s'est montré si prévoyant, si minutieux, n'a pas négligé l'éventualité d'une guerre avec la France et qu'il a établi les bases d'une invasion de l'Indo-Chine. Que son projet soit celui de Kodama ou un autre, peu importe, il y en a un; mais son existence ne prouve pas qu'on médite de le mettre à exécution *au moins dans un avenir immédiat*. La guerre actuelle arrivée sur ces entrefaites a tourné tous les yeux d'un autre côté et contribué certainement à atténuer un danger qui pouvait être très grave il y a deux ou trois ans.

Le baron Suyematsu s'attache ensuite à montrer qu'il n'y a pas de motifs sérieux pour le Japon de convoiter l'Indo-Chine, et si je crois devoir répéter ici ses arguments, c'est que je les ai entendus plusieurs fois dans la bouche de divers Japonais instruits. Après avoir signalé, comme je l'ai fait moi-même plus haut,

les différences profondes qui séparent la situation de la Corée de celle de l'Indo-Chine aux points de vue politique, historique et stratégique, il envisage le point de vue économique.

« Le pourcentage du commerce entre le Japon et les divers pays voisins s'établit, dit-il, ainsi qu'il suit :

Chine	36,5
Inde anglaise	24,4
Hong-Kong	18,7
Corée	8,4
Sibérie	3,8
Indo-Chine	3,1
Indes hollandaises	2,6
Philippines	1,8
Siam	0,7
	100,00

« Dans le commerce entre le Japon et l'Indo-Chine 90 pour 100 sont représentés par ses importations de riz au Japon et, pour cette raison, le riz peut être considéré comme ayant une signification capitale. Or, comme le riz est la nourriture principale des Japonais, les Français dont je parlais plus haut en ont tiré la conclusion que j'ai indiquée, mais cette impression est totalement dénuée de fondement. Le tableau suivant montre le total de la production du riz au Japon même, avec la comparaison entre les exportations de riz japonais et les importations de riz étranger, car le Japon exporte et importe en même temps.

Moyenne des dix années 1894-1903 (1)

(EN KOKU)

Production japonaise	Importation	Exportation
—	—	—
41,127,488	1,963,824	561,629

(1) L'auteur donne les chiffres pour chaque année ; la moyenne suffit ici pour le raisonnement.

« Nous importons donc en riz étranger une moyenne de 3.3 pour cent du rendement indigène, un pourcentage bien faible en réalité. »

L'auteur donne ensuite le tableau comparé des pays qui importent du riz au Japon et s'en sert pour montrer que « les pays qui importent le plus de riz au Japon sont l'Inde anglaise, la Corée et l'Indo-Chine française. La proportion des importations varie selon l'année ; mais, en chiffres ronds, la France en fournissait, il y a dix ans, plus de la moitié, tandis que, dans les quatre dernières années, elle a graduellement décliné jusqu'au quart, pendant que les importations de l'Inde anglaise se relevaient graduellement avec le progrès général des affaires entre le Japon et l'Angleterre coloniale, celle-ci prenant maintenant la place qu'occupait l'Indo-Chine française autrefois. La Corée, de son côté, quand ses recettes sont bonnes, fournit la moitié des besoins japonais... Les données ci-dessus démontrent que le commerce entre le Japon et l'Indo-Chine n'est pas aussi important qu'on pourrait être tenté de le supposer. Ce qui est certain, c'est que le Japon n'a pas à s'en casser la tête autant que d'autres gens semblent croire qu'il le fait. Il a d'ailleurs bien d'autres choses à prendre en considération sous ce rapport.

« Tout d'abord il convient de voir quelles sont nos relations commerciales avec la France même. D'après les dernières statistiques, nos importations de France sont de 5,107,903 yens tandis que nos exportations en France sont de 34,279,115 yens, ce qui prouve que la France est pour nous un bon client. Le principal article de nos exportations en France est la soie sous toutes ses formes. Il est entendu que la France ne consomme pas chez elle tout ce que nous lui fournissons,

puisqu'elle réexporte nos produits dans d'autres pays après les avoir transformés, mais le fait que la France les tire de nous est indiscutable.

« Ces relations commerciales sont très avantageuses pour nous. Nous devons donc les maintenir et développer les conditions existantes des choses, de manière à en assurer la continuation sans interruption si nous le pouvons. Pour atteindre ce but, il est nécessaire, à mon avis, que nous restions en des termes d'amitié avec la France. Voilà pour le point de vue commercial. Mais il y a beaucoup d'autres raisons qui doivent nous déterminer à maintenir nos bons rapports avec la France. La France est un pays très avancé en connaissances. Nous savons le respect que nous lui devons, et il est de fait que nous avons déjà retiré beaucoup d'avantages de nos relations avec elle; nous savons que la France est une nation riche et prospère, qu'elle fait de grandes choses quand elle le veut; nous savons que ce serait une grande folie pour nous de dénier ses sympathies, et encore plus de nous faire d'elle une ennemie amère.

« Toutes ces considérations nous dictent de nous conduire bien autant que possible envers la France, même s'il n'y avait pas d'autres raisons. Pourquoi donc convoiterions-nous ses possessions en Orient? Supposons un instant qu'il n'y ait pas à tenir compte de toutes ces considérations et que nous puissions faire la guerre à la France et prendre possession de l'Indo-Chine aisément; même dans ces circonstances, une expédition lointaine ne serait pas chose commode. Il en coûte toujours beaucoup d'argent et même après la conquête, il faut s'imposer de lourdes dépenses... en d'autres termes l'entreprise ne revaudrait pas au Japon ses débours. »

L'auteur ne dit pas, mais je me permettrai d'ajouter ici, que le Japonais est un détestable colonisateur, surtout dans les pays tropicaux et que si, pour la Corée, si voisine et si semblable au Japon, le gouvernement peut espérer par ses encouragements provoquer un mouvement d'immigration dans ce pays, il n'arriverait jamais à faire de l'Indo-Chine une colonie de peuplement, à y déverser le trop-plein de sa population, ou le Japonais aurait bien changé.

J'ajouterai enfin qu'il est fort douteux que, dans une expédition contre l'Indo-Chine, le Japon trouverait un appui sérieux auprès de l'Angleterre. Celle-ci n'a certainement aucune envie de voir s'établir à sa porte un voisin aussi formidable, et l'Indo-Chine lui constitue à ce point de vue un boulevard, un dérivatif qu'elle a intérêt à maintenir le plus longtemps possible. La Chine, elle non plus, déjà menacée au nord, ne serait pas satisfaite de se voir prise ainsi entre deux feux. Or de longtemps encore le Japon ne pourra songer à se mettre en antagonisme avec son alliée actuelle et le jour où il pourra s'en passer, la Chine sera trop forte pour qu'on puisse négliger son opinion.

En résumé, la situation de l'Indo-Chine a paru, aux esprits clairvoyants, très dangereuse il y a quelques années, au moment précisément où l'on en parlait fort peu. L'entente franco-anglaise et l'orientation complète de la politique japonaise vers le nord ont, au moins momentanément, diminué beaucoup ce danger.

Après avoir ainsi, avec le souci d'impartialité qui m'a guidé au cours de toute cette étude, passé sommairement en revue les divers motifs qui peuvent nous rassurer, il est nécessaire de passer à l'autre côté

de la question et d'envisager avec la même indépendance ceux qui peuvent, au contraire, nous donner des inquiétudes.

L'hostilité contre la France ne s'est pas atténuée au cours de la guerre, bien au contraire. Au début, je l'ai dit, c'était l'Allemagne qui, après la Russie, occupait le second rang dans les antipathies japonaises; actuellement nous avons très probablement pris sa place. A cette évolution il y a deux causes : notre attitude vis-à-vis de la Russie et notre attitude vis-à-vis du Japon.

Tant que nous nous sommes contentés de montrer à la Russie nos sympathies, soit d'une manière indirecte, soit même en lui fournissant l'argent dont elle avait besoin, la presse japonaise reconnut avec une largeur de vues que j'ai signalée et que l'équité doit faire reconnaître hautement, les obligations qu'entraînait pour nous notre situation vis-à-vis de notre alliée.

La chose mérite d'autant plus d'être remarquée que des complications adroitement amenées et qui nous auraient poussés à prendre une part effective à la lutte, auraient été tout à l'avantage du Japon : l'entrée en ligne de l'Angleterre lui assurait la domination de la mer, si essentielle, et celle-ci, à son tour, le mettait à l'abri de tout danger de notre côté. Mais l'attitude de la presse changea complètement lorsqu'on put penser que notre appui devenait effectif au point de côtoyer une rupture de la neutralité, d'abord lorsque l'escadre de la Baltique commença son long séjour sur les côtes de Madagascar et ensuite lorsqu'elle relâcha à Camraigne.

Je ne dis point que nous ayons eu tort de nous en tenir à des règles de neutralité qui justifiaient entière-

ment notre action, je me contente de signaler l'impression profonde produite à ce moment.

L'émotion fut telle que, pour citer un fait personnel, on crut devoir, pendant tout le séjour de l'escadre à Camraigne, m'envoyer chaque jour un agent de la police pour s'assurer que ma qualité de Français ne m'attirait aucun ennui et que je n'avais pas de plainte à déposer. La police de Tôkyô calomniait d'ailleurs ses administrés, et je n'eus jamais autre chose à faire que de remercier poliment le fonctionnaire qui m'était ainsi délégué.

Il n'en est pas moins vrai que les mesures les plus violentes étaient alors préconisées. Avec un ensemble complet, la presse japonaise demandait que la flotte de Togo allât sans retard attaquer l'escadre russe en baie de Camraigne. L'Angleterre devait être immédiatement avisée que la France était dès maintenant considérée comme belligérant, etc., etc. (1).

Même lorsqu'on sut que, sur notre invitation, l'amiral russe avait quitté les côtes de l'Indo-Chine, le ton resta menaçant. On nous avertissait sévèrement qu'une deuxième action de ce genre ne se passerait point ainsi.

Lorsqu'on sut, ou crut savoir que la flotte de la Baltique n'avait quitté Camraigne que pour se rendre dans une autre baie française, les menaces reprirent de plus belle. La Chambre de commerce de Tôkyô fut saisie (8 mai) d'une proposition de cessation de toutes relations commerciales avec la France. Les partis politiques importants (Seiyu-Kai, Shimpo-To) pressaient le gouvernement de prendre des mesures énergiques.

(1) *Jiji Shimpo, Asahi, Kokumin, Nichi-Nichi*, etc., du 19 au 25 avril.

Le mouvement de l'opinion devenait tout à fait menaçant et rappelait d'une façon inquiétante celui qui précéda l'ouverture des hostilités contre la Russie.

Pour qui connaît la longue rancune dont est capable le tempérament japonais, il est certain que d'ici plusieurs années le souvenir de cet épisode ne sera pas perdu.

L'opinion japonaise a d'ailleurs été fort émue par le bruit fait en France autour de la question de l'Indo-Chine. Il est très certain que cette agitation a fait beaucoup pour nous aliéner les sympathies japonaises et, je n'hésite pas à dire que sa persistance a tourné vers l'Indo-Chine l'attention de bien des Japonais qui n'y pensaient guère. Le baron Suyematsu disait récemment : « Les accusations des Français sur mon pays me rappellent un proverbe japonais : « faire pleurer un « bébé qui ne veut pas crier. » Je regrette que les insinuations répétées continuellement par de nombreux écrivains et orateurs semblent tendre à nous provoquer. Mais permettez-moi de demander si c'est bien là ce qu'ils veulent? » En parlant ainsi, le baron Suyematsu résumait des idées que j'ai entendu moi-même exprimer bien souvent. Je fus très frappé, en lisant ces lignes, de les voir rendre avec netteté une conviction qui s'était déjà formée lentement dans mon esprit; et c'est qu'à force de crier très haut contre le Japon et ses projets indo-chinois, nous avions nous-mêmes doublé le danger de pareilles intentions. Je ne porte point ici d'accusation contre les hommes d'État qui ont vu, avec raison sans doute, dans cette attitude le seul moyen de réveiller une opinion publique lente à s'émouvoir. Je me contente de signaler l'effet produit sur le tempérament susceptible de gens très au courant d'ailleurs de tout ce qui se dit chez nous.

La tension dangereuse qui pourrait résulter dans l'avenir de cet état d'esprit est un premier motif de nous méfier. Il y en a un deuxième. Les événements actuels, disais-je, ont orienté complètement les projets du Japon vers le nord, mais rien ne prouve que cette évolution soit définitive. S'il arrivait que la Russie, dans une guerre de revanche ultérieure, chassât à nouveau le Japon du continent, s'il arrivait que la Chine fortifiée lui demandât compte de sa gestion de la Mandchourie et se déclarât prête à lui succéder dans l'administration de cette province, prêtée autrefois, que se passerait-il? S'il n'était pas en force, le Japon s'inclinerait et chercherait aussitôt des compensations vers le sud.

Une autre hypothèse, heureusement fort peu vraisemblable, se présente à l'esprit. Dans le cas où une cause quelconque nous mettrait en conflit avec l'Angleterre, celle-ci serait fort heureuse de voir l'appui du Japon nous obliger à diviser nos forces ou à abandonner toute opération dans les mers de Chine. L'Indo-Chine serait alors l'appât offert à celui-ci en récompense de ses bons services. Cette hypothèse ne mérite pas, d'ailleurs, qu'on s'y arrête, et cela pour une raison bien simple : c'est que contre l'Angleterre, maîtresse de la mer, assurant le passage libre aux armées japonaises, la défense de l'Indo-Chine deviendrait totalement impossible. Il n'y a aucune mesure à prendre en prévision de ce cas.

Nous pourrions encore, par suite de notre alliance avec la Russie, être entraînés dans un conflit ultérieur des deux puissances. Nous avons pu l'éviter jusqu'à présent dans la guerre actuelle, mais il n'est pas certain qu'il nous soit toujours possible de faire de même.

Enfin, le plus grand danger vient surtout pour nous de cette propagande panmongoliste et antieuropéenne qui ne tardera pas à porter ses fruits. Si l'alliance sino-japonaise se réalise, nous serons chassés de l'Indo-Chine un peu plus tôt, un peu plus tard, mais fatalement, comme la Russie le sera de la Sibérie et l'Angleterre de l'Inde, quoique ce dernier événement doive être reporté à un avenir beaucoup plus reculé.

Quittons un instant le point de vue d'une attaque purement japonaise, plaçons-nous devant une carte d'Asie et imitons l'aéronaute qui, s'éloignant de la terre, voit de plus en plus les détails disparaître et se fondre, mais n'en tire qu'une idée plus nette de l'ensemble. Que voyons-nous? Devant nos yeux s'étalent deux masses compactes, la Chine avec ses quatre cents millions d'habitants. l'empire indien. Celui-ci se développe sans bruit autour de l'Inde proprement dite et de ses trois cent millions d'habitants. Il doit, suivant les idées des impérialistes déjà en voie d'exécution, englober bientôt toute la péninsule de Malacca, la Birmanie, le Thibet, l'Afghanistan, la Perse du sud, le golfe Persique en entier et, par l'Arabie, venir rejoindre l'Égypte. En marge de ces masses formidables, nous voyons s'allonger le long ruban des îles japonaises qui, comme le serpent dont il emprunte la forme, n'a pas besoin de la masse pour posséder la force. Sa population de bientôt cinquante millions d'âmes paraît insignifiante à côté des deux agglomérations voisines, mais dépasse de beaucoup la nôtre.

Au milieu de ces trois forces : les deux colosses et l'agile athlète, un coin de terre, l'Indo-Chine avec quinze ou vingt millions d'habitants et pas d'esprit de nationalité. Comment penser que ce lambeau de terre ne va pas disparaître étouffé, broyé entre ses voisins?

S'appuie-t-il, au moins, comme l'empire indien, qui, lui aussi, malgré sa masse, a ses points faibles, sur une nation riche, pleine d'énergie vitale, toujours en voie d'expansion à qui sa position et sa fortune ont donné cet atout formidable, l'empire des mers ?

Non. La France n'a pas quarante millions d'habitants et ce chiffre déjà bien modeste aujourd'hui paraîtra insignifiant dans cinquante ans vis-à-vis des progrès constants que font les autres pays. La France d'aujourd'hui a reçu en héritage une dette formidable qui absorbe la plus grande partie de ses ressources. La France menacée sur terre et sur mer à la fois se voit obligée de diviser ses forces déjà si réduites. Que l'on fasse abstraction un moment de toutes les pensées, honorables dans leur erreur, qui peuvent nous cacher la vérité : patriotisme, amour-propre national, et que l'on voie la question froidement et de haut. Comment croire que l'Indo-Chine puisse résister à la pression qui l'étouffe?

Et cependant c'est peut-être dans sa faiblesse même qu'une diplomatie habile pourrait trouver sa sauvegarde. C'est que si les trois terribles adversaires paraissent entièrement d'accord aujourd'hui, ils sont trop puissants, chacun de son côté, pour ne pas arriver bientôt à voir leurs intérêts se heurter. L'empire indien ne peut désirer voir camper les invincibles guerriers japonais sur sa frontière même; il n'a pas intérêt davantage à y voir des armées chinoises instruites à l'européenne.

Protégé, d'un côté, par les montagnes escarpées et glacées du Thibet; de l'autre, par l'Indo-Chine tampon, sa situation actuelle est bien plus sûre. Le deuxième boulevard, il peut désirer l'occuper et le fortifier lui-même, comme il a fait pour le premier. Mais c'est alors

la Chine qui redouterait d'avoir pour voisine une nation à qui l'empire de la mer permettra longtemps encore l'exécution de bien des combinaisons. C'est le Japon panmongoliste qui protesterait qu'une colonie asiatique ne peut échapper à ses maîtres d'Europe que pour retourner aux Asiatiques, prétention qu'il n'élèverait pas aujourd'hui si, en pleine lune de miel d'une union encore récente, l'Angleterre s'emparait de notre colonie, mais qu'il élèvera plus tard, quand il pourra se passer de son alliée.

Le jeu des intérêts contradictoires des trois pays permettrait donc d'appliquer le vieil adage : diviser pour régner et de s'assurer l'appui au moins de l'un des trois colosses si l'on était menacé par l'autre ou les deux autres. Ainsi pourrait-on trouver un élément de sécurité dans la faiblesse même de l'Indo-Chine que chacun de ses trois voisins voit volontiers le séparer des autres.

Je reviendrai plus loin sur ce point, mais je signale en passant comme premier procédé de défense de l'Indo-Chine, en dehors des préparatifs militaires, une politique de division et de paix. Elle seule peut, devant une Chine européanisée, nous conserver l'Indo-Chine; les canons n'y peuvent suffire. Contre le Japon, ceux-ci seront peut-être efficaces si on les emploie sagement, mais le résultat devant être douteux, la première chose à faire c'est de nous préparer en silence et sans provoquer bruyamment un adversaire qui ne se laisse pas facilement intimider.

J'ai longtemps espéré pouvoir présumer de la façon suivante mon opinion : seuls des aveugles volontaires pourraient considérer la situation de l'Indo-Chine comme à l'abri de tout danger, mais elle ne paraît pas directement menacée pour le moment.

C'est là ce que je pensais jusqu'en avril de cette année (1905). Les événements qui se produisirent alors introduisirent un élément nouveau dans la question.

Le Japon put voir dans le voisinage de l'Indo-Chine un danger pour lui, au cas où nous viendrions en aide à une puissance en lutte avec lui : Russie, Allemagne, etc. L'importance de la situation stratégique de notre colonie dans le cas d'une guerre, soit avec la France, soit avec une nation alliée de celle-ci, se révéla avec une force nouvelle et l'opinion publique qui, quels que soient les projets secrets de l'état-major, s'était assez peu intéressée à l'Indo-Chine, commença à voir en elle une forteresse menaçante comme celle que les Russes voulaient faire de la Corée. Si le parti militaire désirait prendre les devants et s'emparer de cette base d'opérations d'un ennemi futur, non par désir d'expansion, mais par simple mesure de précaution, il aurait désormais l'opinion avec lui. Cette évolution, jointe à une recrudescence marquée de méfiance et de haine pour la France, me force à regret à modifier un peu mon opinion primitive et à considérer désormais l'Indo-Chine comme sérieusement menacée.

CHAPITRE II

LA DÉFENSE DE L'INDO-CHINE (1)

La tâche qui se présenterait devant le Japon, le jour où il voudrait s'emparer de l'Indo-Chine, comprendrait : le transport d'une armée, son débarquement, son ravitaillement (renforts, envoi de munitions, rapatriement des malades et des blessés, etc...), la conquête territoriale.

La première condition à réaliser pour pouvoir opérer des transports sur une grande échelle, c'est d'être assuré de la suprématie sur mer dans les parages à traverser. Ce principe résulte de l'histoire du monde tout entière, et de nombreux ouvrages (2) l'ont fait ressortir avec clarté. On a cru pouvoir trouver la preuve du contraire précisément dans la guerre actuelle. En réalité, il n'en est rien. Le Japon n'a cessé de le reconnaître et c'est pourquoi il eut soin de faire débuter ses opérations par la surprise du 8 février. Celle-ci, en mettant hors de combat plusieurs navires ennemis, lui assura, au moins momentanément, le commandement de la mer et lui permit de faire

(1) J'avais donné primitivement plus de développements à ce chapitre. La publication récente d'études importantes sur la question m'a amené à le réduire pour éviter des doubles emplois.

(2) Surtout : *Influence of sea Power* de Mahan et *Naval Warfare*, de l'amiral COLOMB.

aussitôt des débarquements sur une grande échelle.

Ce n'est pas que la chose n'ait été un peu risquée et, si les Russes avaient montré plus d'audace, le jeu aurait pu devenir fort dangereux ; mais l'espoir que Port-Arthur tomberait beaucoup plus tôt qu'il n'est arrivé, l'idée que les réparations des navires russes dans ce port présenteraient de grandes difficultés, la pensée que la supériorité en flottilles de torpilleurs pourrait assurer en tous cas la liberté du détroit si resserré de Tsushima, les renseignements surtout que l'on avait sur l'ennemi et qui apportaient la certitude du succès dans un combat naval à armes égales, tout cela pouvait donner confiance.

Malgré tout, l'importance essentielle du principe sautait aux yeux et c'est ce qui fit exécuter ces tentatives répétées de mise en bouteille, dont la dernière au moins réussit partiellement. C'est ce qui fit presser aussi avec tant d'énergie le siège de Port-Arthur, où l'on voyait surtout le dernier refuge d'une escadre toujours menaçante tant qu'elle existerait. On restait exposé à des surprises, tant qu'on n'avait pas la maîtrise incontestée et la destruction de quelques transports par les navires de Vladivostock le montra bien ; mais on savait qu'à la guerre rien ne se fait sans risques et les conséquences mêmes de cette surprise montrent le peu d'influence que peuvent avoir de pareilles opérations, partielles, isolées, tentées par des forces inférieures, sur l'issue finale des hostilités.

Mais si l'on peut négliger la menace de quelques croiseurs isolés, le transport et le ravitaillement d'une armée importante exigent que le gros de l'escadre ennemie soit détruit ou maintenu par des forces supérieures qui lui ôtent toute chance de sortir sans courir à une défaite. Or, à ce point de vue, nous ne pourrons

jamais, au moins au début des opérations, lutter contre le Japon. Le Japon, en effet, aura deux ou trois ans après la guerre onze cuirassés de première classe et 12 croiseurs-cuirassés (1). Nous ne pouvons évidemment songer à entretenir constamment une force égale en Extrême-Orient.

La possibilité d'un transport de troupes étant assurée, il faut l'effectuer et là encore il ne semble pas qu'il puisse y avoir pour le Japon de bien grandes difficultés à amener en deux fois soixante ou quatre-vingt mille hommes sur les côtes de l'Indo-Chine. Avec une préparation soigneusement étudiée, organisée de longue main dans le silence et venant aboutir à date fixée aux opérations effectives (et l'on sait que le Japon excelle à ce genre d'opérations), une flotte pourrait facilement en quelques jours être rassemblée à Sasebo, y embarquer les troupes et les amener devant Saïgon. La position de Formose et des Pescadores faciliterait encore la tâche.

La deuxième phase de l'opération consiste à débarquer les troupes amenées. La suprématie sur mer ne suffit plus ici, la défense des côtes entre en jeu. La

(1)

CUIRASSÉS	CROISEURS-CUIRASSÉS
4 restant de l'escadre primitive.	8 restant de l'escadre primitive.
1 pris à la bataille de Tsushima.	3 en construction au Japon.
2 en construction en Angleterne.	1 pouvant être relevé (le *Bayan*).
2 en construction au Japon.	
3 qui pourront probablement être relevés à Port-Arthur.	
11	12

question nécessite donc une étude au moins sommaire des côtes de l'Indo-Chine.

Saïgon présente des avantages frappants au point de vue de la défense maritime. La ville est située à trente milles de la mer à vol d'oiseau et les grands bâtiments n'y trouvent accès que par deux rivières facilement navigables, le Donnaï et le Soirap, qui viennent aboutir au cap Saint-Jacques, magnifique avancée naturelle dont la masse, dominant les plaines basses d'alluvions qui l'entourent, favorise merveilleusement la défense de l'entrée.

Si les grands navires n'y peuvent trouver d'autre accès, les torpilleurs de la défense auront par contre à leur disposition un admirable système de canaux qui leur permet de déboucher à tout moment sur les derrières des assaillants. Ceux-ci auront en outre, et c'est le principal avantage de la position de notre capitale indo-chinoise, de grandes difficultés à trouver une base d'opérations convenable.

De Saïgon, en effet, jusqu'à la pointe Camao, qui termine la Cochinchine au sud à 180 milles du Cap Saint-Jacques, on trouve d'abord le delta du Mekong dont les terres sont basses, sujettes à de fréquents changements, bordées de bancs qui s'étendent en mer jusqu'à une distance où la terre ferme est presque invisible et qui ont été le théâtre de fréquents échouages. Plus loin, à partir du Cua-Ba-Tac, la côte court, presque droite, formée d'alluvions, basse et mal déterminée. Les bancs qui la bordent s'étendent souvent jusqu'à 9 ou 10 milles au large.

Au nord du cap Saint-Jacques, la côte est plus montagneuse; mais, par un caprice de la nature, elle n'offre que des baies très ouvertes et qui méritent à peine ce nom, légères échancrures, faiblement dessinées dans

la ligne droite qui court du sud-ouest au nord-est et auxquelles cette direction même, jointe à la nature des fonds, enlève toute sécurité, battues qu'elles sont la moitié de l'année par la mousson de nord-est et l'autre moitié par la mousson de sud-ouest. Ce n'est qu'à la baie de Camraigne, à près de 200 milles du cap Saint-Jacques, que commence la série de ces baies vastes, à mouillages sûrs, entourées de hautes montagnes dont le pittoresque aspect frappe vivement le voyageur habitué aux marécages de la basse Cochinchine.

Ainsi, dans un rayon de 200 milles, pas un abri sur la côte, un seul au large : Poulo-Condore. Placée à 100 milles du cap Saint-Jacques, cette île pourrait fournir à l'ennemi une base d'opérations fort utile. La baie du nord-est, il est vrai, peu sûre et sans fond, est sans importance. La baie du sud-est n'est praticable qu'en mousson de sud-ouest, elle est encombrée de bancs et n'offre qu'un mouillage très restreint. Mais la baie du sud-ouest est bien abritée, d'accès facile, on y trouve de l'eau douce et les fonds de 9 mètres y forment un rectangle d'un mille sur un demi-mille où peuvent prendre place plusieurs bâtiments. Poulo-Condore doit donc être défendue très sérieusement.

La défense de Saïgon, en outre du système de forts, de batteries et de torpilles fixes, que je ne puis étudier en détail, devrait comprendre au minimum, étant données les forces que le Japon peut y amener : deux divisions de torpilleurs défensifs à Saïgon (divisions de six bâtiments) avec points de relâche au cap Saint-Jacques et au Cua-Din-An, une à Poulo-Condore et deux divisions offensives au cap Saint-Jacques avec deux ou trois sous-marins à chacun de ces points.

Dans ces conditions une escadre évoluant devant le

cap Saint-Jacques serait fort exposée aux attaques de ces petits bâtiments. Combien de destroyers ne lui faudrait-il pas pour garder, en outre des deux grandes rivières, le Cua-Tien et le Cua-Daï (2 mètres à mer basse), le Cua-Ben-Nhau (3 mètres dans un chenal long, sinueux et impossible à pratiquer sans pilote), les Cua-Cong-Hau et Ko-Khieu (2 mètres sur la barre) qui tous viennent déboucher sur ses derrières. Il semble donc que lorsque les *défenses du cap Saint-Jacques l'auront mis à l'abri d'une attaque brusquée*, les Japonais y trouveront difficilement le point favorable pour leur premier débarquement.

Plus encore que Saïgon, Port-Courbet se prête merveilleusement à la défense par flottilles. Il faut avoir visité la baie d'Halong pour se rendre compte de ce qu'est ce prodigieux entassement d'îles et de rochers de toutes dimensions; il faut avoir appris peu à peu par une longue pratique à retrouver les divers chenaux au milieu de tous ces obstacles qui semblent ne présenter à l'œil qu'une ceinture continue et infranchissable, pour comprendre combien toute opération serait rendue dangereuse à l'ennemi par quelques torpilleurs évoluant dans ces eaux. Comment éviter leurs attaques, alors qu'ils débouchent soudain à cent mètres de l'assaillant; comment les détruire, alors qu'ils suivent, avec la sûreté que donne l'habitude, des passes dangereuses et disparaissent à tout instant, et comment bloquer ces passes, lorsqu'elles sont innombrables?

La masse des îlots qui bordent cette partie de la côte tonkinoise laisse libres deux carrefours voisins : la baie d'Halong et la baie de Faï-Tsi-Long. De Port-Courbet, on peut rejoindre la première par le chenal de l'Hamelin, la seconde par les chenaux du Du Couëdic

et du Château-Renault, profonds tous deux. De la baie d'Halong, on peut gagner le large, soit par l'Entrée-Profonde, soit par la passe Henriette; de la baie de Faï-Tsi-Long, soit par les passes de l'Aspic, du Casque ou de la Mouche, soit en longeant la côte dans le nord-est au delà de Kebao, par les passes de Paka-Mun, Tsieng-Mun, etc.

En un mot, et pour ne pas entrer dans trop de détails, une force navale qui voudrait bloquer Port-Courbet aurait à surveiller une étendue de côtes de soixante milles et ne pourrait s'aventurer dans les passes qu'au risque de recevoir à tout instant des torpilles. L'attaque de Port-Courbet, fortifié, pourvu de quelques batteries et de deux divisions de torpilleurs, présenterait de grandes difficultés.

La Cochinchine, nous l'avons vu, n'offre de Saïgon au cap Padaran aucun mouillage commode. Il en est de même de Tourane à Port-Courbet. La côte est parsemée, il est vrai, d'îles ou d'îlots de médiocre étendue derrière lesquels un navire peut, suivant la mousson, trouver un refuge en cas de mauvais temps; mais on n'y découvre point de baie permettant à une escadre ou à une flotte de transport de venir s'y installer. La baie du Brandon, seule échancrure un peu considérable de la côte où l'on puisse trouver de bons fonds, n'offre aucun abri sérieux.

Il est impossible de jeter les yeux sur une carte d'Indo-Chine sans être frappé de l'importance exceptionnelle de la position de Tourane. L'étendue de la baie, ses grands fonds, se prêtent au mouillage d'une force navale importante. Sa proximité de Hué, dont elle n'est qu'à deux journées de marche par le col des Nuages, aisément franchissable, offre à un ennemi puissant la forte tentation d'un coup de main

sur la capitale dont l'effet moral serait considérable. Il faudrait là de sérieuses défenses.

En descendant vers le sud, on trouve, à 90 kilomètres de Tourane seulement, la baie de Kikuik qui pourrait se prêter, en mousson de sud-ouest surtout, à un débarquement au cas où l'assaillant préférerait ne pas attaquer de front les défenses de Tourane. A partir de Quine-Hone enfin et sur la distance de 150 milles environ qui sépare ce point du cap Padaran, la côte offre, par un contraste frappant avec celles qui la prolongent au sud et au nord, toute une série de baies magnifiques, profondément découpées et où l'on rencontre de grands fonds : baie de Xuanday, baie de Van-Phong, avec la nappe d'eau profonde et saine de Port-Dayot; baies de Bin-Kang et de Nhatrang, baie de Camraigne. Il est impossible de songer à les défendre toutes; il y faudrait des centaines de millions. Nous devons donc nous résigner à reconnaître qu'il y aura toujours là dans notre défense de la côte indo-chinoise un point faible qui offre à l'ennemi la possibilité de s'emparer d'une base commode pour ses débarquements et pour le mouillage de son escadre de blocus. Nous pourrons trouver seulement quelque atténuation à nos regrets dans la pensée que ces ouvertures ne possèdent que des débouchés difficiles vers l'intérieur. Cette partie de la côte, en effet, est étroitement bordée d'une chaîne de montagnes abruptes dont les contreforts mêmes forment toutes ces baies; et l'ennemi qui prendrait l'une d'elles pour base d'une invasion aurait à exécuter une marche pénible de plusieurs centaines de kilomètres pour atteindre un point essentiel.

De cette courte étude de la deuxième phase des opérations, le débarquement, on peut tirer la conclusion qu'en défendant fortement les trois points Saïgon

et Cap-Saint-Jacques — Port-Courbet et baie d'Ha-bong — Tourane, nous mettons l'ennemi dans l'obligation soit de faire précéder son débarquement de l'attaque en règle d'une place fortifiée qui demande plusieurs semaines, soit de l'effectuer en un point excentrique.

Mais, supposant même les côtes de l'Indo-Chine inabordables, celle-ci n'est pas intangible pour cela, car elle n'est pas une île. Elle reste toujours vulnérable par ses trois frontières terrestres : Chine, Birmanie, Siam. Que la Chine ne doive pas devenir du jour au lendemain une grande puissance militaire et surtout une puissance agressive, c'est possible; mais on doit en pareille matière faire des calculs à longue échéance. Dans cent ans, si ce n'est pas dans vingt, la Chine fatalement deviendra une grande puissance, tandis que, dans ses dimensions restreintes, le développement de l'Indo-Chine est étroitement limité.

Il faut donc prévoir l'invasion de notre colonie par sa frontière du nord, soit par une armée chinoise, soit par une armée japonaise alliée. Il faut prévoir aussi le cas où dans une lutte isolée : France, Angleterre, celle-ci, tranquille pour l'Inde, pourrait envoyer en Annam un corps expéditionnaire; il faut envisager enfin, et c'est l'éventualité la plus redoutable parce que la plus vraisemblable dans un avenir immédiat, le débarquement d'une armée japonaise dans un des ports siamois que nous ne pouvons cependant garnir de nos canons et de nos torpilleurs.

On sait que le Japon a inauguré au Siam toute une politique d'intrigues dont les résultats se feront voir un jour. L'armée japonaise y serait bien reçue et y trouverait une base solide. La défense des côtes de l'Indo-Chine ne suffit donc pas; il faut songer à la lutte sur

terre et nous ne pouvons soutenir celle-ci que par deux moyens : ou bien par des combinaisons politiques obligeant les ennemis éventuels à employer leurs armées autre part, ou bien par l'entretien d'une puissante armée capable de lutter contre celle de l'envahisseur.

Une première question se pose ici : quelle attitude adopterait la population indigène? Il ne semble pas qu'elle doive, dans son ensemble, nous apporter un secours bien efficace. On pourrait plutôt craindre qu'elle ne nous créât des difficultés nouvelles. Les Japonais feraient certainement coïncider leur attaque avec une vaste propagande panmongoliste, et si des idées aussi générales laissaient indifférents les Annamites, ils leur promettraient du moins plus de liberté sous le régime nouveau et, argument essentiel, une diminution considérable des impôts.

En admettant même que la majorité de la population conserve l'apathie qui caractérise la race (le Japon excepté), il est certain que le début des hostilités verrait se former à nouveau sur les frontières de Chine et du Siam ces nombreuses bandes de pirates qui nous ont obligés si longtemps à y entretenir des forces importantes. La masse ne se soulèverait certainement pas pour repousser l'envahisseur. Ce serait se faire singulièrement illusion que d'en attendre un grand mouvement d'enthousiasme pour défendre « la Patrie en danger ». Tout ce que l'on peut espérer, c'est que les troupes indigènes resteraient fidèles et la population indifférente, comme l'a été celle de la Mandchourie dont deux armées ennemies se disputaient le territoire.

Mais, ces troupes indigènes, que valent-elles? On a vu que le soldat japonais vaut les meilleurs du monde.

Bien des gens pensent qu'à égalité de nombre, il serait supérieur à tout autre. On peut admettre qu'il y aurait égalité de valeur avec nos troupes françaises, mais on ne peut l'espérer pour les troupes indigènes. Celles-ci sont excellentes pour faire la police du pays, pour chasser des bandes de pirates, se livrer à la guerre de montagnes et de guérillas. Le soldat annamite aime son métier et a montré en maintes circonstances un dévouement remarquable et une solide tenue au feu. Faut-il en conclure que, dans une bataille rangée, il aurait l'énergie nécessaire pour recevoir stoïquement la pluie des obus, pour résister aux fatigues d'un combat de plusieurs jours, pour supporter au moment décisif l'assaut furieux, irrésistible qu'accompagnent les banzaïs japonais? La chose est douteuse et j'estime qu'à moins d'être deux contre un, nos tirailleurs indigènes ne peuvent espérer la victoire.

Dans ces conditions, il est manifestement impossible de songer à entretenir d'une façon permanente en Indo-Chine une armée capable de lutter contre celle des Japonais, comme il est impossible d'y entretenir une flotte égale à la leur, comme il est impossible de hérisser de canons et de garnir de torpilleurs toutes les baies où ils pourraient débarquer. Que devons-nous donc faire?

Je ne puis m'empêcher de croire qu'en consacrant une trop grande part des sacrifices que nous pouvons faire à la défense des côtes ou à la défense terrestre, nous utiliserions mal notre argent, *parce que tout ce que nous ferons dans cet ordre d'idées sera insuffisant.* Nous violerions en outre le principe fondamental qui doit dominer toute guerre coloniale, ce principe qui voit le gage du succès non pas dans des mesures de détail, mais dans la suprématie sur mer. On pourrait objecter

que cette dernière ne nous met pas à l'abri d'une attaque de la Chine et qu'elle nous est enlevée en cas de lutte avec l'Angleterre. Ces deux éventualités doivent être négligées parce que, si l'Indo-Chine est attaquée par le Japon et l'Angleterre simultanément ou par une Chine organisée à l'européenne, *il n'y a rien à faire.*

Dans le cas plus vraisemblable d'une lutte avec le Japon seul, le principe reprend au contraire toute sa valeur. Si dès le début des hostilités nous pouvions envoyer en Indo-Chine une escadre supérieure à la japonaise (soit par exemple quinze cuirassés, quinze croiseurs-cuirassés, trente contre-torpilleurs), l'armée ennemie privée de renforts et d'approvisionnements s'épuiserait lentement et nous pourrions, de notre côté, en envoyer suffisamment pour reprendre la supériorité sur terre. La résistance des Japonais ferait probablement pour nous de cette guerre une réédition de ce qu'a été celle du Transvaal pour l'Angleterre, mais le succès final serait peu douteux.

La flotte que nous enverrions en Indo-Chine y devrait trouver une base d'opérations. C'est un principe évident qu'une escadre moderne ne peut trouver sa pleine utilisation qu'à la condition d'avoir à sa disposition un arsenal où elle puisse se reposer, se réparer, se ravitailler en munitions, vivres et charbon. Une base de ce genre ne suffirait même pas, car étant donnée la supériorité assurée sur terre à l'ennemi, au moins pour deux ou trois mois, il pourrait, en y concentrant tous ses efforts pendant cette période, s'en emparer ou la rendre intenable (1).

Si nous ne pouvons créer deux arsenaux complets

(1) Ces lignes étaient écrites en mars 1905, avant que j'aie pu avoir connaissance des études parues depuis sur la question et qui aboutissent généralement à des conclusions analogues.

en Indo-Chine, nous devrons tout au moins en installer un en Cochinchine et lui adjoindre au Tonkin un solide point d'appui approvisionné en charbon et en projectiles. L'un et l'autre devront posséder un système de défense complet, comprenant une défense mobile sérieuse et des ouvrages qui mettent la place à même de résister pendant trois mois aux attaques d'une armée de cinquante ou soixante mille hommes.

Comme complément à cette installation, il faut prévoir : une politique qui nous assure le dévouement de nos sujets annamites, l'augmentation de la garnison française, le développement du système des réserves indigènes, la construction de chemins de fer permettant et la mobilisation de celles-ci et l'envoi dès le début, aux deux bases navales, des troupes destinées à compléter leur garnison qui doit comprendre au moins trente mille hommes pour chacune.

Nous aurons donc à entretenir sur place, dès le temps de paix, une flottille d'une cinquantaine de torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins et une armée de vingt mille Européens et trente à quarante mille indigènes avec réserves permettant de doubler ce dernier nombre en quelques jours.

Enfin et avant tout, nous devrons avoir une marine toujours assez forte pour pouvoir, sans dégarnir complètement nos côtes, envoyer rapidement en Extrême-Orient quinze cuirassés, quinze croiseurs-cuirassés et une trentaine de contre-torpilleurs, et cette marine devra entretenir en Méditerranée une escadre puissante prête à se compléter dès le début de la période de tension diplomatique.

Ce dernier point (possession d'une marine puissante) domine tous les autres, d'abord parce que sans lui les autres mesures deviennent inefficaces, ensuite parce

que son existence seule fera longuement hésiter l'adversaire qui voudrait nous attaquer. Ainsi à la question : Pouvons nous défendre l'Indo-Chine? on ne peut répondre sans avoir acquis auparavant des notions précises sur l'état de notre marine : cette étude fera l'objet du chapitre suivant.

Cet effort que nous devons faire, si nous voulons nous assurer la possession de l'Indo-Chine au moins pour une quarantaine d'années nouvelles, que nous coûtera-t-il? Je ne puis évidemment en établir un devis approximatif. Mais, si l'on veut bien considérer que tout est à faire ou à peu près (car Saïgon n'est pas défendu et est très difficilement défendable du côté de terre), je ne pense pas que la somme totale puisse être inférieure à deux cent cinquante millions qui devraient être dépensés en quatre ou cinq ans, si nous ne voulons pas voir le Japon, inquiet de nos préparatifs, nous surprendre en pleins travaux, et le chiffre que je donne ici ne comprend pas, bien entendu, l'augmentation nécessaire de notre flotte en général, mais uniquement la préparation sur place; il ne comprend pas davantage la nouvelle charge de trente ou quarante millions qui viendra chaque année s'ajouter à notre budget pour l'entretien des travaux effectués, de la flottille nouvelle, des garnisons renforcées (1).

Devant l'énormité des sacrifices à faire, une question se pose avec force à l'esprit : Devons-nous, pouvons-nous les faire, ces sacrifices? l'Indo-Chine les vaut-elle? ou ne ferions-nous pas mieux de nous débarrasser de ce poids bien lourd, de vendre l'Indo-Chine, en un mot, ou de l'échanger?

(1) En mettant cette dépense à la charge de l'Indo-Chine elle-même, on risquerait de mécontenter dangereusement les indigènes, soumis déjà à d'assez lourds impôts.

L'idée n'est pas neuve et s'est présentée avec force à de nombreux esprits depuis que le développement des événements a montré la faiblesse de notre position en Extrême-Orient. Cette solution de la question est probablement destinée à être discutée avec passion. Je me garderai, comme toujours, d'y apporter aucune idée préconçue et je me contente d'indiquer brièvement les arguments qui seront invoqués des deux côtés.

Les opposants ne manqueront pas de faire leur principale objection du point de vue moral de la question, sachant combien, avec les idées généreuses et aussi l'amour-propre des Français, de pareils arguments sont puissants. Ils diront d'abord que, en renonçant à l'Indo-Chine, nous donnerons une preuve de faiblesse qui nous diminuerait, que notre prestige serait gravement atteint, etc. A ceux-là on peut répondre que l'empereur d'Allemagne, si jaloux de l'honneur national, n'a pas cru devoir s'arrêter à de pareilles objections, lorsqu'il a dessiné récemment cette évolution brusque qui l'a porté des rêves d'expansion mondiale indéfinie à la répudiation de toute politique de ce genre, et à des protestations répétées de modestie et de désintéressement. Il a simplement envisagé la chose au point de vue pratique et s'est incliné devant les faits. Pour nous placer, nous aussi, à ce point de vue, nous devons seulement nous demander : Pouvons-nous garder l'Indo-Chine ? Si oui, à quelles conditions ? Si non, notre prestige souffrira bien plus encore quand elle nous sera violemment arrachée à la suite d'une guerre de deux ou trois ans dont les conséquences économiques seront terribles.

On dira aussi que le sort des peuples ne doit pas

dépendre d'un caprice de leurs maîtres et que nous commettrions une désertion honteuse en traitant commercialement du sort de nos fidèles sujets indo-chinois.

Je ne pense pas que ce point de vue puisse retenir longtemps quiconque a étudié un peu sérieusement et sur place les Annamites. L'Oriental n'est guère accessible aux sentiments de patriotisme. On ne peut même pas dire, en renversant la proposition, qu'il préférerait un maître jaune comme lui, quoique la communauté (jusqu'à un certain point) des langues écrites doive bien faciliter les rapports entre eux. La vérité est que le paysan annamite, préférera le maître qui lui imposera le moins de corvées, l'accablera de moins d'impôts et respectera le mieux ses usages. S'il pense que son nouveau maître, Chinois, Japonais, Anglais ou Américain, ne sera pas plus dur que l'ancien, on peut être assuré qu'il accueillera le changement avec une parfaite indifférence. Tout au plus, quelques Annamites instruits, quelques lettrés, quelques fonctionnaires qui ont lié de longue date leur fortune à la nôtre pourront-ils regretter vivement une transformation préjudiciable à leurs intérêts.

Un autre côté de la question est constitué par le point de vue colonial proprement dit. On peut défendre l'Indo-Chine : 1° à cause des avantages économiques que nous rapporte son occupation ; 2° à cause de ceux que sa situation peut nous valoir dans l'avenir au point de vue de la part à prendre dans l'exploitation de la Chine ; 3° en raison enfin des sacrifices consentis depuis de longues années et des intérêts acquis par nos nationaux établis dans le pays. Ces intérêts pourraient faire dans l'acte de vente ou d'échange l'objet d'une clause spéciale les rachetant ou les réservant pour une certaine période. Le premier et le troisième

points seront élucidés quand une personnalité compétente aura fait une étude suffisante de la question pour pouvoir mettre des chiffres précis en regard des articles ci-dessous :

ACTIF DE L'OPÉRATION	PASSIF
— Économie des travaux de défense à exécuter d'ici quatre ou cinq ans. — Économie de la somme représentant le capital de 30 à 40 millions à inscrire chaque année au budget des colonies au titre de l'Indo-Chine. — Prix éventuel de la vente en admettant que l'opération ne résulte pas d'un échange ; dans ce dernier cas, avantages de cet échange.	— Indemnité à titre de compensation des pertes résultant de l'opération pour les particuliers. — Perte d'une partie importante de notre commerce avec l'Indo-Chine.

Il ne paraît pas douteux que l'opération ne doive se solder par une somme importante du côté de l'actif.

Quant aux avantages que peut nous offrir la position de l'Indo-Chine en nous assurant dans l'avenir une part importante du commerce de la Chine avec le monde, comment pourrais-je espérer traiter en quelques lignes un sujet si vaste, si complexe, qui a fait l'objet des études d'une importante mission commerciale et de nombre de personnes plus compétentes que moi en la matière? A cet argument on pourrait peut-être répondre :

1° Que nous trouvons partout en Chine la concurrence anglaise, allemande, américaine, japonaise ; que ces quatre nations luttent avec acharnement entre elles et que, pour des raisons que l'on a souvent cherché à

élucider, notre commerce ne paraît guère en mesure de soutenir victorieusement la lutte;

2° Que seules les provinces très voisines de l'Indo-Chine, comme le Yunnan et le Kouang-Si, peuvent tomber plus efficacement sous notre influence, mais que l'on en est bien revenu des espoirs enthousiastes du début; qu'il s'agit là de provinces dont la richesse est très limitée et les communications avec l'extérieur difficiles;

3° Que, lorsque la Chine sera vraiment ouverte à la civilisation européenne, ce n'est pas elle qui achètera nos produits; elle nous en vendra. L'Indo-Chine tombera alors entièrement sous sa domination économique, et, si nous voulons éviter cette situation en l'entourant d'une barrière douanière, cette barrière sera rompue par la force.

Quelle solution faut-il donc adopter? J'estime qu'en pareille matière personne ne peut dicter au peuple français sa conduite et que c'est à lui à en décider. On doit seulement le mettre à même de juger sainement tous les éléments de la question.

Tout se tient lorsqu'il s'agit de déterminer une politique à adopter. Puissance morale et militaire, commerce, industrie, colonisation, richesse tout dépend du tempérament de la nation, de ses intentions et de son idéal. Si le peuple français, las des entreprises lointaines, des dépenses militaires, renonçant définitivement aux aventures, résolu à se cantonner chez lui, à continuer en l'accentuant de plus en plus sa politique de protectionnisme à outrance, de fonctionnarisme, de malthusianisme, s'il décide d'abandonner l'Indo-Chine, il fera bien: car, dans ces conditions, elle est en tous cas perdue pour lui et plus tôt il le fera, plus il évitera de sacrifices.

Si, au contraire, se ressaisissant sous le coup de fouet des événements extérieurs, sous l'humiliation des comparaisons attristantes que présentent certains côtés du tempérament des Japonais, ces gens traités hier de sauvages, avec le sien, sous l'influence des efforts que font en ce moment des hommes de bonne volonté pour développer l'énergie et l'esprit d'entreprise; si le peuple français, sans abandonner l'idéal magnifique qui fait de la France, au point de vue moral, la première des nations civilisées, reprend l'activité pratique qui en faisait, il y a deux cent cinquante ans, la plus puissante, alors il dira : Non! pas de renonciation : la lutte! Et le gouvernement se sentira alors suffisamment appuyé pour faire tous les sacrifices nécessités par la ligne de conduite adoptée.

Ce sont les qualités morales surtout qui nous rendront forts, suffiront-elles dans le cas spécial qui m'occupe ici? La chose n'est même pas certaine et je le dis parce qu'il y aurait, me semble-t-il, quelque lâcheté à ne pas donner, en terminant, une opinion personnelle sur la question.

Une étude consciencieuse du Japon et de l'Indo-Chine m'a apporté la conviction que les sacrifices que nous pouvons faire ne donneront jamais à celle-ci la sécurité contre celui-là. Faut-il donc faire ces sacrifices inutiles? Je crois que non. Je crois que nous ne pouvons défendre efficacement l'Indo-Chine que par le jeu de combinaisons politiques renforçant notre situation dans le monde et, comme on ne recherche que l'amitié des forts, c'est en étant forts et par les qualités morales et par la préparation matérielle générale que nous remplirons le mieux notre but.

CHAPITRE III

LA MARINE

Une courte étude de la situation actuelle de notre marine forme un trait d'union tout indiqué entre le chapitre précédent et le suivant, parce que la marine aurait à jouer un rôle prépondérant dans la défense de l'Indo-Chine et parce qu'elle est pour toute puissance le facteur essentiel d'une politique mondiale et même, en y joignant l'armée, d'une politique européenne.

Lorsqu'on envisage l'éventualité d'une guerre où serait entraîné notre pays, il faut toujours considérer successivement deux cas : lutte avec l'Angleterre, lutte avec la Triple-Alliance, et tout le monde sait que c'est le point faible de notre politique générale que d'avoir ainsi à se préparer à deux sortes de guerres dont les traits caractéristiques seraient très différents. A ces deux hypothèses vraisemblables est venue s'ajouter récemment celle d'une lutte contre le Japon, et nous avons vu déjà que l'issue dépendrait surtout dans ce cas de notre puissance sur mer. Il en serait évidemment de même pour une guerre avec l'Angleterre.

Il est certain que vis-à-vis de l'Allemagne, au contraire, le rôle de la marine n'aurait pas la même importance que celui de l'armée. Il serait très loin d'être

négligeable cependant. Il suffit pour le comprendre de se reporter à l'histoire de la dernière guerre. Laissant de côté l'appoint si précieux que les troupes de la marine apportèrent aux armées de la Loire et à la défense de Paris, puisqu'elle sortait là de son rôle naturel, peut-on oublier les avantages que nous avons retirés d'une suprématie incontestée sur mer : l'assurance de ne pas être pris à revers par le débarquement d'un corps expéditionnaire important, la sécurité de nos communications avec l'étranger, l'afflux continuel de vivres, de munitions, d'armes, d'approvisionnements de toutes sortes.

Si la marine paraît n'avoir rien fait en 70, s'il est vrai qu'elle n'a pas eu à livrer, sur mer du moins, de glorieux combats, c'est précisément parce que sa supériorité était telle que l'adversaire n'osa pas la contester.

Il ne faut pas se dissimuler qu'il en serait tout différemment aujourd'hui. Le tableau qui sera donné plus loin des forces respectives des deux nations montrera combien la situation a changé à cet égard, mais il ne suffirait pas à donner une idée exacte de la situation. Une étude de la marine allemande, de la valeur individuelle de ses bâtiments, du soin avec lequel sont entraînés ses officiers et ses équipages, préparée la mobilisation, de la discipline qui y règne, de l'esprit d'offensive qui y domine (1), serait nécessaire pour achever d'éclairer la situation. On ne peut nier actuellement la possibilité d'un succès de la flotte allemande sur la nôtre et les conséquences en seraient graves. soit que l'ennemi en profitât pour opérer un débar-

(1) On trouvera quelques renseignements intéressants sur ces divers points dans le livre de M. Lockroy : *la Marine allemande*.

quement en force sur nos derrières, soit qu'il se contentât d'interrompre notre trafic maritime.

Ainsi, quelque éventualité qu'on envisage, le rôle de notre marine apparaît comme fort important. Je voudrais montrer rapidement qu'elle n'est plus à la hauteur de la politique que nous avons suivie jusqu'à présent. Il faut pour cela voir quels sont les divers types de navires que comporte une marine de guerre, leur utilisation dans les divers cas et compter ensuite combien nous avons, combien ont les autres marines, de navires de chacun de ces types. On comprendra que je ne puis ici qu'esquisser cette étude, qui demanderait à elle seule un volume.

Toutes les flottes se composent actuellement des unités suivantes : cuirassés, croiseurs cuirassés, croiseurs protégés, contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins. Le cuirassé et le croiseur cuirassé sont tous deux de très grands bâtiments dont le tonnage oscille actuellement entre 12 et 16,000 tonneaux. Tout navire étant, cette vérité est devenue banale, un compromis entre des éléments contradictoires, ces deux classes de navires diffèrent par l'influence prépondérante donnée à l'un ou l'autre des éléments aux dépens des autres. Tous deux sont de grands navires munis d'une cuirasse et d'une puissante artillerie, mais chez l'un on augmente le calibre des pièces et l'épaisseur de la cuirasse en réduisant la vitesse et le rayon d'action ; chez l'autre, ce sont ces deux derniers facteurs que l'on développe aux dépens des premiers.

Les croiseurs cuirassés sont destinés à jouer un double rôle. Qu'il s'agisse pour eux de parcourir les mers pour détruire le commerce ennemi ou pour protéger le nôtre, ou qu'il s'agisse d'assurer le service

d'éclairage d'une escadre en cherchant l'ennemi à grande distance, en poursuivant ses croiseurs, en se livrant ainsi à de continuelles marches et contre-marches, tandis que le corps de bataille suit une route plus directe, il leur faut dans les deux cas une vitesse et un rayon d'action considérables.

Quant aux cuirassés, leur rôle est unique. Réunis en escadres, ils constituent la véritable force combattante qui doit, en dernière analyse, assurer le commandement de la mer par la destruction des forces similaires ennemies. Mais ici se pose la question qui depuis de longues années remue si profondément l'opinion maritime en France : le cuirassé est-il seul à pouvoir remplir ce rôle ? C'est la controverse toujours brûlante des ennemis et des partisans du cuirassé, de ce qu'on appelle la jeune et la vieille école. Parmi les adeptes de la première, les uns veulent supprimer le cuirassé parce que, disent-ils, le croiseur cuirassé peut remplir le même rôle, les autres parce que les flottilles de torpilleurs sont destinées à l'annihiler.

On a pu croire un moment, et je croyais moi-même tout récemment, qu'un compromis s'établirait qui ramènerait les deux types : cuirassé, croiseur cuirassé, à un type intermédiaire et unique. L'évolution récente de la technique et les leçons de la guerre russo-japonaise ont, il me semble, ajourné la possibilité de cette fusion. Les progrès de l'artillerie ont plus que contre-balancé, depuis quatre ou cinq ans, ceux qui ont été faits dans la fabrication des plaques, phénomène inverse de celui qui s'était produit dans la période précédente. Après avoir diminué les épaisseurs des cuirasses on va être obligé de les augmenter de nouveau et cette mesure amènera à son tour une augmentation du calibre des pièces.

En même temps les progrès faits, en portée et en justesse de tir, par la torpille dont sont pourvus les grands bâtiments, en rendant le combat à petite distance très dangereux, augmentent les distances du combat éloigné jusqu'à des valeurs de 6 à 8.000 mètres auxquelles on ne pensait guère il y a quelques années, nouvelle raison pour augmenter le calibre des pièces.

On peut prévoir que le cuirassé de demain devra porter au moins une douzaine de pièces de 30 et de 24 centimètres, et que ses cuirassements principaux (ceinture et tourelles) ne pourront guère descendre au-dessous de 25 à 30 centimètres (1). Ce sont là des conditions qu'il est difficile de joindre à la grande vitesse et au grand rayon d'action reconnus indispensables pour le croiseur-cuirassé.

Mais ce géant qu'est le cuirassé n'est-il pas destiné à disparaître devant l'ennemi qui se présente à lui à l'autre bout de l'échelle des grandeurs et qui, remplaçant la force individuelle par le nombre, tire sa force de sa petitesse même : le torpilleur ?

Les arguments des deux écoles sont devenus trop familiers au grand public dans ces dernières années pour que je m'étende longuement sur ce point ; je me contente de les résumer brièvement.

Les ennemis du cuirassé font ressortir les sommes énormes qui sont consacrées à la construction et l'entretien d'une seule unité, d'où résulte l'impossibilité d'en construire beaucoup et la gravité de la perte d'un seul bâtiment de ce genre. Ils font remarquer qu'alourdis par leur cuirasse, lents et sans rayon

(1) Ces lignes ont été écrites en avril 1905. Les idées qui s'y trouvent exprimées sont entrées depuis dans le domaine de l'application pratique.

d'action, les cuirassés ne dominent que la partie restreinte des mers qu'ils occupent et que d'agiles croiseurs, se fiant à leur vitesse, peuvent se rire de leurs efforts. Ils calculent par un problème d'arithmétique élémentaire le nombre restreint de secondes pendant lesquelles, avec les vitesses actuelles, un torpilleur devra rester sous le feu de l'ennemi avant d'arriver à portée de lancement, les faibles probabilités du tir contre un et surtout contre cinq ou six bâtiments aussi petits et lancés à une pareille vitesse. Ils concluent enfin qu'avec la moitié de la somme consacrée à un cuirassé on peut avoir un nombre de torpilleurs suffisant pour assurer la perte de celui-ci. Ils ajoutent que l'apparition du sous-marin a complété leur thèse en rendant possible de jour ce qui ne l'était que de nuit.

Les partisans du cuirassé se gardent de nier la valeur d'arguments aussi frappants, mais ils font remarquer que les petites dimensions du torpilleur, les conditions du sous-marin en font des armes de côtes, des bâtiments impropres à supporter une mer un peu forte et à s'éloigner du port en raison de leur rayon d'action ; ils rappellent qu'à ce dernier point de vue les cuirassés d'aujourd'hui ne peuvent être comparés aux anciens gardes-côtes et que leurs 2,000 tonnes de charbon leur donnent de longues jambes ; que pour la vitesse même, celle de dix-huit à dix-neuf nœuds dont on les dote aujourd'hui est loin d'être insignifiante ; ils font observer que (c'est une des leçons les plus surprenantes de la pratique) un torpilleur peut rarement fournir à l'attaque la vitesse de vingt-cinq ou vingt-six nœuds pour laquelle il est construit et ne dépasse pas généralement celle de dix-huit ou vingt nœuds ; qu'à moins de se présenter près de l'avant du cuirassé ennemi, il a peu de chance de l'atteindre pour

peu que celui-ci marche à quatorze ou quinze nœuds. Ils montrent que les problèmes de la recherche et de la reconnaissance de nuit sont bien loin d'être résolus; que, de nuit, une force navale naviguant sans feux a bien des chances de passer inaperçue et que de jour la vitesse est une défense presque certaine contre le sous-marin, si lent. Ils ajoutent enfin que les progrès faits par la torpille augmentent peu la valeur du torpilleur, car dans les lancements de nuit, en temps de guerre, l'erreur due au réglage de la torpille est insignifiante par rapport à celles commises sur la vitesse, la route et la distance du but.

Tels sont les principaux arguments des deux écoles, également fondés et troublants! Je voudrais éviter de prendre parti ici, parce que mon opinion ne pourrait jamais avoir que la valeur si restreinte d'une opinion personnelle ajoutée à tant d'autres. Ne semble-t-il pas cependant que tous deux ont raison et ne se disputent que faute de s'entendre? Le partisan du torpilleur ne nie pas la difficulté de le faire opérer à plus d'une centaine de milles de son centre et celui du cuirassé reconnaît l'inconvénient qu'il y a de jeter trente ou quarante millions dans la construction d'une seule unité.

En réalité, la divergence d'opinion provient d'une différence non pas dans les conclusions tirées des exercices de tactique appliquée mais dans la conception stratégique. Les uns ne reconnaissent d'utilité à la maîtrise de la mer que dans le voisinage des côtes et pensent pouvoir s'en passer pour la seule opération utile au large : la guerre de course; les autres veulent dominer la mer partout et ne veulent négliger aucun des éléments nécessaires dans ce but. Mais la stratégie ne fait-elle point partie intégrante de la politique

générale? et ne pouvons-nous pas, ainsi, de généralisation en généralisation, arriver à envisager la question à un point de vue plus élevé et aboutir à cette conclusion que la composition même de notre flotte doit résulter de la ligne de conduite que se tracera notre politique.

Si nous ne préparons que la guerre contre l'Angleterre, le rôle des cuirassés paraît devoir être assez effacé. Quel aspect présenterait, en effet, une pareille guerre suivant les idées le plus généralement admises! Nos escadres cuirassées renoncent à offrir, dès le début des hostilités, des batailles rangées où elles seraient détruites infailliblement (1). Des divisions de croisières comprenant chacune des croiseurs cuirassés, des croiseurs plus faibles et des paquebots armés (destinés à porter du charbon et à recueillir les équipages des navires capturés), divisions homogènes au point de vue de la vitesse, sont préparées dans nos ports, prennent le large et parcourent les mers d'un point d'appui à l'autre, en suivant les grandes routes de navigation et en déroutant par une mobilité incessante la poursuite de l'ennemi.

Nous conserverions quelques-unes de ces divisions volantes pour surveiller le point le plus important, puisque c'est celui où tout le commerce anglais vient finalement se concentrer : la côte même de l'Angleterre et la Manche en particulier. On peut se représenter quelques divisions formées chacune de deux cuirassés, deux croiseurs cuirassés, deux croiseurs plus faibles pour l'éclairage, sortant à tour de rôle

(1) En 1710 et 1711, la disparition complète des escadres françaises permet aux Anglais de se consacrer complètement et efficacement à la protection du commerce et aux expéditions coloniales.

pour quelques jours de Brest ou de Cherbourg, les croiseurs se livrant à la guerre commerciale et trouvant dans les cuirassés un soutien puissant contre les croiseurs de l'adversaire (1).

Tel est le double aspect que pourrait prendre la guerre de course et la combinaison de ces deux genres d'opérations obligerait l'adversaire à diviser ses forces. Quand on songe que ses croiseurs auraient à remplir le triple rôle de surveiller ses côtes, les mers lointaines et d'assurer l'éclairage de ses escadres, il semble vraiment que leur grand nombre ne suffirait pas à rendre la tâche aisée (2).

Pendant cette période, des flottes de transport seraient préparées en deux ou trois points et des troupes concentrées dans leur voisinage. L'ennemi, de son côté, ne pourrait songer à établir un blocus serré de nos ports. Les torpilleurs rendent depuis longtemps fort dangereuse une pareille opération de nuit, les sous-marins la rendent maintenant impossible de jour. Les Anglais l'ont compris et semblent avoir pris le parti de garder leurs escadres à l'abri des coups de nos petits bâtiments en faisant surveiller nos

(1) Mahan remarque que les premiers succès de la guerre de course française furent dus en partie à la présence dans les ports d'escadres intactes dont la seule existence agit comme support de la course presque aussi efficacement qu'une tactique active.

(2) Voir le travail du commander Ballard sur la défense du commerce anglais ; Répartition des forces navales anglaises (*Revue maritime*, août 1902) ; Grandes manœuvres anglaises en 1901 (*Brassey's Naval Annual*, 1902) ; Bedeutet ein Krieg Hungersnot (*Marine Rundschau*, 1903) ; Wilson, *Ironclads in Action*, 2e volume ; La Tactique de blocus, par le lieutenant Dewar (*Journal of the Royal United service institution* et *Marine Rundschau*, 1904) ; le memorandum du premier lord de l'amirauté sur la nouvelle répartition des forces navales anglaises (*Brassey's Naval Annual*, 1905), etc.

côtes par des bâtiments légers. « Renoncer à empêcher l'ennemi de sortir, mais se mettre en mesure de l'atteindre ensuite le plus tôt possible » telle paraît être la tactique adoptée actuellement.

Elle suffirait cependant à entraîner de grandes fatigues pour les bloqueurs. Nos divisions de croisière n'attendraient pas l'ennemi et l'on peut se représenter pour celui-ci toute une série de concentrations, d'appareillages précipités, de vaines poursuites. Une pareille tactique pourrait lasser l'adversaire au point qu'il y voulût mettre fin par une concentration de ses escadres cuirassées sur nos côtes mêmes, nous donnant ainsi l'occasion d'employer notre grande supériorité en torpilleurs et en sous-marins. Ces petits bâtiments, qui auraient d'ailleurs joué jusque-là un rôle actif en accompagnant la sortie et la rentrée des grands navires, en profiteraient pour faire de grands ravages dans les forces ennemies, et nos escadres, accompagnées au combat par les flottilles, pourraient peut-être alors nous assurer la suprématie de la mer pendant les quelques jours nécessaires pour faire passer deux ou trois cent mille hommes en Angleterre.

Si l'on considère maintenant le cas d'une guerre avec l'Allemagne, le rôle de la marine y apparaît, nous l'avons vu, comme moins essentiel que celui de l'armée. Il est important cependant. L'Allemagne, comme l'Angleterre, possède un puissant mouvement commercial maritime dont l'arrêt partiel lui causerait de graves dommages; nos escadres cuirassées trouveraient, en outre, dès le début, un emploi plus actif de leurs forces. Nous aurions vraisemblablement à soutenir le choc des cuirassés allemands prenant une offensive énergique. Nous ne pourrions bloquer de trop près les côtes allemandes, de navigation difficile,

défendues par des flottilles puissantes et sur lesquelles nous ne trouverions aucune base d'opérations. Il suffirait peut-être de placer une forte escadre en observation dans la mer du Nord pour y servir de point d'appui à nos divisions volantes des mers d'Europe.

Si, au lieu d'être isolée, la lutte était généralisée entre la Double et la Triple-Alliance, nous aurions, en outre, à assurer dans la Méditerranée notre domination sur le bassin occidental et la liberté de nos communications avec l'Algérie. D'autres éventualités se présentent encore à l'esprit :

Le plan de campagne de l'Allemagne comprimée entre les deux alliés consisterait évidemment à profiter de la lenteur de la mobilisation russe pour contenir simplement celle-ci avec deux ou trois corps d'armée auxquels l'armée autrichienne donnerait la main. Elle chercherait alors à écraser rapidement la France dès le début pour pouvoir ensuite se retourner vers l'est. Mais étant donnée l'énorme supériorité que les armes et les procédés de combat modernes donnent à la défensive (1), il faut aux Allemands une supériorité importante dans les Vosges. Il ne leur suffirait pas que de notre de frontière de l'est soient distraits les trois ou quatre corps d'armée nécessaires pour défendre les Alpes et la vallée du Rhône.

On peut donc s'attendre à voir l'Allemagne laisser le soin de défendre ses rivages à ses gardes-côtes, à ses beaux torpilleurs, à quelques divisions de territoriale, assurée d'ailleurs que la menace de l'invasion en masse par Nancy (et peut-être la Belgique) nous empêcherait de constituer un corps de débarquement dange-

(1) Les victoires japonaises, dues à une supériorité de moral et d'instruction des troupes qui ne se présenterait sans doute pas dans un autre cas, n'ont pas infirmé ce principe.

reux. Une escadre de huit ou dix cuirassés modernes qui viendrait alors se joindre aux flottilles italienne et autrichienne donnerait aux alliés une incontestable supériorité dans la Méditerranée. Il ne faut pas compter que la flotte russe de la mer Noire puisse venir y rétablir l'équilibre, ce serait exciter la jalousie de l'Angleterre, et dans cette lutte formidable où les deux partis paraissent à peu près également balancés, le poids de l'Angleterre jeté dans l'un des plateaux de la balance serait la garantie presque certaine du succès.

Les flottes alliées, maîtresses de la Méditerranée, pourraient alors couvrir le débarquement de quelques corps italiens, sur notre côte du midi. Notre marine devra déjouer ce projet et trouvera ici un instrument puissant dans ses flottilles.

Enfin, notre puissance navale ne servît-elle qu'à nous assurer, comme en 1870, la liberté des mers, que ses services seraient encore précieux (1).

Nous avons vu enfin ce que nous aurions à faire dans le cas d'une guerre avec le Japon.

Pour qui étudiera d'un peu plus près que je n'ai pu le faire la marche des opérations dans ces trois genres de guerre, la conclusion devra se dégager, me semble-t-il, que le rôle des cuirassés est secondaire dans le premier cas, important dans le second, essentiel dans le troisième.

Ajoutons qu'il y a un autre argument, le plus important de tous, qui combat la construction de cuirassés quand on ne s'occupe que de l'Angleterre : l'impossibilité absolue de soutenir avec elle la lutte à coups de

(1) Si l'histoire de la Hollande montre qu'une nation, même active et entreprenante, ne peut vivre indéfiniment sur des ressources entièrement extérieures, celle de la France montre qu'une nation ne peut non plus vivre indéfiniment sur ses propres ressources, même puissante, peuplée et riche. (Mahan, *op. cit.*)

millions que nécessite une pareille politique de constructions navales. A quoi bon commencer dix cuirassés pour répondre aux dix derniers construits en Angleterre, si celle-ci doit aussitôt en mettre vingt autres en chantier pour garder son avance ?

Le même argument perd de sa force quand il s'agit d'autres nations obligées comme nous à plus de parcimonie.

On peut enfin généraliser la question et dire que notre programme de constructions navales dépend étroitement de la politique que nous voulons adopter. Le choix se présente devant nous, je le disais en terminant le chapitre précédent, entre deux politiques : une politique mondiale et une politique métropolitaine, c'est-à-dire européo-africaine. Admettons que nous renoncions à l'Indo-Chine, dont la situation s'est révélée si brusquement comme un facteur terriblement embarrassant qui complique à l'extrême tous les ressorts de notre politique. Supposons que nous consacrions au Maroc, à l'Algérie, au Soudan, au Transsaharien, qui ferait un tout de ces éléments épars, les sommes énormes que nous devons jeter dans la défense de l'Indo-Chine. La France et ses colonies d'Afrique formeraient alors un tout continu et invulnérable, et la première trouverait à la longue dans les secondes les éléments de toute une population nouvelle qui, civilisée et assimilée, remédierait au défaut d'accroissement de la sienne. Tous les points importants de l'Empire se trouvant soit reliés par terre, soit séparés par la seule largeur de la Méditerranée, quelques centaines de torpilleurs ou de sous-marins suffiraient certainement à assurer la liaison.

Si nous voulons, au contraire, continuer la politique mondiale suivie jusqu'ici, il nous faut alors prévoir

toutes les éventualités et avoir au moins autant de cuirassés que l'Allemagne ou le Japon, au moins trois fois plus de torpilleurs que l'Angleterre n'a de contre-torpilleurs ou plutôt un nombre presque égal de contre-torpilleurs avec une grande supériorité en torpilleurs, de nombreux croiseurs cuirassés enfin, pour l'éclairage de nos escadres et pour la guerre commerciale.

Cette étude sommaire était nécessaire pour donner toute leur valeur aux chiffres que je vais noter maintenant et qui montreront nettement l'effort qui nous reste à faire. Je dirai quelques mots seulement sur la classification adoptée. Elle est à peu près conforme aux principes suivis par le *Naval Annual* de Brassey, qui me paraissent supérieurs à ceux des autres publications de ce genre. Je n'ai pas cru pouvoir considérer comme cuirassés de première classe des navires comme le *Charlemagne*, qui ne portent que des canons de 138 millim. 6 très mal protégés.

Ces canons ne pourraient rien aux distances moyennes de combat (2 à 3.000 mètres) contre la cuirasse de 15 centimètres qui protège l'artillerie moyenne d'un *Majestic*, tandis que les pièces de 152 millimètres de celle-ci perceraient aisément les plaques de 12 centimètres du *Charlemagne*. En outre, on a souvent fait remarquer la faiblesse extrême de la batterie cuirassée du *Charlemagne*, non reliée à la ceinture, très vulnérable par en dessous. Et que dire d'un *Magenta* dont l'artillerie moyenne est entièrement sans protection? La série *Charles-Martel*, *Bouvet*, etc., ne paraît même pas pouvoir être classée dans le premier rang. Les événements récents ont trop montré l'importance du calibre des pièces moyennes pour qu'on puisse y mettre un navire où ce calibre n'atteigne pas le minimum de 15 centimètres.

J'ai eu le souci constant d'établir une classification vraie et non de la plier aux besoins d'une démonstration à faire comme celles que présente de temps en temps le gouvernement allemand, lorsqu'il veut obtenir du Reichstag de nouveaux crédits pour la marine.

J'ajouterai que le lecteur ne comprendra vraiment le sens des chiffres donnés plus bas, que s'il a un point nettement présent à l'esprit : c'est la différence considérable qui sépare le cuirassé de premier rang de celui de second rang. Il est bien évident qu'entre les deux, il y a des types qui forment une gradation. Un cuirassé qu'on pouvait, il y a deux ans, ranger dans la première liste, ne perd pas, le jour où il passe dans la deuxième, la moitié de sa valeur. Mais il est légitime de raisonner sur les moyennes et on peut dire que le cuirassé de deuxième rang *moyen*, représenté chez nous par exemple par le *Magenta* (lancé en 1890), est très inférieur à celui de premier rang *moyen* comme le *Suffren*. Je doute qu'on puisse attribuer au premier plus de la moitié de la valeur du second.

Je n'ai pas cru nécessaire de donner le nombre des croiseurs simplement protégés, en raison de la valeur relativement faible que l'on peut accorder à ce genre de navires. Il suffira de signaler ici que l'Angleterre a, à ce point de vue, une immense supériorité sur nous, et que nous en avons à notre tour une très forte sur toutes les autres nations.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer enfin que les chiffres donnés ne peuvent être définitifs, puisque la guerre n'est pas terminée et qu'il peut encore se produire des événements qui les modifient (1).

(1) La paix survenue depuis a laissé exacts les chiffres donnés plus loin.

Ces divers préliminaires posés, voici quelle est la composition des diverses marines.

NAVIRES CONSTRUITS EN CONSTRUCTION *et en projet*	FRANCE [1]	RUSSIE	ANGLETERRE	ÉTATS-UNIS	JAPON	ALLEMAGNE	TRIPLE-ALLIANCE
Cuirassés de 1re classe	(17) 11 [2]	(8) 4 [3]	42	27	11	20	31
Cuirassés de 2e classe	(13) 19	(6) [4]	18	»	3	7	18
Croiseurs-cuirassés de 1re classe.......	16	2	38	13	12	8	14
Croiseurs-cuirassés de 2e classe........	5	»	»	»	»	»	2
Contre-torpilleurs ...	66	20 [7]	142	»	35 [6]	60 [5]	76
Torpilleurs de moins de quinze ans.....	37 (haute mer) + 201 = 238	22	18	»	49	23	57
Sous-marins	90	»	39	»	6	»	»

La lecture de ce tableau, jointe aux considérations

[1] Les chiffres pour la France comprennent les unités à mettre en chantier en 1906, d'après le dernier programme publié en août 1905.

[2] Le premier chiffre comprend le *Brennus*, la série *Bouvet*, l'*Iéna*, le *Suffren*, les six nouveaux, les trois projetés. Le deuxième est adopté en considérant les huit pièces de 138.6 comme une artillerie moyenne tout à fait insuffisante et par le calibre et par le nombre des pièces. C'est *le deuxième chiffre qu'il faut considérer comme exact.*

[3] Quatre sur huit sont enfermés dans la mer Noire.

[4] Tous enfermés dans la mer Noire.

[5] En comptant les torpilleurs *S 90* à *S 137* qui, par leur tonnage et leur armement, appartiennent plutôt au type des contre-torpilleurs.

[6] Chiffre incertain. Le Japon vient de mettre en chantier vingt-cinq de ces bâtiments.

[7] Dans la Baltique : chiffre absolument incertain.

qui l'ont précédée, permet d'établir l'effort qu'il nous reste à faire d'ici *cinq ou six ans* pour mettre notre marine à la hauteur des exigences de notre politique.

1° Si nous renonçons à défendre l'Indo-Chine, soit que nous abandonnions complètement cette colonie, soit que nous basions sa sécurité uniquement sur des combinaisons politiques, nous pouvons n'envisager contre l'Angleterre ou l'Allemagne que la *guerre de cotes* jointe à la *guerre de course*. Nous pouvons alors abandonner les cuirassés et nous contenter d'avoir : au moins autant de contre-torpilleurs que l'une ou l'autre de ces deux nations et un groupe de 8 torpilleurs et 4 sous-marins pour chacun de leurs cuirassés auquel nous ne pouvons opposer un navire analogue (1).

Je ne veux pas dire que, dans le cas supposé, les cuirassés nous seraient inutiles, mais que l'on peut, à la rigueur, concevoir une stratégie navale les laissant de côté.

Nous devrons avoir 142 contre-torpilleurs, 262 torpilleurs (2) et 124 sous-marins, plus une forte flotte de croiseurs-cuirassés.

2° Si nous voulons résolument continuer une politique mondiale et pouvoir lutter sur les mers lointaines, nous devons avoir : autant de cuirassés et de croiseurs-cuirassés que l'Allemagne (3) et plus que le

(1) Différence de prix :

8 torpilleurs à 600,000	4,800,000
4 sous-marins à 800,000	3,200,000
	8,000,000

soit cinq fois moins cher qu'un cuirassé.

(2) Cas de l'Angleterre : 248 pour répondre aux 31 cuirassés en excédent, plus 18 pour répondre aux navires similaires. Cas de la Triplice : 160 pour répondre aux 20 cuirassés, plus 57 pour les navires similaires.

(3) J'envisage le cas de l'Allemagne seule ; car, dans les circonstances actuelles, il est probable que c'est celui-là qui se

Japon, pour ne pas nous dégarnir complètement en cas de guerre avec cette dernière puissance.

Chaque cuirassé complémentaire nous permettra de supprimer un groupe de torpilleurs et de sous-marins, mais l'Indo-Chine demandera un supplément de bâtiments de ce genre.

Il nous faudrait alors :

Vingt cuirassés, 142 contre-torpilleurs, 238 torpilleurs (190 pour les mers d'Europe et 48 pour l'Indo-Chine) et 100 sous-marins (88 pour l'Europe et 12 pour l'Indo-Chine)

Dans le premier cas, nous aurions à construire 76 contre-torpilleurs, 24 torpilleurs, 34 sous-marins et quelques croiseurs-cuirassés supplémentaires.

Dans le deuxième, il nous manque 9 cuirassés, 76 contre-torpilleurs et quelques sous-marins.

Nous ne pouvons faire immédiatement un pareil effort. On peut admettre heureusement que les 12 cuirassés de deuxième classe que nous avons de plus que l'Allemagne pourraient valoir 5 cuirassés de première classe et nous arrivons alors au minimum irréductible

	Prévus au budget de 1906 comme devant être mis en chantier cette année	A ajouter en 1907 (1)	Total
	—	—	—
Cuirassés	3	4	7 (2)
Contre-torpilleurs....	10	76	86

produirait. Nos ressources financières ne nous permettent pas d'ailleurs de lutter seuls contre la Triplice.

(1) En 1908-1909 pour les petits bâtiments.

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, le nombre de cuirassés à mettre en chantier en 1906 a été porté de 3 à 6. Il en reste donc un à mettre en chantier en 1907 ou, mieux, trois au commencement de 1908.

de bâtiments à construire d'*ici cinq ans*, si nous voulons conserver notre situation dans le monde, à mettre en chantier par conséquent (au moins pour les grands bâtiments) en 1906 et en 1907.

Enfin, je crois que nous pourrions tirer grand profit de la construction de bâtiments du genre *Novik* un peu réduit peut-être. Ces navires employés comme chefs de divisions de torpilleurs ou de destroyers donneraient à ces divisions une utilisation bien supérieure. Ils rendraient en outre de grands services comme éclaireurs d'escadre.

J'ajouterai, pour terminer, qu'il faut nous hâter d'achever les cuirassés du programme de 1900. Leur présence même nous laisse encore bien faibles, leur absence nous rend momentanément presque impuissants.

CHAPITRE IV

LA POLITIQUE DE LA FRANCE

Trois grands faits dominent toute la politique française actuelle, ce sont, dans l'ordre chronologique, l'hostilité contre l'Allemagne, l'alliance russe, l'entente franco-anglaise. Ils sont malheureusement contradictoires entre eux et c'est de là que vient l'allure hésitante de notre diplomatie.

L'alliance russe n'est en accord avec aucun des deux autres faits. La Russie voit en effet dans l'Angleterre son principal ennemi et semble faire de la bonne entente avec l'Allemagne la base de sa politique, immédiatement après et presque sur le même rang que l'alliance avec la France.

De nombreuses tentatives ont été faites par des hommes de bonne volonté pour amener un rapprochement de la Russie et de l'Angleterre. On connaît, par exemple, la campagne menée dans ce but depuis de longues années avec tant de courage et de persévérance par M. Stead, l'un des plus éminents penseurs de l'Angleterre pacifique, le directeur de la *Review of Reviews*. Il ne semble pas que ces efforts aient eu dans le passé beaucoup de succès. Les deux pays ont été malheureusement jusqu'à présent en antagonisme sur tous les points.

« La Russie, disait récemment un écrivain anglais, avec ses principes despotiques, n'a pas caché son inten-

tion de dominer l'Asie entière. Encore en juin dernier, le prince Oukhtomsky, visitant les États-Unis, dit ouvertement : « Nous devons écraser le Japon et le désarmer, parce qu'il constitue une menace pour la paix de l'Asie, un élément de trouble qui est en même temps un ennemi de la civilisation ; et nous devons aussi chasser l'Angleterre de l'Inde parce qu'alors seulement pourra s'établir une paix durable. La Russie n'aura alors aucun rival en Asie et le tsar blanc régnera d'une mer à l'autre. » Il est stupéfiant d'entendre un homme d'État exprimer de pareils sentiments. Ceux-ci se retrouvent cependant sous la plume du fils du célèbre écrivain Tolstoï qui écrivait récemment dans un journal de Saint-Pétersbourg : « A la Russie, malgré ses embarras actuels, appartient l'avenir sur terre. Soyez assuré que c'est nous et non les Anglais, qui réaliserons le rêve d'un empire universel. La Russie projette son ombre sur toutes les nations voisines et les absorbe graduellement. Nous chasserons aussi les Anglais de l'Inde et de l'Égypte. La Russie est invulnérable ! »

« Ceci veut dire que si la Russie est victorieuse aujourd'hui, une grande guerre sera dirigée ensuite par elle contre l'Angleterre et les États-Unis. Les hommes d'État russes ont fait ouvertement des déclarations qui ne peuvent être interprétées autrement. Récemment encore, le ministre de l'instruction publique répandait dans les écoles une circulaire dont un chapitre dit que « les États-Unis et l'Angleterre ont mis en avant, contre la Russie, le Japon, une nation hostile et dangereuse pour eux-mêmes, leur rivale dans l'industrie et le commerce maritime. Ils calculent que la guerre affaiblira l'un et l'autre et leur facilitera ainsi le développement de leurs propres intérêts. »

« Ceci est-il autre chose qu'une déclaration publique que la Russie regarde l'Angleterre et les États-Unis comme ses ennemis et se prépare à les combattre. De fait, plusieurs hommes d'État de l'Occident ont prédit dans les dernières années que la grande guerre de l'avenir se ferait entre la race anglo-saxonne et la Russie asiatique (1). »

Ces sentiments se joignent à une indignation dont la générosité et la franchise ne sont peut-être pas pures de tout alliage, contre le gouvernement despotique, ennemi de ces biens précieux dont les Anglais ont les premiers reconnu les bienfaits : liberté de la presse, de la conscience, de l'éducation, libertés civiles. Aux libéraux amis de la paix qui, malgré les divergences de politique extérieure, chercheraient un rapprochement, on reproche aussitôt de vouloir appuyer un gouvernement tyrannique. Enfin la Russie comme la France est protectionniste, et tout pays conquis par elle se ferme aussitôt à cette libre concurrence des nations où l'Angleterre remporte tant de victoires.

Il faudrait donc que la politique russe, intérieure et extérieure, subît d'importantes modifications pour que nous pussions espérer trouver, dans une entente russo-anglaise, l'élément qui simplifierait notre action diplomatique paralysée par les contradictions de la situation internationale (2).

De même les Russes et les Japonais, aspirant tous deux à la domination dans le nord de la Chine et du Pacifique, sont eux aussi ennemis innés et naturels, et

(1) M. de Forest, *op. cit.* (Voir l'Instruction.)

(2) Cette idée a heureusement fait quelques progrès vers la réalisation, depuis que les lignes précédentes ont été écrites, par la création de la Douma et l'établissement de relations plus cordiales avec l'Angleterre.

j'ai rappelé plus haut la liste déjà longue des étapes de cette inimitié qui n'a cessé de caractériser leurs relations ; c'est pourquoi, je ne puis guère partager, pour le présent du moins, l'avis de ceux qui veulent voir dans la guerre actuelle le prélude d'une alliance entre les deux pays.

L'Angleterre et le Japon ont au contraire des intérêts identiques dans les mers de Chine. Je sais bien que cette situation n'est que transitoire, que, lorsque le Japon aura accentué encore les progrès si rapides qui en ont fait une grande nation, lorsque sa force s'appuiera sur une flotte et une armée doublées, triplées, augmentées peut-être encore d'une flotte et d'une armée chinoises, lorsque son industrie se sera assez développée pour essayer de chasser du grand marché chinois sa bonne alliée d'aujourd'hui, les intérêts des deux pays se trouveront au contraire en antagonisme profond.

L'Inde elle-même peut être menacée soit par le Japon même, soit par la Russie chassée de Chine et obligée de se retourner d'un autre côté. On peut se demander si l'Angleterre n'aurait pas été plus prévoyante en laissant les mains libres à la Russie dans le nord de la Chine, avec entente cordiale permettant de limiter ses progrès vers le sud.

Le critique militaire du *Times* disait à la fin de l'année dernière, dans une série d'articles remarqués sur les « Leçons venues de Mandchourie » : « Les événements de Mandchourie nous ont apporté cet avertissement important que la Russie est en état de rassembler et d'approvisionner une grande armée à plusieurs milliers de milles de sa capitale, avec le secours d'une seule ligne de chemin de fer. Or, en Afghanistan, la Russie aurait une base de concentration dans le chemin de fer de Merv-Bokharo-Khokand avec deux lignes de

communications par chemin de fer en arrière et deux lignes d'étapes avancées aboutissant à la frontière afghane.

« Pour arriver à celle-ci, les troupes et les approvisionnements n'auraient à franchir qu'une distance moyenne égale au tiers environ de celle qui les séparait de la Mandchourie. On ne peut donc douter de la possibilité pour la Russie de réunir en quelques mois une armée de quatre cent mille hommes sur la frontière et de la maintenir à ce chiffre pendant une longue guerre. On sait généralement que nous maintenons soixante-dix-sept mille hommes de troupes européennes et cent cinquante-sept mille d'indigènes, en Inde, en outre de quinze mille hommes des services impériaux, et que nous n'avons que vingt-cinq mille hommes de réserves indigènes. Notre politique indienne limite l'expansion possible de l'armée indigène à un chiffre double de celui de l'armée blanche. Des troupes levées en temps de guerre n'auraient pas une bien grande valeur et nous n'aurions pas de cadres pour elles... Sur les deux cent quarante-neuf mille hommes qui constituent le total de nos forces, de grosses déductions devraient être faites en outre pour assurer la sécurité intérieure du pays. Notre armée de campagne y serait donc insuffisante, même si elle était prête, et elle ne l'est pas. »

Le danger de cette situation pouvait être écarté soit en aiguillant la Russie sur l'est, soit en entamant carrément la lutte pour l'affaiblir. Le second procédé a été adopté et les nombreuses propositions d'extension de l'alliance anglo-japonaise, qui se sont récemment fait jour dans les deux pays, laissent peu d'espoir de la voir disparaître avant plusieurs années. Actuellement les intérêts des deux pays sont identiques. Large ouver-

verture au commerce et à l'industrie de la Chine entière; politique connue sous le nom de la porte ouverte; échec à la Russie protectionniste et militaire : voilà les bases de l'alliance anglo-japonaise.

Ainsi, par la logique naturelle des choses et non par un de ces rapprochements passagers et artificiels comme en présente l'histoire, nous nous trouvons en face de deux grands facteurs opposés : la Russie d'un côté, l'alliance anglo-japonaise de l'autre.

La Triple Alliance, au contraire. peut être considérée comme un de ces rapprochements artificiels. Battue, humiliée par l'Allemagne, l'Autriche s'en est rapprochée par crainte de trouver l'hostilité de la Russie dans les Balkans. mais les temps ont marché, la question d'Orient a perdu de son acuité; les accords récents marquent le début d'une action collective des deux pays à ce sujet. L'Autriche a peut-être de bonnes raisons de se méfier moins de la Russie, de plus en plus négligente de la succession turque à mesure que sa politique se développait vers l'est, que de l'Allemagne à laquelle le pangermanisme cherche un débouché vers la Méditerranée. vers le commerce du Levant, vers de futures colonies en Asie Mineure.

L'Italie, de son côté, la vieille ennemie de l'Autriche faite aux dépens de celle-ci. après un long apaisement des querelles anciennes semble les reprendre à nouveau et l'irrédentisme fait parler de lui. Le rapprochement franco-italien a été un coup de canif de plus dans le contrat triplicien. Il n'en serait pas moins prématuré, je crois. d'y voir la fin immédiate de la Triple Alliance. Quels que soient les éléments de dislocation que l'on peut trouver dans celle-ci, elle n'en existe pas moins et a été renouvelée récemment pour plusieurs années.

Vis-à-vis de ces trois puissants facteurs, la France n'avait pas l'embarras du choix. Au lendemain de la guerre de 1870 et de l'odieuse spoliation qui la termina, en face de la formidable triplice créée dans le but avoué de conserver les bénéfices, de consolider les résultats de cette guerre; devant l'hostilité d'un souverain, d'un premier ministre qui, non satisfaits du succès obtenu, regrettaient ouvertement de ne pas avoir suffisamment épuisé la France et semblaient désireux de recommencer la lutte, elle devait chercher un appui sur terre. Il était fatal qu'elle se jetât dans les bras de la Russie, dont les troupes pouvaient retenir quelques corps d'armée allemands sur la frontière orientale, et l'alliance franco-russe fut faite. Si l'Angleterre eût été entièrement neutre, non seulement de fait, mais par ses sentiments, si la Russie eût partagé notre haine de l'Allemagne, la situation devenait bien claire, mais deux faits l'ont faussée et compliquée : l'hostilité russo-anglaise avec, au pôle opposé, le récent rapprochement franco-anglais, et l'amitié russo-allemande qui fait que, lorsque nous nous alliions à la Russie contre l'Allemagne, celle-là s'alliait en réalité à nous contre l'Angleterre et aussi pour trouver les fonds nécessaires à son développement économique.

Deux faits ont, au contraire, tendu récemment à simplifier la situation, c'est d'abord l'inimitié grandissante qui s'est développée entre l'Angleterre et l'Allemagne, l'une notre amie, l'autre notre ennemie; c'est ensuite l'attitude nouvelle prise par l'empereur d'Allemagne qui, après avoir prodigué au commencement de la guerre les avances à la Russie, semble s'être refroidi considérablement à mesure que celle-ci paraissait plus faible et le Japon plus fort.

L'Allemagne semble ainsi entraînée par les caprices

de son souverain vers le splendide isolement qui était il y a quelques années l'apanage de l'Angleterre. Nous y reviendrons.

Comment sortir de la situation actuelle, inextricable, si pleine de dangers ? Nous ne pouvons la modifier que de deux manières : soit en nous rapprochant de l'Allemagne, soit en renforçant encore l'entente anglaise aux dépens de l'alliance russe.

Or il ne fait pas doute dans mon esprit, qu'avant comme après, l'alliance russe doit rester la base de notre politique, d'abord en raison des énormes capitaux que nous avons engagés dans le pays, ensuite parce que renier un allié dans les jours de malheur est une malhonnêteté et il est fort probable qu'en politique comme ailleurs l'honnêteté est encore la voie la plus profitable, enfin parce que la Russie est loin d'être agonisante. On peut même s'attendre à lui voir montrer une vigueur et des ressources étonnantes le jour où elle sera libre, où le peuple russe pourra développer librement ses réserves d'énergie et ses remarquables qualités.

Lâchée par nous, d'ailleurs, la Russie se jetterait aussitôt dans les bras de l'Allemagne et notre sécurité sur le continent serait gravement compromise. Une alliance même formelle avec l'Angleterre ne saurait remplacer à ce point de vue les gros bataillons que le tsar peut mettre en ligne sur la frontière d'Allemagne.

Nous devons donc maintenir soigneusement notre alliance avec la Russie. Est-ce à dire que nous devons la conserver aveuglément, sans réserves, sans y mettre aucune condition, et continuer à jeter avec une prodigalité insouciante nos milliards sur le marché de nos alliés ? Je ne pense pas que cela soit possible, parce que l'opinion publique en France est trop hostile au

gouvernement autocratique et a vu avec trop d'horreur les mesures violentes prises par celui-ci pour étouffer de justes revendications : je ne pense pas que cela soit désirable, parce que l'étude sommaire que j'ai faite plus haut des causes de la faiblesse russe semble montrer que cette faiblesse est étroitement liée au régime ; je ne pense pas que cela soit nécessaire, parce que nous pouvons bien exiger d'une alliée à qui nous avons fourni dix milliards, et pour qui nous avons risqué l'inimitié de l'Angleterre et du Japon, qu'elle fasse ce qui est en son pouvoir pour être forte. Or la Russie, je le répète, sera forte le jour où elle sera résolument entrée dans la voie des conceptions qui caractérisent l'État moderne.

Ce sont là les arguments, d'ailleurs conformes aux intérêts les mieux compris du gouvernement du tsar, que nous devons présenter, je pense, à celui-ci, avec naturellement tout le tact et toute la modération désirables, mais aussi avec une certaine fermeté. Nous pourrions peut-être aussi bien montrer qu'il eût été sans doute préférable pour lui de faire une politique plus européenne et moins asiatique, que les milliards jetés en Mandchourie et dans la guerre auraient donné au pays une puissance prodigieuse s'ils avaient été consacrés au développement intérieur : instruction publique, agriculture, industrie, etc , et qu'il pourrait être dangereux de retomber dans la même erreur.

Telle doit être, à mon humble avis, notre attitude vis-à-vis de la Russie. Quelle doit-elle être vis-à-vis de l'Angleterre? Là encore tous nos intérêts nous poussent vers des relations d'amitié aussi intimes que possible. Nous avons avec notre voisine des rapports économiques plus étroits qu'avec quiconque, et l'on sait de longue date que l'Angleterre est notre meilleur client.

L'hostilité contre l'Allemagne est commune aux deux nations, quoiqu'elle soit basée chez elles sur des sentiments différents. La nécessité de la défense contre le panmongolisme les rapprochera encore lorsque le Japon sera devenu tout à fait dangereux.

L'accord franco-anglais a heureusement supprimé presque entièrement toutes les causes de conflits, de « coups d'épingle » qui avaient si longtemps entretenu la méfiance et l'inimitié entre les deux pays. Accentué jusqu'à une entente qui équivaudrait presque à une alliance, il offre aussi cet immense avantage de nous assurer la neutralité de l'Italie en cas de conflit avec l'Allemagne. Cultiver avec soin l'amitié de l'Angleterre a toujours été le principe constant des hommes d'État italiens, et le développement énorme des côtes de la péninsule, qui met toutes les parties du pays à proximité de la mer, lui impose cette politique plus encore que le traité avec l'Allemagne ne l'oblige à appuyer celle-ci.

Enfin, la France et l'Angleterre sont les deux plus grandes nations libérales de l'Europe. En face d'un tsar autocratique et d'un empereur militariste, elles dressent l'idéal de la liberté et de la paix. C'est une des causes de cette sympathie qui, souvent obscurcie chez la masse, n'a cessé d'exister entre l'élite pensante des deux pays.

Mais pas plus que dans notre alliance avec la Russie, nous ne devons dans notre entente (alliance bientôt !) avec l'Angleterre nous livrer sans réserve.

On a pu remarquer qu'il est difficile à une nation de se trouver alliée aux Anglais sans se trouver presque aussitôt en lutte avec un de leurs ennemis, lutte où ils se contentent généralement de croquer les marrons retirés du feu.

Le jeu de l'Angleterre est évidemment, aujourd'hui, de nous jeter sur l'Allemagne. Elle n'y risque rien, alors que nous risquons la vie même. Nous ne devons pas nous prêter à ce jeu.

Une autre erreur consisterait à prendre texte de l'accord pour diminuer nos forces maritimes. L'Allemagne reste en tout cas, contre laquelle notre marine nous serait nécessaire; mais ce n'est pas tout. On ne se rapproche guère que des nations fortes. L'affaiblissement d'un élément quelconque de notre puissance mettrait singulièrement en péril l'entente cordiale, et l'on pourrait établir un rapprochement suggestif entre la détente puis la cordialité qui marquèrent il y a quelques années nos relations avec l'Angleterre et le développement de notre flottille sous-marine, dont la presse reconnut à ce moment l'efficacité.

Vis-à-vis de l'Allemagne, notre attitude n'a aucune raison de changer. Trop faibles pour l'attaquer, la vaincre à coup sûr et faire enfin triompher le droit violé depuis trente-cinq ans, nous devons conserver cette attitude correcte et sans hostilité apparente, qu'en style diplomatique on appelle de l'amitié. Mais l'odieuse spoliation dont nous avons été victimes continue à empêcher toute intimité plus étroite. En agissant autrement, nous perdrions cette dignité et ce sentiment de l'honneur qui sont plus nécessaires à l'homme que le pain et qu'une nation ne peut abandonner sans que pareil renoncement ne soit le signal d'une rapide déchéance.

L'Allemagne impériale et militaire se dresse, d'ailleurs, devant l'Europe comme un élément de réaction, un obstacle aux idées pacifiques et généreuses qui se répandent de plus en plus chez les autres peuples. On se rappelle que c'est surtout l'attitude prise par elle à

la conférence de La Haye qui empêcha cette dernière d'aboutir à des résultats plus tangibles. C'est à cette attitude aussi que le kaiser doit l'isolement qui menace de plus en plus de se faire autour de lui en Europe.

Il s'en est rendu compte et a voulu le rompre en s'attaquant au plus voisin, au plus vulnérable de ses ennemis éventuels, à celui aussi que, dans le fond de son cœur, il n'a jamais cessé de détester. En se montrant hautain et cassant vis-à-vis de nous à propos du Maroc, l'empereur voulait nous faire sortir de notre réserve et se donner le beau rôle d'attaqué. Nous fîmes sagement de ne pas tomber dans le piège et la guerre fut évitée cette fois, mais rien ne dit que tout danger soit écarté de ce côté.

Si nous ne devons pas rechercher les aventures, notre premier devoir est cependant de travailler sans relâche à nous défendre contre une agression possible. On peut espérer que si celle-ci se produisait, le peuple français tout entier, sans distinction d'opinion, se lèverait en masse pour la défense de ses droits les plus sacrés, de sa vie même, et prenant modèle sur les hautes vertus qui ont donné aux Japonais leurs victoires, s'efforcerait de vaincre... à la japonaise.

Pour résumer cet exposé déjà trop long d'idées qui existent généralement chez tous à l'état latent, mais qu'il n'est pas mauvais de préciser de temps à autre, notre politique générale doit prendre pour base, à mon avis, les principes suivants :

Continuation de l'alliance russe sans affaiblissement. Comme correctif, efforts loyaux (j'entends basés sur des communications ouvertes avec le gouvernement même) pour seconder la tentative du parti libéral en accord avec l'intérêt de la nation et du tsar lui-même, et qui ne peut froisser que les grands-ducs ou les

bureaucrates, tentative qui a pour but : l'établissement d'un régime plus en accord avec les justes aspirations du peuple et son bien-être, l'abandon de la politique expansionniste à outrance et de sincères efforts vers le progrès économique. La réalisation de cet idéal ferait de la Russie une alliée plus puissante et une nation en même temps dont rien n'empêcherait plus l'entrée dans l'entente franco-anglaise.

Continuation et renforcement de cette entente avec la condition qu'elle ne nous entraînera pas à laisser s'affaiblir l'alliance russe ou à risquer notre existence pour faire le jeu du partenaire dans une guerre offensive contre l'Allemagne.

Vis-à-vis de cette dernière, attitude correcte et digne, jointe à d'énergiques préparatifs de défense contre une attaque peut-être probable, en tous cas possible.

Pour le Japon, nous devons montrer le respect et les égards que mérite un peuple qui s'est montré non seulement puissant, mais grand par les qualités morales. Nous ne pouvons mieux faire ici que de modeler notre conduite sur celle des Anglais. Tant que le Japon se contentera d'assurer la sécurité de ses frontières et son expansion dans le nord de la Chine, tant que les aspirations panmongolistes de ses lettrés seront maintenues, par un gouvernement sage, dans des limites raisonnables, rien ne s'oppose à ce que nous entretenions tous deux avec lui des relations de cordiale amitié. Le jour où il deviendrait dangereux pour l'Europe entière, l'Angleterre aura le même intérêt que nous à s'inquiéter.

Voilà pour l'orientation générale de notre politique. Quelles doivent être ses manifestations immédiates dans le présent. Trois points occupent dès aujourd'hui une place prépondérante dans nos préoccupations,

les conditions de paix entre la Russie et le Japon, la défense de l'Indo-Chine, la question du Maroc.

Sur le premier point (1) nous devons conseiller à nos alliés de céder sans réserves aux Japonais tous les territoires qu'ils demandent : Corée, Mandchourie entière, Saghalien; de renoncer à cette coûteuse expansion vers l'est, qui ne pourrait avoir de résultats profitables que pour une nation économiquement outillée à la moderne : devenir d'abord cette nation et voir ensuite, tel doit être le programme de la Russie.

Nous devons l'engager au contraire à discuter avec acharnement sur la question de l'indemnité, parce que le payement de 3 ou 4 milliards compromettrait plus gravement encore la situation financière de la Russie et donnerait au Japon le seul élément qui lui manque pour devenir formidable.

Nous devons mettre enfin l'Angleterre dans notre jeu en lui montrant le danger que serait pour elle un Japon tout-puissant.

Pour l'Indo-Chine, nous ne devons faire, je crois, que des efforts très modérés et plus silencieux encore, pour la défense terrestre. Sa sécurité doit être basée surtout sur le renforcement de notre marine, dangereusement faible en ce moment et sur l'entente avec l'Angleterre et le Japon. On pourrait se borner pour le moment à développer les défenses de Saïgon et son organisation en arsenal complet et à activer la formation des réserves et la construction des chemins de fer qui en permettraient la mobilisation.

En ce qui concerne enfin le Maroc, nous devons, avec sang-froid et sans montrer un esprit agressif, ne rien

(1) Ces lignes étaient écrites en juin 1905. Les conditions de la paix conclue depuis ont été conformes aux *desiderata* que j'exprimais.

abandonner des droits que nous donnent notre commune frontière et la prépondérance de nos intérêts de toutes sortes. Nous devons éviter, si faire se peut, que le souci de ces intérêts aille jusqu'à nous conduire à la guerre, mais nous préparer en prévision du cas où les intentions résolument hostiles de l'adversaire ne nous permettraient pas d'y réussir.

CONCLUSION

Par l'idéal qu'elle poursuit, la France se place en ce moment à la tête de la civilisation. Plus que dans tout autre pays on y cherche passionnément la solution de ce magnifique problème : le plus de bien-être possible pour le plus grand nombre, l'élévation matérielle, intellectuelle, morale de la masse. Plus que partout ailleurs on ressent l'horreur profonde des guerres qui légalisent l'assassinat et le vol et qui multiplient par milliers les orphelins et les veuves; et l'on recherche le moyen de les supprimer.

Aucun idéal n'est plus noble, il commence à s'imposer à tous les peuples. On peut entrevoir avec joie le moment où sa réalisation leur paraîtra à tous si nécessaire, que tous ceux de l'Europe, en attendant une plus vaste généralisation, se réuniront en une grande fédération où les frontières n'auront plus d'autre importance que celles qui séparent deux états de la puissante République américaine. Mais à ne voir qu'un idéal encore éloigné, on a pu craindre que nous ne perdions de vue les nécessités de la vie pratique, l'obligation de penser au présent avant de songer à l'avenir.

Se croyant arrivés au but alors qu'il ne fait que se dégager lentement des brumes lointaines, des hommes bien intentionnés voulaient déjà commencer à alléger

d'un de ses éléments les plus lourds le fardeau qui nous écrase en réduisant l'effort que nous faisons pour conserver notre puissance militaire.

A l'extrémité opposée de la scène politique, les gens qui voient dans toute idée nouvelle un danger s'empressaient de tirer parti de cette erreur, prétendaient la lier indissolublement à tout l'ensemble des idées qui guident leurs adversaires et en criant bien haut que dès maintenant ces derniers nous avaient rendus impuissants, ils contribuaient autant qu'eux à affaiblir la situation de notre pays dans le monde.

Une secousse salutaire est venue nous rappeler tous aux nécessités de l'heure présente. Par son attitude extraordinaire, l'empereur d'Allemagne a fait sentir à tous les Français que leur pays n'est pas seul dans le monde, qu'une de ses frontières est ouverte aux attaques d'un voisin formidable et entreprenant, toujours hostile, demain peut-être ennemi déclaré et qu'enfin il ne suffit pas de ne pas vouloir la guerre pour être sûr de l'éviter.

Les plus résolus partisans du progrès ont compris enfin que le succès de leurs efforts, la possibilité même de les continuer exigent qu'ils puissent être poursuivis librement par un peuple maître de ses actes.

Tout le monde en France a pu voir avec clarté que notre existence même est en danger, que le plus impérieux et le plus sacré des instincts, celui de la préservation, nous impose la continuation des efforts passés, nous ordonne de ne rien faire qui puisse émousser le tranchant de notre épée.

Les plus enthousiastes partisans de la paix, de la liberté, du progrès ont compris que leur cause serait plus que jamais compromise le jour où, devenus citoyens allemands par le droit du plus fort, ils

seraient sous la domination d'une administration monarchique et militariste. Toute la signification immense et profonde du mot « Patrie » s'est révélée ce jour à leurs yeux avec une lumière éclatante et la « Patrie » a cessé d'être pour eux l'ennemie de l'« Humanité ».

Les pacifistes à outrance (et je salue respectueusement en passant leur noble drapeau) ont reconnu que la Paix même a besoin encore, hélas! de la Force, et qu'ils ne peuvent éviter la guerre qu'en la rendant terriblement dangereuse à qui voudrait nous faire sortir de nos aspirations pacifiques.

En même temps, on ouvrait un peu plus largement sur le monde les yeux détournés un instant de la lutte passionnante qui se livre à l'intérieur et l'on s'apercevait d'un étrange phénomène : c'est que plus les peuples parlent de paix et plus ils préparent la guerre.

L'Amérique, naguère encore résolument pacifique, s'est lancée dans l'impérialisme et se crée rapidement une flotte formidable. L'Angleterre, si longtemps antimilitariste, ne se contente plus d'entretenir la plus puissante marine du monde : elle renforce son armée et l'idée du service militaire obligatoire commence à s'imposer à ce peuple qui si longtemps ne voulut même pas l'envisager. L'Allemagne, déjà plus forte que nous sur terre et sur mer, établit de nouveaux programmes de constructions navales et profite de l'augmentation de sa population pour former périodiquement de nouveaux bataillons, de nouveaux escadrons, de nouvelles batteries. Toutes les nations s'arment fiévreusement en vue du conflit général qui semble devoir ensanglanter encore une fois l'Europe avant que le triomphe de la paix, sorti de l'horreur

même qu'inspireront ces massacres futurs, ne puisse paraître assuré. Seule la France se laissait cependant bercer de rêves dorés...

Elle ne retombera plus dans cette erreur. L'union s'est faite devant le danger entre tous les partis. L'empereur allemand nous rendit un immense service.

Ce sont bien les leçons que nous devons retirer des incidents récents. Nous en pourrons prendre d'autres dans la lutte qui se poursuit depuis une année et demie sur des terres plus lointaines. Elles ressortent avec évidence du présent ouvrage et c'est leur importance qui m'a amené à développer davantage sa première partie.

Les « causes des succès » des Japonais doivent nous montrer ce qu'il faut faire si nous voulons, nous aussi, être victorieux dans une lutte que nous ne désirons pas mais qui n'en paraît pas moins de plus en plus inévitable.

La guerre actuelle a prouvé qu'une nation peut en vaincre une plus grande et plus nombreuse; elle a montré que l'une des conditions essentielles du succès est la préparation méthodique et inlassable de la guerre dès le temps de paix; elle a fait voir enfin que, plus encore que les canons et les baïonnettes, les qualités morales donnent la victoire.

Si nous réussissons à acquérir l'élan, l'endurance, la discipline que les Japonais doivent à leur patriotisme, à leur mépris de la mort, à leur désintéressement, nous pouvons envisager avec calme l'issue de la lutte prochaine qui décidera de notre existence.

J'irai plus loin : ces hautes vertus jointes à cet auxiliaire que nous possédons à bien plus haut point que les Japonais : l'or, nous rendront tellement puissants que cette lutte même sera très probablement

évitée de ce fait. Mais ce n'est pas sur cet espoir que nous devons fixer nos regards.

A ceux que la noble idée d'Humanité aveugle sur les tristes nécessités du présent on répondra qu'ils ne peuvent la servir fidèlement qu'en assurant à notre pays la possibilité de continuer à la guider dans la voie du progrès.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE JAPON D'AUJOURD'HUI

CHAPITRE PREMIER

CAUSES DE SUCCÈS. — CAUSES INTÉRIEURES

CHAPITRE II

CAUSES DE SUCCÈS. — CAUSES EXTÉRIEURES

CHAPITRE III

CAUSES DE FAIBLESSE

DEUXIÈME PARTIE

LE JAPON DE DEMAIN

CHAPITRE PREMIER

FAITS NOUVEAUX : A L'INTÉRIEUR

CHAPITRE II

FAITS NOUVEAUX : A L'EXTÉRIEUR

CHAPITRE III

TROISIÈME PARTIE

LA POLITIQUE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE